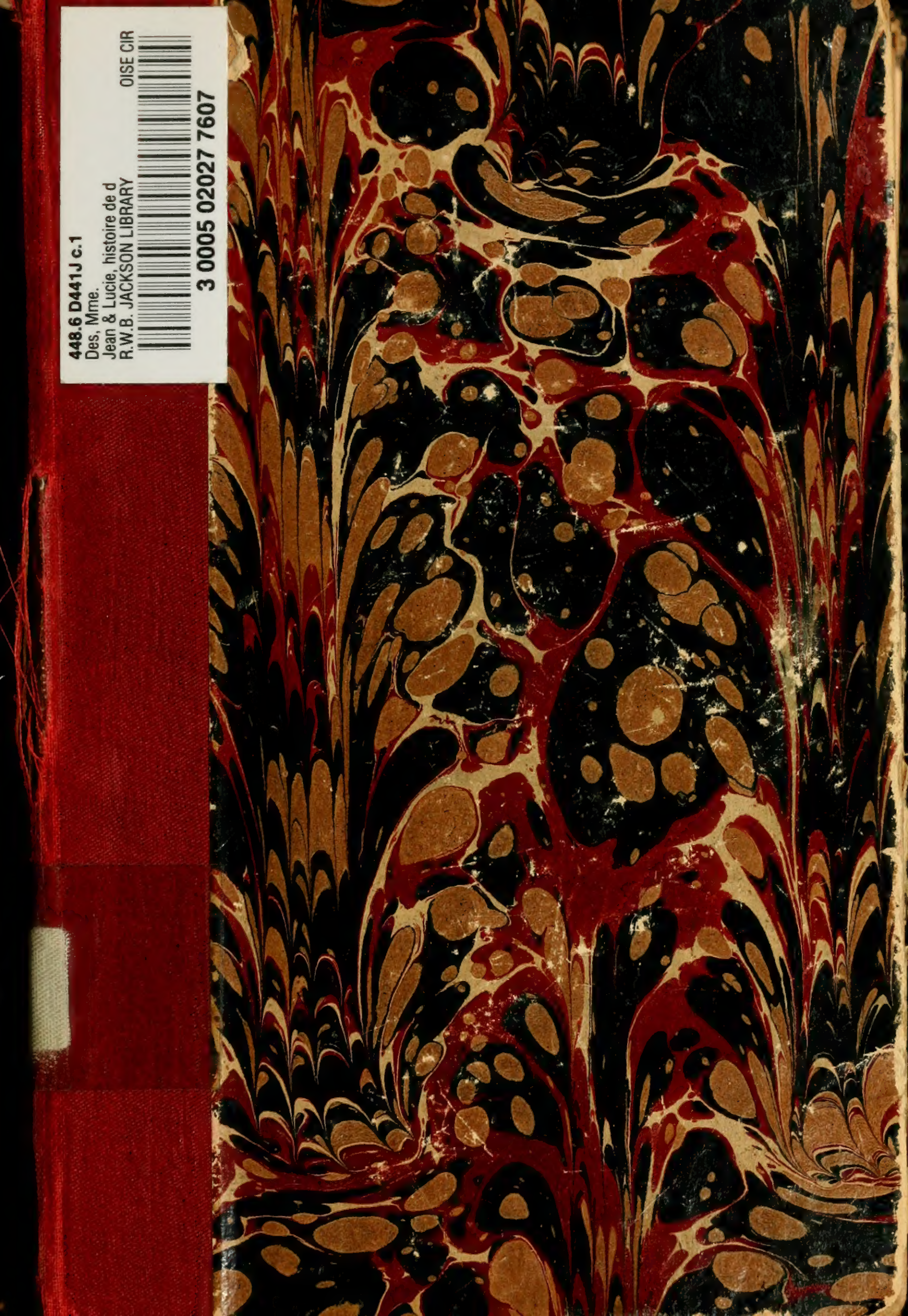

448.6 D441J c.1
Des, Mme.
Jean & Lucie, histoire de d
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02027 7607



La France immortelle

JEAN & LUCIE

HISTOIRE DE DEUX JEUNES RÉFUGIÉS

La guerre racontée aux enfants

Livre de Lecture pour les Cours moyen et supérieur

Par MADAME DÈS

Préface de M. Henri Havard

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



LIBRAIRIE CLASSIQUE FERNAND NATHAN

16, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 16

PARIS (Ve)

A LA MÊME LIBRAIRIE

M. SARTHOU. — **Pages héroïques de la Grande Guerre,** livre de lecture pour les cours moyen et supérieur. 1 vol. 13×18 cart.................................... 3 fr. 90

GUIRBAL. — **La Grande Guerre en compositions françaises.** Sujets développés. 1 vol. 12×18 .... 2 fr. 25

A. AMMANN et E.-C. COUTANT. — **Petite Histoire de la Guerre mondiale.** 1 vol. 12×18 illustré, brochure . . 0 fr. 60

M.-C. COLLE. — **Huit aspects de la Cathédrale de Saint-Rémi et de Reims** au moment le plus tragique ; lithographies originales en couleurs de grand luxe, les 8 pl. . . 7 fr.



PRÉFACE

Chère Madame,

Votre livre répond admirablement à l'un des besoins essentiels de l'heure présente.

Quel est l'éducateur qui n'a pas été frappé jadis de l'étrange ignorance où les jeunes Français étaient de la guerre de 70 et des enseignements qu'elle comportait? Aussi, depuis que la fin glorieuse de la guerre actuelle nous permet de songer à l'avenir, nous nous demandons avec angoisse si la génération qui monte oubliera aussi vite que la précédente les leçons de ce formidable bouleversement.

Sans doute, il sera aisé de détacher des innombrables cahiers de guerre des récits héroïques capables de frapper indéfiniment l'imagination des enfants. Rien qu'avec les livres d'or et les citations qu'ils renferment, ne pourrait-on composer un admirable livre qui exalterait le courage et l'esprit d'abnégation de la jeunesse?

Mais ce n'est pas seulement ces mille formes de l'héroïsme individuel que les enfants doivent connaître ; c'est la façon dont ont été coordonnés et dirigés ces efforts individuels ; c'est la manière dont la France entière a réagi et soutenu le courage de ses enfants; ce sont les souffrances endurées par les régions envahies; c'est la façon généreuse dont notre pays a accueilli non seulement ses fils libérés, mais les Alliés malheureux qui vinrent chercher en elle un refuge ; ce sont enfin les causes profondes de la guerre, les raisons cachées qui ont donné subitement à ce peuple que

l'on croyait divisé et aveuli un prodigieux ressort et lui ont permis, à l'émerveillement du monde entier, de sauver la « France immortelle ».

Oui, c'est tout cela qu'il faut expliquer à la nouvelle génération, si nous voulons qu'elle comprenne ce qui s'est passé, qu'elle sache puiser dans cette connaissance les leçons nécessaires, qu'elle ait l'énergie de tirer de cette victoire les conséquences qu'elle comporte, d'organiser la paix et de garantir l'avenir.

Mais c'est précisément cela qu'il est difficile d'expliquer à la jeunesse dans une œuvre qui l'intéresse et qui se laisse lire avec agrément. Une histoire savante et didactique de la guerre n'intéressera que les hommes mûrs. Si vous lui donnez la forme attrayante du roman, peut-être la jeunesse la lira-t-elle, mais vous risquez d'ôter à cette histoire tragique ce qu'elle a de sérieux et d'affreusement réel et d'affaiblir ainsi la portée des leçons que vous vouliez en tirer.

J'avais souvent songé à ces questions, lorsqu'en souvenir des années que nous avons passées ensemble, dans une collaboration affectueuse, vous m'avez envoyé votre manuscrit. Et j'ai eu très vite l'impression que vous aviez trouvé le moyen de résoudre la difficulté, et que vous en aviez triomphé par le procédé le plus simple et le plus naturel : en racontant ce que vous aviez vu de vos propres yeux : l'accueil émouvant réservé à vos deux petits réfugiés.

Ces petits réfugiés, vous les avez écoutés avec tout votre cœur ; vous les avez suivis dans ce milieu hospitalier que j'ai si bien connu jadis et qui vous est à vous si familier ; vous avez raconté au jour le jour leur vie, leurs angoisses, leurs espérances. Et comme c'est un milieu prodigieusement vivant, vibrant et réfléchi qu'il n'a jamais songé à s'irriter contre les devoirs qu'imposait la situation, mais à prendre de plus en plus clairement conscience de ces devoirs et à leur obéir il a eu beau être protégé, par son éloignement du théâtre de la guerre de toutes les

horreurs qu'ont subies l'Est et le Nord de la France, il n'en a pas moins palpité sans cesse de ce grand frisson qui secouait le pays; il a donné sans compter son sang, son or, son travail; il a su sympathiser si profondément avec les souffrances des régions envahies et réfléchir si bien sur ce qui se passait, que la vie quotidienne de la famille qui accueille si généreusement vos petits réfugiés évoque tout naturellement au jour le jour les péripéties de la guerre et nous montre comme en un miroir fidèle le jeu formidable des événements.

Il n'y a pour ainsi dire point de chose essentielle à savoir sur la guerre qui n'ait été dite dans votre livre; mais tout cela s'incorpore si bien au récit lui-même, tout cela est dit si simplement par de braves cœurs que l'on ne sent pas un instant la fatigue ou l'ennui.

Ajouterai-je que, dans les paroles de ces braves gens, on n'admire seulement la sagesse de leurs vues sur les événements qui se déroulent, mais l'amour contagieux de notre pays, la confiance dans « la France Immortelle », la foi inébranlable dans son avenir? Et l'on se trouve tout réconforté d'appartenir à un pays qui a produit de si grands cœurs et fait simplement de si grandes choses.

Lorsque j'ai commencé votre manuscrit, je n'ai pas eu de cesse que je ne l'aie terminé. Je ne crois pas que l'on puisse faire un plus bel éloge d'un livre, surtout d'un livre écrit pour la jeunesse, et c'est pourquoi j'ai été très heureux de pouvoir vous rendre publiquement ce témoignage d'affectueuse estime en tête du livre si attachant dont vous êtes l'auteur.

HENRI HAVARD.



JEAN & LUCIE

Histoire de deux jeunes réfugiés

CHAPITRE PREMIER

Retour d'exil.

Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux qui ne voient pas qu'ici la lumière est plus douce et qui ne sentiraient pas la douleur de l'exil !

Paul Deschanel.

Un long et strident coup de sifflet déchira l'air ouaté de brume ; la vapeur fusa, les roues grincèrent et le train des réfugiés, s'ébranlant avec un bruit assourdissant, quitta la gare de Lyon-Perrache et s'élança dans la banlieue.

C'était le 10 février 1915. Il y avait là, dans ce train courant maintenant entre de hautes falaises de rochers, environ deux cent cinquante enfants et jeunes gens et quelques vieillards. Arrachés depuis cinq mois à leurs familles par l'ennemi déloyal et cruel, emmenés dans des camps de concentration en Allemagne, affamés, peu vêtus, maltraités, sans nouvelles des leurs et de la France, ils avaient subi des souffrances intolérables. Beaucoup de leurs semblables avaient succombé de misère et de chagrin ; ceux qui avaient résisté et que l'ennemi nous rendait enfin étaient épuisés, anémiés, quelques-uns bien profondément atteints par la maladie. Aussi restaient-ils, pour la plupart, allongés sur la banquette du wagon ou accotés dans leur coin, mal remis encore du foudroyant bonheur de leur libération, le cœur partagé entre cette France chérie qu'ils avaient cru ne jamais revoir et cette généreuse Suisse qui avait eu pour eux, la veille, des tendresses de mère.

Dans le coin d'un wagon où s'étaient isolés quelques enfants que le malheur commun avait liés d'amitié, un grand garçon de quinze à seize ans, encore plus pâle et plus

maigre que ses camarades, se distinguait par son air sérieux et grave, son langage plus soigné, ses gest s mesurés, un je ne sais quoi qui dénote une bonne éducation et des habitudes de vie heureuse.

Il tenait par la main, assise près de lui, une petite fille blonde de dix à onze ans, au visage émacié, aux grands yeux noirs profonds, qui, de son bras resté libre, serrait sur son cœur une splendide poupée, richement vêtue. Une dame, la veille, à Schaffhouse, lui avait mis cette poupée dans les



(Dessin de Steinlein.)

La France accueille ses enfants rentrant de l'exil.

bras au moment du départ du train, et, depuis cet instant béni, la fillette, étourdie de surprise et de bonheur, ne s'était pas dessaisie de son jouet.

Et, comme si elle sortait d'un rêve :

« Jean, dit-elle tout à coup à son grand frère, je ne lui ai pas dit merci.

— A qui, mignonne ?

— A la dame qui m'a donné la poupée, tu sais ?

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, la dame aura compris que tu étais trop émue pour pouvoir la remercier. »

Cette réponse soulagea le bon petit cœur de l'enfant. Elle serra plus fort la main de son frère, et ses yeux se fixèrent sur lui avec un air d'adoration.

C'est qu'il était tout pour elle, maintenant, son Jean. Il était son père, sa mère, son grand-père, son ami, sa patrie. Il était toute sa famille depuis ce jour de malheur et de bonheur à la fois où, déjà captive en Allemagne, perdue au milieu d'étrangers et d'ennemis, elle avait vu arriver Jean



Le train des réfugiés passe dans une gare suisse.

dans le baraquement des prisonniers. Comme, depuis, il la protégeait ! comme il l'enveloppait de son affection fraternelle !

« N'as-tu pas trop chaud, ma Lucie ? dit-il bientôt. Veux-tu enlever ton fichu et regarder le beau paysage ? Si tu voyais comme la France est belle ! »

CHAPITRE II

Douce France.

Ah ! cher pays de France ! Comme nous tenons à toi par les fibres les plus secrètes !

G. Desson (Otage national du Nord).

La matinée avait été glaciale et brumeuse, mais, à mesure que le train s'éloignait de la grande cité en descendant le cours du fleuve, les vapeurs se déchiraient en grands lam-

beaux blancs courant les uns après les autres comme des agneaux qui jouent dans une prairie, ou s'accrochaient, comme un manteau d'hermine, à quelque saillie rocheuse des coteaux voisins. De grands pans de ciel bleu apparaissaient dans ces déchirures de brumes blanches, le soleil montait radieux à l'horizon, l'air devenait de plus en plus doux. Déjà la vallée s'élargissait et des amandiers en fleurs se montraient dans les creux abrités, emplissant l'air de leur



(Cliché Neurdein

La vallée du Rhône.

doux parfum. Le grand fleuve aux eaux profondes et vertes déroulait, tantôt au loin, tantôt près de la voie, son large ruban moiré.

Debout devant la portière, le bras du grand frère passé autour du cou de la petite sœur, les deux enfants, émus, admiraient...

« Que c'est beau ! » murmurait Jean. « O ma France ! ma douce France, ma belle patrie, je te retrouve enfin !

— On ne dirait pas que c'est la guerre ici ; les maisons ne sont pas écrasées, ni les arbres coupés, dit naïvement la fillette.

— Heureusement ! fit Jean. C'est déjà trop que notre malheureux pays du Nord et de l'Est soit ravagé par les



La mappemonde. Place de la France dans le monde.

Boches ! Tu sais, ma Lucie, qu'ils espéraient venir jusqu'ici ; ils espéraient prendre une grande partie de la France.

— Une grande partie de la France ! Que dis-tu là, Jean ?

— Je dis qu'ils voulaient anéantir notre patrie s'en emparer, en faire un pays allemand, faire de nous des Allemands, des sujets du Kaiser..., tuer la France, oui, la tuer.



(Cliché L. L.)

Château du roi René à Tarascon.

— Notre France !

— Eh oui ! Mais rassure-toi, va, ils ne le pourront pas.

Notre douce France est immortelle, vois-tu, petite sœur. Elle a fait trop de bien depuis qu'elle existe, elle est trop admirée de l'univers entier, elle est trop belle, trop bien placée sur la carte du monde, trop aimée surtout pour qu'elle puisse mourir. Crois-tu que les Français se laisseront arracher leur mère ? Ils la tiennent serrée de tout leur amour, et, là-bas, derrière notre cher pays envahi, ils lui font un rempart de leurs poitrines.

— Oui, mais notre Varolles !.... »

Varolles, c'était le bourg aimé où s'était écoulée leur douce enfance, où les chers parents, restés en pays envahis, les pleuraient depuis six mois.



(Cliché L. L.)

Le château de Montmorency, à Beaucaire.

« Et maman, et papa, continua la voix triste de l'enfant, je voudrais bien les embrasser ! Et grand-père ! Pauvre grand-père ! »

Le jeune homme ne voulut pas s'attendrir. Il avait charge d'âme. Vaillamment, il refoula les sanglots qui montaient à sa gorge et dit :

« Courage, sœurette ! Nous retrouverons Varolles et la maison et nos parents chéris. Je te le promets. Nous voici en France. Nous venons de voir à Rastadt notre second frère Pierre. C'est un bonheur pour nous, bonheur amer, il est vrai, puisque Pierre est prisonnier. Patientons et soyons confiants et courageux. C'est promis ?

— Oui, Jean. »

Le garçon se pencha et embrassa la fillette.

« Tu es une bonne petite fille, ma Lucie, une brave petite Française. Nos parents seront fiers de toi. Ce soir même nous écrirons à notre frère Paul qui est au front et qui se réjouira de nous savoir en liberté. Peut-être même

pourra-t-il obtenir la permission de venir nous voir !

— Tu crois ? Oh ! comme nous serions heureux ! »

Les deux enfants, tristes et rêveurs, se turent. Depuis un moment, ils étaient en gare de Tarascon. On avait aiguillé leur train sur une voie de garage et, à toutes les portières, des dames vêtues de blanc offraient aux malheureux du lait, du café, du bouillon, des oranges, des croissants.

Jean fit boire une tasse de lait à sa petite sœur et en but une à son tour. Leur estomac fatigué ne pouvait supporter d'autre nourriture. Puis ils étaient trop émus ! Ils lisaient sur les visages une grande sympathie et une profonde pitié, et ils trouvaient infiniment doux de sentir battre près de leur cœur des cœurs affectueux.

On entendait des voix émues : « Ce sont des réfugiés. Pauvres gens ! Ils vont à Nîmes. »

En effet, moins d'une heure après, ils arrivèrent à Nîmes, où on les installa dans un grand bâtiment communal.

Ils n'étaient plus ni Jean ni Lucie, ils étaient de petits réfugiés !

CHAPITRE III

Une heureuse famille.

Le culte de la famille est le roc de granit
sur lequel se fondent les grandes nations.

Pauvres petits réfugiés ! Six mois auparavant ils avaient une maison à eux, des parents qui les adoraient, un cher grand-père, des frères aînés ! Ils vivaient tous heureux. L'horrible guerre allait les disperser et briser leur bonheur.

Leur père, M. Fontaine, dirigeait l'école primaire de Varolles, un bourg important du département du Nord, situé dans une sorte d'oasis de culture au milieu d'une région essentiellement houillère. Deux belles rivières, la Sambre et l'Escaut, arrosent là de riches prairies où paissent des troupeaux de vaches laitières, et dans les grandes fermes cossues des alentours, on fabrique des fromages renommés qui sont une des richesses de la région.

Aimée et respectée de cette paisible et intelligente population agricole qui connaît tout le prix du dévoûment et du savoir des éducateurs du pays, la famille Fontaine était une heureuse famille.

Elle se composait du grand-père, vieillard de soixante-dix ans, encore droit et robuste, du père, de la mère et des quatre enfants, dont les deux plus jeunes, Jean et Lucie, nous sont déjà connus. Les deux aînés étaient deux braves et beaux garçons. Paul, âgé de vingt et un ans, faisait son service militaire



Varolles, un bourg important du département du Nord.

dans un bataillon de chasseurs alpins ; Pierre, âgé de dix-huit ans, venait, à la grande joie des siens, de sortir un des premiers de l'École des Arts et Métiers de Lille.

Or, dans ce jour de juillet 1914 où commence l'histoire douloureuse de nos petits réfugiés, un nouveau bonheur illuminait encore le bel avenir qui souriait à tous : un grand industriel de Lille, qui avait appris les succès, la bonne éducation, la bonne tenue, le caractère sérieux de Pierre, venait de lui proposer un emploi de contremaître dans son usine métallurgique. Le jeune homme devait toucher un salaire de 250 francs par mois, et ses occupations devaient lui laisser quelques heures de loisir par jour.

C'était là le rêve du brave garçon : ne plus être à charge à ses parents qui n'étaient pas riches, les aider même un p u et poursuivre en même temps ses études. Car il se proposait de préparer le concours d'entrée à l'École centrale des Arts et Manufactures de Paris, d'où l'on sort ingénieur civil.

Jean, « Petit Jean », comme on l'avait appelé jusqu'à la naissance de sa sœur, faisait ses études primaires sous la direction de M. Fontaine, au cours complémentaire de Varolles. La noblesse de la vocation de son père l'avait touché : il voulait être instituteur. Il lui semblait que rien n'est plus beau au monde que d'instruire et d'élever des enfants, de leur donner, avec un peu de savoir solide, l'amour du bien, du beau, du vrai, de la patrie.



Jean se faisait à son tour l'éducateur de sa petite sœur.

C'était celui des écoliers sur qui les belles leçons de morale et d'instruction civique du maître avaient le plus de prise. Quand, placé non loin de la chaire de son père, il lui entendait prononcer avec un respect religieux les mots : Devoir, Honneur, France,... ces mots prenaient pour lui un caractère sacré. Le visage grave et doux de l'instituteur se faisait, sous ses cheveux grisonnants, encore plus sérieux et loyal, sa voix à la fois plus douce et plus virile, quand il entretenait ses grands élèves de leurs devoirs de demain, de leurs devoirs d'honnêtes hommes et de bons citoyens.

Le cœur débordant de ces belles pensées, Jean, le soir, en promenade, partout, se faisait à son tour l'éducateur de sa petite sœur, et, pour lui faire comprendre les choses délicates qu'il avait apprises, il trouvait d'instinct des mots simples, à la portée de l'enfant, ce qui faisait dire à son père : « Ce garçon a le don d'enseigner. »

Quelle bonne élève, d'ailleurs, que la petite Lucie ! C'était une adorable enfant de dix ans, blonde comme les blés, une vraie fille du Nord, malgré ses grands yeux noirs.

Douce, serviable, elle était la joie de la famille, son petit oiseau chantant, sa lumière, comme lui disait le grand-père qui la gâtait un peu : « Nous t'avons bien nommée, lui disait-il souvent, ma Lucie, notre douce lumière. »

Sur tout ce bonheur, hélas ! une ombre planait. Depuis une longue et cruelle maladie qui avait failli la ravir aux siens, Mme Fontaine était restée de santé délicate. Le médecin affirmait bien que sa vie n'était pas en danger et qu'elle se rétablirait entièrement à la longue ; cette idée soutenait l'espoir de tous. Mais comment ne pas trembler à la pensée que cette précieuse santé était à la merci d'un rien, d'une forte émotion, d'un chagrin même léger, d'un hiver rigoureux ! Certes, son mal n'était pas lancinant ; elle ne gardait pas le lit, et jamais elle ne se plaignait. Mais ses forces n'étaient pas grandes et son teint restait pâle, en dépit des soins excellents qu'on lui prodiguait.

Le jour où Pierre télégraphia son numéro de sortie de l'école et annonça son retour au foyer, l'heureuse mère mangea de meilleur appétit. La nomination de son fils à Lille, si près de Varolles, eut aussi une bonne influence sur sa santé, et le bonheur de tous en fut décuplé.

Qui se fût douté que, moins de trois semaines plus tard, la plus terrible des catastrophes allait s'abattre sur notre cher pays et que les familles les plus heureuses allaient connaître les pires douleurs ? Le grand-père et M. Fontaine hochaient bien la tête en lisant avidement les journaux ! Mais eux-mêmes s'illusionnaient et ne voulaient pas croire au malheur.

CHAPITRE IV

Chère Alsace !

Nous vous avons perdus, sommets, rocs de [granit,
Collines de grès rose où penche le mélèze,
Tours, où dans le ciel bleu, la cigogne a [son nid,
Vieux donjons féodaux, rêvant sur la [falaise.

Zidler (L'art et l'enfant).

Le lendemain de ce beau jour de juillet qui avait apporté

de si bonnes nouvelles à la famille Fontaine, grand-père et les trois enfants, Pierre, Jean et Lucie, se promenaient à l'ombre des beaux peupliers, dans les prairies qui bordent la Sambre. Ils allaient d'un pas assez lent, car le grand-père était déjà las, bien qu'il s'appuyât un peu sur l'épaule de Pierre, radieux de le soutenir dans sa marche. Autour d'eux, gambadant comme un petit chevreau, cueillant des fleurs, tressant une couronne, piquant de coquelicots les chapeaux et les boutonnières, la petite Lucie, toute mignonne dans sa robe de toile rose, mettait la joie dans le cœur du vieillard, le sourire aux yeux de ses frères.

« Si l'on s'asseyait un peu, les enfants ? proposa bientôt le grand-père. Je n'ai plus vos jambes, moi. Je me fais vieux. »

Les enfants se mirent à rire :

« Vieux, bon-papa ! Oh ! que non ! M. Delannoy disait justement ce matin : « Il est encore bien vert, ce cher « Muller. On ne lui donnerait pas soixante ans ! »

— Il disait cela, Delannoy ! Ah ! c'est un vieux flatteur. Je suis sûr qu'il attendait qu'on lui retournât le compliment, dit en riant le grand-père.

— Aussi n'y ai-je pas manqué, fit Jean. Mais, justement le voilà qui arrive au bout du pré. Et le jeune homme se hâta à la rencontre d'un grand vieillard qui marchait dans la prairie en lisant attentivement son journal. Au bruit des pas, M. Delannoy leva la tête et répondit par une affectueuse poignée de mains au salut de son jeune ami.

— Je vous cherchais, lui dit-il. Mme Fontaine m'a dit que je vous trouverais au bord de l'eau. Il me semble que ta mère va mieux, ce matin, Jeannot.

— Oui, monsieur ; je vous remercie. L'arrivée de Pierre lui a fait du bien.

— Ah ! ah ! il est là aussi, ce brave Pierre ? Bonjour, ingénieur, toutes mes félicitations. Bonjour aussi, mon vieux camarade. Toutes les fois que je te vois, je me sens rajeuni de vingt ans.

— Tu veux dire de soixante-dix ans ! répondit le grand-père. Ah ! qu'il est loin le temps heureux où nous barbotions ensemble dans le ruisseau plein d'écrevisses ! Te souviens-tu du jour où il grossit tout à coup et emporta nos souliers et nos bas ?

— Si je m'en souviens ! dit M. Delannoy. Hélas ! loin le



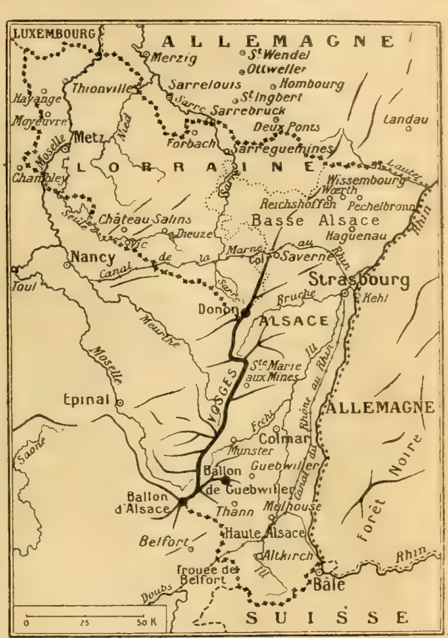
(Service photogr. de l'Armée.)

Un joli paysage d'Alsace : vieilles maisons de Kaysersberg. Cette photographie montre heureusement que M. Delannoy se trompait dans ses prévisions.

temps et loin le pays ! Ah ! chère Alsace perdue que je ne reverrai plus jamais !

— Et pourquoi n'allez-vous pas la voir, monsieur, dit doucement la petite fille, puisque cela vous ferait tant de plaisir?

— Du plaisir, Lucette ! Non, vois-tu, je n'aurais pas de plaisir. Cette terre où je suis né, où j'ai vécu, où nous avons vécu, ton grand-père et moi, pendant près de trente ans, où tous les jours étaient des jours de paix, au milieu des amis, près des tombeaux de nos aïeux... cette terre, elle est allemande aujourd'hui, et j'ai juré de ne plus la fouler de mes pieds tant qu'elle ne sera pas redevenue française !... Hélas ! ajouta le vieillard, si bas que seul son vieux camarade l'entendit avec son cœur, hélas ! je ne la verrai jamais plus. »



L'Alsace-Lorraine avec, à l'ouest, la frontière qui l'a séparée après notre défaite de 1871, pendant quarante-neuf ans, de sa mère patrie, la France.

Un long silence tomba sur ces paroles désespérées. Les deux vieux songeaient tristement aux jours de défaite et de deuil qui leur avaient pris leur petite patrie, leurs biens, leurs maisons, tout ce qu'ils aimaient au monde. La France défaite, l'Alsace perdue, l'exil volontaire de tant d'Alsaciens qui refusaient de devenir Allemands, les souffrances terribles le jour où l'on s'était arraché au cher pays... tous ces douloureux souvenirs remontaient en foule au cœur des deux

hommes. « Cependant, dit tout à coup M. Muller, en relevant la tête, cependant le cœur des Alsaciens bat pour la France. Oh ! j'en réponds absolument !

— Certes, ce n'est pas moi qui en doute, murmura son vieux camarade.

— Mais, monsieur Delannoy, dit Lucie dont les mains avaient laissé tomber les fleurs qu'elles tressaient en couronne, pourquoi les Alsaciens aiment-ils la France ? Elle n'est plus leur patrie, cependant !

— Non, hélas ! mais, enfant, crois-tu que les traités signés par les gouvernements ont le pouvoir de changer soudain le cœur des hommes ? d'y mettre à volonté l'amour ou la haine ? Le lendemain du jour où Paris affamé fut obligé de se rendre, et dès que nous apprîmes que notre chère Alsace-Lorraine serait la rançon de la défaite, nos députés protestèrent énergiquement contre l'annexion de nos provinces à l'Allemagne. C'était le 17 février 1871. Connaissez-vous, enfants, cette protestation (1) ?

— Oh ! oui, dirent les deux garçons, grand-père nous l'a répétée bien souvent.

— Malheureusement, elle ne servit à rien, et le 10 mai 1871 l'odieux traité de Francfort nous attachait à l'ennemi vainqueur. Mais nous n'avons pas voulu, nous, devenir Allemands, n'est-ce pas, vieux camarade ? Et toi avec ta fillette au berceau, moi avec mon vieux grand-père, nous nous sommes sauvés ici, pas très loin du cher pays, pauvres comme Job, mais heureux de rester Français ! »

(1) Voici les termes de la protestation du 17 février 1871 :

« L'Alsace et la Lorraine ne veulent pas être aliénées.

« Associées depuis plus de deux siècles à la France, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ces deux provinces, sans cesse exposées aux coups de l'ennemi, se sont constamment sacrifiées pour la grandeur nationale ; elles ont scellé de leur sang l'indissoluble pacte qui les rattache à l'unité française. Mises aujourd'hui en question par les prétentions étrangères, elles affirment à travers les obstacles et tous les dangers, sous le joug même de l'envahisseur, leur inébranlable fidélité.

« Tous unanimes, les citoyens demeurés dans leurs foyers comme les soldats accourus sous les drapeaux, les uns en votant, les autres en combattant, signifient à l'Allemagne et au monde, l'immuable volonté de l'Alsace et de la Lorraine de rester françaises. »

Léon Gambetta, Humbert Kuss,
Saglio, etc., etc., etc...

CHAPITRE V

Le cher trésor emporté en exil. Le Drapeau de la Mairie de Vielbourg.

Nos trois couleurs sont l'emblème de l'indépendance nationale... et aussi des provinces qui nous ont été arrachées autrefois par la violence et qui attendent leur libération.

R. Poincaré.

Le grand-père surmonta son émotion et reprit :

« J'avais en outre, vous le savez, mes enfants, un devoir sacré à remplir, et je ne pouvais y manquer sans trahir mon serment : j'avais à sauver des mains allemandes le vieux drapeau qui flottait depuis la révolution sur le balcon de la mairie, et que mon père, premier magistrat de la commune, avait enlevé et caché avant l'arrivée de l'ennemi. »

En disant ces mots, M. Muller avait baissé la voix et jeté un regard inquiet autour de lui. Son ami et ses petits-enfants avaient fait de même. Mais on était bien seuls.

« Je vois, Lucette, dit alors M. Delannoy, que tes parents t'ont fait le grand honneur de te confier le secret de la famille. Es-tu sûre de ne le révéler à personne ?

— J'en suis sûre, répondit gravement la fillette. Je l'ai juré, et si petite que je sois, je sais ce que c'est que donner sa parole d'honneur.

— Très bien, ma chérie, dit le grand-père. J'espère que tu seras digne de ton aïeul, qui se laissa fusiller par l'ennemi plutôt que de livrer le drapeau qui symbolisait pour la commune la patrie perdue ; mais, avant d'aller au poteau d'exécution, mon père vénéré m'avait fait jurer de quitter le pays, d'emporter le précieux dépôt, de n'en révéler l'existence qu'à mes enfants, afin qu'il fût en sûreté au milieu de nous, et de ne le rendre à la France que le jour où Vielbourg serait redevenu français. Mon vœu le plus ardent est de pouvoir le replacer moi-même au fronton de l'édifice, d'où il est absent depuis quarante-quatre ans.

— Je crois, dit Pierre en souriant, que grand-père est persuadé que nul autre drapeau aux couleurs françaises ne serait digne, autant que le sien, de flotter sur Vielbourg.

— C'est que, répondit le vieillard, *mon* drapeau n'était pas seulement pour nos concitoyens l'emblème de la France. Il était encore celui de la petite ville si ardemment française. Mon bisaïeul, maire de Vielbourg, député du tiers aux États généraux de 1789, l'a apporté lui-même de Paris après la prise de la Bastille et placé, de ses mains, au vieux balcon de fer forgé de la mairie où avait flotté, jusqu'alors, la



L'aïeul se laissa fusiller plutôt que de livrer le drapeau qui symbolisait, pour la commune, la patrie perdue...

bannière blanche aux fleurs de lis. Ce jour-là, le cher étendard symbolisa pour nos pères la liberté conquise ; depuis, pendant près d'un siècle, il a été le témoin de tous les actes de leur vie. Sous ses plis ont passé les cortèges heureux des baptêmes, les bruyants cortèges de noces, les tristes cortèges de deuils. D'être seulement frôlé par les trois couleurs, chacun devenait plus grave et, du fond du cœur, offrait à la patrie l'hommage de sa tristesse ou de sa joie. Chère petite ville ! quelle était douce à habiter ! Les mœurs y étaient pures, la vie simple et laborieuse ; les maisons des enfants se serraient près de celles des bons vieux, et l'on taillait les langes des nouveaux nés dans les jupons des aïeules. Comme il a été dur de quitter tout cela !

— Mais, interrompit Lucette, ceux qui sont restés en Alsace n'ont donc pas été aussi bons patriotes que vous?

— Ah ! mon enfant, qui sait où était le devoir ? Peut-être ceux qui ont eu la force de rester ont-ils, au contraire, mieux servi la patrie que nous, car ils ont sauvé le patrimoine de leurs pères, empêché l'installation chez nous d'un grand nombre d'Allemands et protesté de toutes leurs forces contre l'annexion. Et leur courage, peut-être, a été plus grand que le nôtre, car il est terriblement dur, avec l'amour de la France au cœur, de vivre sous la loi d'un ennemi brutal et orgueilleux, qui surveille tous vos mouvements, cherche à épier vos pensées même, voudrait vous arracher le cœur pour qu'il n'y reste rien du souvenir français. »

Il y eut encore un long silence, puis M. Delannoy dit tristement :

« Et la France, pendant qu'ils souffrent, les oublie !

— Je ne crois pas cela, cher monsieur, protesta Pierre. Je suis, au contraire, convaincu que la grande majorité du peuple français n'a jamais considéré l'Alsace et la Lorraine comme définitivement perdues pour nous. La meilleure preuve en est que la France a toujours fait semblant de ne pas comprendre quand l'Allemagne essayait de provoquer une alliance avec nous, afin, disait-elle, qu'à nous deux nous fussions les maîtres de l'Europe. C'est que, nous allier avec notre ennemie, c'était abandonner volontairement les chères provinces, alors que nous connaissons leur haine pour le vainqueur, si fort, si puissant, si riche soit-il. Et cela, la France ne l'a pas voulu.

— Mais, dit encore la petite Lucie, comment se fait-il que les Alsaciens ne soient pas heureux dans un si riche pays et pensent encore à la France après une séparation aussi longue ?

— Si tu veux, ma Lucette, dit le grand-père, nous te répondrons en marchant, car il est bien temps de rentrer à la maison ; maman va nous gronder.

— Eh ! bien, partons, ajouta M. Delannoy. Il se fait tard en effet. »

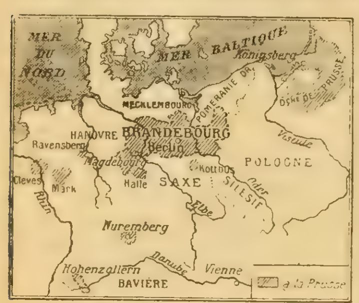
CHAPITRE VI

Comment l'Alsace devint française.

Richelieu pouvait sans scrupule s'emparer de l'Alsace, car elle n'appartenait à aucune nationalité.

A. Rambaud.

Nos promeneurs ayant rencontré un groupe de paysans qui rentraient des prés, les râteaux sur l'épaule, se joignirent à eux pour s'enquérir des récoltes de l'année et leur demander amicalement des nouvelles de leurs enfants. La conversation sur l'Alsace ne put donc être reprise, et la soirée se passa à causer en famille de l'avenir de Pierre, qui ne devait partir qu'à la fin du mois.



Il n'y avait pas d'empire d'Allemagne au XVIIe siècle, mais une foule de petits pays gouvernés par des princes qui ne s'entendaient pas et qui même bataillaient constamment entre eux.

M. Delannoy avait donné rendez-vous à ses amis pour le lendemain. Sa vieille bonne ayant fait le matin même une pleine corbeille de beignets à la cannelle, friandise alsacienne qui rappelait les anciens jours, on devait aller les manger au bord de l'eau. M. Fontaine même avait promis d'être de la partie. Chacun fut exact au rendez-vous, et le goûter fut plus exquis sur la verte nappe fleurie des bords de la Sambre que devant la table la mieux sculptée.

« Monsieur Delannoy, dit bientôt la fillette, vous m'avez promis de m'expliquer pourquoi les Alsaciens aiment tant la France.

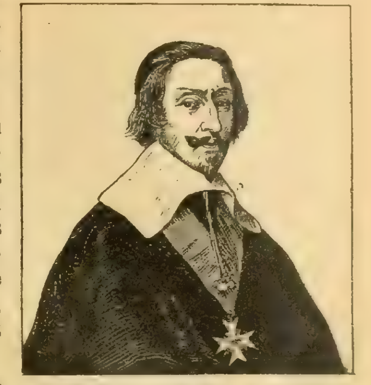
— Comment ! dit M. Fontaine, étonné. Et quand donc M. Delannoy t'a-t-il fait cette promesse ?

— Hier soir, papa, répondit la fillette d'un air important. Nous avons parlé de beaucoup de choses difficiles. »

Les hommes sourirent.

« Et tu les as comprises, ces choses difficiles, ma Lucette ?

— Mais bien sûr ! répondit l'enfant, un peu choquée qu'on en doutât. Cependant, je ne sais pas du tout pourquoi l'Alsace, qui n'est plus française depuis quarante-trois ans, est restée si attachée à la France, bien que l'Allemagne soit un grand et riche pays.



Le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII pendant vingt ans, poursuivit avec constance l'abaissement de la maison d'Autriche.

— Ah ! répliqua Jean, père nous en a justement donné les raisons aujourd'hui, dans sa leçon d'histoire.

— Eh! bien, dit M. Fontaine, en expliquant à ta sœur ces raisons, tu as une bonne occasion de te rendre compte si tu as retenu l'essentiel de la leçon.



Le maréchal de Turenne, qui s'illustra dans la campagne d'Alsace pendant l'hiver de 1675.

— Oui, oui, Jean, dit la fillette, raconte...

— C'est que, fit le grand frère en hésitant un peu, je ne sais pas si tu pourras bien comprendre...

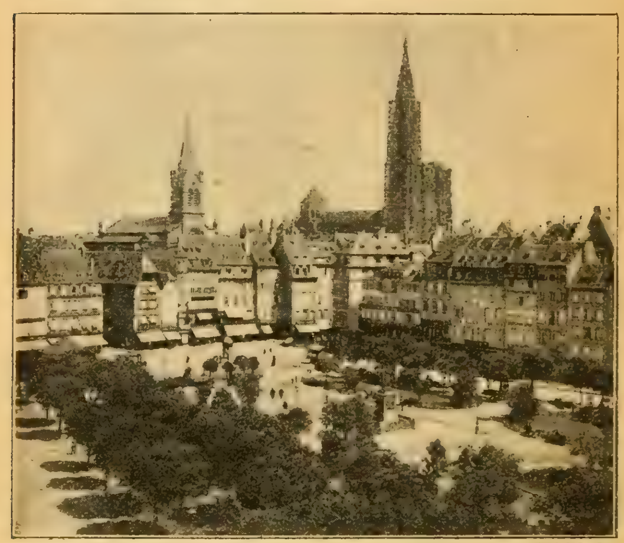
— Si je pourrai comprendre ou si tu sauras expliquer,... » dit malicieusement la petite fille.

Chacun se mit à rire, Jean le premier.

« Écoute donc. Je vais essayer. Tu dois apprendre d'abord que la France a acquis l'Alsace il y a bien longtemps, au XVIIe siècle, en 1648. Elle nous fut cédée par les princes allemands, parce que nous les avions protégés contre l'em-

pereur d'Autriche, qui voulait empêcher ces princes protestants de pratiquer leur religion. — C'était très bien, dit l'enfant.

— Oui, mais il faut savoir que le grand ministre français de cette époque, Richelieu, en intervenant dans les affaires d'Allemagne, le fit moins pour soutenir les intérêts des princes que pour affaiblir l'Autriche, qui était très puissante



(Cliché L. L.)

La place Kléber, à Strasbourg. Au fond se profile la cathédrale.

et menaçait les autres pays voisins. Bref ! en 1648, au traité de Westphalie, l'Alsace moins Strasbourg devenait française. N'oublie pas que cette belle province n'était pas enlevée à une nation unie, bien organisée, comme l'était la France en 1871, quand les Allemands nous l'ont prise. Il n'y avait pas d'empire d'Allemagne au XVIIe siècle, mais une foule de petits pays gouvernés par des princes qui ne s'entendaient pas entre eux. On dit d'un pays ainsi divisé qu'il n'a pas d'**unité**.

— Je comprends, fit Lucie. La France, elle a une **unité**,

cela veut dire qu'elle est un seul pays dont les habitants sont d'accord.

— Oui, et obéissent aux mêmes lois. Tu vois donc que l'Allemagne actuelle, qui n'a fait son **unité** que beaucoup plus tard et qui n'était donc pas une **nation** quand l'Alsace devint française, a tort de dire que l'Alsace est allemande. L'Alsace entrant dans l'unité française devenait française. Et ce fut si vrai que, en 1681, la grande ville de Strasbourg se détacha tout naturellement de ces provinces désunies et se donna à la France. »

CHAPITRE VII

Pourquoi l'Alsace est restée française de cœur.

Pendant quarante-quatre ans, des forces secrètes et tenaces ont continué à unir des deux côtés de la ligne idéale de frontières, invisibles sous le sol, les racines des arbres.

Jaurès.

« Bien ! dit Lucie. Alors toute l'Alsace fut française ? Mais cela ne me dit pas pourquoi les Alsaciens se sont mis à aimer la France.

— Oh ! c'est facile à comprendre, répondit Jean : ils ont aimé la France parce que la France a été aimable avec eux. Tu sais, ma Lucie, ce n'est pas plus difficile que cela : « Aimez et vous serez aimés. » Je te donne le secret gratuitement.

— Je le connais, dit l'enfant. Tu ne m'apprends rien de nouveau. Il y a longtemps que maman me l'a dit.

— C'est d'elle aussi que je le tiens ; mais revenons à l'Alsace. Tu penses quel moment douloureux ce doit être pour un pays petit ou grand quand il change de maîtres. Comment va-t-on le traiter ? L'obligera-t-on à prendre une autre religion, d'autres habitudes ? L'Alsace fut rassurée tout de suite. La France fut douce et libérale envers elle. La maxime des rois de France fut : « Ne pas toucher aux choses d'Alsace. » Et, dès le premier jour, la liberté de conscience lui fut entièrement accordée, ce dont elle nous garda une reconnaissance très grande, d'autant plus que,

dans le même moment, les protestants de France étaient traqués, poursuivis et qu'on leur enlevait justement cette liberté dont ils jouissaient depuis près de cent ans. Plus tard, la France fit la Révolution et répandit dans le monde des idées de liberté, d'égalité, de fraternité. C'étaient là justement des idées chères aux Alsaciens depuis le moyen âge, et ils s'attachèrent encore plus à la France dès qu'ils la virent si grande, si noble, si héroïque, si humaine. Des quantités d'Alsaciens se firent soldats pour défendre la patrie en danger et, depuis, l'Alsace n'a cessé de donner de grands généraux à la France (1) et de lui prouver son amour par tous les moyens.



(Dessin d'Hansi.)

Hierry, un petit Alsacien.

— Aussi, continua M. Delannoy, tandis que M. Fontaine serrait la main de Jean pour le féliciter, aussi, en dépit de leurs intérêts matériels, leur cœur est resté nôtre. Comment, d'ailleurs, pourraient-ils aimer un vainqueur qui est un tyran ? un pays où tous les choque : la dureté de la langue qu'on leur a imposée, les habitudes d'obéissance servile, les lois brutales qui les gouvernent ? Et toi seul, mon cher camarade, tu peux comprendre ce que je souffre quand je lis ou que j'entends dire que les Alsaciens paraissent indifférents à leur retour à la mère patrie ! Ne sait-on pas qu'ils ne peuvent faire autrement ? qu'on les punit comme d'une trahison s'ils manifestent leur amour pour la France ? que l'odieux



Kléber, célèbre général français, né à Strasbourg en 1753. Assassiné en 1800, en Égypte, par un Mameluk.

(1) La seule ville de Phalsbourg lui en a donné trente-trois.

militarisme prussien a un terrible service d'espionnage auquel rien ne résiste ? Et cependant, je suis sûr qu'il y a un drapeau français bien caché dans toutes les armoires de là-bas ; que, le soir, les volets fermés, on parle français à voix basse, qu'on proteste, en un mot, comme on le peut. Et l'on méconnaîtrait tout cela ! On se résignerait à l'amputation définitive de nos deux belles provinces ! Non, c'est impossible !

— Que faire, cependant, répondit M. Muller! La guerre ? »

Dans le soir qui tombait lentement, le mot terrible sonna comme un glas. Pierre et Jean virent pâlir leur père. Lucie, surprise de l'émotion commune, regarda curieusement tout le monde.

M. Fontaine se ressaisit le premier.

« Ah ! mes amis, s'écria-t-il, espérons que cette catastrophe pourra être évitée !

— Je n'ai pas cet espoir, répondit le vieil Alsacien ; ça va mal en Alsace avec les Fœrstner ! Et, après tout, conclut-il en haussant les épaules, je ne sais pas jusqu'à quel point notre dignité nous permettra de supporter les provocations allemandes, et jusqu'où nous pourrons aller avec une paix armée aussi coûteuse qu'une guerre ! »

CHAPITRE VIII

Provocations allemandes.

Que de fois avons-nous dû, par désir de paix, rester sans parole ni geste, quand passait pourtant par-dessus les Vosges la voix de la Patrie torturée !...

Clemenceau.

M. Fontaine ne répliqua rien. Il songeait tristement. Comme le silence persistait, la petite Lucie s'enhardit à parler, et, s'adressant à Jean qui lui paraissait être le moins préoccupé de tous :

« Je voudrais bien savoir, lui dit-elle, ce que c'est qu'une paix armée et des provocations. Peux-tu me renseigner, mon Jeannot ?

— Je t'avoue, petite sœur, que je ne suis guère plus savant que toi là-dessus. Une paix armée, c'est bien vague

dans mon esprit ; quant au mot *provocation*, je sais bien ce qu'il signifie.

— Mais, mon enfant, dit M. Fontaine en s'adressant à Lucie, tu es trop jeune pour t'occuper de ces choses-là ; je préférerais te voir habiller ta poupée ou cueillir des fleurs.

— Oh ! papa, répondit la petite Lucie d'un ton de doux



Ce dessin du célèbre caricaturiste alsacien Hansi reprsente le lieutenant von Forstner obligé de se faire accompagner par un piquet de soldats en armes pour faire ses moindres emplettes dans Saverne, dont il avait appelé les habitants *voyous alsaciens*. Ceux-ci le regardent, goguenards, tandis que les Allemands se découvrent sur son passage.

reproche, laisse-moi écouter, je te prie. Je vois qu'il s'agit de la France, et je comprends que vous êtes inquiets. Pourrais-je cueillir des fleurs avec plaisir pendant que vous êtes tristes ? D'ailleurs, mon bouquet pour maman est déjà fait.

— Nous ne sommes pas tristes, Lucette, dit son père qui voulait effacer de l'esprit de l'enfant cette impression pé-

nible. Mais, tu le sais bien, toutes les fois que notre vieil ami et grand-père se rencontrent, ce qui arrive plusieurs fois par jour, ils ne peuvent s'empêcher de parler de leur chère Alsace et de la regretter ensemble. Et alors leur cœur est partagé entre le désir qu'elle redevienne française et la crainte que seule une guerre puisse nous la rendre.



Gambetta, patriote ardent, membre du Gouvernement de la Défense nationale, qui, après avoir quitté la capitale en ballon, improvisa la défense en province, pendant le siège de Paris (1870-1871).

— La France penserait donc à déclarer la guerre à l'Allemagne ? dit Jean.

— Ah ! mille fois non, mon enfant! Il y a au contraire quarante-quatre ans que nous essayons de maintenir la paix en Europe.

— Oui, interrompit M. Delannoy, mais, comme l'a dit Victor Hugo, « la paix n'est la paix qu'après qu'on a vaincu ». Et nous n'avons pas vaincu! Et nous sommes humiliés tous les jours !



Thiers, président de la République (1871), qui signa comme chef du pouvoir exécutif le traité de Francfort et attacha son nom à la libération du territoire.

— C'est que nous connaissons toutes les horreurs qu'entraîne une guerre, et que ces horreurs nous épouvantent. Vous les connaissez encore mieux que nous, mon vieil ami, vous qui en avez souffert, vous, comme grand-père, vieux combattant de 70!

— Mais, papa, fit Jean, vous parliez tout à l'heure de provocations. C'est donc l'Allemagne qui songe à nous attaquer ?

— L'Allemagne, mon enfant, ne nous pardonne pas de n'avoir pas été entièrement vaincus en 70, de nous être rapidement relevés. En

outre, plus elle voit notre désir de paix, plus elle devient arrogante et, à chaque instant, depuis plusieurs années, il y a des incidents à la frontière.

— Oui, oui, dit M. Delannoy ; souvenez-vous, — ça remonte déjà loin, — de l'affaire Schnœbelé ! C'était un commissaire de police de Pagny-sur-Moselle, chevalier de la Légion d'honneur. Un collègue allemand lui tend un guet-apens odieux ; on l'arrête en territoire français et on le conduit à Metz, menottes aux mains, comme un voleur ! Puis, c'est l'affaire de Raon-l'Étape. Un forestier allemand tue un chasseur français et en blesse un autre... Récemment, c'est l'affaire de Saverne. Un jeune lieutenant, von Fœrstner, brutal et plein de morgue, fait tirer par ses soldats sur d'innocents civils, les frappe et les poursuit lui-même... Il y a



Un canon de marine. Pendant la guerre, ces grosses pièces furent utilisées terre, ainsi que le fait voir cette photographie ; elles ont une dizaine de mètres de longueur et peuvent envoyer des projectiles d'environ 300 kilos.

des morts et des blessés... Et le gouvernement, loin de le punir, l'excuse et le nomme capitaine (1).

— C'est odieux ! » firent les grands garçons ; et Pierre ajouta : « J'estime aussi qu'il y a beaucoup trop d'aviateurs allemands qui s'égarent. Ils se sont trompés, disent-ils ; ils ne pensaient pas survoler la France. Seulement, en la survolant et en atterrissant chez nous, ils surveillent notre frontière. Où tout cela nous mènera-t-il, cher monsieur Delannoy ?

(1) Rappelons encore, comme menaces bien caractérisées de l'Allemagne contre la France : le voyage de l'empereur Guillaume à Tanger (1905) ; l'affaire des déserteurs de Casablanca (1908) ; le coup d'Agadir (1911).

— Ah ! je n'en sais rien, vois-tu. En attendant, nous sacrifions des sommes folles pour être prêts à soutenir le choc ennemi ; nos dépenses militaires sont effrayantes, et elles nous conduisent à la ruine, car, au bout de quelques années, les armements ont vieilli, et il faut les renouveler. Songez, mes enfants, qu'il y a des canons de marine dont chaque coup revient à 5 000 francs ! »

Les enfants poussèrent un cri de surprise et d'effroi.

« Enfin, continua le vieil Alsacien, la question est d'autant plus insoluble qu'à chacun des efforts de l'Allemagne correspond, naturellement, un nouvel effort de la France, qui ne peut pas se laisser dépasser. Et alors, entre elle, nous, et l'Angleterre (celle-ci au point de vue de la flotte), c'est une course éperdue aux armements à outrance... la course à la ruine. Devant ce péril, les pacifistes du monde entier se sont entendus pour proposer aux grandes nations un désarmement général. Mais l'Allemagne s'y est toujours refusée. Pourquoi ? Dites-moi pourquoi ? Le devinez-vous ? Naturellement, devant ces formidables machines de guerre qui faucheront les hommes par milliers, l'Europe écarte avec frayeur l'idée de la guerre, et nous avons la paix. Mais quelle paix ! Une paix armée, avec des charges terribles et sans aucune tranquillité. Quelle misère ! Les horreurs de la guerre ou la ruine ! Ah ! le maudit traité de Francfort ! »

Le brave homme se tut, soupira, s'épongea le front et s'assit.

Tout émue de ce chagrin, la gentille Lucie entoura de ses bras le cou de son vieil ami et lui donna un gros baiser.

« Ne vous inquiétez pas, monsieur Delannoy, lui dit-elle ; peut-être l'Allemagne, si on le lui demande bien gentiment, nous rendra l'Alsace sans faire la guerre. »

Cette naïveté fit rire tout le monde, même les vieux exilés. Mais bientôt on se leva pour rentrer, car l'humidité montait déjà de la rivière, et M. Muller la redoutait beaucoup à cause de ses rhumatismes. On se sépara à la porte de l'école, et nos amis s'empressèrent auprès de Mme Fontaine, qui les attendait en tricotant aux dernières lueurs du jour.

CHAPITRE IX

Inquiétudes. — Le pacifisme du Kaiser.

Pas un engagement qui ne soit violé d'avance, pas une parole qui ne soit un mensonge, pas une caresse qui ne soit une perfidie.

E. Denis (La Guerre).

A cette époque de l'année, le dîner était d'ordinaire servi sur la terrasse ombragée, où l'on jouissait, dès le coucher du soleil, d'une fraîcheur délicieuse. Mais, comme il y avait, ce soir, un peu d'humidité dans l'air, la vieille domestique avait servi dans la salle à manger, et c'était là, assise dans son fauteuil près de la fenêtre, que Mme Fontaine travaillait en attendant son mari et ses enfants.



Mme Fontaine passa son bras autour du petit corps serré contre elle...

Lucie embrassa d'abord tendrement sa mère, puis mit vite ses fleurs dans un vase plein d'eau qu'elle posa au milieu de la table, revint, toujours courant, se blottir contre sa maman dans le même fauteuil, lui prit une main qu'elle couvrit de baisers et resta là, silencieuse, les yeux à demi fermés pour savourer son bonheur.

Mme Fontaine passa son bras autour du petit corps serré contre elle et releva un peu la tête de l'enfant pour la mieux voir.

« Maman, maman chérie, murmura la petite fille, pourquoi ne me laisses-tu pas toujours rester là, contre toi, où je suis si bien ? Pourquoi m'envoies-tu tout le temps en promenade ? Je voudrais tant ne pas te quitter !

— C'est pour ton bien, mon petit ange! Tu grandis beaucoup, tu ne manges guère avec les fortes chaleurs et tu as

besoin d'exercice, d'air et de soleil. As-tu faim, ce soir?

— Oui, assez, dit l'enfant.

— Eh bien ! mettons-nous à table tout de suite. »

Après le dîner et dès que Lucette et sa vieille nourrice eurent desservi, Mme Fontaine mit sur la table un grand tapis gris qui servait à protéger le meuble pendant le travail des enfants et de leur père. Puis la veillée commença. C'était l'heure aimée entre toutes des membres de cette famille si unie, et Lucie, surtout, y trouvait un charme, une douceur qu'elle n'aurait su exprimer, mais qui, à son insu, emplissait son cœur de sentiments délicats. Pendant ces heures si douces où l'intimité de la famille se resserre, la fillette recevait la meilleure et la plus belle des leçons, la leçon de l'exemple. Et doucement s'était infiltré dans son cœur l'amour du travail, de la vérité, de la justice, de la patrie, de tout ce qu'elle sentait aimé et respecté autour d'elle. Aussi pouvait-on causer avec elle et devant elle de choses très au-dessus de son âge.



Pendant ces heures si douces où l'intimité de la famille se resserre, la fillette recevait la meilleure et la plus belle des leçons, la leçon de l'exemple.



(Cl. *Illustration*.)
François-Ferdinand, archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, assassiné le 28 juin 1914, à Serajevo. C'est ce meurtre qui fut le prétexte de la guerre mondiale.

Ce soir-là, les yeux de l'enfant suivaient anxieusement sur le visage de ses parents et de son grand-père la trace

d'une inquiétude qu'ils ne parvenaient pas à cacher, bien que chacun fût absorbé dans la lecture d'un journal. Pierre lui-même sortit bientôt un autre journal de sa poche et le tendit à son père, en lui signalant un article. M. Fontaine lut, puis, sans rien dire, passa à son tour ce nouveau journal à son beau-père, qui lui tendit la feuille allemande qu'il venait de lire.



(Cl. *Illustration.*)

Guillaume II, l'ex-empereur d'Allemagne, qui n'hésita pas à déchaîner sur l'Europe la plus épouvantable des guerres.

« Papa, dit Lucie, très intriguée et un peu émue sans savoir pourquoi, vous avez acheté beaucoup de journaux ce soir.

— C'est que l'heure est grave, ma chérie ; il y a une menace de guerre suspendue entre l'Autriche et la Serbie, et l'Europe entière a les yeux tournés vers ces deux nations, car une guerre est toujours une grande calamité.

— C'est à propos de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, n'est-ce pas ? dit Jean.

— Oui, mon ami. Le 28 juin dernier, un misérable gamin nommé Prinzip a assassiné l'archiduc et sa femme, à Serajevo, capitale de la Bosnie. Or, bien que le criminel soit sujet autrichien, comme il est de race serbe, l'Autriche accuse de complicité le gouvernement serbe, sans avoir pu d'ailleurs établir les preuves de cette complicité.

— Mais, remarqua Pierre, il n'est pas possible que l'Allemagne allié de l'Autriche ne s'interpose pas pour la calmer et empêcher la guerre. On dit, d'ailleurs, le Kaiser ami de la paix.

— Le Kaiser pacifiste ! s'écria grand-père. Comment un homme si égoïste et si orgueilleux pourrait-il aimer et désirer sincèrement la paix ? Depuis vingt ans, au contraire, tous les gouvernements le trouvent en face de leur moindre projet pour le contrarier. En 1893, le chancelier, M. de Bulow, disait au Parlement : « Nous n'entendons pas qu'une

puissance étrangère vienne nous dire un jour : Le monde n'est plus à prendre. » Et pour éviter qu'on ne le lui dise, Guillaume s'est lancé à la conquête du monde. On le trouve partout : en Turquie, et il fait de ce pays une vraie colonie allemande ; en Chine, où il s'empare d'un port d'une grande importance ; en Afrique, où il excite les Boers contre l'Angleterre et où il nous cherche querelle au Maroc ; en Amérique, où il envoie des millions de sujets, espions et commerçants.

« Tout cela, d'ailleurs, sans presque tirer l'épée. Ses moyens sont la perfidie et le mensonge. Il se dit ami de son cousin, le tsar de Russie, et il soutient les révolutionnaires russes qui veulent renverser le trône ; il écrit à son oncle Édouard VII des lettres affectueuses et il construit une flotte colossale pour enlever à l'Angleterre la maîtrise des mers. Partout ses agents agissent en sourdine pour diviser les nations amies ou alliées, ou provoquer des révoltes dans leurs colonies. Il crie le matin : « Je suis le prince de la paix ! » et le soir il dit : « Tenons notre poudre sèche. » Vois-tu, mon Pierre, quand on aime tant la paix, on le prouve, au lieu de le crier à tue-tête. Or, une nation seule s'est opposée aux conférences internationales de La Haye, que la Russie, l'Angleterre et la France voulaient ouvrir en faveur de la paix. Cette nation, c'est l'Allemagne. Qu'est-ce que cela prouve ?



(Cl. *Excelsior.*)

L'empereur d'Autriche François-Joseph, mort à l'âge de 86 ans, le 21 novembre 1916. Par sa politique inhabile, il prépara l'effondrement de l'Autriche et de la Hongrie ; Guillaume II, à la remorque duquel il s'était mis, se plaisait à l'appeler son « brillant second ».

— Il est clair comme le jour, dit Jean, que, loin de redouter la guerre, Guillaume la désire et la prépare.

— Mais l'empereur d'Autriche, qui est si vieux, ajouta Mme Fontaine, devrait redouter, lui, de verser du sang.

— François-Joseph, redouter le sang ! Mais Néron était moins féroce que lui ! Son long règne de cinquante-huit ans

déjà s'est passé à persécuter les uns après les autres les différents peuples qui composent son empire. Il gouverne par la prison et la potence, et jamais souverain ne s'est baigné dans de pareils flots de sang et n'a tant usé du mensonge et des faux... Ah! ils sont bien alliés, lui et Guillaume! Malheureuse Serbie!

— Allons, allons, dit M. Fontaine qui voyait la tristesse envahir tous les visages, espérons toujours. Tant que les gouvernements causent entre eux, rien n'est irréparable! »

CHAPITRE X

Bruits de guerre.

Le cadavre de la Turquie empoisonnera l'Europe.

Thiers.

Les jours suivants, les craintes devinrent très grandes au sein de la famille Fontaine et dans le bourg. On suivait anxieusement dans les journaux les pourparlers des puissances au sujet de la Serbie ; on se groupait sur le seuil des portes pour échanger des réflexions ; on questionnait les instituteurs sur le sens de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie ; ceux-ci tâchaient de rassurer tout le monde.

« Mon cher papa, dit Jean, veux-tu m'expliquer ce que c'est qu'un ultimatum, et pourquoi l'Autriche en a envoyé un à la Serbie? Je n'entends parler que de cela depuis ce matin.

— Un ultimatum, mon enfant, c'est une note adressée par un gouvernement à un autre gouvernement contenant les dernières conditions imposées sous menace de guerre.

— Toujours au sujet de l'assassinat de Serajevo?

— Toujours! La Serbie a eu beau déclarer solennellement qu'elle réprouvait ce crime de toutes ses forces, l'Autriche lui a imposé de très dures conditions, et l'Europe s'inquiète, car on craint beaucoup que la Serbie ne puisse les accepter...

A ce moment, M. Muller entra, pâle et tremblant, tenant

un journal à la main. M. Fontaine et Jean se précipitèrent vers lui en demandant avec anxiété :

« Qu'y a-t-il ?

— Il y a, mes enfants, que la Serbie a accepté l'ultimatum de l'Autriche... Mais que malgré tout l'Autriche a rompu les relations. »

Ce fut un moment de stupeur. L'instituteur s'étant



Une vue de Constantinople.

emparé du journal en parcourait avidement les colonnes. Il lut, en effet, avec une véritable stupéfaction, que la Serbie, sur les conseils de la France et de la Russie, désireuses avant tout d'éviter la guerre, avait accepté de s'humilier devant l'Autriche et consentait à toutes ses exigences. Mais cette humiliation n'avait pas désarmé l'Autriche, ce qui prouvait clairement que celle-ci voulait la guerre à tout prix.

« Je jurerais, dit le grand-père, qu'il y a la main de l'Allemagne là-dessous. Il y a trop longtemps qu'elle cherche un prétexte.

— Je croyais, dit timidement la petite Lucie, que c'était à la France que l'Allemagne voulait faire la guerre, et non à la Serbie.

— Ce n'est qu'un chemin détourné, mon enfant. Si la Serbie est attaquée, la Russie, qui est son amie et sa protectrice, parce que les Russes et les Serbes sont de même race, la Russie va prendre sa défense. Et, si la Russie est en guerre, la France, son alliée, entre en guerre aussi. De même, l'Allemagne soutiendra son alliée, l'Autriche. Et c'est alors une guerre européenne. Comprends-tu cela ?



Les Balkans en 1914.

Cette carte représente les États des Balkans, tels que les avait constitués le traité de Bucarest.

— Très bien, grand-père.

— Mais il faut que tu saches aussi, Jean, dit M. Fontaine, que si l'Allemagne n'arrête pas son alliée, l'Autriche, dans ses menaces contre la Serbie, c'est qu'elle poursuit son rêve, — un rêve vieux d'un demi-siècle, — de s'étendre du côté de Constantinople, de soumettre les peuples des Balkans à son influence, afin de pouvoir envoyer là-bas des colons qui feraient peu à peu de ces pays une colonie allemande. C'est presque déjà accompli, d'ailleurs.

— Constantinople, dit Lucie, c'est la capitale de la Turquie.

— Oui, mon enfant ; une ville splendide, le plus beau port du monde, et si bien placée comme une porte entre l'Europe et l'Asie, que toutes les grandes nations de l'Eu-

rope la convoitent depuis bien longtemps. Donne-moi un atlas, Jean, je vais vous montrer cela.

— Inutile, dit Pierre, sortant un journal de sa poche Voici une bonne carte des Balkans. »

Les enfants et le grand-père se penchèrent sur la carte.

« Voyez d'abord les deux extrémités à unir : Berlin, Constantinople... Plus loin, Bagdad et la route de l'Inde. Entre les deux, voici l'Autriche, amie et alliée de l'Allemagne, à qui elle doit déjà d'avoir pu s'emparer de la Bosnie et de l'Herzégovine, petits pays, mais bien placés sur la mer Adriatique et qui sont peuplés de Serbes. Maintenant, c'est la Serbie elle-même qui fait obstacle aux ambitions des deux alliées. Voyez comme elle est justement sur le chemin de Vienne à Constantinople ! Si elle disparaissait, ce serait pour l'Allemagne la route ouverte sur la Turquie, et son rêve de dominer en Orient enfin réalisé.

— Et comment pourrait-elle disparaître, la pauvre Serbie ? demanda la fillette.

— Mais si elle était vaincue, elle deviendrait un pays autrichien, comme l'Alsace-Lorraine est devenue un pays allemand.

— Je comprends tout cela, fit Jean. Je vois bien que l'Autriche agrandie de la Serbie serait un immense empire dont l'Allemagne ferait peu à peu une colonie. Mais la Turquie se laisserait-elle germaniser de la même manière et enlever Constantinople ?

— La Turquie, mon garçon, c'est « l'homme malade » dont chacun convoite la succession. Depuis plus de cent ans, elle se désagrège lentement comme un gros rocher qui serait formé de blocs de granit, de calcaire et d'ardoise reliés par un ciment. Le temps use le ciment et les pierres tombent : c'est la Grèce qui se détache en 1829, puis, successivement, la Roumanie, la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, la Bessarabie, Chypre, l'Égypte, la Tripolitaine. Tout cela, tu le penses, ne se fait pas sans déchirements, et l'on peut dire que, depuis plus d'un siècle, la question d'Orient, c'est-à-dire la question de la décadence de la Turquie, a mis dix fois l'Europe à feu et à sang. Ce moribond est une source d'empoisonnements pour une douzaine de nations intéressées à sa disparition. Tu vois que le Sultan ne saurait arrêter longtemps une puissance comme l'Allemagne qui, d'ailleurs, l'accable d'amitié et lui prête de l'argent.

— J'espère cependant de toute mon âme, dit Mme Fontaine de sa douce voix, que la France fera tous ses efforts pour empêcher la guerre.

— Sois-en persuadée, ma fille, ajouta M. Muller, la France et aussi la Russie et l'Angleterre. Mais si les autres y mettent trop de mauvaise foi...

— Alors, nous serons là! » dit Pierre d'une voix résolue.

Les parents se regardèrent et un tressaillement les agita.

CHAPITRE XI

Histoire d'une querelle d'Allemand.

L'Allemagne refuse absolument la conférence proposée par la Russie en faveur de la paix. C'est sur elle que retombe maintenant et que doit retomber à jamais la responsabilité écrasante d'avoir plongé l'Europe dans cette guerre.

Sir Ed. Grey.

Le lendemain, 26 juillet, M. Delannoy arriva chez ses amis de très bonne heure. Le vieil Alsacien était extrêmement ému et se soutenait à peine. On s'empressa autour de lui, et Mme Fontaine lui tendit une tasse de café bien chaud.

« Excusez-moi, mes amis, dit-il après avoir bu ; j'ai mal dormi, et ma tête tourne ce matin. Cependant, j'avais une telle hâte de connaître les nouvelles, que je suis allé à la gare pour avoir un journal tout de suite.

— Eh bien ? firent ensemble MM. Muller et Fontaine.

— Eh bien! ça va mal! Sans même attendre que l'Autriche ait officiellement déclaré la guerre à la Serbie, l'Allemagne a consigné hier les garnisons d'Alsace et Lorraine et a commencé des préparatifs dans les forts de la frontière des Vosges.

— Elle est bien pressée, remarqua Pierre, tandis que son père et M. Muller parcouraient rapidement les colonnes du journal.

— En effet, dit Mme Fontaine, sait-elle seulement si les autres puissances n'empêcheront pas la guerre d'éclater ?

— Elle doit le savoir, répondit M. Delannoy, ou, du moins, elle doit savoir si elle permettra à l'Autriche de céder. Croyez-moi, mes amis, le moment est bien choisi pour une surprise : l'Angleterre est préoccupée par la révolte de l'Irlande ; la Russie est aux prises avec une formidable grève d'ouvriers ; la France est divisée sur plusieurs questions très graves (1) et, pour comble d'infortune, nos ministres sont en voyage ou en vacances : les complices auront beau jeu là-bas pour préparer leur mauvais coup. Je désire de toute mon âme me tromper, mais j'ai peur.

— Et cependant, dit M. Muller, si ce coup de force devait nous permettre de reprendre l'Alsace !

— Ah ! vieux camarade, je te comprends bien, répondit M. Delannoy, les larmes aux yeux. Mais, vois-tu, quand je songe à ce qu'est une guerre, aux horreurs qui, peut-être, se préparent, je ne sais plus ni ce que je crains, ni ce que je désire ! Souviens-toi de 1870 ! Souviens-toi aussi du mot terrible de Bismarck en 1887.



Bismarck, ministre des Affaires étrangères prussien, actif, autoritaire, sans scrupule, il fonda avec Guillaume Ier l'empire allemand en 1871.

— Que disait Bismarck, cher monsieur ? » interrompit Mme Fontaine.

Elle écoutait debout, toute pâle, un bras passé autour du cou de sa fille, attentive et silencieuse, elle aussi.

« Il disait, ma chère amie, que la guerre de 1870 n'avait été qu'un jeu d'enfants et que « la prochaine fois, on nous saignerait à blanc ».

— Mais Bismarck n'est plus là, dit Pierre.

(1) Loi de trois ans, impôt sur le revenu, emprunt, procès Caillaux.

— Non, mais sois tranquille, il a fait des élèves dignes de lui.

— Sortons, mes amis, dit M. Fontaine. C'est aujourd'hui dimanche, tout le monde est au repos, et les Varollais seront sans doute bien aises de causer avec nous. »

Dehors, en effet, la foule était nombreuse. Des groupes s'étaient formés où l'on commentait avec animation les événements du jour. Les préparatifs des Allemands en Alsace et dans les villes frontières, alors qu'aucune déclaration de guerre n'avait été encore lancée, faisaient naître les plus légitimes appréhensions. « Pourquoi, se demandait-on, la joie est-elle si grande à Berlin et à Vienne ? La guerre y est-elle donc impatiemment attendue ? Que pensez-vous de tout cela, monsieur Fontaine ? »


Des groupes s'étaient formés où l'on commentait avec animation les événements du jour.

Le directeur de l'école répondait au salut général et serrait les mains tendues vers lui.

« Mes amis, dit-il, l'heure est grave, il est vrai ; mais tout n'est pas perdu : la Russie, l'Angleterre, l'Italie et la France interviennent auprès de l'Allemagne et de l'Autriche, et elles veulent si sincèrement la paix qu'il est permis d'espérer qu'elles réussiront à la maintenir. »

Mais, hélas ! les nouvelles des jours suivants anéantirent tout espoir. On apprit successivement que l'Allemagne faisait ses réquisitions, plaçait ses troupes de couverture, appelait ses réservistes... que, d'autre part, elle ne donnait aucun conseil de sagesse à l'Autriche, refusait de prendre part à une conférence proposée par la Russie, essayait, mais en vain, d'obtenir la neutralité de l'Angleterre dans la guerre qu'elle allait déchaîner.

La France, cependant, poursuivait ses négociations en

vue de la paix, et une lueur d'espoir éclairait l'horizon lorsque, le 1er août au soir, on apprit brutalement qu'en réponse à un nouvel appel du Tzar en faveur de la paix, l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie sous le prétexte que celle-ci n'avait pas voulu démobiliser. Mais comment la Russie eût-elle pu démobiliser, tandis qu'en face d'elle l'Allemagne et l'Autriche s'armaient jusqu'aux dents ! Le même jour et la veille déjà, les troupes allemandes violaient le territoire français sur plus de quinze points (1), et la France se décidait à mobiliser à son tour. Mais, fermement résolue à ne pas déclarer la guerre elle-même, elle ordonnait à ses troupes de se tenir à 10 kilomètres de la frontière, afin d'éviter tout incident. Précautions inutiles : l'Allemagne veut la guerre à tout prix. Aussi, ne pouvant tarder davantage, car elle a décidé d'attaquer brusquement, elle donne des ordres à son ambassadeur à Paris, et celui-ci déclare la guerre à la France le 3 août au soir.

Pour justifier son odieuseessionrag aux yeux du monde civilisé, le gouvernement allemand invoque le droit de légitime défense : il fait publier par un journal de Berlin qu'un aviateur français avait jeté, la veille, des bombes sur Nuremberg. C'était un nouveau mensonge. La preuve officielle a été apportée depuis que jamais, même au cours de la guerre, Nuremberg n'a été bombardé (2).

(1) Le 2 août 1914, plus de trente heures avant la déclaration de guerre, l'Allemagne, sans provocation aucune, a répandu du sang français sur le sol français, à Joncherey, qui est à 12 kilomètres de la frontière. Le premier soldat tué à l'ennemi fut l'instituteur Peugeot, caporal du 44e d'infanterie. Une reconnaissance allemande ayant pénétré sur le territoire français se heurta à un petit poste commandé par Peugeot. Celui-ci fit les sommations réglementaires, mais le lieutenant Mayer, chef de la patrouille allemande, déchargea trois fois son revolver ; atteint mortellement, le caporal Peugeot eut encore la force d'épauler son fusil et de tuer son agresseur. » Les Allemands ont reconnu le crime et s'en sont vantés.

(2) En octobre 1919, à l'occasion d'un procès, il a été révélé qu'en juillet 1914 un aviateur français nommé Laporte atterrit en Bavière à la suite d'une avarie. Il ne fut autorisé à continuer sa route qu'à la condition de survoler Nuremberg. Il accepta, car il n'avait pas de bombe et ne pouvait en laisser tomber, mais les Allemands tramèrent et corsèrent cette nouvelle perfidie pour justifier leur déclaration de guerre.

Mais l'Italie, alliée à l'Allemagne et à l'Autriche, en proclamant sa neutralité dans le terrible conflit qui allait s'engager, dénonçait le véritable caractère de la querelle. Querelle d'Allemand ! Éternelle querelle de la bête féroce, toujours inassouvie et pour qui « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Que le sang versé retombe sur elle à jamais !

La veille de ce jour fatal, une lettre enthousiaste de Paul, le jeune chasseur alpin, était arrivée. « Chers parents, disait-il, puisque l'ennemi l'a voulu, nous partons de bon cœur. Ah ! grand-père ! nous allons vous rendre votre Alsace. Dites bien à notre vieil ami que c'est à lui et à vous que je penserai en franchissant les cols des Vosges. Courage à tous et vive la France ! »

CHAPITRE XII

La mobilisation.

Bravement, tranquillement, sans jactance ni sans faiblesse, notre France aimée accepte le défi et relève le gant qu'on lui jette à la face.

A. de Mun.

Depuis la veille, la France mobilisait ses troupes. Ah ! les inoubliables journées ! Quel poète chantera jamais l'élan sublime qui a jeté aux frontières menacées les défenseurs de la patrie ! Pendant quinze jours, un long cri d'enthousiasme secoua la France jusque dans ses couches les plus profondes. « Aux armes ! La patrie est en danger ! Mourir n'est rien, crie-t-on, il faut vaincre ! Aux armes ! »

Du fond des hameaux les plus reculés où le tocsin a fait entendre l'appel de la patrie, les paysans accourent, la veste sur l'épaule. Ils ont laissé la faux dans les champs où les blés mûrs s'abattaient en andains serrés et se hâtent vers les casernes. « Adieu, femmes, vous achèverez la moisson ! Adieu, enfants chéris, votre père va donner son sang pour que vous viviez libres et heureux ! » Et du seuil, d'où on les suit longtemps d'un regard voilé, ceux qui restent crient : « Au revoir ! au revoir ! »

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER



ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le deux août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION** (pages coloriées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1° à l'**ARMÉE DE TERRE** y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes des **SERVICES AUXILIAIRES** ;

2° à l'**ARMÉE DE MER** y compris les **INSCRITS MARITIMES** et les **ARMURIERS** de la **MARINE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre — *Le Ministre de la Marine*

L'ordre de mobilisation générale, qui fut placardé dans toute la France pour appeler les Français à la défense de leur pays.

A cet appel de la patrie en danger, le peuple entier répondit avec enthousiasme. Toutes les querelles de partis s'oublièrent devant le péril commun l'union sacrée scella les cœurs et prépara la victoire.

A tous les carrefours et coins de routes, on rencontre des camarades. On s'aborde, on se groupe. Des étrangers s'embrassent au cri de : « Vive la Patrie ! » Dans les gares, les trains déversent des hommes et des hommes par milliers. Tous fraternisent dans le plus ardent patriotisme. L'union sacrée, qui devait faire la force de la France pendant toute la guerre, resserrait déjà tous les cœurs. Une seule âme dans ces foules immenses ; l'âme de la France ; une seule volonté : sauver la France.

A Varolles, dans le cher petit bourg si paisible d'ordinaire, le même enthousiasme régnait. Sur la grande place ombragée de tilleuls, les vieillards, les femmes, les enfants entouraient ceux qui allaient partir. Fiers, les yeux ardents, les jeunes gens recevaient impatiemment les dernières recommandations de leurs mères. Tout à coup, d'un seul cœur, d'une seule voix, ils entonnèrent *la Marseillaise*. Ce fut un moment d'inoubliable émotion. Les bruits cessèrent, tout le monde se découvrit, et les strophes sublimes se déroulèrent dans un silence religieux. Quand le cri terrible retentit : « Aux armes, citoyens ! » un frisson secoua éperdument la foule, et des centaines de voix se mêlant aux voix des jeunes gens clamèrent avec eux le suprême appel de la Patrie en danger.


Un départ de troupes le jour de la mobilisation.

Puis, le cœur prêt à tous les sacrifices, on se sépara : « Adieu, mon père ! Courage, maman, c'est pour la France ! » Et, à l'instituteur qui se tenait au milieu d'eux : « Adieu, cher maître ! Nous allons tâcher de vous faire honneur ! — Au revoir, mes enfants ! Nous tâcherons d'être dignes de vous ! »

Depuis vingt-quatre heures, M. Fontaine s'occupait, avec les autorités du bourg, de la mobilisation et des réquisitions. Les officiers trouvaient en lui un auxiliaire précieux et appréciaient par-dessus tout le sang-froid, le coup d'œil, la rapidité de décision si nécessaires dans ces jours de hâte.

Il connaissait le pays, les ressources de chacun, et évitait bien des erreurs et des injustices.

Émus, nerveux, l'âme soulevée au-dessus de leurs puériles occupations ordinaires, les enfants regardaient ardemment toute cette activité guerrière, ces adieux, ces baisers, ces larmes... Puis leur attention se détournait vers la longue file des chevaux, des camions, des voitures, des bicyclettes, des automobiles qui arrivaient incessamment et semblaient ne devoir jamais finir. Aux quatre coins de la place, debout devant une table, des officiers, assistés du maire, des adjoints et des instituteurs, procédaient aux réquisitions. Les hommes s'avançaient, montrant leurs bêtes, leurs voitures, touchaient un reçu et se retiraient. Pas un murmure, pas une plainte ; de joyeux propos, au contraire, et des rires, malgré la gravité de l'heure.



Aux quatre coins de la place, debout devant une table des officiers assistés du maire, des adjoints, des instituteurs, procédaient aux réquisitions.

Par les réquisitions, le service de l'armée s'assurait le moyen de transporter au front les troupes et le matériel de combat. On réquisitionna aussi des denrées, des bâtiments, en un mot tout ce que l'État jugea nécessaire à la vie et à la défense du pays.

« Mon lieutenant, disait un jeune charretier infirme, non mobilisable, je demande comme une faveur de conduire moi-même mes bêtes et mon camion, car nous sommes inséparables.

— C'est entendu, mon brave, répondit en riant l'officier. Et l'homme, tout heureux, alla s'asseoir sur un brancard de sa charrette.

— Voici mon automobile, dit un monsieur en s'approchant. Elle est neuve ; on me l'a livrée hier. Je suis heureux d'en faire le don gracieux à la France.

— Monsieur l'officier, dit timidement une femme qui tenait

par la bride un vigoureux cheval de trait, si vous vouliez bien vous occuper de moi tout de suite... Mon mari et mon fils sont partis hier, je suis seule à la ferme et le travail m'attend. »

Et avec beaucoup d'empressement les autres s'écartaient pour céder leur tour à la brave femme.

Un grand souffle de patriotisme passait sur ces têtes, vieilles et jeunes, et enflammait les cœurs d'un même amour.

Pendant que se déroulaient dans le bourg toutes ces scènes d'activité sérieuse et joyeuse à la fois, Mme Fontaine, entourée de ses enfants, de son père et de plusieurs dames amies, s'occupait à organiser une ambulance qu'elle voulait installer à l'école même, car on était en vacances depuis trois jours. Le cœur tendu vers son cher fils déjà exposé au danger, mais l'esprit présent, courageuse et active, elle se hâtait et entraînait chacun au travail, car bientôt, demain peut-être, les premiers blessés seraient là...

Et dans tout le pays, c'était la même fièvre d'action, la même ardeur à mettre son argent, ses forces, son intelligence, son sang, au service de la patrie. De la Provence bleue aux côtes de Bretagne, des landes sablonneuses aux forêts de l'Argonne, un même élan d'amour nous jetait tous aux pieds de notre France aimée et faisait joyeusement monter vers elle le don de nos cœurs.

France ! Veux-tu mon sang?
Il est à toi, ma France !
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi.
S'il te faut ma mort, mort à moi
Et vive toi.
Ma France !

CHAPITRE XIII

Pierre s'engage.

Je serais mort de honte si la guerre s'était faite sans moi.

L. Lobbé, instituteur.

Quand la nuit vint et que les derniers trains eurent emporté vers une « destination inconnue » les premières troupes appelées, un grand calme descendit sur la petite ville, et chacun rentra chez soi. Rares étaient les maisons où personne ne manquait au repas du soir et, malgré que chacun eût accompli d'un cœur joyeux le sacrifice exigé par le salut de la patrie, bien des larmes coulèrent à Varolles dans cette nuit qui suivit la séparation. Combien reviendraient de ces beaux garçons qui étaient partis en chantant ! de ces pères de famille qui avaient quitté leur foyer sans verser une larme ! Demain, peut-être, quelques-uns de ces enfants qui réclamaient leur père pour le baiser du soir seraient déjà orphelins ! Ah ! quelle terrible responsabilité pèsera sur ceux qui ont déchaîné ce grand fléau !

Le directeur de l'école rentra chez lui comme le soir tombait et trouva les siens à leurs occupations ordinaires. On causait un peu plus bas, et le rire clair de Lucie ne se faisait pas entendre; cependant on devinait là plus de gravité que de tristesse. Paul était déjà loin, au front, déjà face à l'ennemi; mais ses parents et ses frères savaient élever leur âme au-dessus des chagrins égoïstes. Avant Paul, il y avait la patrie.

M. Fontaine embrassa plus tendrement encore que de coutume sa femme et ses enfants, et dans sa poignée de main à son beau-père passa toute l'émotion ressentie dans cette dure et belle journée.

Puis on se mit à table, et chacun fit effort pour rendre le repas aussi gai qu'à l'ordinaire.

Pierre seul était nerveux et ne mangeait pas. Des mots qu'il hésitait à prononcer se pressaient dans sa gorge serrée comme dans un étau. Il regardait son père et rencontrait le regard aimé fixé sur lui. Il regardait sa mère et voyait les

doux yeux se voiler de larmes. Depuis vingt-quatre heures, il ne cessait de répéter en lui-même : « Je veux partir, je veux partir ! » Mais comment oser prononcer tout haut ces paroles ?

Certes, Pierre connaissait l'ardent patriotisme de ses parents, et il était bien sûr d'obtenir leur autorisation. Mais il connaissait aussi leur cœur, se savait aimé d'eux comme il les aimait lui-même et n'ignorait pas surtout que, vu la délicate santé de sa mère, une grosse émotion pouvait lui être fatale. Quel remords pour lui si le chagrin aggravait l'état de sa chère maman ! Aussi le pauvre garçon était-il bien malheureux ! De quel regard d'envie il avait suivi ses camarades qui volaient à la frontière en chantant ! N'était-il pas aussi robuste, aussi brave, aussi adroit qu'eux tous ? Qu'importent deux ans de moins, si le corps et l'âme sont à la hauteur de la tâche !



« Ma peine est grande, mon chéri, répondit l'héroïque mère, en pressant son fils contre son cœur, mais elle est moins grande que ma fierté.... »

Et pendant que ses parents causaient, lui, silencieux et triste, ne songeait qu'à ceux qui étaient partis. « Quelle honte de rester là sans rien faire, pensait-il, pendant que les autres vont se faire tuer !... »

Tout à coup, il tressaillit, son père lui parlait :

« Eh bien, Pierre ? »

Le jeune homme n'y tint plus. Son cœur bondissait dans sa poitrine :

« Oh ! papa ! si tu savais !... »

La voix du père se fit infiniment douce :

« Je sais, mon enfant, je sais... Ta mère aussi a compris et grand-père également. Tu voudrais t'engager, n'est-ce pas, mon Pierre ?

— Oh ! père, père ! Veux-tu m'y autoriser ? Je serais si heureux ! Je suis robuste, je sais manier un fusil, on me dit bon tireur. Est-ce que cela ne suffit pas pour faire un soldat ?

— Si, mon fils, si, cela suffit quand on y ajoute, comme tu le fais, la bravoure et l'amour de la patrie. Nous sommes fiers de toi, mon enfant aimé, et, bien que notre cœur doive saigner doublement, nous t'autorisons à te faire soldat. Ta mère et grand-père, je le sais, sont de mon avis.

— Oh ! maman, fit le jeune homme en serrant sa mère dans ses bras, c'est toi que je remercie surtout, toi, dont je craignais la trop grande peine !

— Ma peine est grande, mon chéri, répondit l'héroïque mère en pressant son fils contre son cœur, mais elle est moins grande que ma fierté de te voir partir volontairement et de donner deux défenseurs à la France. Pars, mon Pierre, ta mère sera aussi courageuse que toi ! »

Les yeux étincelants, Pierre repoussa sa chaise et se leva comme s'il devait partir à l'instant. Jean fit de même, prêt à l'accompagner.

« Tu t'en vas tout de suite, Pierre, s'écria Lucie ? Mais ton paquet n'est pas prêt ? »

Cette réflexion d'enfant fit sourire tout le monde et détendit les nerfs. Lucie se suspendit au cou de son frère aîné. Celui-ci lui fit une caresse, puis alla embrasser aussi son père et son grand-père, qui lui rendirent son étreinte avec amour et fierté.

Alors un grand calme descendit dans tous ces nobles cœurs, et la soirée s'acheva à causer paisiblement des formalités à remplir pour l'engagement de Pierre. M. Fontaine dit qu'on ne l'accepterait qu'après la mobilisation, et ce répit de quinze jours parut à tous comme une fraîche oasis où l'on se repose avant d'affronter le désert. A ce moment, M. Delannoy entra. Un regard jeté sur les visages familiers, et il comprit tout.

« Eh bien ! jeune homme, dit-il à Pierre, on va donc en découdre aussi ?

— Comment le savez-vous ?...

— C'est malin à deviner ! Tes yeux sont deux flambeaux ! Ah ! mon enfant, viens m'embrasser ! ajouta-t-il, incapable de cacher plus longtemps son émotion. Et, tu sais, je t'envie de toutes mes forces. Mais... et ton patron, Pierre ? »

On se regarda. Dans l'émotion du moment on avait oublié le contrat qui liait le jeune homme. Mais M. Muller fit observer que la mobilisation devait avoir vidé toutes les usines et que, certainement, le contrat tomberait de lui-même.

Dans tous les cas, une visite au directeur s'imposait, et il fut convenu que Pierre irait la faire le lendemain.

CHAPITRE XIV

Violation de la neutralité de la Belgique.

La Belgique a sauvé le monde, tout en sachant qu'elle ne pouvait être sauvée.

Mæterlinck.

Ce même jour, 2 août, l'Allemagne avait adressé un ultimatum au gouvernement belge, lui enjoignant de laisser passer ses troupes par la Belgique, car, disait-elle, « nous savons que la France se propose de violer votre neutralité, et notre intérêt nous oblige à prévenir son attaque ». Nouveau et honteux mensonge ! La veille même, la France avait formellement déclaré à la Belgique qu'elle respecterait le traité de Londres (1). Mais ce traité, la Prusse aussi l'avait signé! Et, non contente de trahir sa signature, elle proposait le déshonneur à la Belgique.



(Photo Manuel.)

Albert Ier, l'héroïque roi des Belges, qui sauva l'honneur de la Belgique en repoussant l'indigne ultimatum des Allemands.

Ce fut dans le pays entier une grande indignation et surtout parmi les membres du gouvernement belge. Mais il n'y

(1) Voir p. 60 : Traité signé en 1839 par la Prusse, l'Autriche, la Russie, la France, l'Angleterre et la Belgique et renouvelé en 1870. Il garantissait la neutralité de la Belgique.

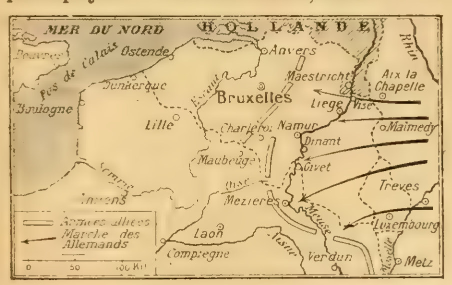
eut pas chez eux la moindre hésitation. Presque sans se concerter, on s'entendit, et, bien que la vision de la ruine de la patrie bien-aimée passât devant leurs yeux, le mot d'ordre fut donné : « Résister jusqu'à la mort. » « Un pays qui se défend ne périt pas, » dit le lendemain au Parlement l'admirable roi de cette héroïque nation. Et, bien avant les douze heures qu'on lui avait accordées, le gouvernement de la Belgique, de ce petit pays qui avait moins d'habitants que l'Allemagne n'avait de soldats, fit à l'ultimatum de son honteux adversaire la cinglante et sublime réponse : « L'honneur veut que ous résistions. »



(Photo Manuel.)

La reine Élisabeth de Belgique, qui se distingua pendant toute la durée de la guerre par sa bonté et son dévoûment envers les soldats. Elle ne cessa de se prodiguer auprès des blessés et des malheureux.

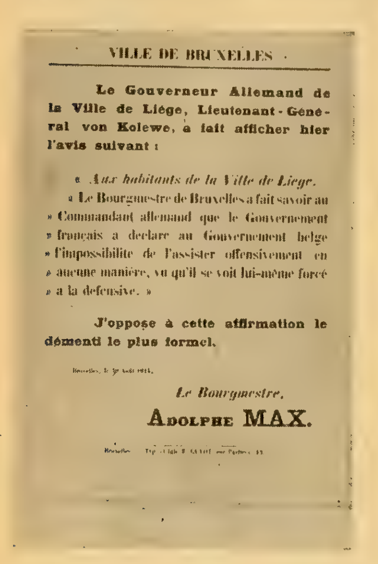
Ah ! « petit pays à l'âme immense », comme il est beau, le



Les flèches indiquent sur cette carte les voies qu'empruntèrent les armées allemandes dans leur invasion de la Belgique. Remarquer qu'elles passèrent à travers le Luxembourg.

geste de ta faible main barrant la route au colosse traître

à la foi jurée! Car tu sais bien qu'elle sera vaine, ta résistance opiniâtre, et que le flot barbare sous peu déferlera sur toi ! Et c'est bien là, dans cette conviction de ta faiblesse, que réside la grandeur de ton geste : « Je sais que je vais périr, mais l'honneur veut que je résiste. »



VILLE DE BRUXELLES

Le Gouverneur Allemand de la Ville de Liége, Lieutenant-Général von Kolewe, a fait afficher hier l'avis suivant :

« *Aux habitants de la Ville de Liege.*

« Le Bourgmestre de Bruxelles a fait savoir au » Commandant allemand que le Gouvernement » français a declaré au Gouvernement belge » l'impossibilité de l'assister offensivement en » aucune manière, vu qu'il se voit lui-même forcé » a la defensive. »

J'oppose à cette affirmation le démenti le plus formel.

Le Bourgmestre,

ADOLPHE MAX.

Cinglant démenti public à un mensonge du général Kolewe, gouverneur allemand de Liége, à propos duquel les Allemands parlèrent de fusiller l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, M. Max, qui devait être arrêté le 28 septembre 1914 et déporté en Allemagne, où il subit une captivité de quatre ans et deux mois.

Et c'est pour l'honneur aussi que la France vient à ton secours et que l'Angleterre entre en lice, car elles ont juré de te protéger et elles savent la valeur d'un serment.

Quant au Luxembourg, tout désemparé, il avait bien essayé aussi de résister « pour l'honneur » ! Mais c'était la lutte de la fourmi contre l'éléphant, et il sombra comme un fétu de paille dans l'ouragan qui le traversa en quelques heures.

A Varolles et dans tout le nord de la France, l'ultimatum à la Belgique avait eu dans les cœurs un douloureux écho. Après l'indignation des premières heures, on songea tout à coup que, même si le pays voisin résistait, — ce dont on ne doutait pas, car on connaissait bien l'âme belge, — c'était, à bref délai, le flot allemand remontant la vallée de la Meuse et de la Sambre, l'éternelle voie d'invasion (1). C'était la guerre dans le Nord, alors qu'on se préparait à lutter sur les Vosges.

(1) Cette voie d'invasion se continue par la vallée de l'Oise, qui descend droit sur Paris.

Un dernier espoir restait cependant au fond des cœurs : l'Angleterre, signataire du Traité de Londres, ne pouvait pas tolérer la violation de la Belgique. Et, d'ailleurs, il était dangereux pour elle de laisser l'Allemagne s'installer en face d'elle au port d'Anvers.

On ne s'entretenait que de cela dans Varolles, ce matin du 4 août où, sans s'occuper de la décision de l'Angleterre, les troupes allemandes s'avançaient vers Liége.

« Il n'est pas possible, disait M. Fontaine, que la Grande-Bretagne ne proteste pas. Son honneur est engagé comme le nôtre. Espérons.

— Ce qui m'étonne le plus, observa Jean, c'est qu'un grand pays comme l'Allemagne ne craigne pas d'inscrire dans son histoire une telle page d'infamie !

— Mon enfant, répondit son père, tu serais moins étonné si tu connaissais mieux l'Allemagne, car tu verrais qu'elle est aujourd'hui tout à fait dans sa tradition. Pour ne citer qu'un exemple, voici comment Frédéric II, roi de Prusse, arrière-grand-oncle de Guillaume II, s'empara de la Silésie, belle province d'Autriche qu'il convoitait depuis longtemps. Il proposa à la reine Marie-Thérèse de la lui acheter pour cinq millions. Refus indigné de la reine. Frédéric, qui s'attend à ce refus, envoie un ultimatum à l'Autriche et, avant même l'arrivée de son messager à la cour de Vienne, il franchit la frontière, envahit la Silésie en plein hiver et la conquiert très facilement. Alors Marie-Thérèse clame son indignation à toute l'Europe. Mais il s'en montre très étonné et lui écrit qu'elle doit comprendre qu'étant le plus fort il est tout naturel qu'il agisse comme il l'a fait. Et il ajoute qu'une occasion perdue se retrouve difficilement. Voilà l'homme. Que penses-tu de lui ? C'était un Hohenzollern (1).

— Je suis aussi indigné que Marie-Thérese le fut, père, et je me garderai désormais de juger l'œuvre d'un roi d'après les résultats obtenus. Je vois que la grandeur d'un pays est moins dans son étendue et sa force matérielle que dans la pureté de son histoire, de sa vie morale.

— Témoin la Belgique, dit M. Fontaine.

(1) La dynastie des Hohenzollern, représentée jusqu'à la défaite de l'Allemagne par Guillaume II, régnait sur la Prusse, devenue Empire d'Allemagne en 1871, depuis 1701. Elle est originaire du Brandebourg, province frontière de la Russie.

— Oui, témoin la Belgique, approuva M. Muller. Maintenant, mes enfants, l'heure est venue de cacher notre cher drapeau. Dans quelques jours l'ennemi peut être chez nous. Jean, va chercher M. Delannoy. »

Le jeune garçon obéit et peu après rentra avec le vieil ami de la famille, qui s'écria tout ému et tremblant :

« Mon vieux Muller, où allons-nous cacher notre relique?

— J'y ai réfléchi depuis longtemps, répondit l'Alsacien. Voici : la maison peut être pillée de fond en comble, le jardin fouillé et retourné pied à pied. Tu les connais ! Donc,



Le soir même le drapeau fut caché...

je ne vois d'absolument sûr que le puits. Nous allons placer notre drapeau dans une boîte en fer-blanc bien soudée. Nous enlèverons une pierre de la maçonnerie et enfoncerons notre boîte aussi profondément que possible. Puis nous replacerons une grosse pierre devant. Que pensez-vous de mon projet ?

— Il me paraît bon, » répondirent à la fois les deux hommes.

Et il fut ainsi fait, le soir même, en cachette, car il fallait désormais se méfier des espions. On achevait à peine quand Pierre entra tenant un journal.

« Quelles nouvelles, lui demanda-t-on ?

— Hélas ! rien qui puisse vous surprendre, l'ennemi est devant Liége. Ah ! que fait donc l'Angleterre ! »

CHAPITRE XV

Honneur et nécessité.

L'homme qui néglige son devoir, parce que son créditeur est trop faible pour l'y contraindre, n'est qu'une canaille.

Lloyd George.

L'Angleterre protestait de toutes ses forces contre la violation de la Belgique. Elle avait adressé un ultimatum à l'Allemagne, la sommant de renoncer à porter atteinte à la neutralité d'un pays dont elle avait elle-même garanti l'indépendance.

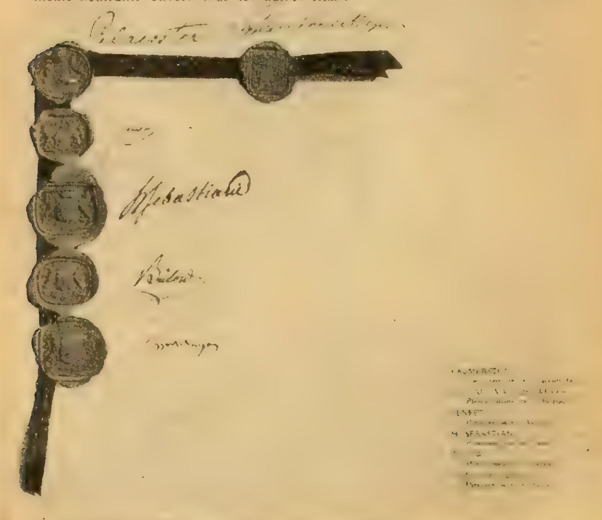
Les paroles qui furent échangées entre l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir Goschen, et le chancelier allemand Bethmann-Hollweg resteront dans l'histoire. Quand sir Goschen eut dit au chancelier que le gouvernement britannique serait obligé de déclarer la guerre à l'Allemagne si celle-ci persistait dans son intention de passer par la Belgique, le chancelier lui répondit : « Ce que vous allez faire là est terrible pour nous ! Pour un simple mot : *neutralité*, pour un simple chiffon de papier (1), vous allez faire la guerre à une nation amie et apparentée à la vôtre (2). Ne comprenez-vous pas que c'est pour nous une question de vie et de mort que d'avancer à travers la Belgique ? — Et vous, répondit noblement sir Goschen, ne comprenez-vous pas que c'est pour l'honneur de l'Empire Britannique une question de vie ou de mort que de respecter sa signature ? Quelle confiance pourrait-on avoir désormais sans cela dans les engagements pris par la Grande-Bretagne ? »

Mais le chancelier ne comprenait pas ce noble langage, et le jour même il prononçait au parlement cette parole qui

(1) Ce chiffon de papier était le Traité de Londres, que son gouvernement avait signé deux fois. L'Allemagne a donc agi comme un homme qui déchirerait un reçu d'argent signé à un créancier parce que cela le gêne de payer.

(2) Guillaume II est un cousin germain du roi d'Angleterre.

sera l'éternelle honte de son pays : « Nécessité ne connaît


ARTICLE II

Sa Majesté la Reine du Royaume Uni de la Grande Bretagne et d'Irlande, Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, Sa Majesté le Roi des Français, Sa Majesté le Roi de Prusse, et Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, déclarent, que les Articles mentionnés dans l'Article qui précède, sont considérés comme ayant la même force et valeur que s'ils étaient insérés textuellement dans le présent Acte; et qu'ils se trouvent ainsi placés sous la garantie de Leurs dites Majestés.

ARTICLE VII

La Belgique, dans les limites indiquées aux Articles I, II, et IV, formera un État indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États.

Fac-similé du Traité de Londres signé le 26 juin 1839. Ce traité, où étaient garanties à la Belgique, en même temps que sa neutralité perpétuelle, l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire, est revêtu du sceau et de la signature des plénipotentiaires de Grande-Bretagne, d'Autriche, de Prusse, de France et de Russie. C'est de ce traité que M. Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire allemand, a dit à sir Edward Goschen, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin : « Vous allez donc nous faire la guerre pour *un chiffon de papier*. »

pas de loi. » Quelques heures après, l'Angleterre déclarait la guerre à l'Allemagne.

« Voilà. Vous êtes riche, moi je suis pauvre ; j'ai besoin de votre argent, il m'est nécessaire. Je le prends... Votre propriété qui touche à la mienne arrondirait très agréablement mon domaine. Je pourrais doubler mes cultures, augmenter le nombre de mes volailles, je la prends... Ce chemin privé qui traverse vos champs est précisément la ligne la plus directe pour aller chez moi. J'y passe... — Mais vous êtes fou ! Je m'y oppose de toutes mes forces... — Comment ! vous osez résister, vous m'attaquez ? Je suis en état de légitime défense, et je vous étrangle, lâche agresseur qui refusez de comprendre que j'ai besoin de ce qui est à vous... »

Voilà la doctrine de l'Allemagne. L'Angleterre et elle étaient loin de s'entendre. D'un côté l'honneur, le respect de la parole jurée ; de l'autre le mensonge, la mauvaise foi, la négation des pactes les plus solennels.

Le dernier espoir de la France s'évanouissait.

« Mes amis, disait ce jour-là M. Delannoy à la famille Fontaine, mes amis, ne nous faisons pas d'illusion. La Belgique va tenir de toutes ses forces, c'est entendu. Mais sa résistance sera brisée, et nous aurons l'ennemi chez nous avant que les Français et les Anglais puissent venir au secours des Belges. Songez que nos braves voisins ont une armée de 110 000 hommes et pas d'artillerie lourde. Ils feront des prodiges, mais combien de temps !... »

Qui aurait cru, en effet, à ce moment que cette héroïque poignée d'hommes arrêterait pendant quinze jours l'invasion barbare ? Que les forts de Liége résistent si bien, personne ne s'en étonnait, parce qu'on ignorait alors la force terrifiante des projectiles allemands. Ce fut seulement quand on la connut que le monde entier s'émerveilla de la défense du général Leman (1). Sa résistance héroïque permit aux Français d'accourir ainsi qu'à la petite armée anglaise qu'on avait pu mobiliser.

Trop tard, hélas ! La bonne foi française avait été surprise

(1) Enfermé dans le fort Loncin avec 350 hommes, alors que les Allemands avaient déjà pris la ville, Leman a juré de ne pas se rendre et de s'ensevelir sous les décombres du fort. Il ordonne à ses hommes de se rendre, mais ceux-ci jurent de mourir avec lui, et font sauter le fort. Tous périssent, sauf le général, qu'un Allemand sauve et emmène prisonnier. La ville de Liége et le général Leman ont été décorés de la Légion d'honneur.

par la violation de la Belgique. Nous avions pensé être attaqués sur la frontière franco-allemande, nous l'étions sur la frontière franco-belge. Il fallut ramener l'armée face au nord, et pendant cette longue et pénible opération, la petite armée belge, débordée par le flot allemand, était forcée de reculer et de s'enfermer dans Anvers, et l'avalanche allemande, — plus d'un million d'hommes, — se précipita vers la France. Mais elle se heurta aux forces franco-anglaises à Charleroi, où la bataille dura trois jours. Charleroi, pris et repris cinq fois, resta finalement aux mains de l'ennemi, et le 24, absolument débordée par le nombre, notre armée pliait et battait en retraite.

CHAPITRE XVI

L'Attila du XX[e] siècle.

Il est absolument nécessaire de tout mettre à feu et à sang, de passer au fil de l'épée hommes et femmes, enfants et vieillards. Avec ce système de terreur, la guerre sera finie dans deux mois.

[Lettre du Kaiser à l'Empereur d'Autriche, au début des hostilités (1)].

A Varolles, d'où l'on entendait tonner le canon, la population vivait dans une grande anxiété. Le pays était déjà envahi par des quantités de réfugiés belges qu'on nourrissait et hébergeait du mieux possible. Mais bientôt, sous l'empire de la terreur et chassés de chez eux par le flot barbare, des masses et des masses de malheureux traversèrent le pays sans s'arrêter, répandant la nouvelle d'atrocités sans nom commises par les Allemands et affolant sur leur passage bon nombre de Varollais, qui s'enfuirent aussi en toute hâte.

Alors M. Fontaine intervint et, grâce à son calme et à son autorité, il réussit à enrayer l'évacuation des habitants.

(1) Cette lettre a été livrée au public par un Espagnol, longtemps germanophile, le comte Melgar.

« Croyez-moi, mes amis, leur disait-il, une maison vide est fatalement pillée, une maison habitée a des chances d'échapper au pillage. »

Mais quel spectacle douloureux que la fuite éperdue de ces pauvres gens désormais sans foyer, ayant vu sombrer en quelques minutes tout un avenir de bonheur ! Femmes, enfants, vieillards couraient droit devant eux, portant en de maigres paquets quelques hardes prises au hasard, les yeux pleins de la vision atroce de leur maison brûlée, des pères et des maris fusillés sans motif, des enfants arrachés de leurs bras, des otages brusquement emmenés en captivité. Ils décrivaient avec des mots hachés par la terreur la cruauté des hordes déchaînées en Belgique, les villages entiers flambant en quelques minutes grâce à des bombes et à des pastilles incendiaires, les brutes, ivres d'alcool et de sang, rejetant à coups de crosse de pauvres vieux dans les flammes, des églises, des monuments, des ambulances bombardés ou incendiés... des horreurs enfin telles que l'histoire n'en rapportait pas même au temps où Attila et les Huns ravagèrent notre pays.

Alors, eux, ayant pu se sauver à la faveur de la nuit, avaient fui dans la campagne, échappant par miracle aux troupes qui assiégeaient Maubeuge, et maintenant ils étaient là, affamés, harassés, mais décidés à fuir encore plus loin, là où les brutes ne pourraient plus les atteindre. On les faisait manger, on leur donnait des vêtements, mais ils refusaient de quitter la gare, dans l'attente angoissée du départ des trains.

Un soir Mme Fontaine, de service à l'ambulance de la gare, revint chez elle, désolée. Elle raconta le désespoir infini d'une femme dont le bébé avait été enlevé par un remous de la foule. Ah! les cris déchirants de la pauvre mère! Pendant que les employés répétaient : « Pressez-vous ! pressez-vous ! Le train va partir! »... elle, comme une insensée, courait sur le quai, un enfant dans ses bras, un autre accroché à ses jupes, et elle appelait éperdument : « Mon petit ! mon petit Jacques ! J'ai perdu mon petit ! » Mais l'enfant restait introuvable. Sans doute la foule l'avait-elle entraîné dans un convoi déjà en marche qui se dirigeait du côté opposé. Affolée, les cheveux dénoués, ses petits criant et se débattant dans ses bras, la malheureuse n'entendait rien des consolations qu'on lui prodiguait et ne cessait d'appeler

son enfant. Enfin des employés réussirent à la faire monter dans le train qui allait partir. Sanglotante, désespérée, elle tomba sur une banquette, et Mme Fontaine vit des femmes s'empresser autour d'elle pour la consoler.

Pauvre mère, pauvres enfants, pauvres vieux !

« C'est affreux, dit Jean, à quel ennemi avons-nous donc affaire ?

— Qui sait, murmura sa mère, qui sait s'il n'aurait pas mieux valu laisser partir la population ? Mais allons, Lucette, il y a mieux à faire qu'à pleurer ! Raidissons-nous ! Venez, mes enfants ! j'ai besoin de votre aide. »

L'école en effet était bondée de réfugiés, et l'ambulance



L'audace des cosaques russes est légendaire : les Allemands et les Turcs l'ont constaté à leurs dépens.

avait reçu des blessés de la bataille de Charleroi. Par un miraculeux effort de volonté, Mme Fontaine supportait sans faiblesse ces fatigues et ces émotions. Elle était l'âme de la maison, l'aide la plus précieuse du docteur. Pierre, qui avait peur d'être enfermé dans Varolles par l'ennemi, obtint de son père d'aller attendre son appel à Noyon chez ses grands-parents paternels. Il fut question une minute de lui confier Jean et Lucie afin qu'ils fussent en sécurité. Mais, malgré leur tendresse pour les deux vieillards, le désespoir des enfants fut si grand à la pensée de quitter leur mère dans ces heures pleines d'anxiété qu'on renonça à se séparer d'eux. Pierre partit donc, et, s'il y eut des pleurs versés de part et d'autre, ce fut en secret, et personne ne les vit couler. Le moment était trop grave pour qu'on pût s'attendrir sur ses propres malheurs. Tout ce que l'on avait de force physique et de courage devait être mis au service de la patrie. Les

Varollais savaient le danger si près d'eux que c'est à peine s'ils avaient pu s'intéresser à la rapide invasion de la Prusse Orientale par les cosaques russes et même à la brillante campagne des troupes françaises en Alsace (1). Nos deux vieux Alsaciens cependant avaient senti leur cœur bondir à la nouvelle de l'entrée des Français à Thann, à Mulhouse et à Sarrebourg, et ils s'étaient embrassés en pleurant. Mais bientôt nos valeureuses troupes, attaquées par des forces supérieures, étaient obligées d'abandonner leurs conquêtes.

« Momentanément, disait M. Muller. J'en ai la conviction!

— Espérons-le, répondit son cher camarade. Ah ! qu'ils ont dû frémir, là-bas, de revoir nos « diables bleus » et nos pantalons rouges ! »

Mais vite la pensée des deux hommes était ramenée au danger présent. L'ennemi était aux portes de la ville.

CHAPITRE XVII

L'avalanche allemande.

Il est nécessaire d'aller très vite. En frappant d'abord un grand coup à la frontière française, on peut mettre l'armée française hors de cause avant que les Russes puissent devenir dangereux.

Von Bernhardi, général allemand (2).

Depuis le 25 août, l'armée franco-anglaise battait en retraite par ordre du généralissime Joffre, qui jugeait que

(1) *Campagne d'Alsace de 1914.* La rapide offensive des généraux Pau et Dubail nous avait livré une partie de l'Alsace et celle du général de Castelnau une partie de la Lorraine. Le XXe corps, de Nancy, se couvrit de gloire dans cette affaire. Mais devant des forces dix fois supérieures et la nécessité d'aller renforcer les troupes au Nord, il fallut se replier. Pendant cette héroïque retraite, le général de Castelnau eut deux fils tués au champ d'honneur. Puis de Castelnau s'installa sur le Grand-Couronné pour défendre Nancy, pendant que Sarrail défendait Verdun. La merveilleuse défense de Nancy, de Verdun et des Vosges, fut une des causes de la victoire de la Marne.

(2) *L'Allemagne et la prochaine guerre*, publié en 1912.

la bataille était mal engagée et qui préférait aller à la rencontre de ses réserves. Alors, comme une avalanche qui renverse tout sur son parcours, le flot ennemi déferla sur les pas de nos troupes qui, utilisant tous les obstacles, leur disputèrent le terrain pied à pied. Ce fut le matin du 27 août que les ulhans du général von Klück entrèrent à Varolles, à peine quelques heures après le passage des arrière-gardes françaises. Elles avaient traversé la ville où personne ne s'était couché. On aurait bien voulu arrêter un peu nos soldats, les entourer, leur parler...



Au même instant, quatre uhlans, en éclaireurs, apparurent sur la place.

mais ils avaient l'ordre de rejoindre au plus vite le gros des troupes. Alors on s'était consolé en les chargeant de provisions de toutes sortes. A la tête d'un groupe d'hommes et de femmes portant de grosses cruches de boissons froides et chaudes, M. Fontaine avait fait rafraîchir bon nombre de soldats accablés de fatigue. Une minute, un officier consentit à causer :

« Maubeuge, investie depuis hier, va résister vaillamment, dit-il, et retenir une partie des forces qui nous suivent. Mais l'ennemi est sur nos pas et, à l'aube, vous l'aurez chez vous. Bon courage, mes amis, nous reviendrons bientôt vous délivrer ! »

Il accepta une tasse de café et s'éloigna en courant. Varolles retomba dans la solitude. Au loin, le canon tonnait toujours : c'étaient les obusiers autrichiens qui pulvérisaient les forts de Maubeuge...

A 6 heures du matin, M. Fontaine, debout derrière les persiennes de la fenêtre du grenier, vit s'avancer au loin, sur la grande route, une masse noire et bruyante précédée et entourée d'un gros parti de cavaliers qui foulaient les blés sur leur passage. Au même instant, quatre uhlans, en éclaireurs, apparurent sur la place, carabine au poing, s'avancèrent en regardant prudemment de tous côtés, puis rebroussèrent chemin au galop.

M. Fontaine descendit :

« Mes chéris, dit-il, l'ennemi sera là dans un quart d'heure. Je compte sur votre sang-froid. Que personne ne sorte et ne se montre. On peut laisser dormir Lucie, nous ne risquons rien pour le moment. Que pensez-vous qu'ils fassent ? demanda-t-il à M. Muller.

— Je crois, répondit celui-ci, qu'ils vont simplement passer. Nos troupes reculent et j'ai cru comprendre que nos généraux refusent la bataille sans doute pour la livrer sur un terrain plus favorable ou avec des troupes plus nombreuses.

— Je suis de ton avis, dit M. Delannoy qui ne quittait plus ses amis. D'ailleurs les voilà, nous allons être fixés ! »

Avec un bruit infernal, l'avant-garde de l'armée de von Klück pénétrait en ville par la grande route départementale de Maubeuge à Beauvais (1). *Nach Paris ! Nach Paris !* (à Paris !) hurlaient les soldats au casque pointu.

M. Muller avait raison. Les troupes passèrent en toute hâte sans s'arrêter. Un officier se contenta de faire occuper la gare, la poste, la mairie, la caisse d'épargne, et de placer des patrouilles aux issues de la petite ville.

Et la vague continua sa course rapide. Pendant deux jours, les Varollais, atterrés, assistèrent, muets derrière les persiennes de leurs demeures, au défilé de l'interminable convoi. Les nuées grises succédaient aux nuées grises, les canons aux canons, de monstrueuses pièces comme on n'en avait jamais vu. Et ils passaient toujours, toujours ; il semblait que l'affreux cauchemar ne dût jamais finir. Enfin ils disparurent au loin, et on les suivit longtemps des yeux.

(1) L'armée de von Klück formait l'aile droite du front allemand. Elle suivit la vallée de la Sambre, qu'elle quitta bientôt pour descendre la vallée de l'Oise à la poursuite du Rêve du Kaiser...

le cœur déchiré. Hélas ! comment nos braves soldats arrêteront-ils ce flot mouvant ?

Dès le lendemain aucune nouvelle n'arriva plus au pays : Varolles était séparé du reste de la France par un cercle de fer....

CHAPITRE XVIII

Tristes jours.

Tandis que l'Allemand a la rancune tenace, nous avons la mémoire courte. Son obséquiosité provoque et trompe notre générosité. Il n'est servile que pour devenir arrogant. Il n'oublie rien.

Louis Barthou.

Dès lors, on vécut des jours affreux à Varolles. Le sort réservé à nos armées, la crainte terrible d'une défaite, l'ignorance surtout où l'on était de ce qui se passait en France, le bruit effrayant des canons de Maubeuge qui tonnaient jour et nuit, tout cela, sans parler des inquiétudes de chacun au sujet des êtres chéris qui se battaient, répandait une grande tristesse sur la petite ville. Où était maintenant l'ennemi ? Déjà loin sans doute, et les nôtres devaient toujours reculer, car aucun bruit de bataille ne parvenait jusque-là, et tous les moyens de s'informer étaient aux mains de l'ennemi.

Le jour même, celui-ci avait pris possession des lieux publics ; il s'était trouvé en présence du maire, vieillard respectable et soucieux du bonheur de ses administrés.

« On va immédiatement procéder à la réquisition de toutes les armes, lui dit l'officier allemand. Aussitôt après on s'occupera des vivres.

— C'est fait pour les armes, répondit le maire. Elles ont été enlevées à mes compatriotes et déposées dans la salle de la mairie.

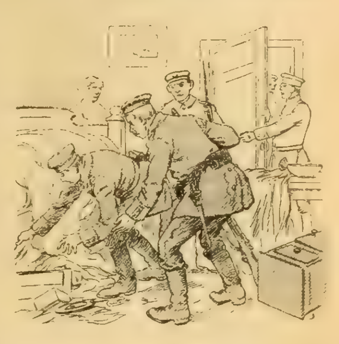
— Mais qui me dit qu'elles sont toutes là ? repartit insolemment le lieutenant. On va vérifier, et tenez-vous pour dit que vous serez responsable de ce qui pourrait être tenté contre nous par les habitants.

— C'est mon devoir de répondre d'eux, » répliqua dignement le maire.

Par bonheur, les recherches furent vaines, ce qui rendit les officiers furieux.

Quelques jours après, le maire causait un soir tristement de tout cela avec M. Fontaine et sa famille.

« Devinez, leur dit-il, qui j'ai reconnu parmi les hommes chargés des réquisitions ? Le premier valet de la ferme Delmaire, parti vers le 15 juillet pour son pays. C'était un Bavarois, établi chez nous depuis cinq ans. Ah! nous sommes en présence d'une fameuse organisation, mes amis ; je suis sûr que dans chaque village occupé il y a un Allemand qui connaît à fond le pays. Figurez-vous que, chez le notaire, M. Gérard, le valet de Delmaire est allé droit au petit bureau près de la salle à manger où est accrochée d'ordinaire une belle panoplie. Il faut le savoir pour l'y trouver ! Lui le savait ! Par bonheur, le râtelier était vide.



Une scène de réquisition allemande.

— Oui, oui, dit tristement M. Muller. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France est envahie par les Allemands. Depuis 1870 et même bien avant, nous étions peu à peu submergés par eux. A Mulhouse, le premier que nous vîmes entrer était, un mois plus tôt, directeur d'un grand tissage (1). S'il connaissait les ressources de la ville et des environs, on l'apprit par la liste admirablement dressée des réquisitions à effectuer. T'en souviens-tu, Delannoy ?

— Ah ! tu peux le dire ! Un de mes oncles était conseiller municipal, et la chose l'avait tellement frappé qu'il en parla jusqu'à sa mort. Le fait d'avoir su et établi à l'avance que Watrin pouvait fournir par semaine dix-huit bêtes à cornes, Damloup, cinquante bottes de foin, Richard, du petit vin des côtes et du vieux bourgogne... et

(1) Mulhouse est un grand centre d'industrie cotonnière.

ainsi de suite pour toutes les maisons de la ville, lui avait paru aussi grave que la perte d'une bataille.

— Et il avait bien raison, dit M. Fontaine, car une contre-attaque heureuse peut nous rendre la victoire le soir même, tandis qu'il est excessivement difficile de se débarrasser des liens dans lesquels vous enserre peu à peu un homme qui se dit votre ami et qui ne vous enlace que pour mieux vous étouffer.

— Ah ! mes amis, s'écria le maire, je pense absolument comme vous ! La France est une trop bonne hôtesse, elle ouvre ses bras et son cœur au monde entier et se fait gloire d'être la nation la plus hospitalière. Depuis le jour où la fille du grand chef gaulois campé sur les bords de la Méditerranée choisit un étranger comme époux, afin de montrer que, pour la Gaule, l'étranger est l'envoyé du ciel (1), la France a toujours eu le cœur large et la main ouverte à tous, sans chercher, hélas ! à distinguer l'ennemi dans la foule des visiteurs.

— C'est que nous sommes trop honnêtes pour croire à la malhonnêteté d'autrui, dit Mme Fontaine. Puis nous aimons qu'on nous aime. Nous sommes ainsi faits qu'il nous est pénible de voir rôder autour de nous la méfiance ou la haine. C'est là, je crois, la cause de notre facile oubli des injures, des défaites, des humiliations... et ceci est un mal, un mal qui sort d'un bien, un défaut qui vient d'une qualité.

— D'une qualité exagérée, acheva M. Muller... Mais où donc est Jean, ce soir ? »

Madame Fontaine n'eut pas le temps de répondre, le jeune garçon entrait au même instant.

« Mon cher papa, dit-il d'une voix tremblante, et vous tous, excusez-moi de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-on d'une seule voix.

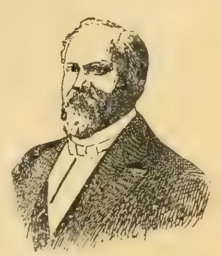
— Il y a que les Allemands sont à vingt kilomètres de

(1) *Fondation de Marseille.* — Un marchand phocéen (Phocée était une ville d'Asie Mineure), Euxène, aborda vers l'an 600 avant Jésus-Christ à quelque distance de l'embouchure du Rhône. Le roi du pays, Nann, reçut bien l'étranger et l'invita au repas des fiançailles de sa fille Gyptis. Celle-ci devait offrir une coupe pleine à celui des convives qu'elle choisirait comme époux. Ce fut Euxène qu'elle désigna. Nann accepta le choix de sa fille et donna au Phocéen le golfe où il avait pris terre. Euxène y construisit Marseille, et la ville nouvelle devint bientôt prospère

Paris et que le gouvernement est à Bordeaux depuis quatre jours !

— Jean, comment sais-tu cela, où l'as-tu lu ?

— Je ne l'ai pas lu, répondit le jeune homme. Vous savez bien qu'il n'arrive plus de journaux. Voici comment je l'ai appris. Maman m'avait envoyé porter une cruche de bouillon aux réfugiés belges logés dans le grand fenil près de la gare. Je m'en retournais par le petit sentier qui longe le hall des marchandises, lorsque, près de déboucher, j'ai entendu causer à voix très basse deux Allemands qui ne se doutaient pas de ma présence, car j'ai des semelles de corde, et il y avait du foin à terre. Alors j'ai retenu mon souffle et ai tout entendu. L'un racontait à l'autre ce que je vous ai dit et lui faisait promettre de n'en parler à personne, car il l'avait appris par fraude. Quand ils ont changé de conversation, j'ai reculé doucement, pas à pas, jusqu'à l'avenue de la gare, et suis venu droit ici.



M. Poincaré, qui a été élu président de la République Française en 1913.

— Tu es certain qu'ils ne t'ont pas vu ? dit M. Fontaine.

— Bien certain, papa. »

Il y eut un long silence douloureux que personne n'osait rompre. Puis le maire dit d'une voix ferme :

« Mes amis, ayons confiance en nos soldats. La France sait pourquoi elle se bat aujourd'hui, et la foi des Français dans la justice de notre cause les rendra invincibles. Une fois de plus, comme l'a dit M. le Président de la République dans son admirable message du 4 août, une fois de plus la France représente devant l'univers la liberté, la justice, la raison... et, croyez-le, ce sont là des armes bien puissantes ! La force et la violence peuvent les vaincre un moment, mais leur éclipse ne peut être que passagère, car la lumière qu'elles répandent est nécessaire à la vie de l'univers. »

A ces nobles paroles, les têtes courbées se relevèrent et, frémissantes, les mains se tendirent vers les mains du vieillard.

« Non, dit M. Fontaine, résumant la pensée de tous, notre confiance en la France immortelle ne faiblira pas. Par delà la défaite du moment, nous ne cesserons de voir briller le phare de la victoire nécessaire au monde !... »

CHAPITRE XIX

Sous la botte allemande.

Habitue les républicains que tu commandes à respecter la propriété, à être sobre, surtout à respecter l'innocent habitant des campagnes.

Général Hoche.

« Si la nouvelle que Jean a surprise hier au soir est exacte, dit le lendemain matin M. Fontaine à sa famille, nous n'allons pas tarder à l'apprendre de la bouche même de l'ennemi. Et ! tenez, que vous disais-je ! »



Hoche, né en 1768, est une des figures les plus pures de la Révolution. Général en chef à 24 ans, il mourut à 29 ans. Il a été surnommé le « pacificateur de la Vendée ».

En effet, le carillon de l'église se mit à sonner à toute volée. Au même instant, les soldats se répandirent dans les rues en hurlant : « Kapout Paris ! Kapout Français ! Kapout Poincaré (1). » Puis un sous-officier les groupa sur la place, et ils entonnèrent le *Deutschland über alles* (2). Après quoi les cris recommencèrent : « Kapout Paris ! Kapout France ! »

Dans Varolles, toutes les fenêtres étaient closes. Les habitants, désespérés, se cachaient pour ne pas entendre ces cris horribles.

A l'ambulance de l'école, les soldats blessés essayaient de réconforter tout le monde : « Ne les croyez pas, disaient-ils, ils mentent comme ils respirent. Vous pensez si les nôtres ne vont pas tenir dur ! Est-ce qu'on prend Paris comme on avale une pilule ? » Cependant, dès le lendemain, les ennemis arrivèrent de plus en plus nombreux dans la petite ville, et Varolles connut les horreurs de l'occupation allemande. Maubeuge devait être tombée car des troupes harassées de fatigue ne cessaient d'arriver par

(1) « A mort Paris ! A mort les Français ! A mort Poincaré ! »
(2) Chant allemand : « L'Allemagne au-dessus de tout. »

la vallée de la Sambre et, d'autre part, on vit bientôt refluer vers le nord des troupes venant du sud. Ceci surprit beaucoup les habitants de Varolles, et, sans qu'ils sussent pourquoi, un certain espoir se glissa dans leur cœur.

Mais, dès ce moment, la présence des ennemis devint si odieuse, si insupportable, leur tyrannie si grande, que les Varollais durent employer tout leur temps et toutes leurs forces à satisfaire leurs terribles exigences. Du premier jour, le maire et M. Fontaine, chargés des réquisitions, avaient fait observer à la Kommandantur (1) que les quantités de provisions à fournir par la commune étaient hors de proportion avec ses ressources. Le pays vivait presque exclusivement des produits des campagnes voisines, et la moisson, qui constituait le plus gros de ses revenus, avait été foulée aux pieds par les troupes allemandes. Les habitants ne sauraient, d'aucune manière, livrer régulièrement des quantités si fortes.



Notre mentalité et la leur.

« Bien vous souvienne qu'en quel pays que vous fassiez la guerre... le pauvre peuple, les femmes et les enfants ne sont point nos ennemis ». (Dernières paroles de Du Guesclin mourant.)

Cette observation, faite sans arrogance, mais avec une grande fermeté, avait été assez bien accueillie par le commandant, un territorial laissé au passage par les officiers de von Klück. Mais, le 18 septembre, un nouveau commandant arriva avec de très nombreuses troupes. C'était un homme très dur, à face de bouledogue, qui fit régner la terreur dans la ville. Mis au courant de la protestation des autorités locales, il ordonna immédiatement, « pour faire un exemple, » l'incendie de vingt maisons !

Ah ! ce fut vite fait. Chaque soldat portait sur lui, comme si cela faisait partie de son équipement, un bidon de pétrole

(1) Nom du commandement allemand.

et une espèce de torche à l'aide de laquelle le feu fut mis aux rideaux, aux boiseries, et tout flamba en un clin d'œil. A peine si les malheureux habitants purent se sauver des flammes. Des amis les accueillirent dans leurs demeures. Une famille chargée d'enfants vint loger à l'école.

En même temps, le commandant décidait que ses troupes logeraient chez l'habitant, et ce fut alors que l'on vit vraiment la sauvagerie allemande. Les soldats entrèrent par groupes, s'installèrent à la place des gens qui se réfugiaient de chambre en chambre, s'emparèrent des mets qui cuisaient sur le poêle, se couchèrent tout habillés, mirent la cave au pillage et s'enivrèrent comme des brutes.



Les soldats allemands munis de « Vermorels » mettaient le feu aux maisons.

Le lendemain, sous prétexte que des civils avaient tiré sur les soldats, ce qui était un mensonge, le maire et vingt notables du petit bourg, des vieillards pour la plupart, furent arrêtés et emmenés comme otages. On ne leur laissa pas seulement une heure pour embrasser leurs parents et se préparer à partir, et les malheureux, poussés à coups de crosse par les soldats, s'en allèrent vers l'inconnu. Bien peu devaient revoir leur cher pays.

« Je ne sais, disait M. Fontaine navré, si c'est la victoire ou la défaite qui les rend si sauvages !

— Victoire et défaite, dit M. Muller, ont sur eux le même effet. Nous en verrons bien d'autres ! »

Hélas! le vieil Alsacien avait raison. Un nouveau malheur allait s'abattre sur Varolles !

CHAPITRE XX

La terrible séparation.

C'est la guerre des grandes hécatombes et des flots de larmes.

Lavisse.

Peu de jours après, M. Fontaine, sortant de chez lui, entendit dans la rue voisine le roulement d'un tambour qui annonçait d'ordinaire une proclamation de la Kommandantur. Il hâta le pas pour écouter l'ordre ennemi. Mais les paroles qui arrivèrent à son oreille étaient si terribles qu'il chancela et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber. Il resta là un instant, sans parole ni geste, insensible aux cris désespérés sortant des maisons voisines, doutant encore s'il avait bien entendu. Mais, de l'extrémité de la rue où le tambour roula de nouveau, l'ordre inflexible lui arriva une seconde fois :

« Par décision du Commandant de la place, et pour alléger les charges des habitants de la ville qui ont difficulté à répondre aux réquisitions, les enfants de dix à quinze ans et les vieillards au-dessus de soixante ans vont être évacués en Allemagne. Ordre leur est donné de se rassembler à la Kommandantur à midi. »

A midi ! il était onze heures et demie ! Lucie ! le grand-père ! leur vieil ami !

« C'est impossible! impossible! disait M. Fontaine tout haut, courant comme un fou vers l'école... Nous sommes perdus. Ma femme, ma pauvre femme, elle va en mourir ! Ma Lucie, cher grand-père ! L'horrible chose ! Comment le leur dire !... »

Il s'arrêta, n'osant entrer ; la sueur coulait sur son front, ses mains tremblaient, ses jambes flageolaient sous lui, sa gorge ne laissait plus passer qu'un sifflement. Il lui sembla qu'il allait mourir, là, sur place, qu'il ne pourrait plus se relever... Mais c'était un homme fort, M. Fontaine, et le souci de sa responsabilité releva son courage terrassé par la douleur. Il fallait, à cause de sa femme, à cause des chers aimés qui allaient partir, il fallait se ressaisir, paraître

moins abattu afin de ne pas affoler tous ceux dont il était le seul soutien.

Il s'avança vers la porte, aspira l'air deux ou trois fois, et, quand il se sentit plus calme, il ouvrit et entra. Mais, dès le seuil, il comprit que les siens savaient tout : Mme Fontaine était étendue inanimée sur une chaise longue, pâle comme une morte, les traits tirés, les mains pendantes. Une infirmière lui faisait respirer du vinaigre. A genoux de chaque côté du lit de repos, Jean et Lucie pleuraient à chaudes larmes et couvraient de baisers les mains de leur mère. Au pied du lit, M. Muller, debout, tenait un mouchoir sur ses yeux. Il ne pleurait pas, mais ses épaules étaient secouées de sanglots convulsifs. M. Delannoy se tenait près de lui et assistait, muet, à cette scène de désolation.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, les enfants relevèrent la tête et, d'un seul élan, se jetèrent dans les bras de leur père. Ah ! de quelle étreinte il les enveloppa, serrant convulsivement sa fille sur son cœur, refoulant par un terrible effort de volonté les larmes qui roulaient dans ses yeux. M. Muller vint s'appuyer à son épaule et, un moment, les malheureux s'étreignirent avec désespoir. Puis M. Fontaine se précipita au chevet de sa femme pour l'embrasser. Mais l'infirmière l'écarta doucement :

« Elle ne risque rien, dit-elle ; elle est passée de l'évanouissement à une sorte de demi-sommeil, et, puisqu'il faut que la terrible chose s'accomplisse, ne vaut-il pas mieux lui éviter le déchirement d'une séparation ? Car, cher ami, il n'y a plus qu'un quart d'heure. »

M. Fontaine passa la main sur son front trempé de sueur. Il lui semblait que la folie montait à son cerveau. Mais, une fois encore, il reprit courage.

« Vous avez raison, il faut se préparer. Mon père, dit-il à M. Muller, et vous, mon vieil ami, nous allons tous vivre courageusement dans la pensée du prochain revoir. Lucie, mon enfant adorée, tu seras vaillante comme une vraie Française. Tu pars avec grand-père, et nous soignerons bien maman pour que tu la retrouves bientôt tout à fait guérie. Maintenant, ajouta-t-il en se ressaisissant de plus en plus, il faut en toute hâte prendre de l'argent, des vêtements, quelques vivres ! Vite, Mariette, du linge, des conserves ! Je vais chercher une valise. »

Mais la vieille servante, effondrée de douleur dans un coin,

ne put se relever. Alors l'infirmière amie prit la place de la malheureuse maman et, en quelques minutes, elle eut rassemblé l'indispensable. Il était temps : un grand coup de crosse ébranla la porte et une voix brutale cria : « Allons, en route ! Deux à prendre ici ! » Et trois soldats, se saisissant de Lucie et du vieillard, les poussèrent vers la porte.

« Inutile, dit M. Muller avec hauteur, nous marcherons bien seuls. »

Et prenant la main de sa petite-fille, il se dirigea vers la



Trois soldats se saisirent de Lucie et du vieillard et les poussèrent vers la porte tandis que Mme Fontaine s'écroulait sur son lit de douleur.

porte. M. Delannoy les suivit. A ce moment, un cri déchirant se fit entendre. Mme Fontaine, que le bruit avait tirée de sa torpeur, appelait sa fille et essayait de se jeter à bas de son lit. Lucie arracha sa main de celle de M. Muller et bondit au cou de sa mère. Puis, glissant à terre, elle s'élança dehors pendant que la malheureuse femme s'écriait : « Lucie, mon père, adieu !....

— Au revoir, maman, à bientôt ! » répondit l'enfant dont l'admirable cœur dictait les paroles nécessaires.

Une fois encore, M. Fontaine et Jean réunirent dans une suprême étreinte les êtres aimés qu'ils allaient perdre, et ceux-ci, poussés par les soldats qui grognaient et juraient, marchèrent vers l'exil.

La pauvre mère, écroulée sur son lit de douleur, les mains

aux tempes, les yeux secs, écouta un moment le bruit de leurs pas qui s'éloignaient; puis elle pâlit encore davantage, poussa un grand soupir et retomba inanimée dans les bras de son mari et de son fils.

« Il vaut mieux cela, dit l'infirmière qui la plaça comme il faut sur son lit. Elle souffre moins, et vous pouvez aller voir partir vos aimés. Allez vite, et soyez rassurés. Je ne la quitte pas. »

M. Fontaine et Jean se précipitèrent dehors et, d'un seul trait, coururent vers la gare. Mais là, une nouvelle douleur les attendait. On leur apprit que le convoi devait être dirigé à pied sur Avesnes, où d'autres convois se rendraient aussi, et que c'était d'Avesnes qu'on les acheminerait par le train en Allemagne.

« A pied à Avesnes ! s'écria M. Fontaine ! Mais il y a vingt kilomètres !

— Ah ! » fit le chef de gare avec un geste désolé !

Les deux malheureux hommes repartirent en courant et arrivèrent sur la place juste au moment où le convoi, encadré de soldats en armes, s'ébranlait. Un cordon de troupes tenait la foule à distance, et, de cette masse de pères, de mères, de fils, de frères sortaient des cris et des appels déchirants. M. Fontaine et Jean eurent le triste bonheur d'être vus par leurs chers exilés et de leur faire un dernier signe d'adieu.

Puis, écrasés de douleur, ils s'en retournèrent, le cœur partagé entre ceux qui partaient et celle qui, terrassée par le désespoir, les attendait à la maison.

CHAPITRE XXI

Le triste troupeau humain.

La cruauté sans merci et la plus terrible dureté sont parmi les qualités nécessaires à celui qui veut obtenir de grands résultats à la guerre.

Maréchal von der Goltz (Allemand).

Voyez apparaître aux lucarnes grillées de ce misérable train à bestiaux les faces livides des malheureux que l'en-

nemi emmène en exil. Le triste voyage dure déjà depuis plus de trois jours. Trois jours qu'ils ont quitté leur pays natal, leurs familles qui les pleurent, qui ne les reverront peut-être plus! Et pendant ces trois fois vingt-quatre heures, les pauvres gens n'ont reçu pour toute nourriture qu'une soupe infecte semblable à de l'eau de vaisselle où nageaient quelques grains d'orge ou d'avoine. Défense absolue aux dames de la Croix-Rouge de les ravitailler. Défense d'acheter des provisions dans les cantines des gares. « Cruauté inutile! Stupide barbarie! » disait M. Muller. Nos souffrances doivent-elles hâter leurs opérations militaires? Prendront-ils plus vite Paris parce que ces enfants pleurent de faim?

— Et ces soldats, ces officiers qui rient en nous voyant, qui nous montrent le poing! dit Lucie. Comme c'est laid de se moquer de nous, de nous injurier!

— Vois-tu, mon enfant, disait le grand-père, c'est là, dans la manière de se conduire envers le vaincu, que l'on connaît l'âme d'un peuple. La force de l'Allemagne est brutale et arrogante. Victorieuse, elle triomphe bruyamment, méchamment, avec raillerie. Au contraire, la force de la France s'est toujours révélée généreuse et intelligente. Quand nos troupes, ivres de victoire, pénétraient sur le sol ennemi, peu d'heures s'écoulaient avant que les fils des vaincus ne s'assoient sur les genoux des soldats vainqueurs. « Soyez magnanimes, recommandaient les généraux. Songez que la France ne combat que pour la liberté et le bonheur des peuples. Faites honorer et aimer le nom de la France, dont la tradition est : Honneur aux vaincus! »

Pendant que nos amis causaient ainsi, le dur voyage continuait. On avait traversé toute la Belgique et vu avec indignation les horribles ravages de la guerre. Ah! le Kaiser pouvait dire comme Attila jadis : « Là où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse plus! » La malheureuse nation payait cher son héroïque résistance (1).

Le soir du troisième jour enfin, comme ils arrivaient,

(1) La Belgique est d'ailleurs un champ de bataille éternel, parce qu'elle est traversée par de grandes voies naturelles de communication que les peuples se sont toujours disputées. Aussi a-t-elle subi de nombreuses dominations. Avant d'être indépendante, elle a été gauloise, romaine, franque, féodale, espagnole, autrichienne, française et hollandaise.

affamés, brisés par les durs cahots du train, à la station frontière du Luxembourg et de l'Allemagne, les exilés furent autorisés à acheter des provisions. Ils se précipitèrent aussitôt vers le buffet de la gare,... et ce fut à ce moment qu'un nouveau malheur frappa nos amis. Déjà les employés faisaient réintégrer les voitures en poussant à coups de pied les retardataires, et M. Muller, qui avait d'abord fait manger deux enfants, n'avait encore rien pris pour lui. Il se hâta le plus possible, mais sa précipitation ne servit qu'à le retarder davantage. Enfin il put payer et courir vers le train. Mais le soldat qui l'attendait pour fermer la portière le poussa si brutalement d'un coup de crosse que le vieillard s'effondra sur le sol comme une masse.



Un so'datqui l'attendait pour fermer la portière le poussa si brutalement d'un coup de crosse que le vieillard s'effondra sur le sol comme une masse.

Un grand cri sortit de cent poitrines et, d'un bond, Lucette et M. Delannoy s'élancèrent hors du train. Un officier se précipita vers eux pour les empêcher d'avancer, mais, sans dire un mot, l'enfant le regarda avec un tel éclat d'indignation et de haine dans ses yeux qu'il recula en hésitant au moment même où M. Delannoy s'interposait avec un cri : « Misérable ! vous n'allez pas frapper cett · enfant ! »

Alors la brute, qui avait reculé devant la petite fille, se vengea sur l'homme et, le bourrant de coups de poing et de coups de pied, le repoussa dans le train...

Lucie, cramponnée à son grand-père étendu sur le sol, essayait de le soulever avec ses petites mains, et de grosses larmes coulaient de ses yeux comme un torrent.

« Grand-père, disait-elle d'une voix saccadée, bon-papa chéri, réponds-moi, parle à ta petite-fille !... »

Mais le vieillard, pâle comme un cadavre, une tache de sang aux lèvres, ne bougeait pas.

Cependant, le train allait s'ébranler. On criait : « En voiture ! en voiture ! » et tous les évacués pleuraient devant le désespoir muet de l'enfant rejetée dans le vagon par les soldats.

Enfin deux dames de la Croix-Rouge, accourues aux cris de la foule, se précipitèrent vers le malheureux vieillard, le soulevèrent dans leurs bras, l'assirent sur un siège apporté en toute hâte et lui firent respirer des sels. Le pauvre homme ouvrit les yeux, chercha du regard sa petite-fille et la vit, blanche comme une morte, à la portière du vagon. Il lui tendit les bras avec un cri d'angoisse :

« Ma Lucie ! Laissez-moi ma Lucie ! »

Mais le train partait. Alors les infirmières compatissantes crièrent à la fillette :

« Courage, mon enfant ! Nous le soignerons bien, vous le retrouverez ! »

On emporta le vieillard, et la pauvre petite, désespérée, s'écroula sur le plancher du vagon en cachant sa tête dans ses bras. Mais son vieil ami la releva, la prit sur ses genoux, l'embrassa, essaya de la réconforter, oubliant son propre chagrin pour calmer celui de l'enfant.

Et le douloureux calvaire continua...

CHAPITRE XXII

Chagrin de Lucie. — Le Rhin gaulois. Fin du voyage.

Les premiers hommes que l'histoire voit apparaître sur les bords du Rhin, c'est cette grande famille de peuples appelés Celtes et que Rome appela Gaulois.

V. Hugo (Le Rhin).

Le chagrin de la petite Lucie n'était pas un de ces chagrins d'enfants qui cachent les sourires sous les larmes. Son cœur

était profondément meurtri par cette nouvelle douleur, la seconde grande douleur de sa vie... La première, c'est-à-dire la séparation d'avec ses chers parents, datait de trois jours à peine.

C'était beaucoup que ces deux épreuves brutales pour une pauvre petite fille dont les dix ans n'avaient connu que les rires! Aussi l'enfant était-elle complètement abattue, et le bon M. Delannoy, qui l'aimait comme si elle avait été sa fille, se désolait de son impuissance à la consoler.

La petite fille ne pleurait pas et n'avait presque pas pleuré.



Cl. L. L.

Une vue du Rhin à Mayence. La vallée du Rhin offre des paysages ravissants et des villes nombreuses et intéressantes; aussi est-elle visitée chaque année par des milliers de touristes.

Son chagrin était tout « en dedans ». Seulement, on la voyait souvent tordre ses petites mains de désespoir, et cette muette désolation faisait plus mal à voir que ne l'eussent fait les plus gros sanglots.

« Cette petite va tomber malade, dit tout bas à M. Delannoy une brave femme voisine de l'école de Varolles. Il faut la distraire à tout prix.

— Vous avez raison, répondit tristement l'Alsacien. Et, soulevant un peu la tête pâle de l'enfant pour la forcer à le regarder, il lui dit : « Lucette, veux-tu faire quelque chose qui rendrait ton grand-père heureux, s'il pouvait te voir?

— Oh ! fit l'enfant, comment pouvez-vous le demander ?

— Eh bien ! ma Lucie, c'est d'être plus raisonnable et plus courageuse. Ton cher grand-père n'est plus avec nous, c'est vrai, mais je suis bien sûr qu'il ne s'inquiète pas à ton sujet, puisqu'il te sait avec moi. Et tu n'as pas pensé, cer-

tainement, qu'il est bien mieux là où il est que dans ce train! qu'il est à l'hôpital, soigné et dorloté. »

L'enfant fit un mouvement de surprise. Cette idée ne lui était pas venue, en effet.

« Oh ! monsieur Delannoy, cria-t-elle dans la joie soudaine que lui donnait cette pensée. C'est vrai cela ? C'est bien vrai que grand-père ne souffrira pas de la faim ? Oh ! comme vous êtes bon de me l'avoir dit ! Je suis presque heureuse maintenant d'être séparée de lui!... Oui, mais, ajouta-t-elle, il aura tant de peine de ne plus être là pour me protéger !

— Non ! dit l'Alsacien, non, il sait bien que je le remplace. Allons, Lucette ! courage ! Ne pensons qu'au moment heureux où nous le retrouverons. Je veux pouvoir lui dire, ce jour-là, que tu n'as pas montré tes larmes à l'ennemi. C'est entendu ?

— Oui, monsieur, » dit l'enfant toute réconfortée par la pensée que son grand-père devait être entouré de soins. Puis elle eut une exclamation : « Oh ! le beau fleuve !

— C'est le Rhin, dit tristement son vieil ami, nous sommes en Allemagne.

— Le Rhin est donc un fleuve allemand ?

— Oui, ma petite, depuis que nous avons perdu l'Alsace-Lorraine. Avant le traité de Francfort, le Rhin servait de frontière entre la France et l'Allemagne, de Mulhouse à Lauterbourg. Il n'était donc allemand que sur sa rive droite. Tu sais, d'ailleurs, n'est-ce pas, qu'il est d'abord suisse et que, à sa sortie de l'Allemagne, il coule en Hollande jusqu'à la mer du Nord. Mais, Lucette, avant d'être allemand, bien longtemps avant, à l'époque où la France s'appelait la Gaule, le Rhin était un fleuve gaulois. Les premiers hommes qui vécurent sur ses rives furent les Celtes, nos ancêtres, que les Romains appelèrent Gaulois, quand César fit la conquête de la Gaule. Savais-tu cela ?

— Oui, monsieur, quand César eut vaincu Vercingétorix à Alésia.

— Parfaitement. Les Gaulois adoraient le Rhin comme un dieu, le dieu de l'honneur du foyer. Un beau dieu, n'est-ce pas ? Et quand les Romains parlent de l'or que roule le fleuve, ils disent « l'or gaulois » !

« Puis viennent les invasions des Germains. Des tribus isolées passent le fleuve, mais ne tardent pas à se fondre

dans la famille des Celtes. Plus tard, Clovis comprit la grande importance du Rhin comme frontière et battit les Alamans qui voulaient s'installer sur la rive gauche. Puis, avec Charlemagne, le fleuve devient la limite qui sépare les peuples chrétiens des peuples païens. Et enfin, quand l'empire de Charlemagne est partagé entre ses petits-fils (1), le Rhin sépare la Germanie de la Lotharingie.

« Tu le vois donc. C'est une grosse erreur de dire que le Rhin est allemand. Mais nos ennemis savent bien ce qu'ils font, va, Lucette, quand ils répètent à tout propos « le Rhin allemand ». Ils pensent qu'à force d'accoupler ces deux mots ils feront croire au monde que le Rhin doit couler entièrement en terre allemande et non servir de frontière à leur empire.

— Oh ! dit la petite fille, quand nous leur aurons repris l'Alsace-Lorraine, ils ne pourront plus dire « le Rhin allemand ». Mais on ne voit plus le fleuve, monsieur Delannoy !

— Nous l'avons quitté à Mayence, mignonne, et nous allons être sous peu à Francfort. Où donc allons-nous ? Comme ce voyage est pénible ! »

Mais le dur calvaire touchait à sa fin. De Francfort-sur-le-Mein, le train des évacués fut dirigé sur la grande ligne Berlin-Strasbourg et, peu d'heures après, s'arrêtait définitivement à Darmstadt.

CHAPITRE XXIII

Un camp de concentration en Allemagne.

La souffrance de vos enfants et de vos vieillards est pour vous une faiblesse dont nous ne pouvons pas nous priver.

Bismarck (Siège de Paris, 1871).

Après cet interminable et dur voyage de quatre jours et quatre nuits, les pauvres gens étaient brisés de fatigue et

(1) Traité de Verdun, 843. L'empire de Charlemagne était divisé en trois royaumes. La France était donnée à Charles le Chauve; la Germanie, à Louis le Germanique; la Lotharingie (nom d'où est venu le mot Lorraine), à Lothaire.

très affaiblis par la faim. Leurs traits tirés, leurs visages livides, leur démarche chancelante, les pleurs des enfants auraient arraché des larmes aux cœurs les plus durs.

Mais les habitants de Darmstadt n'y trouvèrent que l'occasion de se réjouir.

Au sortir de la gare, les malheureux évacués furent alignés par rangs de quatre et, bien que moulus par le voyage, obligés de marcher au pas cadencé des soldats qui les enca-



Sur le passage des évacués, les gens accouraient, curieux et moqueurs, riaient et insultaient les malheureux.

draient baïonnette au canon. Sur leur passage, les gens accouraient, curieux et moqueurs, riaient et insultaient les malheureux. Devant la porte d'une école, les élèves avaient été rangés par l'instituteur pour assister au défilé des prisonniers français. Leurs regards haineux, leurs poings tendus vers des enfants de leur âge, leurs insultes à des vieillards de l'âge de leurs grands-parents. c'était ce que l'on peut imaginer de plus triste à voir, et M. Delannoy, ému jusqu'au fond de l'âme, détournait les yeux pour éviter cet odieux spectacle.

« Jamais, dit la petite Lucie qu'il tenait par la main,

jamais mon papa n'aurait eu l'idée de nous conduire voir de pauvres prisonniers et surtout des prisonniers comme nous, si malheureux ! Il nous aurait, au contraire, défendu bien fort de nous montrer, à moins qu'il n'eût préféré leur porter à manger et à boire !

— Ah ! mon enfant, bien sûr ! répondit l'Alsacien. Nous avons en France pitié du vaincu et encore davantage si ce vaincu est un faible. Et d'abord, tu n'aurais jamais vu de prisonniers civils chez nous. Un pays honnête comme le nôtre fait la guerre loyalement, c'est-à-dire sur le champ de bataille, et ne s'attaque pas aux populations désarmées. L'Allemagne, elle, tire parti de tout. De quoi sommes-nous punis aujourd'hui, nous les civils du Nord ? De rien. Mais la France va souffrir de nos souffrances, et c'est là le but de l'ennemi, car il espère que plus nos infortunes seront grandes, plus notre cher pays sera faible et incapable de résister au vainqueur.

— Mais il se trompe ? dit Lucie.

— Oh ! certainement. Tiens, ajouta-t-il un instant après, regarde là-bas cette espèce de caserne en briques, presque sans fenêtres. Je suis sûr que c'est notre prison. »

Le cœur de l'enfant fut étreint comme dans un étau, mais elle ne fit entendre aucune plainte.

« Peut-être bien, » dit-elle.

En effet, un commandement rude se fit entendre : « Halte ! » et les portes des casemates s'ouvrirent devant le convoi de misère qui s'arrêta.

« Les hommes par ici ! les femmes et les enfants de ce côté ! » cria un sous-officier en excellent français.

Lucie tressaillit et serra plus fort la main du vieillard.

« Est-ce possible ! dit-elle.

— Courage, ma chérie ! » dit M. Delannoy. Puis, en toute hâte, car les rangs se reformaient déjà, il courut vers la vieille femme qui s'était occupée une fois de l'enfant.

« Chère madame Vallon, lui dit-il, je vous confie la petite. Voici de l'argent et un peu de linge.

— Soyez tranquille, dit la brave femme, j'ai vu naître Lucie, je m'occuperai d'elle. »

Alors il pressa la mignonne sur sa poitrine et, le cœur navré, rejoignit le groupe des vieux que l'on acheminait vers une autre partie du bâtiment.

On entra...

Ah ! quelle immense détresse s'abattit sur ces épaules courbées par l'âge, la fatigue et le malheur ! Les petits eux-mêmes sentirent l'horreur de vivre dans ce bouge.

Dans une immense chambre noire et humide, percée de petits vasistas grillés, était répandue une mince couche de paille hachée sous laquelle on voyait le carreau nu. L'odeur était nauséabonde. Que sera-ce dans quelques jours quand une masse de gens auront vécu dans cette atmosphère difficile à renouveler ? Qu'importe ! Pour le moment, les malheureux épuisés ne demandaient qu'à s'étendre à terre, et, dès qu'on les eut répartis dans deux pièces semblables, ils se jetèrent sur la paille comme des animaux à bout de forces et s'endormirent d'un lourd sommeil plein de cauchemars.

Lucie avait pu rester avec sa nouvelle amie, et déjà son petit cœur assoiffé d'affection s'attachait à elle de toutes ses forces. La brave femme posa sur la paille un vieux jupon qu'elle prit dans son maigre sac. Elle y étendit l'enfant exténuée de fatigue, l'embrassa comme une mère, puis s'allongea à son tour sur la misérable couche et s'endormit...

CHAPITRE XXIV

La vie au camp. — Nourriture des prisonniers.

J'accuse l'Allemagne d'avoir voulu affamer nos prisonniers afin d'affaiblir notre race.

Gaston Riou.

Ils étaient là trois cents civils environ originaires de Varolles et des communes voisines. Mais, dès leur réveil, ils comprirent vite qu'ils n'étaient pas seuls dans l'immense bâtiment, car des voix d'enfants résonnaient à travers les minces cloisons, et l'émotion des Varollais fut grande à reconnaître dans ces voix l'accent de leur cher pays du Nord.

Bientôt des têtes hâves se montrèrent aux vasistas du bâtiment d'en face ; des corps amaigris parurent sur le seuil de la porte : c'étaient les malheureux qui les avaient précédés en exil.

« Oh! les pauvres gens ! » dirent les nouveaux venus, oubliant leurs propres chagrins.

Et, comme leur porte s'ouvrait aussi, poussée par les soldats du corps de garde, ils se précipitèrent, dans le désir de fraterniser avec leurs chers compatriotes; mais ils se heurtèrent aux baïonnettes de leurs geôliers : « Arrière ! on ne sort pas d'ici ! »

On ne sort pas ! Étaient-ils donc destinés à vivre conti-



Le camp de Darmstadt. Les rapports officiels fournissent les détails les plus répugnants sur la saleté des camps de concentration : elle était si repoussante que certains internés avaient le corps absolument couvert de poux qui formaient une véritable couche vivante.

nuellement dans cette chambre infecte ? Mais ils allaient y mourir asphyxiés !

Et les malheureux comprirent les raisons de l'aspect cadavérique de leurs voisins de captivité.

Ils les comprirent encore mieux quand, le soir venu, ils connurent le genre et la quantité de la nourriture qui allait être la leur désormais. Dans toute cette journée, ils avaient eu à manger : le matin, une gamelle de malt, c'est-à-dire une espèce de tisane d'orge, sans sucre ; à midi, des nouilles à demi moisies, cuites à l'eau, qu'on leur servit dans des assiettes en fer posées à terre sans cuiller ni fourchette ; le soir, une mince tranche de pain noir gluant et une autre gamelle de malt. Le lendemain, le régime fut le même matin et soir. Soupe aux pelures de pommes de terre, à la farine ou aux graines de millet, fèves à l'eau, choucroute vinaigrée : telle fut, pendant leurs longs mois de captivité, l'unique nourriture des malheureux.

Pauvres enfants ! Pauvres vieillards ! Pauvres innocentes victimes de la barbarie d'une caste militaire, de l'effroyable orgueil d'un homme !

Beaucoup ne purent s'accoutumer à cette nourriture que des animaux auraient refusée, et qui était, d'ailleurs, aussi insuffisante qu'exécrable. On les servait dans des espèces de gamelles sales ou dans des assiettes de fer semblables à celles où les gens de la campagne donnent la pâtée à leurs chiens, et ils devaient manger avec leurs doigts. Une honte éternelle pèsera sur cette nation qui se vante d'une civilisation supérieure pour avoir systématiquement affamé et traité comme des bêtes d'innocents vieillards, d'innocents enfants.



Assise à terre sur son petit tas de paille hachée, la fillette regardait fixement l'assiette sale.

Et non seulement une terrible honte, mais une terrible responsabilité : en quatre mois, plus de cinquante de ces malheureux moururent d'inanition ou de la mauvaise qualité des aliments ingérés.

Dès les premiers jours, Mme Vallon, la brave femme qui s'était chargée de Lucie, comprit que l'enfant, nourrie chez elle avec délicatesse, souffrirait beaucoup de ce régime.

Assise à terre sur son petit tas de paille hachée, la fillette, les mains croisées avec désespoir, regardait fixement l'assiette sale, où, parmi les débris de la veille, les soldats de service venaient de verser la soupe à l'orge ou à la farine. Elle ne disait rien, trop fière pour se plaindre, ne voulant pas non plus causer de peine à la bonne vieille qui s'occupait d'elle.

« Ma mignonne, disait celle-ci, essayez un peu, soyez courageuse.

— Je ne peux pas, répondait l'enfant à voix basse.

— Mais si, allons. Pensez à votre maman qui serait bien malheureuse de savoir que vous ne mangez pas.

— Pauvre maman ! Si elle voyait sa petite fille !

— Elle la reverra bientôt. Mais elle la reverra malade si cette petite fille ne mange pas. Goûtez donc un peu de cette soupe. Elle me paraît, ce matin, moins mauvaise. N'est-ce pas ? Louisette, dit-elle à une enfant assise à côté de Lucie, une petite compagne de classe, douce et gentille.

— Ah ! dame ! fit Louisette, bien sûr ça ne ressemble pas à la soupe de Mme Fontaine et de Mariette. Je l'ai goûtée une fois, cette soupe, te souviens-tu, Lucie ? Ma maman était malade, et j'étais toute seule pour la soigner. Alors la tienne lui porta un pot de bouillon si parfumé, si bon, que ma chère maman en fut toute ravigotée. Elle est si bonne, Mme Fontaine ! Mon pauvre papa, qui est à la guerre, dit toujours qu'on se sent heureux rien qu'à la voir, tellement ses yeux sont doux et son cœur dévoué aux pauvres gens. »

Lucie, les yeux brillants, écoutait cet éloge de sa mère et sentait tout son être fondu d'amour et de reconnaissance.

« Oui, oui, dit Mme Vallon, il a raison, ton papa, Louisette. Mais pendant que nous bavardons, la soupe se refroidit encore. Allons, Lucie, un peu de courage ! »

Alors l'enfant, domptant sa répugnance, ferma les yeux et avala sa soupe vaillamment, en offrant ce dur sacrifice à sa mère.

CHAPITRE XXV

La vie au camp *(suite)*. — Lucie est malade.

Entre la Germanie et notre France, il y a l'abîme sans fond de l'humaine pitié.

E. Duruy.

La bonne vieille fut bien contente. « Bravo ! dit-elle à Lucie. Maintenant voici un peu de pain et une bille de chocolat que j'ai achetés pour vous.

— Oh ! madame Vallon, dit l'enfant, vous n'avez pas pensé que j'allais manger cela toute seule !

— Mais si, ma mignonne, cet argent est à vous ! Monsieur Delannoy me l'a donné pour vous.

— Vous me faites beaucoup de peine, dit la petite fille,

de croire que je serais capable d'agir ainsi. Si vous m'aimez un peu, vous ne me parlerez pas comme cela ; nous partagerons tout ce que vous achèterez, ou je ne mange plus autre chose que la soupe.

— Ah ! ma chérie ! que vous avez le cœur de votre maman ! Eh bien, c'est entendu. Seulement j'ai un peu d'argent et je vais le joindre à votre réserve. Nous tirerons de là en économisant le plus possible.

—Oui, mais il nous faut aussi un peu de chocolat pour Louise qui est toute seule. Courez vite en acheter un peu plus. »

Il fallut faire la volonté de la douce fillette, et grâce à cette bienheureuse petite somme, les deux enfants et leur mère adoptive eurent pendant quelques jours un léger supplément de nourriture. Mais, comme il fut impossible de renouveler cette mince réserve, et que les soldats vendaient les vivres très cher, le jour vint bientôt où la plupart des évacués furent réduits au régime répugnant et insuffisant imaginé par l'Allemagne dans le but d'affaiblir le plus possible notre race.



Mme Vallon et ses deux petites protégées.

Alors beaucoup tombèrent malades. La démarche des vieillards se fit plus chancelante encore ; la pâleur et la maigreur des enfants devinrent effrayantes, et Lucie commença d'inquiéter sérieusement sa protectrice. Sans le dire à l'enfant, la brave et honnête vieille s'était plus d'une fois privée d'une ration supplémentaire pour faire durer ce qu'elle appelait l'argent de la petite. Puis, quand cette suprême ressource fut épuisée, elle tâcha d'augmenter à ses dépens la part de la fillette et même celle de la petite Louise. Mais pour Lucie, la portion était toujours trop forte.

Et, d'autre part, on était si malheureux ! les soldats et les officiers si durs ! l'odeur de la salle si mauvaise ! les jour-

nées si longues à rester immobile dans son coin, sur son lit de paille à demi pourri ! Car il était défendu de sortir dans la cour plus d'une demi-heure par jour. Et, à ce moment, on y était si nombreux, si bousculé, cette cour était si étroite, si humide, que la plupart préféraient rester étendus sur leur misérable couche, heureux quand leurs durs gardiens ne venaient pas, à coups de pied, les faire lever pour obéir à la consigne d'aller dehors. Impossible de se tenir propre, de changer de linge, de laver le peu que l'on avait.

Comment résister à un tel régime ! Un jour arriva où la moitié des pauvres gens ne purent plus se lever.



La fillette poussa un cri, devint livide et perdit connaissance.

Les plus malades furent mis à l'infirmerie, mais ils en revinrent quelques jours après pour faire place à d'autres et heureux d'échapper à la brutalité du docteur. Lucie, qui y avait passé une semaine, revint auprès de sa protectrice plus défaite et plus triste encore.

Et ce fut au tour de Mme Vallon de s'aliter. La pauvre femme avait résisté le plus possible pour ne pas quitter ses deux enfants. Mais son épuisement était extrême, son estomac refusait toute nourriture et, un matin, Lucie, en se réveillant, la trouva évanouie à côté d'elle. L'enfant appela au secours en pleurant. Les voisins s'empressèrent, aspergèrent d'eau froide le visage de la malade et la ranimèrent un peu. Mais, sortie de sa syncope, elle se mit à délirer sous l'effet d'une forte fièvre, et les soldats l'emportèrent à l'infirmerie.

On ne devait plus la revoir. Quelques jours après, comme Lucie, inquiète, se hasardait à demander de ses nouvelles à un docteur venu dans la salle, il lui répondit brutalement qu'on l'avait enterrée la veille. A cette nouvelle apprise ainsi sans aucun ménagement, la petite fille, si réservée d'habitude dans ses chagrins, laissa éclater son désespoir. Elle poussa un grand cri, devint livide et perdit connaissance. Puis, bientôt ranimée par les soins de ses dévouées

compatriotes, qui pleuraient elles-mêmes la perte de leur camarade, elle eut une grande crise de larmes, qui dégonfla un peu son pauvre cœur meurtri par tant de douleurs successives.

Heureusement, quelques jours plus tard, deux institutrices des Ardennes, arrivées au camp, obtinrent l'autorisation d'ouvrir une école pour les petits exilés. Ce fut une grande joie pour les enfants et un soulagement pour les pauvres vieilles, qu'ils fatiguaient de leurs cris et de leurs plaintes. L'installation fut défectueuse, et l'on manqua de presque tout. Mais la bonne volonté des maîtresses et l'application des élèves suppléèrent au matériel absent. Les enfants travaillèrent de tout cœur et firent de réels progrès. Les institutrices étaient émerveillées et tout émues de leur courage. Que ces petits fussent là, attentifs à écouter une leçon, puis une autre, alors que leur estomac était vide et que la faiblesse mettait des bourdonnements dans leurs oreilles, c'était tout ce que l'on pouvait voir de plus réconfortant.



Deux institutrices des Ardennes obtinrent l'autorisation d'ouvrir une école pour les petits exilés.

« Ah ! noble et vaillante France ! disaient-elles, comme leurs aînés et leurs pères qui défendent là-bas le sol natal, tes petits enfants, perdus dans un douloureux exil, sont dignes de toi ! »

CHAPITRE XXVI

Un regard sur Varolles. — La France est la patrie de l'Espérance. — Rôle des instituteurs en pays envahi.

A la faveur de cette horrible guerre, nous aurons vu se réaliser notre rêve de l'école-maison de famille pour les enfants et les parents, foyer national de concorde et d'union.

M. Adam, recteur de l'Académie de Lille.

Elle était bien digne aussi de la France, cette courageuse Mme Fontaine, restée volontairement en pays envahi, afin de donner avec son mari l'exemple du courage et de la foi indéfectible dans la Patrie !

Bien que de santé délicate, elle avait mis vaillamment et entièrement ses forces au service des malades, des blessés, des pauvres. Puis, quand vint pour elle l'heure des grandes douleurs, après les premiers moments de faiblesse, elle se ressaisit et triompha même de la maladie.

A son mari, à son fils, à ses amis qui admiraient qu'elle pût résister à tant d'épreuves, elle répondait : « Je n'ai aucun mérite. Je veux vivre pour voir la France victorieuse et pour recevoir mes enfants et mon père, quand ils reviendront. »

Sa foi en la victoire et son amour maternel et filial avaient accompli ce miracle de raffermir sa santé. Cependant la pensée de sa fille chérie ne la quittait pas. Elle la savait exilée dans un pays et au milieu de gens dont elle connaissait bien aujourd'hui la cruauté. Mais elle la croyait entre les mains de son grand-père et du vieil ami de sa famille, ce qui la réconfortait un peu. Quelle douleur eût-elle ressentie, si elle avait connu la vérité ! Deux fils au front, dont on était sans nouvelles depuis la fin du mois d'août, une fillette de dix ans et un vieux père exilés, une grande anxiété sur le sort de nos troupes dont on ignorait tout ! Que de sujets de tourments pour ces gens dont, deux mois plus tôt, le bonheur était infini !

Et cependant ils ne se plaignaient pas et ne cessaient de soutenir et de réconforter leurs amis. Et leurs amis étaient tous les habitants de la petite ville. L'école, qui était déjà un foyer d'union avant la guerre, était devenue, maintenant, un foyer de courage et de foi.

Ah ! comme la nouvelle de la victoire de la Marne les eût soutenus ! Mais ils l'ignoraient !

Le jour où nous retrouvons nos braves gens dans cette paisible salle à manger qui avait vu s'écouler tant de soirées heureuses, quelques voisins étaient là, plus tristes encore que de coutume, car toute la journée les cloches du bourg avaient sonné en l'honneur des victoires de l'ennemi. La France était donc vaincue ! Quelle douleur !



Henri IV, roi de France de 1589 à 1610, époque où il fut assassiné par François Ravaillac.

« Mes amis, leur dit M. Fontaine, ayons une confiance absolue dans la Patrie. La France ne peut être vaincue ! A plusieurs reprises, dans sa longue et glorieuse histoire, elle a été à deux doigts de sa perte. Elle s'est toujours relevée plus forte qu'auparavant. Souvenez-vous de l'époque où les Anglais occupaient les trois quarts de la France et où cette malheureuse France épuisée par cent ans de guerre (1) était à bout de souffle. Alors paraît Jeanne d'Arc, une humble bergère de dix-neuf ans, qui, en trente jours, délivre notre pays. Moins d'un siècle et demi après, notre chère patrie est de nouveau déchirée par la plus atroce guerre entre Français : ce sont les luttes religieuses qui l'ensanglantent pendant trente années. Mais vient le roi de la tolérance, Henri IV, qui répand la concorde et la paix, et les fils mêmes de ceux dont la division avait ruiné la France virent la patrie renaître et refleurir dans la gloire. Plus tard encore,

(1) Guerre de Cent Ans; lutte des Armagnacs et des Bourguignons.

c'est, après notre grande Révolution, la terrible guerre entre les aristocrates rentrés de leur exil volontaire (1) et les jacobins. Ah ! la douloureuse époque ! Et comme le pays paraissait en péril et en péril aussi nos belles conquêtes de 1789 ! notre liberté si péniblement acquise ! nos « Droits » proclamés par la Convention ! Quel bon moment pour les royautés absolues coalisées contre nous ! Prussiens et Autrichiens se donnent rendez-vous à Paris. Les uns viennent par l'Argonne, les autres par la Flandre, et leur marche paraît irrésistible, quand nos ancêtres de 1792, en sabots, leur bonnet au bout des baïonnettes sauvent, le pays au cri de : « Vive la Nation ! » (2).

— Ah ! que c'est beau ! crient les braves gens enthousiasmés.

— Oui, cela est beau et réconfortant. Je vous le dis, mes amis, ayons la foi ! La France, dit un de nos grands historiens, Guizot, la France est la patrie de l'espérance. Nous pouvons avoir des heures bien sombres, mais celles qui suivront n'en seront que plus resplendissantes.

— D'ailleurs, dit un des hommes présents, nous avons de bons alliés qui nous aideront de toutes leurs forces.

— C'est exact. L'Angleterre et la Russie sont avec nous, et leurs ressources sont immenses. Songez aux désillusions qu'a déjà éprouvées l'ennemi : l'Italie restée neutre alors qu'elle fait partie de la triplice, et l'Angleterre alliée avec nous, alors qu'on escomptait sa neutralité. Or, le rôle de l'Angleterre peut être très important. Même si elle n'envoyait pas de fortes armées chez nous, car, vous le savez, elle n'a pas le service obligatoire (3), elle peut, grâce à sa flotte, nous assurer la maîtrise des mers, c'est-à-dire faire que nous restions en communication avec tous les pays du monde. Et ceci est de toute nécessité pendant la guerre plus encore qu'en temps de paix.

« Ainsi donc, patience et courage, mes amis. Voilà le mot d'ordre des Varollais. Et si nous voyons les ruines s'accumuler chez nous, acceptons dignement ce malheur et soyons

(1) Les nobles avaient émigré pendant la Révolution et combattu dans les rangs ennemis.

(2) Valmy, 1792.

(3) Depuis, l'Angleterre organisa la conscription, leva et envoya des millions de soldats sur le sol français.

persuadés qu'après la paix la France viendra à notre secours. En attendant, le pays compte sur nous pour montrer à l'ennemi que la foi patriotique française ne faiblit jamais. Nous serons dignes de cette confiance. »

CHAPITRE XXVII

Le pillage organisé. — Un nouveau malheur : Jean est emmené en captivité.

Il serait impossible à des soldats français de piller pendant vingt-quatre heures. Beaucoup emploieraient les derniers moments à réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord.

(Napoléon Ier.)

Il fallait évidemment aux populations envahies une forte dose de patience et de courage pour supporter sans faiblir les ravages causés par l'occupation allemande. Certes, ils s'étaient attendus à souffrir, car, ainsi que la Belgique, nos riches provinces flamandes sont un champ de bataille prédestiné, et, de père en fils, les légendes guerrières s'y transmettent depuis des siècles. « Nous savons ce que c'est que la guerre ! » avaient dit les gens du Nord.

Mais, si sombres qu'aient été leurs prévisions, la réalité fut bien plus horrible. Ce fut, dans tout le pays, le pillage méthodique, organisé, des usines d'abord, puis des magasins, des maisons, surtout des maisons vides. Des camions automobiles, que les gens appelèrent des autos-voleurs, arrivés tout exprès d'Allemagne avec des ouvriers déménageurs, emportèrent, soigneusement emballés, les objets d'art, les glaces, les meubles, la lingerie, la vaisselle... Les coffres-forts furent éventrés, les caves et les jardins fouillés à coups de baïonnettes, les humbles portraits de famille même brisés comme à plaisir par les barbares. Un matin, Jean rentra chez lui pâle et tremblant.

« Ma chère maman, dit-il, je viens de voir des choses ignobles, et je rentre pour ne pas crier mon indignation à ces gens qui m'écharperaient au moindre mot. Ils pillent, ils

volent... c'est entendu. Que des soldats, parmi lesquels il peut se trouver des hommes de basse moralité, se rendent coupables de fautes de ce genre, il ne faut pas trop s'en étonner. Mais que des chefs, des officiers organisent le pillage méthodique de tout un pays et président aux soins de l'emballage et de l'expédition des objets volés, vois-tu, mère, cela dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer !

— Calme-toi, mon petit, calme-toi. Oui, c'est triste de voir au xxe siècle une pareille conception de la guerre chez un peuple qui vante sa civilisation. Mais sois prudent, mon Jean, je t'en prie. Tu sais comme nous sommes surveillés.

— Quelle honte ! continua le jeune homme sans répondre au conseil de prudence de sa mère : ils ont amené des camions exprès ; ils savaient, en venant en France, qu'ils pilleraient ; ils comptent sur l'invasion pour nous ruiner et pour s'enrichir ; ils ont détruit les usines dans tout le pays, mais les machines sont d'abord parties en Allemagne. Hier, d'immenses charrettes passaient, venues je ne sais d'où, emportant des veaux, des bœufs, des porcs... J'en suis honteux pour la dignité humaine. Ah ! père, continua-t-il, s'adressant à M. Fontaine qui entrait, as-tu vu les camions voleurs ?



Ils pillent, ils volent...

— Oui, mon enfant, c'est triste. Mais, mes amis, je viens d'avoir une autre déception ; j'apportais une petite motte de beurre que je m'étais procurée à grand'peine, quand un sous-officier me l'a enlevée des mains sans autre forme de procès. »

Ces choses-là étaient fréquentes. Les soldats entraient, s'emparaient des mets posés sur la table, enlevaient les couvertures des lits, brisaient des verres, des glaces et se retiraient. Quelques citoyens courageux ayant protesté auprès du commandant se virent infliger un mois de prison. Alors on se tut et on souffrit en silence.

Mais la foi restait intacte. Mourant de faim, la prison ou la fusillade constamment suspendues comme une épée sur

leur tête, humiliés, volés, insultés, obligés de travailler dur pour l'ennemi sans être ni nourris ni payés, les habitants de Varolles ne se laissaient pas abattre.

« Jamais, dit un jour Jean à son père, jamais je n'avais compris comme en ce moment ce qu'on appelle la *liberté morale.* Ils peuvent nous rançonner, nous frapper, nous tuer même, ils n'auront pas notre âme. Hier, j'abattais du bois dans la forêt pour eux avec des camarades. Un feldwebel (1) nous surveillait et nous sentions qu'il aurait désiré que nous causions avec lui, car beaucoup de ces misérables parlent français aussi bien que nous. Mais il ne nous a pas plu. La journée s'est écoulée sans que nous disions une parole, et nous éprouvions une espèce de jouissance à nous sentir pleins de mépris et maîtres de nos pensées. »



Un ordre bref et nos jeunes héros, encadrés de douze baïonnettes, prennent le chemin de l'exil.

En disant ces mots, le courageux garçon était beau à voir. Toute la fierté française, toute la noblesse de notre race brillaient dans ses yeux clairs.

M. Fontaine pressa son fils sur son cœur. « Mon cher petit, lui dit-il, que je suis fier de toi ! »

Mais cette conduite si digne ne pouvait manquer d'être dangereuse. Quelques jours après, Jean et plusieurs de ses camarades furent conduits par des sous-officiers allemands dans une prairie des bords de la Sambre, où des soldats creusaient des tranchées. Là, on leur mit une pioche dans les mains et on leur dit : « Creusez !

— Non, dirent-ils, ce serait une trahison envers nos frères français ! »

On les menaça de la prison, de l'exil, on les frappa. Puis on répéta : « Travaillez!

(1) Sous-officier.

— Non ! » et ils croisèrent leurs bras.

Ah ! ce fut vite fait ! Un appel, un ordre bref et nos jeunes

Holnon, le 28 juillet 1915.

Tous les ouvriers et les femmes et les enfants de Holnon sont obligés de faire travaux des champs tous les jours, aussi dimanche de quatre heure du matin jusque 8 heure du soir, (temps français) Division : une demi heure au matin, une heure à midi et une demi heure après midi.

La contravention sera puni à la manière suivante.

1/ Les fainéants ouvriers seront conduits pendant la récolte en compagnies des ouvriers dans une caserne sous inspection des caporaux allemands. Après la récolte les fainéants seront emprisonnés 6 mois, le troisième jour la nourriture sera seulement du pain et de l'eau.

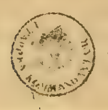
2/ Les femmes fainéantes seront exilées à Holnon pour travailler. Après la récolte les femmes seront emprisonnées 6 mois.

3/ Les enfants fainéants seront punis de coups de bâton.

De plus le Commandant réserve de punir les fainéants ouvriers de 20 coups de bâton de tous les jours.

Les ouvriers de la commune [illegible] seront punis sévèrement.

Afficher !



Le Commandant

Fac-similé d'un avis manuscrit à afficher signé du commandant allemand de Holnon (France envahie). Les Allemands n'ont pas hésité à revenir à la barbarie du moyen âge : « Les enfants fainéants seront punis de coups de bâton. De plus le commandant réserve de punir les fainéants ouvriers de 20 coups de bâton tous les jours. » Tels sont les termes textuels de cette affiche où les Allemands ne craignent pas d'employer la contrainte par menaces de châtiments corporels dégradants.

héros, encadrés de douze baïonnettes, prirent le chemin de l'exil. Une femme les vit passer, la tête haute, les yeux fiers,

et tout angoissée, courut prévenir les parents. La première maison où elle entra fut l'école. Mme et M. Fontaine la virent arriver, essoufflée, pâle, n'osant parler, et ils eurent un grand coup au cœur.

« Qu'y a-t-il? dit M. Fontaine, parlez sans crainte. Nous serons courageux!

— Jean... balbutia la brave femme. Jean emmené avec d'autres par des soldats ! »

Mme Fontaine jeta un seul cri :

— Ah ! mes pressentiments ! » Puis elle s'abattit sanglotante sur la poitrine de son mari aussi désespéré qu'elle-même. Mais elle se releva aussitôt :

« Le voir ! le voir une fois encore, vite, je veux le voir ! »

Mais ses forces la trahirent et elle ne put faire un seul pas. Alors, M. Fontaine, après avoir pris le nom des compagnons d'exil de Jean, confia sa femme à leur voisine et s'élança dehors pour avertir les parents malheureux comme lui et essayer de dire un adieu à son fils.

Hélas ! ce fut en vain. Les jeunes garçons avaient déjà quitté la ville, et les pauvres gens, désespérés, ne purent que rentrer chez eux accablés sous leur nouvelle douleur.

Mais le lendemain, à l'heure exacte, M. Fontaine se rendait à l'école et faisait sa classe comme à l'ordinaire.

CHAPITRE XXVIII

Jean est terrassier à Darmstadt. — Lucie retrouve son frère.

La France peut être vaincue, mais elle refuse la pitié du vainqueur.

X...

Quatre jours après, les exilés arrivaient à Darmstadt et étaient internés dans des baraquements en planches situés un peu en dehors de la ville. Ainsi le hasard rapprochait Jean et sa petite sœur. Mais malheureusement tous deux ignoraient qu'ils étaient si près l'un de l'autre...

Quand les jeunes gens, toujours entourés de soldats,

baïonnette au canon, entrèrent, la tête haute, le pas cadencé, sous le toit de planches qui abritait déjà un grand nombre de prisonniers de leur âge, ils eurent, malgré leur force d'âme, une terrible émotion. Étaient-ce des vivants ou des morts, ces spectres vêtus de haillons, les traits tirés, les cheveux en broussailles, qui les regardaient venir avec des yeux atones, indifférents ? Moins de trois mois d'exil avaient-ils donc suffi pour réduire à l'état de squelettes les beaux garçons que les barbares avaient volés à leurs familles ? Que leurs souffrances devaient être grandes !

« Nous serons ainsi dans peu de temps, pensèrent les nouveaux venus ! » Mais ils reprirent courage, et, comme les durs geôliers s'éloignaient un peu, ils allèrent vers leurs pauvres camarades et leur serrèrent affectueusement les mains.



« Tiens, regarde au fond de la cour ce pauvre enfant attaché à un arbre. »

« Bonjour, Jean, dit l'un deux. Te voilà donc aussi, mon ami ? Sais-tu comment vont mes parents ? »

Jean regarda le jeune homme qui lui parlait. Cette voix lui était familière, mais le visage livide et zébré d'une large raie rouge lui restait inconnu. Une grande angoisse l'étreignait : « S'il ne se trompe pas, si réellement il est de chez nous, que va-t-il penser ? » Mais la voix morne reprenait tristement :

« Tu ne me reconnais pas ? Je n'en suis pas surpris, va ! Je suis Albert Lemire, ton voisin ! » Jean poussa un cri : « Albert ! Albert ! Oh ! pardon ! » et il tomba en pleurant dans les bras de son camarade de classe.

« Tu es donc ici ! Mais, mon ami, tes parents te croient à Lille chez ta sœur ? N'étais-tu pas parti afin de t'y rendre ?

— Oui, mais les Allemands nous ont pris en route. Il y a bientôt trois mois que je suis ici. Nous sommes méconnaissables, n'est-ce pas ? Nous souffrons tant ! Si tu savais !

Nous mourons de faim! Et battus, et menacés d'être fusillés au moindre mot! Tiens, regarde au fond de la cour ce pauvre enfant attaché à un arbre ! Sais-tu son crime ? Il a demandé tout à l'heure un supplément de pain. Aussitôt il a été saisi et collé au poteau, comme nous disons. Il est là jusqu'au soir. Les cordes le soulèvent un peu au-dessus du sol et entrent dans ses chairs. Celui-là ne demandera plus un second morceau de pain. C'est un bon moyen pour nous faire taire. Nous sommes tous plus ou moins passés par là. Si ce n'est pas le poteau, c'est le fouet. Vois ma figure : la trace ne partira plus... Ah ! tu ne t'attendais pas à ces atrocités, n'est-ce pas, Jean (1) ? »

Jean, en effet, le visage caché dans ses mains, pleurait à chaudes larmes. Tant d'ignominie, tant de cruautés le terrifiaient. Il découvrait tout à coup l'abîme sans fond de la barbarie allemande. Mais la voix sévère d'un jeune détenu le tira de sa torpeur : « Tenez-vous, les camarades, voilà les cerbères. Pour l'honneur de la France, les amis, redressez-vous ! »

Alors, ce fut sublime de voir toutes ces têtes livides et courbées se relevant fièrement sous les regards des gardiens, tous ces yeux, le moment d'avant ternes et sans vie, se chargeant de dignité et de haine.

Et Jean pensa : « Sont-ils beaux ! Ah ! si le pays nous revoit jamais, de quel cœur nous le défendrons contre l'oubli, l'oubli criminel de tant de cruauté. »

Mais, en attendant l'heure bénie d'un retour que rien ne faisait prévoir, il fallait vivre la dure vie de la détention au camp...

Tous les jours, les jeunes gens étaient conduits aux environs de la ville où, sous la surveillance de soldats en armes, ils creusaient une route. Ce travail était très pénible, les pierres et les outils lourds à manier, à porter à bras dans les corbeilles jusqu'aux tranchées. Les pauvres enfants,

(1) Le 24 janvier 1919, les journaux reproduisirent la plainte portée par un Français contre un tortionnaire boche : « M. Georges Gaume, domicilié 14, avenue Victor-Hugo, à Choisy-le-Roi, vient de déposer une plainte entre les mains du procureur de la République de la Seine contre un Allemand nommé Bidenden, contremaître au camp de prisonniers de Darmstadt (7e compagnie), qui, il y a quelques mois, tua à coups de barre de fer le soldat Joseph Gaume, son frère, prisonnier au camp. »

l'estomac vide, trouvaient la journée bien longue et, le soir venu, quand ils regagnaient leurs casemates infectes, ils n'avaient pour se restaurer qu'une bouillie à la farine qu'ils appelaient la *colle* ou une soupe aux pelures de pommes de terre. Une mince tartine de pain appelé pain K complétait ce maigre menu. Et les malheureux garçons mouraient lentement de faim. Quand vint l'hiver, les souffrances redoublèrent. La plupart des exilés, enlevés à leur pays en pleine saison chaude, avaient de légers vêtements d'été, encore amincis par l'usure. Leur pauvre corps, mal défendu contre les morsures de la bise, s'anémia davantage. Quelques-uns moururent d'une bronchite, les autres toussaient à fendre l'âme.



Sous la surveillance de soldats en armes, ils creusaient une route.

Le gel de la terre ayant suspendu le percement de la route, Jean, que l'ennui rongeait, se hasarda un jour à demander un livre au lieutenant de semaine. « Je n'ai que des livres en langue allemande, répondit le chef.

— Mais je lis et parle l'allemand, » dit Jean.

Et l'officier, flatté, lui prêta aussitôt un ouvrage.

A quelques jours de là, le jeune homme fut mandé au corps de garde, où il trouva le capitaine commandant le camp.

« Vous parlez notre langue, dit celui-ci ?

— Oui, mon capitaine.

— Bien. Vous allez suivre le lieutenant Geslin, qui va vous conduire dans divers cantonnements où il y a des lettres à traduire. Allez. »

Les deux hommes obéirent, et l'officier guida Jean du côté de la ville. Ce lieutenant paraissait assez âgé et n'avait pas l'air dur et arrogant des officiers de carrière. Jean vit qu'il le regardait avec bienveillance. « Peut-être a-t-il un fils de mon âge, » pensa-t-il. Mais il ne dit rien. Après quelques

minutes de marche, ils arrivèrent devant une grande bâtisse en briques où ils entrèrent.

« Attendez-moi là, » dit l'officier. Et il s'avança vers une salle sur le seuil de laquelle des soldats se tenaient, figés dans l'attitude du respect. Jean regarda autour de lui. Il était dans une étroite cour glaciale entourée de hauts bâtiments qui lui donnaient l'aspect d'un puits. Aux petites fenêtres grillées et par la porte ouverte, se montraient des visages hâves d'enfants et de femmes. Le jeune homme tressaillit : « Mais je connais ces gens-là ! » se dit-il.

Tout à coup un cri aigu, un vrai cri sauvage retentit, et une enfant vêtue de haillons bouscula les soldats de garde, s'élança au dehors comme une flèche et se suspendit en pleurant au cou de Jean stupéfait !

C'était Lucie qui venait de retrouver son frère.

CHAPITRE XXIX

Rapatriement. — Arrêt au camp de Rastadt. — Jean et Lucie retrouvent leur frère Pierre.

Comme le cœur bondit quand la terre [natale
Au moment du retour commence à [approcher !

A. de Musset (Œuvres posthumes).

Ce fut une scène indescriptible. La petite fille sanglotait éperdument, se cramponnait au cou et aux vêtements de son frère chéri, l'agrippait de ses bras et de ses ongles dans la crainte affreuse de le perdre à nouveau. Lui, incapable de parler, la serrait sur son cœur avec amour, et un ruisseau de larmes heureuses et amères coulait de ses yeux. Le soldats se précipitèrent pour faire rentrer la fillette, ma l'officier s'interposa : « Laissez-les, » dit-il. Jean avait deviné. Le lieutenant était père de deux enfants du même âge et les revoyait dans ces deux petits enlacés l'un à l'autre. Un long moment, les pauvres enfants ne purent rien dire. Le frère aîné regardait les joues pâles, les yeux brillants de fièvre, les traits tirés de sa petite sœur ; il sen-

tait dans ses bras son pauvre corps amaigri; il la devinait glacée sous ses minces haillons, et un désespoir sans nom l'envahissait à la pensée des souffrances de l'enfant.

« Oh ! Jean, mon Jean ! dit enfin Lucie un peu calmée. Tu es là ! c'est toi, prisonnier aussi ! Comme tu es pâle et maigre, Jean ! Tu ne me dis rien ?

— Lucie ! ma Lucette chérie ! Tu as beaucoup souffert ? Dis-moi ! Et grand-père, où est-il donc ? »

L'enfant fut bien émue. Quelle peine allait avoir son frère ! Alors elle lui dit en hésitant : « Grand-père a été un peu malade, en voyage, et on l'a mis à l'hôpital. C'était dans le Luxembourg. Oh ! il est certainement bien soigné ! M. Delannoy me l'a dit.



Lui, incapable de parler, la serrait sur son cœur avec amour.

— A l'hôpital ! Qui sait s'il est encore là ? Et notre vieil ami ?

— Dans la même maison que moi. Mais je ne l'ai plus vu. On n'a laissé ici que les femmes avec nous. Et maman ? et papa ? Tu ne me parles pas d'eux, mon Jean ?

— Nos parents sont certainement en bonne santé et courageux, Lucette ! Ils attendent avec confiance la victoire et notre retour.

— Notre retour ! dit la petite. Oh ! Jean, si tu savais ! » Et se penchant à son oreille, elle lui dit quelques mots tout bas.

Le jeune homme tressaillit : « Est-ce possible, Lucie ? Ne t'es-tu pas trompée ?

— Je ne me suis pas trompée. »

A ce moment, l'officier sortit de la salle et vint droit aux enfants. Jean remit sa petite sœur à terre et, faisant quelques pas à la rencontre du chef, il le remercia de sa complaisance avec beaucoup de dignité. Le lieutenant parut satisfait. Il donna une petite tape amicale à la fillette et lui dit : « Eh bien ! on est contente ! On se reverra désormais de temps en temps ! » Puis il emmena le jeune homme, qui, en embrassant sa sœur, lui dit à l'oreille : « Courage donc ! à bientôt ! »

Quelques heures plus tard, ayant accompli sa tâche, qui consistait à traduire une dizaine de lettres dans chacun des bâtiments où ils étaient entrés, Jean rejoignit ses camarades au camp.

Ceux-ci le virent venir de loin vers eux, d'un pas rapide, souple, le pas d'un garçon heureux, impatient d'arriver. Quand il approcha, les yeux brillants, les joues colorées par la marche et l'émotion, ses camarades sentirent battre leur cœur.

« Qu'y a-t-il, Jean, crièrent-ils, d'où viens-tu ? »



(Dessin de Steinlen.)

La sortie des geôles allemandes.

Jean, d'un seul regard, les groupa autour de lui :

« Où est le feldwebel ? demanda-t-il.

— Absent ! Parle vite !

— Mes amis, c'est une bonne nouvelle. Mais soyez forts ! Peut-être sommes-nous surveillés. Mes amis, mes chers camarades, nous allons revoir la France ! »

Il n'y eut qu'un cri.

« Jean ! Que dis-tu ?

— Parlez bas. Je viens de voir Lucie, ma chère petite sœur internée ici, près de nous. Le lieutenant, un brave

homme, nous a laissés causer, et la petite m'a dit avoir entendu deux officiers s'entretenir du prochain rapatriement des vieillards et des jeunes gens de moins de dix-sept ans.

— Hélas! gémit une voix, la voix d'un pauvre garçon, je ne partirai pas! » C'était Albert Lemire!

Mais ses camarades l'entourèrent: « Grand bénêt! Est-ce écrit sur ta figure que tu as plus de dix-sept ans? Tu n'en parais pas quinze! Sois tranquille, tu passeras! Le régime nous a tous rajeunis. Nous sommes comme des gosses.

— Si je rentre, dit le vaillant garçon, je m'engage le lendemain! »



Il s'élança sur le marche-pied, embrassa rapidement les enfants.

Et tout à coup, sous l'empire de ce bonheur trop grand pour eux, ils se mirent tous à pleurer.

La petite Lucie ne s'était pas trompée. Peu de jours après, les prisonniers étaient prévenus de leur rapatriement, et, le lendemain, après un triage sévère où quelques malheureux furent écartés, le convoi fut acheminé vers la gare. Le brave Albert était du nombre, heureux comme on peut le penser. Bientôt ils arrivaient à Rastadt, où ils virent des milliers de prisonniers civils attendant aussi l'heure du retour.

Jean et Lucie avaient retrouvé avec bonheur M. Delannoy, mais sa maigreur effrayante les remplit de chagrin et de crainte.

On séjourna encore douze jours à Rastadt, et ce furent douze jours de souffrances physiques telles que le souvenir de Darmstadt en fut effacé! Mais l'espoir était au cœur de chacun, et il faisait tout supporter vaillamment!

Enfin, le 8 février au matin, les rapatriés refirent en sens inverse le trajet de la forteresse à la gare. Il y avait 3 kilomètres à parcourir dans la neige et sous la neige. On les fit en se soutenant les uns les autres. Un train chauffait. Ils y montèrent sous la surveillance de soldats qui prirent place avec eux dans les vagons. Jean, Lucie et M. Delan-

noy purent s'installer ensemble près d'une portière donnant du côté opposé à la gare. Là, sous leurs yeux, quelques prisonniers militaires étroitement gardés, baïonnette au canon, travaillaient à la réparation d'une voie ferrée.

L'un d'eux leva la tête une seconde, regarda le train, et trois cris se croisèrent : « Jean, Lucie ! »

« Pierre ! s'écrièrent les enfants, Pierre, est-ce toi ? »

Pierre ne perdit pas la tête. Il savait bien que la surprise seule de ses gardiens le favoriserait un court instant. Il s'élança sur le marchepied, embrassa rapidement les enfants et tendit à Jean un papier qu'il prit dans sa ceinture : « Mon adresse, dit-il à voix basse ; écrivez-moi et tâchez de m'envoyer une boussole. A bientôt ! »

Et, avant que les enfants stupéfaits eussent eu le temps de dire une parole, il sauta à terre et reprit sa pioche pendant que le train s'ébranlait.

CHAPITRE XXX

Le rapatriement *(suite)*. — Souvenir des grands-parents paternels. Noyon est-il aux mains de l'ennemi ?

La vieillesse est vénérable à tous les cœurs bien nés.

Silvio Pellico, littérateur et patriote italien.

Jean, Lucie, M. Delannoy se penchèrent à la portière pour essayer de revoir le jeune homme. Mais une voix rude leur cria en mauvais français : « Eh ! là-bas, rentrez la tête ! Sinon gare ! » Jean tourna vers la sentinelle un regard glacial. « Soyez tranquille, dit-il en allemand, nous n'avons nulle envie de nous évader. »

Alors Lucie, que la vue de Pierre avait toute secouée, se jeta dans les bras de son frère : « Oh ! Jean, dit-elle, encore un nouveau malheur. Pierre prisonnier ! Qui sait depuis quand ! As-tu vu comme il est maigre et tout pâle ?...

— Oui, oui, répondit Jean, l'air préoccupé. » Puis se penchant vers leur vieil ami, il ajouta à voix basse : « Vous avez

entendu ? Il m'a dit de lui envoyer une boussole ? Croyez-vous que ce soit pour s'évader ?

— Évidemment, dit M. Delannoy. Qu'en ferait-il autrement! Ah! c'est un courageux garçon que votre aîné, mes enfants ! Seulement, c'est dangereux, un projet de ce genre! Une évasion manquée peut coûter cher.

— Mais, objecta Lucette, croyez-vous que les Allemands la lui donneront, la boussole ? »

M. Delannoy et Jean sourirent :

« Non, ma chérie, bien sûr. Aussi Pierre a-t-il dit : « Tâchez de m'envoyer une boussole. » Si nous décidons de répondre à son désir, nous aviserons au moyen de cacher l'objet du mieux possible. Mais regardez l'admirable paysage, mes enfants! Cette Forêt-Noire est superbe. Ces mille pendeloques de glace étincelant au soleil resplendissent comme des lustres de cristal. Voyez, mes petits. On dirait les Vosges: mêmes forêts de hêtres, de pins, de mélèzes, mêmes eaux bondissantes, mêmes pâturages... Ce sont mes Vosges, mes Vosges perdues, hélas !... »

Et le vieil Alsacien soupira. Il pensait que son foyer était peut-être détruit et qu'il ne saurait plus désormais où reposer sa tête. A vingt ans, il avait dû abandonner la maison où il était né. Et maintenant qu'il s'était attaché à ce cher bourg de Varolles, celui-ci à son tour était ruiné par les mains des mêmes hordes barbares. Lucette posa sa main sur celle de son vieil ami :

« Monsieur Delannoy, dit-elle, vous viendrez avec nous à Noyon, n'est-ce pas, chez nos grands-parents? Comme ils vont être surpris et heureux de nous voir! »

Assez embarrassé, le brave homme regarda Lucette, puis Jean... Il hésita un peu et dit enfin : « A Noyon! C'est que, mes petits, je crois bien que Noyon est, comme Varolles, aux mains des Boches !

— Aux mains des Boches! s'exclama Lucie, tandis que, dans un regard, Jean disait au vieillard qu'il le savait. Comment! les Boches sont venus si loin! Et ils occupent tout le Nord de la France ! Pauvre bonne maman ! Pauvre grand-père! On est si malheureux aux mains des Boches! »

Et la petite fille avait bien envie de pleurer.

« Bah ! dit Jean ! Tu sais si grand-père est courageux et énergique. Je suis sûr qu'il leur tient tête à tous et qu'il fait beaucoup de bien à ses concitoyens.

— Il est courageux, oui, dit la gentille enfant, et si bon aussi ! Notre papa lui ressemble bien, va ! Bon, et courageux comme lui. Et grand'mère donc ! Comme elle nous aime, comme elle est douce ! Comme nous étions gâtés quand nous passions les vacances chez eux ! Seulement elle n'est pas très forte ! Pourvu qu'ils aient de quoi manger ! »

La fillette se tut. Son petit cœur était bien gros à la pensée des souffrances de ses grands-parents. Elle avait pour eux une vénération et un amour infinis. Pour son père, pour sa mère, pour ses frères, pour elle-même, les deux vieillards étaient l'objet d'un véritable culte. Les journées de vacances passées auprès d'eux, dans la maison où son père était né, étaient parmi les plus douces de son enfance. Elle poussa un gros soupir et demanda :

« Comment avez-vous su que les Allemands étaient venus jusque-là ?

— Par des prisonniers qui travaillaient près de nos baraquements. Les Boches se sont approchés bien plus près de Paris, mais il paraît que les nôtres ont remporté une grande victoire sur la Marne et ont poursuivi l'ennemi jusqu'à l'Aisne. Seulement leur front englobe plusieurs départements et un coin de l'Oise, où est, précisément, situé Noyon. Nous nous renseignerons mieux en arrivant en France. Mais que signifie cela ? Voilà les sentinelles qui descendent, et nous sommes seuls.

— Cela veut dire sans doute que nous approchons de la Suisse, » dit M. Delannoy.

CHAPITRE XXXI

Arrivée à Schaffouse. — Libres enfin ! Généreuse Suisse !

La tête haute ! C'est nous, la France

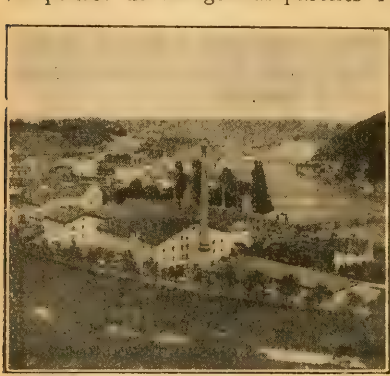
Paroles d'un rapatrié.

En effet, quelques minutes plus tard, le train arrivait à Schaffouse, et, à toutes les portières, sur tous les marchepieds, sur les quais, des bras affectueux se tendaient vers

les malheureuses gens. Un officier s'approcha : « Descendez, mes amis, vous êtes en Suisse. »

En Suisse ! libres ! libres ! Ils croient rêver. Mais non. C'est la meilleure, la plus douce des réalités. Des dames, des femmes du peuple, des soldats, des agents de police, des enfants sont là, le cœur chaud, les bras tendus, des larmes plein les yeux à l'aspect délabré de ceux que nous rend l'Allemagne.

Ah ! la petite Lucie avait bien besoin d'être réconfortée! La pensée de ses grands-parents l'obsédait à nouveau. Quelle cruelle déception elle ressentait ! Depuis qu'on avait quitté Darmstadt, l'espoir de revoir sa chère bonne maman, son bien cher grand-père l'avait soutenue. Avec eux, elle pourrait dégonfler son pauvre cœur meurtri par tant de souffrances, parler des parents aimés, des grands frères qui défendaient la patrie. Elle aimait Noyon, la jolie et vieille ville des rois de France. Elle aimait surtout cette chère maison où le portrait de son père était partout à la place d'honneur : son papa à deux ans, en robe de bébé, son papa en blouse d'écolier, son papa jeune homme, puis marié. Dès ce jour, la douce figure de la maman de Lucie prenait sa place au foyer des vieux parents... Enfin voici de nouveau des bébés : Paul, Pierre, Jeannot, et elle-même, Lucette, avec ses boucles blondes et ses fossettes où la grand'mère aimait à poser des baisers... Ah ! les bons jours que Lucie avait vécus près de la douce vieille, qui lui racontait des *histoires* de son papa enfant! Hélas! qu'étaient devenus les parents et la maison !



(Cliché L. L.)

Une vue du Rhin à Schaffouse.

Elle savait tant, la pauvre petite, ce que c'est qu'une ville ccupée par les Allemands !...

« Eh bien ! Lucette, à quoi penses-tu ? demanda le grand frère. Il faut descendre. »

En effet, les braves Suisses s'empressaient, s'emparant des maigres paquets des arrivants, soutenant les vieillards, les conduisant vers un hôtel pour les faire restaurer... Alors les pauvres gens se mirent en marche, soulevant sur leur parcours des exclamations de pitie. Vêtus de haillons, sales, maigres comme des squelettes, les yeux ternes, ils allaient, le dos courbé, la démarche chancelante ; de vieilles femmes traînaient derrière elles plusieurs enfants sans mère ; on voyait une petite fille de dix ans marcher isolée en marge du cortège, comme pour bien montrer que la guerre lui avait tout pris et qu'elle était seule sur la terre.



De braves Suisses les conduisaient vers un hôtel pour les faire restaurer.

Ah ! le triste flot de misère et de douleur !

Tout à coup, d'un groupe de jeunes gens, demi-nus, maigres et livides, un cri sortit, proféré par l'un d'eux, un cri sublime qui fit tressaillir tout le monde : « La tête haute, c'est nous la France ! » Ce fut comme un courant électrique dans cette foule trébuchante, au regard morne de vaincus. Les corps se redressèrent sous une poussée d'orgueil, les têtes

se levèrent fièrement, et un immense cri retentit : « Vive la France ! » Et cela voulait dire : « Vive la France, grâce à nous, ses enfants qui la défendrons de toutes nos forces. Qu'importe que nous ayons tout perdu ! Il nous reste nos cœurs et nos bras, et nous te les donnerons, France chérie, pour que tu vives. C'est nous la France ! Vieillards, nous sommes l'emblème de ton glorieux passé ; jeunes gens, nous sommes l'avenir, un avenir que nous te ferons lumineux, digne de ta belle histoire, digne de ton idéal immortel. La tête haute, puisqu'on a l'honneur de représenter la France ! La tête haute, car le monde entier a les yeux fixés sur nous, et la vie des peuples est suspendue au sort de nos armes ! »

Galvanisés par cette noble fierté, Jean et Lucie marchaient d'un pas élastique aux côtés de M. Delannoy. Arrivés à l'hôpital, tous furent intelligemment restaurés de lait, de bouillon, de mets légers convenant à leurs estomacs délabrés par l'inanition et la mauvaise qualité de la nourriture. Puis on les conduisit dans des vestiaires bien pourvus, où chacun, avec un soulagement inexprimable, put changer de linge et de vêtements. Enfin, le soir, le train se reforma, et nos rapatriés, embrassés, restaurés, munis de gâteaux, de bouteilles de lait, de fruits, de paquets de linge, quittèrent cette généreuse ville où ils avaient senti battre le cœur d'un noble pays. Le lendemain matin, après une bonne nuit dans de chauds vagons confortables, ils passèrent à Genève et entrèrent en France. Peu d'heures après, ils arrivèrent à Lyon, qui leur fit un chaleureux accueil.

Là, Jean et Lucie eurent la douleur de se séparer de leur vieil ami, dont l'état était assez grave et que les docteurs décidèrent d'hospitaliser. Une demi-journée plus tard, les rapatriés entraient à Nîmes, où on les recevait à bras ouverts.

CHAPITRE XXXII

Séjour à Nîmes. — Une dame veut recueillir Lucie. — Une lettre à Paul.

Donnez, donnez encore ! Quand nous aurons [donné,
Notre destin heureux nous sera pardonné !

Paul Manivet, poète provençal.

On les appela des « réfugiés ». Ce nom ne leur convenait pas exactement, car ils ne s'étaient pas réfugiés de leur département dans un autre. On aurait dû les nommer les



[Cliché Bernheim (Nîmes).]

Les arènes de Nîmes.

« rapatriés », puisque l'Allemagne les rendait à leur patrie.

Mais Nîmes avait vu depuis plus de six mois tant de vrais réfugiés en ses murs ! Elle en avait tant hospitalisé, tant secouru ! elle était si bien habituée à ces longues files de malheureux au même aspect misérable, aux mêmes visages effrayés et désespérés... qu'elle confondit les arrivants dans la masse de ses enfants adoptifs et les désigna du nom commun à tous : « les réfugiés » !

Et comme ils ne se distinguaient des autres que par des souffrances plus grandes, — celles qu'ils avaient subies en pays ennemi, — on ne les remarqua que pour mieux les soigner encore.

Le bâtiment où on les installa était un ancien et beau séminaire appartenant à la Commune et mis, dès les premiers jours de la guerre, à la disposition du « Comité des réfugiés ». Ce Comité avait pour directeur un instituteur de la ville, secondé par plusieurs de ses collègues, femmes et hommes, et la caisse était alimentée par les dons généreux des habitants. Linge, vêtements, provisions de toutes sortes, argent, ne cessaient d'affluer. On aurait dit que la belle cité romaine voulait se faire pardonner son bonheur, le bonheur d'être loin du théâtre sanglant de la guerre, d'en ignorer les ruines et la présence d'un cruel ennemi.



L'instituteur, assis à sa table, reçoit les rapatriés.

Dès leur installation, Jean et Lucie, à qui on avait donné un peu d'argent de poche, écrivirent à leur frère aîné, Paul, dont ils étaient sans nouvelles depuis le mois d'août. Une angoisse affreuse les étreignait à la pensée qu'il était peut-être tué sur cette terre d'Alsace, le pays de leur grand-père. « Où lui écrire ? se disait Jean. Le plus simple n'est-il pas d'adresser cette lettre à son dépôt ? Elle lui parviendra toujours. » Et il fit ainsi.

Le lendemain, plusieurs dames de la ville vinrent voir les jeunes réfugiés et leur apporter des friandises. Quelques-unes demandèrent à recueillir un enfant, provisoirement s'il avait le bonheur de retrouver sa famille, pour toujours si la guerre le rendait orphelin. L'une d'elles, conquise par la gentillesse de Lucie, son air bien élevé, lui proposa d'être sa maman. Elle avait une enfant de son âge qui serait sa petite sœur.

A cette offre inattendue, Lucie regarda Jean pour lui demander assistance. Comment oser répondre négativement à cette dame si bienveillante ? Car la fillette ne songea pas une minute à quitter son frère adoré. Jean, donc, remercia pour l'offre si généreuse qui était faite à sa sœur, et il y mit tant de cœur, tant de grâce aussi, que, vivement émue, la bienfaitrice l'interrogea ardemment : « D'où venez-vous? Que font vos parents ? Avez-vous d'autres frères ? »

Jean ne songea pas à s'offusquer de cette curiosité qu'il sentait dictée par l'intérêt. Et il répondit gentiment à tout.

« Votre père est instituteur ? dit la dame. Attendez. »

Et, appelant une personne qui passait, elle lui dit : « Mon cher directeur, voici les fils d'un collègue du Nord. »

L'instituteur s'approcha vivement et tendit les mains aux deux enfants.

« Tous nos réfugiés me sont chers, dit-il, mais des fils de collègue le sont doublement. Venez donc avec moi, mes amis ! »

Il les emmena dans son cabinet et les interrogea longuement.

« Avez-vous des parents dans une région quelconque de la France ?

— Nous avons nos grands-parents paternels à Noyon.

— A Noyon ! Pauvres petits ! Mais on ne peut pas aller à Noyon !

— C'est donc vrai, fit Lucie timidement, c'est donc vrai ce qu'on nous avait dit ! Noyon est aux Allemands ! Oh ! ma chère grand'mère !

— Oui, ma petite fille. Noyon est, momentanément, à l'ennemi, et vous ne pouvez vous y rendre. Vous n'avez pas d'autres parents ou amis qui vous recueilleraient avec joie ?

— Non, dit tristement le jeune garçon, non. Il nous sera indifférent d'aller ici ou là.

— Écoutez donc... Je devais établir vos fiches aujourd'hui même afin de connaître votre origine dans le cas où des recherches seraient nécessaires. Mais je dois vous dire que notre maison n'est qu'un lieu de passage. D'ici, après quelques jours de soins, nous évacuons nos réfugiés à la campagne, où la plupart travaillent aux champs. Ainsi, dans deux jours, nous devons faire place nette, car nous attendons un convoi de trois cents autres réfugiés. Voici donc ce que je vous propose. Le directeur de l'école du

Vigan, ville sous-préfecture, m'a demandé un enfant qu'il désire recueillir. Je crois qu'il sera très heureux de voir arriver un fils de collègue. Oui, je devine votre pensée, vous ne voudriez pas être séparés. Mais soyez tranquilles. Je connais M. Carlier, il vous ouvrira ses bras tout grands. Puis, cet été, le climat de la montagne vous conviendra mieux que celui de Nîmes. Or, mes pauvres petits, vous avez bien besoin de soins !

« Voilà qui est entendu. D'ailleurs Le Vigan doit recevoir cent de vos compatriotes réfugiés ; Lucie et vous partirez ensemble. Je vais écrire tout de suite à mon collègue. »

Jean, les yeux lourds de larmes heureuses, voulait parler.

« Ne me remerciez pas, dit l'instituteur. Vous savez bien que nous ne formons qu'une famille, la famille enseignante. Songez à ce qu'aurait fait votre père si nos rôles avaient été intervertis. »

Et, sans plus rien écouter, le brave homme s'en alla écrire sa lettre pendant que les enfants s'embrassaient de joie.

CHAPITRE XXXIII

En route pour Le Vigan. — Les deux petits réfugiés retrouvent une famille.

Si l'on vous demande : « Combien êtes-vous ? » répondez : « Nous sommes un, car nos frères c'est nous, et nous, c'est nos frères. »

Lamennais, écrivain français de la première moitié du XIXe siècle.

Deux jours plus tard, une centaine environ de réfugiés, enfants, jeunes gens et vieillards, prirent la direction du Vigan. C'était la dernière étape du long voyage, après laquelle ils espéraient tous jouir enfin d'un bon repos.

Jean et Lucie se tenaient par la main, causant à voix basse des mauvais jours passés, des parents aimés toujours présents au fond de leur cœur, de cette famille où ils allaient vivre et dont on leur avait dépeint la bonté.

« Qui sait, dit Lucie, s'ils ont des petits enfants ?

— Je l'ignore, répondit son frère, mais un directeur

d'école importante ne doit plus être tout jeune et ses enfants, s'il en a, ne doivent pas être de petits enfants.

— Qu'importe ! J'aurai toujours Louisette. Et puis ma poupée. Nous jouerons toutes deux avec ma petite fille. N'est-ce pas qu'elle est belle, Jean ? »

Elle la tenait dans ses bras et la berçait avec amour.

« Très belle, dit Jean. L'as-tu déjà baptisée ?

— Non, si je l'appelais « Suissesse » ?

— Ce serait une bonne pensée reconnaissante, petite sœur. Mais pourquoi pas « Helvetia » ? N'est-ce pas plus joli ?

— Que dis-tu ? « Helvetia », ce n'est pas le nom du pays de la dame de Schaffouse !

— Mais si. La Suisse, c'est encore l'Helvétie, ou Helvetia. Ses vingt-quatre cantons sont réunis en une république appelée « République Helvétique ».



« Vous êtes Lucie et Jean Fontaine, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— Oh ! dit Lucette en battant des mains. Alors c'est parfait, je l'appellerai Helvetia, ma chère petite Helvetia ! »

Dans ces douces et fraternelles conversations, le trajet de Nîmes au Vigan s'effectua sans qu'on s'en aperçût, et les exilés furent surpris d'entendre si vite le nom de la ville où ils allaient vivre désormais. Un instant, leur cœur se serra à la pensée de la distance qui les séparait de leur famille. Toute la France se trouvait entre eux ! Pauvres parents adorés qui devaient tant souffrir loin de leurs chers petits ! Pauvres grands-parents qui souffraient à la fois de la présence de l'ennemi et de l'ignorance où ils étaient du sort de leurs enfants !

Alors, avec un grand soupir, ils prirent le petit paquet de vêtements et de linge qu'on leur avait donné à Schaffouse et à Nîmes, puis, la main dans la main, ils suivirent vers la sortie la foule des réfugiés auxquels, déjà, les Viganais faisaient bon accueil.

Tout à coup, Jean tressaillit. Un monsieur grand, mince, grisonnant un peu, le regard vif derrière les lorgnons, leur tendait la main affectueusement, tandis que sa femme, dont les doux yeux bleus rappelaient ceux de Mme Fontaine, se penchait vers la petite fille et la serrait maternellement dans ses bras.

« Vous êtes Jean et Lucie Fontaine, n'est-ce pas ? dit-elle. Je vous ai reconnus tout de suite ! »

A cet accueil cordial que jamais ils n'auraient osé rêver si beau, les deux petits sentirent leur cœur se fondre de reconnaissance et, la gorge serrée par l'émotion, ils ne purent répondre. Mais leurs yeux parlaient pour eux, et leurs parents adoptifs ne s'y trompèrent pas.

Deux heures après, nos jeunes amis baignés, changés de linge et chaudement vêtus, réconfortés par une bonne tasse de chocolat, se sentaient chez eux dans le petit logement de Mme Carlier, dont la propreté méticuleuse était le seul luxe. Assis devant un bon feu de bois, sa petite sœur entre ses genoux, Jean contait à M. et Mme Carlier toutes les misères, toutes les souffrances qui avaient suivi leur départ du foyer où les parents les pleuraient depuis six mois. Puis ils parlèrent de leurs frères aînés, dont l'un se battait en Alsace et l'autre souffrait à Rastadt de la dure vie des prisonniers de guerre. Un mot sur leurs grands-parents et sur leur vieil ami, et le récit émouvant fut vite achevé.

« Et vos grands-parents paternels, m'écrit-on de Nîmes, sont à Noyon ?

— Hélas ! oui, cette nouvelle déception nous était réservée à notre retour en France. Noyon occupée, nous ne savions plus où nous réfugier, quand le directeur du Comité de Nîmes nous a dit que vous accueilleriez volontiers un enfant. Et vous allez nous garder tous les deux ! Nous sera-t-il possible de vous payer jamais notre dette de reconnaissance ! Songez que nous ne possédons rien, rien... »

Mais M. Carlier l'interrompit : « Mon jeune ami, dit-il, vous faites erreur. C'est nous et non vous qui devons parler de reconnaissance. C'est toute la France inviolée de l'ennemi qui s'endette aujourd'hui envers nos malheureux frères du Nord et de l'Est, qui souffrent là-bas sans faiblir et révèlent à leurs maîtres du moment une France forte, courageuse, confiante en la victoire. Ah ! c'est nous qui serons impuissants à vous payer, à payer vos héroïques

parents restés en pays envahi comme la vivante image du devoir et de la foi en la Patrie. Du moins y emploierons-nous tout notre cœur et toute notre volonté. »

Jean ne trouva pas de mots pour répondre à ces généreuses paroles. Mais, relevant un peu la tête de sa petite sœur, il lui dit : « Tu entends, Lucie ! tu entends ! ce sont eux qui parlent de gratitude ! »

La petite fille regarda son frère, puis M. Carlier, puis la douce Mme Carlier, dont les yeux approuvaient les paroles de son mari. Et alors, sautant sur les genoux où elle sentait bien devoir trouver un asile, elle embrassa sa mère adoptive en s'écriant : « Oh ! vois-tu, Jean, nous les aimerons tant et tant qu'ils apprendront bien ce que c'est que la reconnaissance.

— Oh ! les bavards, fit gaîment l'instituteur, en tirant sa montre, ils me font oublier l'heure de la classe. Je m'en vais ; mes enfants, vous êtes chez vous. »

Et, à sa femme qui l'accompagnait sur le palier : « Ces petits sont bien pâles. Il leur faudra des fortifiants tout de suite.

— J'y ai pensé. Dès ce soir, ils prendront de l'huile de foie de morue, des tisanes de céréales et des boulettes de viande. L'hygiène et le bonheur feront sans doute le reste. »

CHAPITRE XXXIV

Premières journées de bonheur. — Souvenir du foyer perdu.

Le mot de charité ne devra jamais être prononcé quand on viendra en aide aux victimes de la guerre.

G. Redon, artiste peintre.

L'après-midi de ce premier jour heureux se passa en partie dans les magasins d'habillement de la ville. Mme Carlier désirait vêtir convenablement Lucette pour le lendemain même, qui était un dimanche. Elle avait puisé dans la garde-robe de son fils des vêtements trop petits pour lui, abandonnés presque neufs et qui se trouvaient aller à merveille à Jean. Quand le jeune homme, vêtu d'un complet bleu marine en

grosse étoffe bourrue et chaude, se présenta aux yeux de sa bienfaitrice, celle-ci sourit doucement : « Que vous voilà beau, mon petit ! Vous me rappelez mon Pierre à seize ans ! » Jean était donc entièrement muni, et on s'occupa de Lucette, ce qui fut vite fait. Mme Carlier eut la satisfaction de constater l'intérêt que les commerçants de la ville portaient aux jeunes réfugiés ; plusieurs d'entre eux refusèrent le prix des objets vendus. En sortant d'un grand magasin de chaussures, où l'on avait été particulièrement affectueux pour elle, Lucie dit à sa mère adoptive : « Comme les Viganais sont aimables ! Mme Villaret m'a embrassée.

— Tu le vois, répondit Mme Carlier, c'est la ville entière qui vous adopte, et je finirai par être jalouse. »

Lucette sourit, car elle ne croyait pas à cette jalousie-là et elle savait bien que Mme Carlier serait heureuse de les voir aimés de tous.

En chemin, on fit la rencontre de plusieurs petits camarades d'exil, parmi lesquels Louisette, et on s'arrêta pour causer. Lucie apprit que la plupart avaient été reçus dans un grand bâtiment, une ancienne « Cité ouvrière », où des dames dévouées de la ville s'occupaient d'eux. Quelques-uns étaient déjà, comme Jean, Lucie et Louisette, recueillis par de généreuses familles d'autant plus méritantes qu'elles étaient pour la plupart de pauvres familles d'ouvriers. Tous paraissaient heureux, mais surtout ceux à qui on avait offert un asile, un foyer qui leur rappelait le leur, ruiné, hélas ! aujourd'hui, peut-être incendié ou démoli par les obus.

« Nous irons voir ensemble ceux de la « Cité », dit Mme Carlier à Lucette. Je fais partie du « Comité des réfugiés » présidé par mon mari, et nous aurons beaucoup à faire pour ces enfants et ces pauvres vieux. Tu m'aideras.

— Je ne suis pas grande, répondit Lucie en soupirant. Mais vous me confierez tout ce que peut faire une petite fille, et je m'y appliquerai de tout mon cœur.

— J'en suis sûre. Rentrons maintenant. Nous allons faire goûter nos « hommes », qui sortent de classe, et préparer le dîner. »

Lucette marcha vite, sans plus rien dire, savourant son bonheur immense. Mme Carlier avait dit « nos hommes », comme lui disait sa maman quand elle l'initiait aux travaux du ménage. Elle la considérait donc bien comme sa petite

fille, comme de la maison, et Jean aussi, puisqu'elle le confondait avec son mari et son fils ! Et elle l'admettait à l'honneur de préparer le repas, ce qu'elle n'aurait pas fait pour une étrangère ! « Jamais, pensait l'enfant, jamais nous ne l'aimerons assez ! »

On rentra. Quelques minutes plus tard, un léger goûter était servi, composé pour Jean et Lucette d'un grand bol de lait crémeux qu'ils trouvèrent exquis et qui leur rappela le bon lait de Varolles. Puis, pendant que les messieurs lisaient les journaux du jour et causaient entre eux, les femmes activèrent la préparation du dîner, qui fut ponctuellement servi à sept heures et auquel chacun fit honneur.



Elle releva l'enfant qui sanglotait et la laissa achever de pleurer sur son cœur.

Après qu'on eut desservi et pendant que les deux instituteurs, — car Pierre Carlier était adjoint de son père, — fouillaient déjà dans leurs serviettes bourrées de cahiers et de livres, la maîtresse de maison étendit sur la table, au lieu du beau tapis-châle de la journée, un grand tapis gris taché d'encre. Alors les hommes, qui n'attendaient que ce geste, posèrent tout de suite leurs serviettes sur la table. La vue de ce tapis immobilisa Lucie à la place où elle se trouvait. De ses grands yeux dilatés où montaient des larmes, elle fixa ardemment la table, les papiers qu'on y posait, l'encrier, tous ces objets et tous ces gestes familiers à ses regards depuis qu'elle était née ; puis, le cœur gonflé d'émotion et la voix tremblante, elle s'écria : « Oh ! Jean, mon Jean, c'est comme chez nous ! » tandis que son frère, saisi du même trouble, appuyait son coude sur la cheminée pour cacher ses larmes. Mme Carlier comprit tout de suite. Elle releva l'enfant qui sanglotait, la tête cachée dans ses bras, la prit sur ses genoux et la laissa achever de pleurer sur son cœur. Quelles paroles eussent été plus récon-

fortantes que ses gestes maternels, que les larmes de ses yeux qui signifiaient : « Va, pauvre petit être sans foyer, pleure, soulage ton cœur meurtri, mais sens bien que tu n'es pas seule au monde, que, jusqu'au jour où la victoire t'aura rendu les bras de ta mère, tu auras ici une autre famille qui s'efforcera de remplacer la tienne. »

Quand les deux exilés furent un peu plus calmes, la bonne Mme Carlier décida de les faire coucher tout de suite, car ils avaient grand besoin de repos. Brisés par toutes ces émotions, ils y consentirent, et elle les emmena dans les chambres qu'elle avait préparées pour eux.

CHAPITRE XXXV

Une bonne promenade. — Vieux et nouveaux amis.

Le secret du bonheur est là : « S'entr'aider s'aimer. »

Mme Séverine.

Midi allait sonner et le déjeuner était servi, lorsque, le lendemain, Mme Carlier et Jean, qui étaient allés à plusieurs reprises voir dormir Lucette, décidèrent de la réveiller. Jean, bien qu'il eût fait dans son lit « le tour du cadran », comme il disait un peu confus, était levé depuis quelques heures et se sentait dispos. Quand ils entrèrent dans le petit cabinet où l'enfant était couchée, celle-ci ouvrait les yeux encore lourds de sommeil, mais qu'un rayon de soleil indiscret était venu frapper. Mal éveillée, elle regardait tout autour d'elle, étonnée comme au sortir d'un songe. Mais la vue de son frère et de Mme Carlier, qui lui souriaient, la remit vite d'aplomb, et elle leur tendit affectueusement les bras en disant : « Comme j'ai dormi ! Je suis sûre qu'il est au moins neuf heures !

— Au moins ! dit Mme Carlier. As-tu faim ?

— Un peu. Ne vous dérangez pas, madame, je sais très bien m'habiller toute seule ! »

A ce moment, l'horloge voisine sonna douze coups.

« Midi ? dit l'enfant stupéfaite. Midi ! Mais il y a plus de quinze heures que je dors ! Oh ! madame, que je suis honteuse d'avoir tant dormi !

— Et moi, j'en suis fort aise, car de longs sommeils te feront beaucoup de bien. Vite ta toilette, maintenant, et à table! »

Aussitôt le déjeuner expédié, la famille entière partit en promenade, car les journées sont courtes en février et surtout à la montagne, et il importait de profiter des rares faveurs du soleil pour « refaire ses poumons au grand air », comme disait M. Carlier.

Au contour d'une route, on se trouva face à face avec un groupe de réfugiés de Varolles, vers lesquels Jean et Lucie allèrent les mains tendues. C'étaient des compatriotes et, qui plus est, des camarades d'exil. On avait été arraché le même jour du pays natal, pendant des mois on avait douloureusement vécu ensemble sous le joug ennemi, et ce temps de souffrances, d'espérances communes, les avait liés plus étroitement que les années de bonheur passées au pays perdu.



« Mes enfants, dit le directeur, je vous amène un brave garçon. »

Les exilés connaissaient déjà M. Carlier qui s'était occupé d'eux, la veille, pour les placer dans quelques familles ou les installer à la Cité.

« Ah ! monsieur le Directeur, dit un vieillard, c'est vous qui avez recueilli les fils de notre instituteur ? De braves enfants ! les fils Fontaine, monsieur le Directeur. Mais ce n'est pas étonnant. « Bon chien chasse de race », voyez-vous, et leurs parents, c'est ce qu'on peut appeler de braves gens, d'honnêtes gens et doux au pauvre monde, bien qu'ils ne soient pas riches eux-mêmes ! Seulement ils font avec le cœur plus que d'autres avec beaucoup d'argent. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ? vous qui faites de même, à ce qu'on dit ! Allons ! A vous revoir, monsieur le Directeur, bonne promenade. Nous rentrons, nous, les jambes ne sont pas fortes.

— Merci. Nous allons rentrer bientôt aussi, car il fait presque frais. »

Le soleil, en effet, était déjà couché, et d'ailleurs, les enfants, faibles et déshabitués de la marche, ne pouvaient guère aller loin. Dans la soirée, Jean écrivit deux mots à ses frères aînés en leur annonçant une plus longue lettre qui suivrait bientôt. Il voulait simplement aujourd'hui leur donner sa nouvelle adresse et les rassurer sur leur sort. Puis M. Carlier parla au jeune homme de ses études.

« Papa avait l'intention de me présenter au brevet cette année, dit Jean, mais le pourrai-je ? Voilà six mois perdus. C'est beaucoup. Vous déciderez vous-même, monsieur, de ce que je dois faire.

— Oui, mais je ne sais s'il te sera possible de te mettre au travail tout de suite. Avant tout, tu as besoin de repos, d'air et de soins. Cependant, pour t'entraîner un peu, tu pourrais d'abord venir en classe sans te livrer à aucune étude. Tu prendrais contact avec les camarades et assisterais en amateur à quelques exercices. Veux-tu ?

— Oh ! de grand cœur. J'en serais très heureux ! »

Dès le lendemain, en effet, Jean fut présenté par M. Carlier aux grands élèves du cours complémentaire, qui comprenait des garçons et des filles.

« Mes enfants, dit le directeur, je vous amène un brave garçon qui a beaucoup souffert et que son exil loin de ses parents, dont il ignore le sort, rend encore bien malheureux. Je suis sûr que vous l'aimerez et tâcherez de remplacer ses deux frères qui ont donné leur force à la patrie. Un frère de Jean se bat en Alsace ; l'autre, engagé à dix-huit ans, est prisonnier de guerre à Rastatt. Ses parents sont restés volontairement en pays envahi pour donner aux populations l'exemple du courage et de la confiance. Sous la dure domination allemande, M. Fontaine, directeur de l'école de Varolles, a rouvert sa classe et fait simplement et noblement son devoir. Quant à Jean et à sa petite sœur Lucie devenus nos enfants, ils ont vécu quatre mois de souffrances indicibles dans un camp de concentration ; mais, en braves petits Français, ils sont restés, comme tous les malheureux venus du Nord et de l'Est, pleins de foi en la victoire finale de la France.

« Mes enfants, je vous confie Jean. Vous lui montrerez

j'en suis certain, que nos belles populations du Midi ont le cœur bien placé.

— Oui, monsieur, comptez sur nous! » répondirent en chœur les élèves qui, aussitôt, entourèrent Jean et lui firent fête à l'envi. Le cœur du pauvre exilé fut tout réconforté par cet accueil fraternel.

Quelques minutes plus tard, la cloche sonna et on entra en classe.

CHAPITRE XXXVI

Le livre d'or de l'école. — Le goûter de l'ambulance.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour Elle !
V. Hugo.

Jean, habitué par son père au respect de l'école, suivit en silence ses camarades dans la salle de classe, et, comme eux, se découvrit en entrant. M. Carlier lui indiqua un bureau à côté d'un grand garçon de son âge, dans le fond de la pièce, car les plus jeunes élèves étaient placés devant, sous les yeux du maître.

Jean s'assit, violemment ému. Tant de doux souvenirs montaient à son cœur à l'aspect de cette classe qui lui rappelait la sienne, celle de son père chéri, qu'il avait envie de pleurer. Mais il se ressaisit vite et écouta de toute son âme la voix grave du maître qui s'élevait dans le silence.

« Georges, dit le maître s'adressant à l'élève placé auprès de Jean, voyez-vous bien cette gravure du fond de la classe ?

— Très bien, monsieur.

— Regardez-la donc attentivement et dites-moi ce qu'elle représente ? »

L'élève regarda et se recueillit une minute. Puis il répondit :

« Je vois une femme vêtue d'une robe sur laquelle est jetée une simple draperie noire. Sa tête est couronnée de lauriers ; elle est appuyée dans l'attitude de la douleur sur une stèle où je lis des noms au-dessous de ces mots :

A NOS FILS MORTS POUR LA PATRIE,
HOMMAGE DE RECONNAISSANCE.

Sur la stèle est placé un drapeau français à demi déployé et, à l'ombre de ses plis, je vois un coq dressé sur ses ergots et chantant à plein gosier.

— C'est bien cela. Saisissez-vous le symbole que l'artiste a voulu exprimer ?

— Je pense, monsieur, que cette femme représente la France qui pleure ses enfants, tandis que le Coq gaulois chante la victoire.

— Ou plutôt un *Sursum Corda !* un « Haut les Cœurs ! ». Oui, mes amis, vous avez sous les yeux une copie d'une œuvre d'art que je place ici comme le plus beau tableau d'honneur en témoignage de l'héroïsme des maîtres et des anciens élèves de notre école. Hélas ! il y a déjà beaucoup de noms ! En tête, voici celui de M. Herbelin, le maître de la troisième classe, tué aux Éparges, le 25 septembre ! Puis les noms de plusieurs de vos aînés, anciens élèves, dont quelques-uns pères de famille. La mort de trois d'entre eux a suivi des faits d'armes brillants ; celle des autres a été plus humble, mais non moins utile et non moins belle, et tous ont droit à notre admiration et à notre reconnaissance éternelles. Dans l'hommage que nous rendons à tous les défenseurs de la patrie, nous ferons ici une place à part à ceux que nous avons connus, que nous avons aimés, dont les jeunes frères et même quelques enfants sont ici, dans notre école. De toutes nos forces, nous souhaitons que la glorieuse liste soit close aujourd'hui ; mais, si la cause de la France fait encore des vides dans nos rangs, nous saurons élever nos cœurs à la hauteur des nécessités de la victoire. Alors les noms de nos amis perdus prendront pieusement place dans notre livre d'or, à l'ombre des drapeaux alliés qui représentent la grande idée du Droit pour laquelle ils sont tombés.



Le Tableau commémoratif de Firmin Bouisset, que tous les écoliers admirent avec émotion.

« Maintenant, mes enfants, mettons-nous au travail. »

Et la classe commença avec une gravité et un recueillement qui témoignaient de la forte impression laissée par les paroles du maître.

A la récréation suivante, les élèves firent à Jean les honneurs de leur école et surtout de leur classe.

Un peu revenu de son trouble, Jean remarqua alors, dans un angle de la salle, une corbeille doublée d'une serviette blanche et recouverte de même.

« On peut regarder? dit-il, en soulevant le linge.

— Bien sûr. Voilà ! »

Quelle ne fut pas la surprise du jeune homme en voyant la corbeille à demi pleine de friandises : barres de nougat, de chocolat, fruits, petits fromages à la crème, petits pots de confiture, toutes les bonnes choses qu'une imagination d'enfant gourmand peut rêver pour un goûter ! Les élèves jouissaient de la surprise de leur nouveau camarade.

« Eh bien ! nous allons t'expliquer cela en quatre mots : c'est le goûter de l'ambulance. Les écoles de filles et de garçons comptent trois cents élèves. Par roulement, quarante élèves environ, chaque jour, se privent de la friandise de leur goûter et la déposent dans cette corbeille. Nous assurons ainsi, depuis la fondation de l'ambulance, le goûter complet des convalescents. Quand la corbeille est pleine, on la porte là-bas, et nous recommençons. Tu avoueras que nous n'avons guère de mérite à nous priver une fois par semaine d'un bout de chocolat !

— Non, dit un autre. Mais nous avons là, sur le bureau de M. le directeur, certaines petites boîtes avec certain petit trou par en haut que nous tenons à honneur de remplir le plus souvent possible. Lis :

« A notre filleul prisonnier ... secours aux blessés... aux « orphelins de la guerre... aux enfants belges... aux petits « Serbes.... » Va, le sou des six autres jours trouve son emploi. Mais nous en sommes trop heureux ! Pouvons-nous penser aux friandises, quand des millions de pauvres petits n'ont pas de pain ? Jamais je n'avais tant regretté de n'être pas riche ! »

C'était aussi la pensée de Jean. Il ne voulut donc pas féliciter ses camarades de leur générosité, mais il se mit tout de suite à les aimer de tout son cœur.

CHAPITRE XXXVII

L'allocation des réfugiés. — Le cours complémentaire du Vigan adopte Pierre Fontaine.

La France nous apparaît dans nos songes comme une jeune mère adorée ou comme une puissante nourrice qui nous allaite par millions.

Michelet.

Dès lors commença pour les deux enfants une vie de travail et d'intimité familiale qui aurait été parfaitement heureuse si la pensée toujours bien amère de leurs parents de Varolles et de Noyon n'avait assombri leur bonheur. Même au milieu des plus agréables occupations, Jean et Lucie avaient leur cœur tourné vers leur mère chérie, leur si bon père, leurs deux grands frères.

Paul, le chasseur, avait répondu à la lettre de Jean. Il était heureux de se battre et de savoir les chers petits recueillis et aimés. Mais, pensaient les enfants, sa vie est en danger tous les jours. Et Pierre ! Quels durs traitements et quelles souffrances il subit !

Et grand-père ! Pauvre grand-père, si doux, si indulgent, si affectueux ! Qu'avait-on fait de lui, là-bas, depuis ces six longs mois où, sous les coups de la brute allemande, il était tombé assommé sur le quai de la gare? Et leur vieil ami, si anémié par l'odieux régime du camp de concentration, les bons soins de l'hôpital parviendraient-ils à le remettre sur pied? Que de douleurs ! « Ah ! Varolles, notre pays aimé, quand te retrouverons-nous! quand notre foyer si doux nous reverra-t-il groupés autour de notre mère ! Maudite guerre qui fait couler tant de larmes et disperse les petits loin du nid familial ! »

« Je vais tâcher de correspondre avec vos parents, leur dit quelques jours après M. Carlier. Peut-être le pourrons-nous, par la Hollande.

— Serait-ce possible, monsieur? Quel bonheur !

— Nous allons essayer. En attendant, j'ai écrit à un ami de Lyon pour le charger de chercher M. Delannoy

dans les divers hôpitaux de la ville et de nous donner son adresse... A propos, Jean, quel âge as-tu ?

— J'ai eu seize ans à la Noël dernière, monsieur.

— Oh ! très bien ! » dit M. Carlier avec un geste de satisfaction. Il fit un léger calcul mental et ouvrit une boîte d'où il sortit de l'argent. Les enfants le regardaient tout étonnés.

« C'est aujourd'hui le 1er mars ; voici donc, mon garçon, 26 fr. 25 qui te reviennent.

— A moi, monsieur ? répondit Jean, surpris, sans toucher à l'argent.

— A toi et à Lucette. Il y a là 7 fr. 50 pour elle et 18 fr. 75 pour toi. Et, comme tu es chef de famille, c'est à toi que je remets le total.

— Monsieur, dit le jeune homme, je sais bien que vous ne vous moquez pas de moi, mais je ne comprends pas du tout comment cet argent m'appartient. »

L'instituteur sourit.

« C'est l'allocation des réfugiés, dit-il. Tous vos camarades arrivés avec vous toucheront aujourd'hui : ceux âgés de plus de seize ans, 1 fr. 25 par personne et par jour à dater du 15 février ; ceux de moins de 10 ans : 0 fr. 50.

— Mais, monsieur Carlier, dit Lucie, vous êtes donc bien riche pour pouvoir donner tant d'argent aux réfugiés !

— Ce n'est pas moi qui le donne, Lucette, c'est la France.

— La France ?

— Oui, le gouvernement français. Depuis le début de la guerre, tous les gens des régions envahies qui, après avoir perdu tous leurs biens par l'invasion allemande, se sont réfugiés dans la partie de la France restée libre, touchent cette allocation qui leur assure la vie, une vie bien modeste, certes. Mais la fraternité vient en aide à l'État.

— Oh ! que la France est généreuse ! Comme tout cela doit faire une grosse somme !

— Une somme énorme ! Mais croyez-vous donc que tout est là ? Savez-vous que toutes les familles nécessiteuses des soldats mobilisés touchent une somme semblable ? Et elles sont nombreuses, elles sont des millions, les familles dont le chef et le soutien est parti à la guerre. Sentez-vous de quel cœur doivent se battre ces hommes, à la pensée que les êtres chers laissés à la maison ne manquent de rien, que la France les a adoptés, qu'elle est pour eux la mère géné-

reuse, la puissante nourrice qui leur verse la vie pendant qu'eux-mêmes répandent leur sang pour elle à la frontière?

— Oui, dit Jean d'une voix grave, plus heureux que ceux de l'intérieur, ils paient leur dette d'un seul coup, car tout ce que nous sommes, m'a dit mon père, nous le devons à la patrie. Mais comme les leurs sont à l'abri du besoin, ils meurent pour la France sans regret et même avec joie, car ils sentent bien que c'est elle qui assure la vie de leur foyer. »

Il y eut un silence. Les deux enfants étaient émus, et M. Carlier pensait : « Comme ce pauvre garçon doit avoir souffert ! Il pense et parle comme un homme d'âge mûr ! »

« Monsieur, dit Jean avec timidité, veuillez m'excuser, mais je voudrais vous dire... cet argent... Je sais bien que les instituteurs ne sont pas riches... Vous faites de grosses dépenses pour nous...

— Oui, monsieur, dit la petite fille qui comprit tout de suite, le ménage coûte bien cher...

— Je sais, reprit Jean en hésitant toujours, tant il craignait de blesser son bienfaiteur, que cette modeste somme est loin de suffire à notre entretien, et je ne prétends pas, d'ailleurs, vous rendre jamais... »

Le jeune homme s'arrêta, étouffant d'émotion. M. Carlier souriait, ému lui-même.

« Écoute, Jean, lui dit-il, si la guerre s'était faite dans le Midi et que mon fils soit réfugié à Varolles, combien penses-tu que ton père aurait pris pour sa pension ?

— Oh ! monsieur, rien ! s'écrièrent les deux enfants.

— Eh bien ! alors ?

— Oui, répondit Jean, je vous comprends, monsieur, et vous demande bien pardon. Ce n'est pas avec de l'argent qu'on paie une dette du genre de celle que nous contractons ici.

— Alors, interrompit Lucette, nous pourrions envoyer des colis et de l'argent à Paul et à Pierre ? Quel bonheur !

— C'est cela ; avec maman Juliette vous leur ferez de beaux colis. Mais la cloche sonne, mes petits, descendons. »

En classe, une autre bonne surprise attendait Jean. Dès que l'on fut entré, un grand élève se leva et annonça à son maître qu'ayant reçu la nouvelle que le prisonnier filleul de la classe était rapatrié, ses camarades et lui avaient décidé d'adopter Pierre Fontaine.

— Mes amis, s'écria Jean au comble de l'émotion, mes

amis, merci ! Mais je puis me charger de Pierre, puisque j'ai l'argent de mon allocation.

— Tu n'en auras pas de trop pour Paul. Les colis sont chers, tu verras. C'est dit, si monsieur le permet, la classe adopte ton frère. Et tu sais, camarade, il ne manquera de rien. »

Jean ne put pas répondre · il pleurait de joie et de reconnaissance.

CHAPITRE XXXVIII

Visite aux camarades et aux vieillards hospitalisés. — Un blessé de la « Marne ».

La vie n'est pas le bien suprême. Le bien suprême, c'est, pour l'homme, l'honneur et, pour une nation, l'indépendance.

Viviani.

Le jeudi suivant, Mme Carlier fit de la confiture d'oranges et Lucette l'aida de son mieux.

« Comme le jus est clair, dit l'enfant ! Si nous avions mis là notre boussole, bien sûr les Allemands l'auraient vue et auraient confisqué le pot. »

Quelques jours auparavant, les « parrains » de Pierre lui avaient envoyé un beau colis de provisions, et Mme Carlier y avait joint un pot de purée de marrons, où elle avait délicatement placé, dans une petite boîte en fer-blanc, une minuscule mais excellente boussole. Les élèves, Jean, Lucie, avaient suivi l'opération, le cœur battant. Cette boussole, était-ce la délivrance ? Causerait-elle un malheur ? Depuis, Lucette y pensait sans cesse.

« Sois tranquille, dit maman Carlier, Pierre recevra sa boussole. »

Elle n'en savait rien cependant. Mais ces mots suffirent pour rassurer la petite fille.

« Oh ! dit-elle, jamais nous ne pourrons manger toute cette immense bassine de confiture !

— Ne crains rien, elle ne se gâtera pas, nous trouverons des aides. Devine un peu.

— Pierre et Paul ?
— Oui, d'abord. Et puis ?
— Puis Louisette ?
— Oui. Et puis encore ?
— Je ne sais pas... »

A cet instant, Jean entra dans la cuisine et dit à sa sœur :

« Veux-tu venir avec nous voir les camarades malades à l'hôpital ?

— Si maman Juliette le permet.

— Bien sûr. Va vite mettre un chapeau et une mante et reviens. »



Mme Carlier y avait joint un pot de marrons...

Une minute après, l'enfant était là. Mme Carlier achevait de disposer dans un panier trois pots de confiture qu'elle recouvrit d'un linge blanc.

« Voilà, dit-elle. Vous donnerez ceci à la religieuse qui vous introduira près de vos malades.

— Oh ! dit Lucette avec un geste de joie, je comprends maintenant ! Comme je suis contente de leur porter cette bonne confiture !

— Eh bien, allez vite... »

Qu'ils étaient pâles et maigres, ces petits enfants, ces pauvres vieillards dont la détention avait été si dure! Cependant quelques-uns se trouvaient déjà un peu mieux. Ils se levaient durant les heures chaudes de la journée et restaient étendus au bon soleil dont les rayons les fortifiaient.

M. Carlier causa amicalement avec chacun d'eux et fut frappé de l'énergie, de la confiance, du patriotisme ardent de ces malheureux réfugiés. Exilés, ruinés pour toujours, ayant vu en quelques heures les plus terribles désastres s'abattre sur eux, ignorant si jamais ils retrouveraient leurs foyers, séparés des leurs perdus dans la tourmente... ils gardaient une foi intacte, et leur courage ne faiblissait pas.

« Monsieur, disait l'un d'eux à l'instituteur, nous avons bien souffert. Ces enfants doivent vous avoir dit que nous mourions de faim, que la nourriture était répugnante, que le froid tuait les vieux comme des mouches, qu'on les battait, eux, les petits, même quand ils demandaient du pain... Eh bien, nous avons supporté tout cela courageusement, et nous serions même morts sans douleur pourvu que la France fût victorieuse. La grande souffrance, c'était de tout ignorer et parfois de douter, quand on voyait rire trop bruyamment les bourreaux. Mais nous chassions vite nos craintes. Et puis, pourquoi redouter la mort? La vie n'est pas le vrai bien. Puisque l'honneur était sauf, puisque la patrie resterait libre, nous pouvions partir tranquilles. Mais la mort ne nous a pas voulus tous.


« Je suis instituteur à Paris, » reprit le glorieux blessé...

— Pour que vous assistiez au triomphe, dit M. Carlier. Vous l'aurez bien mérité.

— Et nous l'attendons avec certitude ! » conclut le vieillard. Jean et ses camarades écoutaient et admiraient. A ce moment, un officier blessé s'approcha du groupe et, saluant le directeur, lui dit : « Je devine en vous un collègue. Est-ce que je me trompe ? »

M. Carlier se leva vivement : « Vous êtes instituteur ! » Et il lui tendit affectueusement la main pendant que ses élèves saluaient avec respect l'officier amputé du bras gauche.

« Je suis instituteur à Paris, reprit le glorieux blessé, et j'ai laissé un bras à la bataille de la Marne. Quel malheur ! J'étais si bien parti. J'ai dû m'arrêter en route ! Mais, ajouta-t-il en riant, je le leur ai fait payer cher à l'avance, et les camarades nous vengent bien. Ma convalescence s'achève. Sous peu, je regagnerai ma chère classe, mes chers enfants qui m'attendent en m'écrivant de bonnes lettres. La vue de vos élèves m'a tout remué.

— Savez-vous ce que vous devriez faire ? dit M. Carlier. Vous devriez venir leur conter l'histoire de votre blessure.

— Oh! oui, monsieur ! crièrent les enfants.

— L'histoire de ma blessure, non, dit en riant l'officier ; elle n'a rien d'intéressant. L'histoire de la bataille de la Marne, plutôt, si vous le désirez.

— De tout mon cœur. Le récit que je leur en ai fait manquait certainement de la chaleur communicative que vous y mettrez. Quand venez-vous ?

— Demain, si vous voulez. Fixez une heure.

— Dix heures. Ça vous va-t-il ?

— Entendu. A demain. »

Et ils se séparèrent, enchantés les uns des autres.

CHAPITRE XXXIX

La bataille de la Marne. — Forces de l'armée allemande. — L'offensive manquée. — Les grands chefs.

« Prends garde à la chute. »

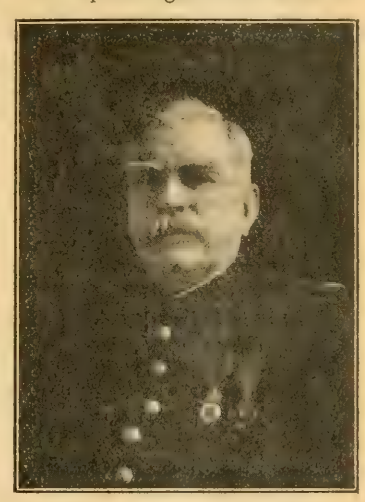
(Avertissement que donnait au triomphateur romain l'esclave chargé de tempérer son orgueil.)

Le lendemain fut un beau jour pour l'école du Vigan. Quand l'officier, exact au rendez-vous, pénétra dans la classe du cours complémentaire, les élèves se levèrent respectueusement pour le saluer.

Pierre Carlier avait prié son père de laisser assister au récit ses grands élèves du cours moyen, qui préparaient le certificat d'études, et le directeur y avait consenti. Le jeune adjoint, qu'une myopie extrême avait fait réformer, tâchait de se consoler en redoublant de zèle et d'activité dans sa classe. « Je ne suis bon à rien, disait-il parfois avec tristesse. — Mon cher enfant, lui répondait son père, quand on fait tout son possible, on fait son devoir. Un livre vaut un fusil et, comme le déclare un de nos chefs, l'école est le poste avancé contre la barbarie. »

L'officier blessé monta sur l'estrade du directeur et, debout, ému, regarda un instant ces élèves qui lui rappelaient les siens par leurs yeux clairs, attentifs, leur attitude correcte. Puis il commença :

« Mes enfants, votre maître m'a dit que vous connaissiez bien les causes de la guerre actuelle, la violation de la Belgique par l'ennemi, et la campagne en Alsace et en Lorraine jusqu'à ce jour. Il vous a parlé également de la retraite sur Paris, après la défaite de Charleroi, et de la victoire de la Marne ; mais il désire que je vous donne sur ce point quelques détails ainsi que mes impressions personnelles.



(Cliché Manuel.)

Le maréchal Joffre, généralisisme des troupes françaises en 1914.

« Pour comprendre la retraite stratégique ordonnée par Joffre le 25 août 1914, il faut savoir ce qu'étaient les forces allemandes au début de la guerre et ce qu'étaient les nôtres.

Nos généraux s'attendaient à lutter contre vingt et un corps d'armée. Ils en eurent quarante-quatre devant eux, soit un total de deux millions d'hommes ! D'où provenait cette formidable erreur ? De la croyance que l'Allemagne ne mettrait tout d'abord en ligne que l'armée active (comme nous-mêmes) et n'emploierait ses réserves qu'à combler les vides. D'où la douloureuse surprise de notre état-major.

« Vous savez quelle fut la seconde et non moins terrible surprise du début — et celle-ci frappa l'honnête France tout entière — l'attaque par le Nord après la violation de la neutralité belge. Naïvement, loyalement, nos généraux avaient massé face à l'Est, des Ardennes à Belfort, nos cinq

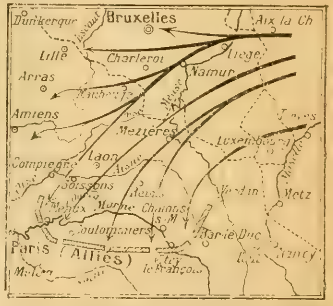
armées — vingt et un corps (1), et ce fut une terrible opération, aussi longue que pénible, que d'en faire glisser une partie face à la Belgique. On vous a dit que l'héroïsme de la petite nation nous sauva... Elle tint quinze jours contre des forces près de dix fois supérieures et nous permit ce glissement difficile de nos troupes. Mais, après la défaite glorieuse de Charleroi, le généralissime jugea que la bataille était mal engagée et décida de reculer sur un meilleur terrain, tout en allant à la rencontre de ses réserves. »



(Cliché *Daily Mirror*.)
Le général French, qui commandait l'armée anglaise en 1914.

L'officier descendit de l'estrade, alla au tableau noir et, prenant la craie, jeta quelques traits précis et rapides.

« Tâchez, mes amis, reprit-il, de vous faire une idée exacte de la nécessité de cette retraite. Voici sur la Sambre les armées de von Klück et de von Bülow. Elles sont composées de 500 000 hommes d'élite, fortement soutenus par une puissante artillerie lourde et un grand nombre de mitrailleuses, d'automitrailleuses et de corps de cavalerie.



Carte du théâtre de la bataille de la Marne. Les flèches indiquent la direction générale des armées allemandes. La position des alliés, le 5 septembre au matin, est déterminée par les petits rectangles hachurés.

« L'armée Lanrezac et l'armée anglaise (2), qui lui font face, n'ont que 350 000 hommes et pas d'artillerie lourde. Nos troupes font

(1) Le cinquième était en réserve à Châlons.

(2) Le général French n'avait que 60 000 hommes sous ses ordres. A ce moment, l'Angleterre n'avait pas le service obligatoire ; son armée ne se composait que de volontaires. Après les dix-huit premiers mois de la guerre, elle leva, équipa et arma trois millions de soldats.

des prodiges mais sont vaincues par le nombre. Elles doivent céder parce que, d'autre part, sur la Meuse, nos soldats, attaqués par des forces trois fois supérieures, n'ont pu tenir. Les Saxons passent le fleuve. J'ai vu là un Breton du Xe corps, le soldat Lefèvre, resté seul en arrière, abattre successivement cinquante-quatre ennemis et tomber mortellement blessé. » Un frémissement d'admiration parcourut les rangs des élèves. « Quant à l'armée anglaise, qui, formée le 21, marcha au combat le 22, elle se trouva attaquée par une forte armée de 160 000 hommes qui cherchait à l'envelopper sur sa gauche. Pour éviter d'être cernée, elle suivit le mouvement de recul de Lanrezac, après s'être glorieusement battue à Mons. Enfin, sur l'Argonne, même disproportion des forces, même héroïsme de nos troupes, même échec des Français sous l'effet de la plus formidable préparation de la guerre qui ait jamais été accomplie. A leur tour, et malgré les supplications des troupes, les généraux qui défendaient l'Ar-



(Cliché Manuel.)
Le général Galliéni, gouverneur de Paris.

GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS

Armée de Paris,
Habitants de Paris,

Les Membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

Paris, le Septembre 1914

GALLIÉNI

Cette admirable proclamation, que lança Galliéni le 3 septembre 1914, au moment où Paris, par suite de l'avance des Allemands, se trouvait dans la plus tragique des situations, contribuera à rendre immortel le nom de ce grand général.

gonne obéirent à l'ordre impérieux de Joffre : reculer ! Imaginez, si vous le pouvez, mes amis, ce qu'il a fallu au grand chef de calme, de sang-froid, de vue claire des choses, de volonté tenace pour sauver la France dans ce moment fatal où elle paraissait rouler aux abîmes ! Froid comme Turenne, silencieux, impénétrable, il calcule, décide, ordonne... et son génie voit la victoire là où chacun



Une vue de Paris.

désespère. On recule donc, mais lentement et en infligeant de grosses pertes à l'ennemi. Maubeuge tombe, nos villes du Nord tombent. Les Allemands brûlent et massacrent tout sur leur passage. On recule, mais on se bat si héroïquement qu'on donne le temps à Galliéni, gouverneur de Paris, de mettre la Capitale en état de défense. La belle et sobre proclamation de ce grand général vole de bouche en bouche :

« Habitants de Paris,

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'en-

« vahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout ! »

« Joffre met à sa disposition la sixième armée commandée par Maunoury et, toujours calme, guette la première faute de l'adversaire.

« Elle ne manqua pas de se produire. Votre maître, mes amis, a dû vous dépeindre l'orgueil allemand. Eh bien ! c'est son orgueil qui a perdu l'ennemi sur la Marne. Suivez sur le tableau la marche rapide vers Paris, la marche forcée à raison de 45 kilomètres par jour de ces immenses armées, enivrées par le succès et l'espérance de prendre dans la Capitale un formidable butin !

. . . .

« Lorsqu'un général romain montait en triomphateur les degrés du Capitole, un esclave le suivait en répétant : « Prends garde à la chute ! »

« Pour son malheur, von Klück n'a entendu aucune voix prudente. Ardemment, il tend ses mains vers Paris, Paris le rêve des rêves ! la cité des cités ! Paris qu'il se propose d'anéantir pour forcer la France à capituler (1). Mais ce n'est pas assez de prendre Paris ! Il faut d'abord détruire l'armée française, et von Klück, négligeant la Capitale, poursuit nos armées sur la Marne.

« C'est ce qui le perdit. »

CHAPITRE XL

L'ordre de vaincre ou de mourir. — L'armée Maunoury. — La victoire de la Marne.

C'est là que l'energie française cria à la force inouïe de l'agresseur : « Ici tu te briseras, tu n'iras pas plus avant ! »

Daniel Lesueur.

L'officier se tut une minute. La classe écoutait dans un silence émouvant.

« Comprenez-vous, mes amis, reprit l'orateur, les difficultés et la beauté de notre retraite sur la Marne ? En

(1) Paris devait être divisé en sept secteurs, que l'ennemi détruirait successivement jusqu'à ce que la France demande la paix.

douze jours se dérober à des armées supérieures en nombre, reculer en combattant, surveiller sans cesse l'ennemi, marcher et se battre jour et nuit sans dormir, presque sans manger et sans boire... puis, le moment venu et l'ordre donné, pivoter sur place, foncer en avant comme un bélier, et, en sept jours, rejeter à 100 kilomètres un formidable ennemi, ivre de ses succès : voilà le fabuleux exploit accompli par l'armée française.

» Lorsque, le 4 septembre au soir, Galliéni apprit par ses aviateurs que von Klück obliquait vers le Sud-Est dans la direction de Coulommiers et Provins, il téléphona cette nouvelle à Joffre en qui jaillit aussitôt, comme un éclair, le plan de l'offensive projetée. Puisque von Klück prêtait le flanc à Paris, il allait le faire attaquer sur ce flanc et presque par derrière par l'armée Maunoury, la sixième armée chargée de défendre la Capitale. Pendant ce temps, les Anglais et trois de nos armées tiendraient énergiquement au centre, tandis que Sarrail sur Verdun, Castelnau sur Nancy et Dubail sur les Vosges empêcheraient l'ennemi de nous prendre à revers.

« Voilà tout le plan de la bataille de la Marne, le plan qui a sauvé la France.

« L'armée Maunoury reçut l'ordre d'attaquer le 5 au matin. Dès l'aube, nos vaillants réservistes se jettent sur le flanc droit de von Klück sur l'Ourcq et réussissent presque aussitôt le mouvement enveloppant ordonné. Les Marocains firent là de mémorables charges à la baïonnette. Enfin, le 6 au matin, parvient aux troupes l'inoubliable

ORDRE DU JOUR

DU 6 SEPTEMBRE 1914

" Au moment où s'engage une Bataille dont dépend le Salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. "

JOFFRE.

L'inoubliable ordre du jour du généralissime, après la plus pénible des retraites, ordonnait à ses troupes de reprendre l'offensive qui allait nous conduire à la splendide victoire de la Marne.

ordre du jour du généralissime. Tous les soldats français ont ces paroles dans la mémoire et dans le cœur: « Au mo-« ment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du « pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est « plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être « employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe « qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder « le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de « reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défail-« lance ne peut plus « être tolérée. »



(Cliché Sartony.)

Le général de Castelnau, vainqueur du Grand Couronné de Nancy.

En citant ces énergiques paroles, la voix de l'officier se brisa d'émotion. Il se revit sur le champ de bataille, par ce matin clair et joli de septembre où tant de braves camarades allaient tomber pour sauver le pays. Ses hommes, — il était alors lieutenant, — se battirent comme des lions, et plusieurs furent cités à l'ordre du jour entre deux combats.

Les élèves attendaient dans un respectueux silence la suite du récit. Les plus âgés sentaient bien la grandeur de l'ordre terrible : vaincre ou mourir ! Et leurs yeux s'embuaient de larmes.

L'officier continua bientôt:

« Le rôle de l'armée Maunoury consistait à obliger von Klück et von Bülow à reculer, en menaçant de les couper de leur base de ravitaillement et de munitions. Ainsi il allégerait l'armée anglaise et nos armées du centre, en aspirant les masses qui pesaient sur elles. C'est ce qu'on appelle « le coup de ventouse de Maunoury ». En comprenez-vous l'importance ?

— Oh ! très bien, monsieur, dit Georges sans hésiter Cela ressemble à ce qui se passe dans nos jeux de barre quand la droite attaque, les voisins immédiats sont sérieusement influencés, le centre un peu moins. Quant à la gauche, elle n'éprouve aucun contre-coup et, bien qu'attentive, se contente de marquer les points.

— C'est vrai, s'écrièrent en chœur les élèves.

— Très bien... elle marque les points. Mais Sarrail et Castelnau eurent une tout autre besogne. Point influencés par le coup de ventouse de la sixième armée, ayant en face d'eux les grosses forces des deux kronprinz de Prusse et de Bavière, ils ne sauvèrent Verdun et Nancy qu'avec des prodiges de valeur et d'héroïsme. Sarrail put même envoyer des secours à la sixième armée. Par contre, tout le poids des armées qui dégageaient notre centre tomba sur Maunoury, dont les troupes soutinrent pendant trois jours, les 7, 8 et 9 septembre, le choc le plus inouï. Des milliers d'hommes ne prirent ni aliments ni repos pendant soixante-douze heures. Mais, le 9 au soir, ils étaient à bout de forces, quand Galliéni leur envoya 20 000 hommes par 1 100 autos réquisitionnées dans Paris. Ce fut le salut ! Dans la nuit du 9 au 10, les troupes de von Klück battaient en retraite sur l'Aisne. Au centre, French, Franchet d'Esperey, Foch et Langle, par des combats opiniâtres, rejettent successivement l'ennemi au delà du



(Cliché Manuel.)

Le maréchal Foch, qui culbuta à la bataille de la Marne les Allemands dans les marais de Saint-Gond. Nommé en 1918 commandant en chef des troupes alliées.

Grand-Morin, du Petit-Morin et de la Marne. Nos troupes sont magnifiques, et la Garde prussienne même, qualifiée d'invulnérable, cède à leur valeur et se laisse culbuter par Foch dans les marais de Saint-Gond.

« Poursuivi l'épée dans les reins, l'ennemi recule de 100 kilomètres en sept jours et se terre enfin sur l'Aisne, dans des tranchées préparées d'avance. La France était sauvée. Le 10 septembre au soir, Maunoury lança à ses troupes la splendide proclamation suivante : « Le plus grand honneur qui m'ait été décerné dans ma carrière est celui de commander des héros tels que vous. » Le 12, le généralissime annonce la victoire au gouvernement et conclut : « La République peut être fière de l'ar« mée qu'elle a préparée ! »

« Oui, elle pouvait être fière de ses enfants ! Ce qui s'est dépensé d'héroïsme dans ces sept mémorables jours suffirait à couvrir un pays d'une gloire immortelle.

La bataille de la Marne.
L'armée allemande, poursuivie par les nôtres, recule de cent kilomètres en sept jours. Voici la position approximative des Allemands après leur retraite.

— Oh ! Monsieur ! murmurèrent les élèves d'une voix suppliante, racontez-nous ce que vous avez vu. Dites-nous où vous avez été blessé. »

L'officier consulta ses collègues : « Ne sera-ce pas du temps perdu pour vos autres exercices ?

— Du temps perdu ? protesta le directeur. Quelle leçon vaudra jamais celle-là !

— Eh bien ! mes enfants, je vais vous conter quelques faits glorieux. »

CHAPITRE XLI

Donnons une pensée aux morts. — Quelques faits héroïques. — Conséquences de la victoire de la Marne.

Non, ils ne sont pas morts en vain, ceux qui sont morts pour que la patrie vive plus libre, plus unie, plus fière, plus forte, plus grande, grâce à ses épreuves mêmes.

Démosthène (1).

Après quelques minutes de recueillement, le glorieux blessé reprit son récit. Sa voix, tout à l'heure vibrante comme un clairon qui sonne la charge, se fit grave comme un douloureux chant de mort. C'est qu'il songeait au prix de la victoire, à ces milliers de braves et beaux garçons qui reposent pour toujours sur le champ doublement sacré où, dans un élan puissant comme une tempête, ils ont sauvé la patrie.

« La victoire de la Marne, reprit-il, est un des plus beaux faits militaires connus. Paris anéanti, nos armées disloquées, qui sait si nous aurions pu nous ressaisir ! Le « redressement » de ces 700 000 hommes qui reculaient depuis douze jours et qu'un simple appel du chef suprême a lancés à la mort et au triomphe est peut-être la plus belle page de notre histoire.

« Et cependant la France n'a pas célébré ces journées glorieuses ! Pourquoi ? On raconte que, le soir de la grande victoire de Fleurus, Marceau écrivit à sa sœur : « Ne parlez « pas de mes lauriers, ils sont trempés de sang humain (2). » Le soir du 12 septembre, quand la Capitale se vit sauvée, une immense gratitude monta de tous les cœurs vers nos chefs, vers l'armée héroïque, et Paris s'apprêta à fêter son salut. Mais, sur un mot de Joffre, on s'arrêta. Le sau-

(1) Le plus grand des orateurs grecs. Il s'empoisonna pour ne pas tomber aux mains des ennemis.

(2) Marceau, général à vingt-sept ans, est une de nos plus pures gloires nationales. Chevaleresque, doux aux humbles, généreux, il a personnifié le génie humain de la France.

veur de la France écrivit : « N'illuminez pas, il y a trop de « morts ! »

« Ah ! mes enfants, sentez-vous la beauté de cette défense ? Comprenez-vous que ces paroles, belles comme la victoire elle-même, rehaussent encore à nos yeux le général Joffre et le général Galliéni qui s'y est associé ?

— Il me semble que je le vois, dit Jean. Par la victoire de nos armes, la race française a affirmé son intrépidité, son amour de la patrie et de l'indépendance. Et, en défendant de se réjouir publiquement, Joffre révèle le cœur généreux de la France, qui, tout en faisant au droit et à la liberté les sacrifices nécessaires, s'ennoblit encore en pleurant ses morts.

— C'est bien cela, mon enfant : « Douce France, dit un « poète, douce France peut donner tout son sang à la guerre « mais ne pas l'aimer... » Et comme nos soldats l'ont noblement donné, leur sang, comme ils l'ont gaiement versé pour leur chère patrie ! On citerait des milliers de héros que l'on serait au-dessous de la vérité ! Tous, tous, il faudrait les citer, les honorer ! Mais leur gloire grandit encore d'être obscure et anonyme ! C'est le sergent Jacobini qui, brusquement entouré et désarmé par les Allemands déguisés en Anglais, crie à ses hommes : « Tirez, les amis ! ce sont des « Boches !... » Par miracle, il n'est pas atteint. Ne vous semble-t-il pas entendre le cri de votre glorieux compatriote d'Assas : « A moi ! d'Auvergne, voilà l'ennemi ! »

« C'est, à Villers-sur-Marne, un jeune fantassin blessé qui sauva un peloton du 12e hussards. Celui-ci s'avançait en reconnaissance et croyait l'ennemi bien loin. Le blessé, dissimulé dans un champ de betteraves, voyait à deux pas les mitrailleuses allemandes. Alors, se dressant sur ses coudes brisés, il crie aux Français : « Demi-tour... mitrail-« leuses ! » Le peloton fait volte-face pendant qu'une rafale de balles foudroie l'héroïque soldat.

« A Sommesous (1), Foch voit descendre des hauteurs deux des plus fameux régiments de grenadiers boches, de vrais colosses. « Il faut, dit-il à ses Bretons du onzième « corps, il faut me culbuter ces gens-là ou se faire tuer sur « place. »

(1) Près de Sézanne. L'armée Foch fut là en danger le 8 septembre.

« — Bien ! » répondent simplement les Bretons. Et c'est la ruée, le choc effroyable. Sous la furieuse charge, sous l'élan farouche des petits fantassins, on voit bientôt ces soldats d'élite jeter leurs fusils et s'enfuir, pris de panique.

« Les généraux enflamment l'ardeur de leurs hommes par de splendides proclamations. Sur le mémorable champ de bataille de Montmirail et Champaubert (1), Franchet d'Esperey rappelle à ses troupes les victoires de nos an-



(Serv. photogr. de l'armée.)
Les marais de Saint-Gond, où les Allemands subirent une retentissante défaite.

cêtres sur les Prussiens de Blücher. Maunoury, qui est partout à la fois, soutient ses héroïques soldats par l'annonce des succès des autres armées. Castelnau, dont un second fils tombe au champ d'honneur, ne prend que le temps de le baiser au front et revient parmi ses officiers.

« Entre les chefs se révèle une belle solidarité. Que nous sommes loin des jalousies de 1870 ! Avec l'unique souci de vaincre, ils s'entr'aident, s'envoient des troupes, fraternisent dans la victoire sans chercher à attirer à soi le succès. Rien n'est plus beau ! Nous, le IVe corps, nous

(1) Victoires de Napoléon en 1814 pendant la campagne de France. Une colonne commémorative fut élevée à Montmirail Cent ans après, un obus allemand a frappé et endommagé cette colonne.

avions à regret quitté Sarrail le 8 septembre pour aller soutenir l'armée Maunoury. Nous sautons du train sur le champ de bataille et faisons de notre mieux.

« C'est là que le 2e régiment *bis* de zouaves enlève Étrepilly à la baïonnette, que les chasseurs enlèvent Acy-le-Multien sous un déluge d'obus. Là je vis un de mes hommes, un Parisien, ramper quatre heures durant sous une pluie de balles pour aller relever un camarade blessé. Il le plaça sur son dos et, rampant de même, mit plus de huit heures pour le ramener dans nos lignes. Je l'ai fait citer à l'ordre du jour.

« C'est là enfin que, le 10 au soir, alors que nous étions, ivres de joie, à la poursuite de l'ennemi, un grand diable de grenadier, un colosse, me cassa le bras d'un coup de sabre, tandis qu'il avait déjà mon épée dans la gorge. Après avoir fait ce beau coup, il tomba mort. Et moi j'eus la douleur de ne pouvoir assister au triomphe complet de nos armes.

« Mais, hélas ! on s'arrêta bientôt. Le surlendemain, les Allemands se terraient dans des tranchées préparées sur l'Aisne, et nous, épuisés, n'ayant plus de troupes fraîches, devions renoncer à la poursuite. Du moins, la route de Paris était-elle désormais interdite à l'Allemagne et le rêve de domination mondiale du Kaiser aussi complètement anéanti que celui de Napoléon le fut à Leipzig. C'était le premier triomphe de la civilisation sur la barbarie, du droit sur la force. L'Allemagne pourra désormais soudoyer et lancer contre nous des nations aussi barbares qu'elle, elle sera vaincue (1). »

L'officier se tut et se leva. Aussitôt maîtres et élèves l'entourèrent et le remercièrent. Puis M. Carlier l'emmena chez lui, où l'attendait un cordial déjeuner en famille.

(1) L'officier fait allusion à la Turquie, qui, soudoyée par l'Allemagne, déclara la guerre à l'Entente le 3 octobre 1914.

CHAPITRE XLII

Douces soirées en famille. — Ce que Lucie doit à sa Patrie. — Beauté de la langue française.

Mon cœur est plein des douleurs de la [France ;
Jusqu'en ces lieux déserts, dans l'ombre et [le silence,
De la Patrie en deuil, le malheur me [poursuit.

Musset (sur Jeanne d'Arc).

La petite Lucie, dont la santé s'améliorait un peu, allait maintenant en classe avec son amie Louisette. Toutes deux s'y montraient excellentes élèves et charmantes compagnes. Mais les plus doux moments pour Lucette étaient encore ceux qu'elle passait avec sa mère adoptive, qu'elle chérissait tous les jours davantage. Assise à ses pieds sur un petit tabouret, elle aimait tricoter en causant.

Elle aimait bien aussi les soirées sous la lampe familiale. Le couvert desservi, le fameux tapis placé sur la table, chacun s'absorbait dans son travail, et il régnait un grand calme. La besogne finie, on causait, et, de même que chez elle autrefois, l'enfant formait son intelligence et son cœur, apprenait mille bonnes choses.

Un soir, elle lisait avec une attention soutenue l'histoire de Jeanne d'Arc, qui était son héroïne préférée.

Tout à coup, elle poussa un long soupir qui fit lever la tête à tout le monde.

« Qu'y a-t-il, ma chérie ? dit Jean, qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Oh ! fit l'enfant, que je voudrais lui ressembler ! que je voudrais sauver la France comme elle ! »

On sourit, et M. Carlier lui dit : « Ce serait un peu plus compliqué aujourd'hui ! Heureusement que chacun de nos soldats porte en lui l'âme même de Jeanne d'Arc. Comprends-tu comment ?

— Oh ! non, c'est trop difficile !

— Pas du tout, et tu vas voir que tu le sais très bien.

Qu'admires-tu le plus dans la vie de ton héroïne?

— J'admire surtout qu'elle ait eu le courage d'aller trouver le roi, de se mettre à la tête des gens d'armes, de les conduire à la bataille.

— Et où puisait-elle ce courage, cette force d'agir comme un homme, comme un grand capitaine, d'affronter les dangers ?

— Je pense que c'était dans l'amour de la France.



Assise à ses pieds sur un tabouret, elle aimait tricoter en causant.

— Eh bien ! précisément voilà le plus merveilleux de la vie de Jeanne d'Arc. Elle a eu pitié du royaume de France, elle a aimé la France, et ne pouvait voir, sans souffrir, couler le sang d'un Français.

— Mais !... dit l'enfant tout étonnée...

— Oui, reprit M. Carlier, je te comprends, tu es surprise, tu trouves cette pensée naturelle et non merveilleuse ? Tu estimes que nous avons tous ces mêmes sentiments ? Et ceci est exact. Mais, dis-moi ? pourquoi aimons-nous tant la France ?

— C'est parce qu'elle est notre patrie, c'est-à-dire notre mère, et que nous lui devons tout ce que nous sommes.

(Cliché Neurdein.)

La statue de Jeanne d'Arc, qui se dresse devant la cathédrale de Reims et qui, pendant tout le bombardement, n'a pas été touchée par les obus.

— Eh bien ! à l'époque de Jeanne d'Arc, la France n'était pas une vraie patrie, parce qu'aucun lien d'amour n'unissait les Français. Les paysans menaient la vie la plus misérable, ils mouraient de faim, parfois abandonnaient leurs femmes, leurs enfants, se faisaient voleurs sur les routes ; le pays était ravagé, aucune récolte ne pouvait se faire et de terribles maladies décimaient les villes et les campagnes. La première, Jeanne eut pitié de ce royaume si misérable, la première elle l'aima, la première elle offrit volontairement sa vie pour le sauver, après avoir, dans le secret de son cœur, préparé son sacrifice pendant six ans. C'est de cet amour qu'est née la patrie française. N'avais-je pas raison de dire que chaque soldat français a l'âme d'une Jeanne d'Arc ? Chacun n'a-t-il pas pitié de voir la France en danger ?



Corneille, célèbre poète tragique : auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*.

— Bien certainement.

— Mais, réfléchis encore un peu. N'y a-t-il pas dans notre amour pour la patrie quelque chose de plus ? un sentiment que ne pouvait pas éprouver Jeanne d'Arc ? Tu ne trouves pas? Répète ce que tu as répondu tout à heure. Pourquoi aimes-tu ta patrie ?



Jean Racine, célèbre poète tragique français : auteur d'*Andromaque*, *Britannicus*, *Esther*, *Athalie*, etc.

— Parce qu'elle est une mère pour moi et que je lui dois tout ce que je suis... Ah ! je comprends ! Notre amour est fait encore de reconnaissance. Oh ! je me souviens que ma chère maman m'expliqua cela un jour que j'avais à faire

une page d'écriture avec ces mots : « Je dois tout à ma « patrie. »

— Que te dit ta maman, Lucette ? Explique à Pierre, qui ne le sait pas, ce que veut dire ce mot *tout.* »



La Fontaine, célèbre fabuliste français.

Lucette sourit à Pierre, qui prit l'attitude d'un écolier attentif.

« Eh ! bien, monsieur Pierre, je vais vous apprendre tout ce que je sais. Ce ne sera pas long. D'abord, je dois à ma patrie d'avoir de bons parents qui nous rendent si heureux. Je veux dire, ajouta-t-elle en soupirant, qui nous rendaient si heureux !... Car, s'ils sont si bons, c'est qu'eux-mêmes ont reçu de leurs parents et, ainsi de suite en remontant bien loin dans notre famille, beaucoup de qualités communes à tous les Français et qui leur viennent de la France elle-même. Car la France est depuis longtemps une grande nation dont l'histoire est très belle, et c'est un grand honneur que d'être Française. Je ne comprenais pas très bien cela, mais, pour me l'expliquer, maman m'a demandé si je préférerais appartenir à une famille de voleurs plutôt qu'à la mienne. Alors j'ai compris. Et vous, Pierre ?



Molière, poète comique français, auteur des *Précieuses ridicules*, de *Tartufe*, du *Misanthrope*, de *l'Avare*, etc.

— Moi aussi, fit Pierre d'un ton sérieux. Est-ce tout ce que nous devons à notre patrie ?

— Oh ! non ! Nous lui devons les lois qui nous protègent, les écoles où tout le monde s'instruit, la nourriture, tous nos biens enfin ! Et j'oubliais la liberté, le bien le plus précieux.

— Et tu oublies encore autre chose, Lucette, un bien

immense, incomparable, que tous les peuples nous envient.

— Je ne trouve pas du tout, dit l'enfant.

— Eh bien ! c'est notre langue, la langue française, la plus belle du monde.

— Comment cela ?

— Parce qu'elle est la plus claire, la plus nette, celle que l'on comprend le plus facilement. Et c'est tellement vrai que les nations emploient notre langue quand elles ont à causer de leurs intérêts communs. Un pays dont la langue est parlée dans beaucoup de nations étrangères a une grande influence dans le monde, et ceci encore est si vrai que, pour assurer sa domination chez ses alliés, l'Allemagne lenr ordonnait tout d'abord de faire apprendre l'allemand dans leurs écoles et que, en Alsace, leur premier acte, en 1871, fut de défendre de parler le français.

— Et ce fut bien en vain, m'a dit grand-père.

— Précisément parce que les Alsaciens aimaient la France. Ils sentaient, et les Allemands aussi, que c'était la meilleure façon de manifester leur amour pour la patrie perdue. C'est une si grande gloire que d'appartenir à la race qui a produit des écrivains immortels comme Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Voltaire et tant d'autres ! Aussi, mon enfant, est-ce pour un Français une véritable honte que de ne pas parler correctement sa langue. C'est être un mauvais citoyen aussi, indigne de jouir des bienfaits de sa patrie et de la gloire qu'elle a acquise au cours des siècles. Comprends-tu donc, à ce sujet, les devoirs des écoliers ?

— Oh ! oui, dit la fillette. Nous devons étudier avec soin les règles de la grammaire française, nous appliquer à parler et à écrire correctement, apprendre beaucoup de belles pages écrites par les grands écrivains français. J'ai justement à apprendre pour demain une fable de La Fontaine. Je vais m'appliquer plus que jamais. »

CHAPITRE XLIII

Pourquoi la France combat. — L'idéal français.

C'est le propre de la race française qu'elle veut se sacrifier non pour des intérêts matériels, mais pour des idées.

Ed. Herriot, sénateur, maire de Lyon.

C'était par un de ces après-midi d'avril où l'on grille parfois sous un soleil trop vif, et où, la minute d'après, on reçoit une ondée dont les gouttes semblent rire dans les rayons lumineux. Les beaux platanes de la cour bourgeonnaient à peine, mais l'air devenait plus doux, et Mme Carlier, qui aimait, pour les enfants anémiés, ces bains d'air et de soleil, leur avait conseillé de travailler sous la galerie couverte mais largement aérée et baignée par les vivifiants effluves venant des Causses. Quelques camarades de Jean s'étaient joints à lui, et Louisette était venue retrouver sa petite amie, avec qui elle tricotait une paire de chaussettes pour Pierre.

L'après-midi paraissait devoir se passer ainsi en causeries et en études quand M. Carlier, une canne à la main, apparut à l'extrémité de la galerie.

« Mes enfants, cria-t-il, je vais à Cauvallat pour voir les travaux de l'hôpital belge. Qui m'aime me suive ! »

Et tous l'aimaient, sans doute, car tous se levèrent joyeusement.... Cauvallat était une belle propriété située à un kilomètre de la ville, où l'autorité militaire installait un hôpital destiné aux malades belges. Trois cents convalescents devaient être reçus dans la maison admirablement disposée à cet effet. Les Viganais savaient ce que la France doit à la Belgique, et ils se préparaient à faire un accueil chaleureux à nos frères du Nord.

Tout en causant des nouvelles du jour, M. Carlier et ses élèves marchaient, réglant leurs pas sur celui des deux fillettes qui trottinaient menu à côté d'eux.

A la sortie de la ville, ils croisèrent deux ouvriers qui serrèrent la main au maître de leurs enfants.

« Quoi de nouveau au front ? dit l'un d'eux en désignant de l'œil le journal qui sortait de la poche de M. Carlier.

— Ça va toujours bien, répondit celui-ci. Nos soldats se battent dur et souffrent, mais leur courage est à la hauteur des circonstances.

— Ah ! fit l'ouvrier en hochant la tête, ils sont bien forts les autres ! Ils en ont des hommes et des canons !

— Des hommes, c'est vrai, plus que nous, et il faudra y penser désormais; des canons, nous en aurons bientôt autant qu'eux, mais ce que nous avons, et qu'ils n'ont pas, mes amis, c'est la force due à la valeur morale de notre cause.



(Dessin de Léandre.)

Voyez-vous ce sinistre empereur, qui osait dire que la destinée de l'Allemagne tracée par Dieu est de dominer le monde ? Ce saisissant dessin le montre accablé sur son trône, tenant une torche d'incendiaire, les mains dégoutantes de sang, tandis qu'à ses pieds s'étale un peuple de cadavres et qu'au loin se profilent les ruines des églises qu'il a détruites.

— La valeur morale de notre cause ? dit l'ouvrier d'un ton interrogateur.

— Oui, et vous allez me comprendre tout de suite, car vous savez tout cela sans vous en douter, comme tous les Français le savent.

« Seulement nos soldats le sentent aujourd'hui encore plus vivement que nous. Demandez au plus ignorant d'entre eux pourquoi il se bat. Il vous répondra qu'il se bat et qu'il est prêt à mourir pour que la Force ne prime pas le Droit, pour que nos idées de bonté, de générosité, de justice, d'honneur, de droit, de respect et d'amour de l'humanité triomphent dans le monde. L'ensemble de toutes ces idées, c'est ce qu'on appelle notre idéal, l'idéal français. Comment le trouvez-vous ?

— Nous le trouvons sublime.

— Eh bien ! voici maintenant l'idéal de l'Allemagne : le Droit c'est la Force. Il n'y a pas de droit humain, il y a le droit allemand. La destinée de l'Allemagne, tracée par Dieu, est de dominer le monde. La bonté, la fraternité, la justice sont une faiblesse. La marque de la supériorité, c'est la dureté de cœur ; le moyen de gouverner l'univers, c'est l'épée.

— Mais si les Allemands pensent tous ainsi, cela ne doit-il pas les rendre forts sur le champ de bataille ?

— Oui, tant qu'ils sont vainqueurs. Mais la force brutale s'use, et dès qu'elle faiblit, l'ambition et l'orgueil faiblissent aussi rapidement chez les soldats, car ces sentiments sont surtout des sentiments de chefs, de grands chefs, qui ont intérêt à être victorieux, à faire des conquêtes. Or, les troupes allemandes croyaient être à Paris trois semaines après la déclaration de guerre. On leur avait dit que le peuple de France était un peuple pourri, que rien ne résisterait à la force des Allemands, qu'ils se gorgeraient de vin et trouveraient un butin formidable, qu'ils feraient dans Paris des fêtes magnifiques et reviendraient tous riches chez eux... Vous savez ce qu'il est advenu de tous ces beaux rêves, sur la Marne d'abord, sur l'Yser ensuite. Croyez-vous que leur orgueil a reçu une leçon convenable ? Certes leur force est encore immense, mais ils se croyaient invincibles, et ils ont déjà perdu cette foi qui était leur seul idéal.

« Nos généraux ne parlent à leurs soldats ni de butin ni d'intérêts matériels. Ils leur disent : « Vous êtes les soldats « du droit, de l'honneur, de la justice, de la fraternité. Si vous « étiez vaincus, la civilisation rétrograderait de plusieurs « siècles. Mais vous sauverez la France, l'humanité, la civili« sation, parce que vous puisez votre force dans le plus noble « idéal humain et que cette force ne s'use jamais. »

« Nos soldats ne sont pas surpris de ces paroles. Elles résonnent dans leur cœur comme s'ils les connaissaient déjà. Ils les ont, en effet, entendues dès leur naissance et les ont sucées avec le lait maternel ; elles font partie de leur âme et ils trouvent naturel de mourir pour ces idées. Écoutez la suprême recommandation que fait à sa femme, la veille de sa mort, un humble cuisinier ignorant, Georges Belaud : « Et surtout tu diras à mon fils, quand il sera grand, que son « père est mort pour lui ou, tout au moins, pour une cause

« qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir. » N'est-ce pas que ces paroles sont belles et dignes d'être conservées comme l'un des plus beaux monuments de la gloire nationale ? C'est parce que tous nos soldats pensent ainsi qu'ils sont invincibles. Et ce sont là aussi les raisons de l'union sacrée qui règne au front comme à l'intérieur du pays. »

M. Carlier se tut. Les élèves étaient suspendus aux lèvres de leur maître. Les deux hommes écoutaient toujours. Ils étaient revenus sur leurs pas et marchaient avec les promeneurs. Jean et Lucie se regardaient, plus émus encore que leurs camarades, car il leur semblait entendre la chère voix de leur père dans la bouche de qui les mots d'honneur, de liberté, de bonté, leur paraissaient si nobles.



On apercevait déjà, encadrant la porte de l'avenue, deux immenses drapeaux.

« Oui, dit enfin l'un des deux ouvriers, vous avez raison, monsieur ; tout ce que vous dites là est très beau, mais il me semble que je le savais déjà. Et je le sens bien ! La force que nos hommes puisent dans la valeur morale de la cause qu'ils défendent est plus grande que la force matérielle. Mais nous vous laissons, cher maître, merci. Avec vous, on a toujours un peu de réconfort. Voilà Cauvallat, les enfants ! »

En effet, on apercevait déjà, encadrant la porte de l'avenue et dominant la vallée, deux immenses drapeaux : le drapeau belge et celui de la Croix-Rouge.

Devant l'héroïque étendard, d'instinct, chacun salua. Puis M. Carlier, désignant du regard les trois couleurs déployées par la brise : « Hein ! dit-il à ses auditeurs, en voilà aussi qui ont préféré les idées aux intérêts matériels ! Et la meilleure preuve de la force de l'idéal n'est-elle pas dans ce fait que le monde entier admire la petite Belgique vaincue et méprise la puissante Allemagne qui l'a terrassée ? » Sur ces mots, les hommes se serrèrent la main et l'on se sépara.

CHAPITRE XLIV

Pourquoi la France combat *(suite)*. — Sa tradition d'humanité.

Après cette guerre il faudra que es nations élèvent un panthéon (1) *des peuples portant cette inscription : « A la France, les Patries reconnaissantes ! »*

Fullerton (célèbre journaliste américain).

M. Carlier et ses élèves entrèrent dans l'avenue et virent aussitôt venir à eux un officier belge, qu'ils saluèrent. C'était un homme grand, blond, vêtu d'un uniforme kaki à ceinture de cuir, coiffé d'une large casquette plate de même couleur. Il serra cordialement la main du directeur, qu'il connaissait, et souhaita la bienvenue à tous.

« Vous venez voir notre installation ? dit-il en un français très pur, mais avec un accent qui fit battre le cœur des deux exilés ; c'était en effet un écho de leur pays.

— Oui, répondit M. Carlier. Où en êtes-vous ?

— Ça marche bien. Nos hommes seront là comme coq en pâte.

— Ils l'auront bien gagné ! » fit Jean à mi-voix.

Le capitaine tourna brusquement la tête.

« Qui a parlé ? » demanda-t-il.

Jean lui sourit doucement, se désignant ainsi, puis ajouta, dans le patois vallon commun aux populations rurales du Nord : « Comme nous sommes loin de chez nous, n'est-ce pas ? Reverrons-nous jamais nos champs de lin et nos herbages ? »

L'officier se pencha vers le jeune homme et l'embrassa, ainsi que Lucie et Louisette, qu'on lui présenta aussitôt.

« Confiance et courage, mon enfant, dit-il. Vos soldats et les nôtres travaillent pour nous tous. Ils délivreront vos plaines et ma Belgique. Encore un peu de patience. Vous retrouverez vos parents, et moi ma vieille mère, ma vaillante mère qui m'attend à Mons.

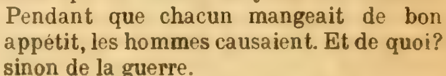
— A Mons ! nous sommes tout à fait voisins. Je suis de Varolles. Et je vous présente notre père adoptif. »

(1) Temple consacré à tous les dieux. Panthéon : monument de Paris affecté à la sépulture des grands hommes.

Le capitaine serra énergiquement la main de l'instituteur.

« Oh ! dit-il, le cœur des Français est vaste à contenir un monde. Il n'y en a pas sur la terre de plus généreux, de plus désintéressé. Mais venez, mes amis, je vais vous faire visiter la maison. »

Avec admiration, les enfants et leur maître parcoururent les salles propres, claires, aérées, ripolinées de blanc, la salle de bains, l'infirmerie, les salles de jeux et de lecture, le parc aux frais sous-bois... Ils furent ravis et remercièrent chaleureusement leur cicerone. Celui-ci leur fit servir ensuite une collation qui fit briller les yeux des enfants.



Pendant que chacun mangeait de bon appétit, les hommes causaient. Et de quoi? sinon de la guerre.

« Oui, dit l'officier, c'est une guerre atroce, c'est une guerre épouvantable. Jamais la civilisation et la barbarie ne s'étaient heurtées de pareille façon. Et cependant l'histoire de la France est presque entièrement faite de ces luttes en faveur de la liberté, de l'humanité... »



Jules Michelet, célèbre historien français.

Le capitaine fut interrompu par le soubresaut que fit un grand élève.

« Oh ! j'ai oublié d'apprendre ma page de récitation pour demain ! »

Tout le monde se mit à rire, et l'instituteur expliqua pourquoi les paroles de l'officier avaient rappelé son oubli à Georges. C'est que le morceau qu'il devait apprendre était cette belle page de Michelet où le grand écrivain parle de la tradition d'humanité de la France.

« Mais, je l'ai dans ma poche ! s'écria Georges.

— Eh bien ! mon enfant, dit l'officier, lisez-nous les lignes qui vous ont le plus frappé, celles que vous avez trouvé le plus belles. »

Et Georges lut : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel... Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah ! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices, irait au genou d'un enfant ! »

« Ce sont bien, en effet, dit M. Carlier, les mots qui

résument le mieux la pensée de l'auteur. Mais de quels sacrifices parle Michelet ? Lequel d'entre vous serait capable de parcourir à grands traits l'histoire de la France pour nous montrer qu'elle s'est bien souvent battue pour la cause du genre humain ? »

Les élèves se regardèrent entre eux, puis tous les yeux se fixèrent sur Jean. Celui-ci rougit un peu, mais répondit de bonne grâce :

« Je ne vois en ce moment que quelques faits très saillants. Je vois la France au secours de la Pologne quand la Prusse, la Russie et l'Autriche préparaient son démembrement. Je la vois aussi en 1778, au secours des provinces anglaises d'Amérique, et me souviens que c'est une grande victoire de la flotte française qui a décidé de l'indépendance des États-Unis. Je vois ensuite sous Charles X le peuple français pousser son roi à s'allier avec l'Angleterre et la Russie pour aider les Grecs à conquérir leur liberté. Enfin, en 1859, c'est encore la France qui, en s'alliant avec Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne et Piémont, délivra l'Italie du joug des Autrichiens et contribua à créer l'indépendance et l'unité italiennes.

— Tout cela est exact, dit M. Carlier. Ces faits, qui paraissent isolés, relèvent d'une même cause : les principes humanitaires de la France. Mais il faut voir aussi l'influence qu'elle a exercée dans le monde par son esprit aimable, sociable, généreux. C'est elle qui a proclamé les droits de l'homme, affranchi la première les esclaves, répandu les idées de liberté, d'égalité, de fraternité entre les hommes et entre les peuples. Quand elle est vaincue, l'humanité entière souffre de ses défaites. Mais elle puise dans ses malheurs une grande puissance de relèvement, parce que c'est alors qu'elle sent le mieux son âme véritable et qu'elle n'a pas le droit d'être vaincue, car sa liberté est nécessaire au monde.

— Et aujourd'hui encore, ajouta l'officier belge, pourquoi la France a-t-elle pris les armes ? Certes, c'est d'abord pour délivrer sa terre envahie et souillée. Mais surtout, comme l'a dit un de vos ministres, « parce qu'elle a à charge le destin des petits peuples opprimés », de mon pays, la fière et malheureuse Belgique, de l'héroïque Serbie et aussi de son Alsace-Lorraine, arrachée à ses flancs depuis un demi-siècle et qui lui tend les bras. La cause

des malheureux est sa cause, elle préfère souffrir que faire souffrir (1), elle respecte le faible plus que le fort, et la plus grande gloire d'une nation est d'être son alliée et son amie, car plus on se rapproche de son âme, plus on se sent humain. Ah! mes enfants, soyez fiers de votre patrie et tâchez d'être dignes d'elle.

— Vive la France ! s'écrièrent d'une seule voix tous les enfants.

— Oui, vive la France, répartit l'officier en portant la main à la visière de sa casquette, vive la France! car de sa vie dépendent la vie et le bonheur de l'humanité, car sans toi, France, comme dit le poète italien : « sans toi, le monde serait seul ».

CHAPITRE XLV

Une promenade scolaire. — « La course à la mer » et la bataille des Flandres.

Sur les bords de l'Yser, de Nieuport à [Dixmude,
Vous fûtes des héros; mais c'est votre [habitude.
Vous volez à l'attaque en chantant des [refrains.

Jean Quenehen (poète breton).

Le mois de mai était enfin venu, et la campagne ressemblait à un immense verger en fleurs. Il n'y a pas de meilleure saison que le printemps pour le travail et pour le jeu. Aussi l'école était-elle plus que jamais une vraie ruche en activité. Mais, les jours de congé, quelles bonnes promenades on faisait dans les champs et comme l'herbier de l'école s'enrichissait de plantes précieuses !

Un jeudi que maîtres et élèves herborisaient à qui mieux mieux sur les pentes d'une colline fleurie, un ohé ! retentissant se fit entendre sur la route au pied de la montée.

(1) Jules César prononça ces paroles, qui révèlent l'âme généreuse de nos ancêtres les Gaulois : « Vercingétorix a été désarmé par la pitié. »

Les botanistes mirent leurs mains en abat-jour et virent un soldat, un zouave, qui leur faisait d'en bas des signes d'amitié.

« Eh ! mais c'est notre brave Robert ! » dit le directeur, pendant que Pierre s'élançait au devant du soldat, son camarade de classe, et lui serrait affectueusement les mains.

Le « zouzou » salua tout le monde, puis il regarda son ancien maître avec affection.

« Je vous cherchais, lui dit-il. Mme Carlier m'a invité à



(Cliché Bernheim, Nîmes.)

Le pont de Lacroix, tout près duquel notre petite troupe herborisait.

prendre le café ce soir, mais j'avais hâte de vous serrer la main.

— Je vous croyais sur l'Yser, dit l'instituteur.

— J'en arrive et j'y retourne. On nous a expédiés, deux camarades et moi, pour convoyer vers là-haut quelques vagons de bétail.

— C'est la première fois que tu viens ? demanda Pierre.

— Mais oui ! dix mois de campagne ! Pas un accroc, pas un jour de maladie ! Jamais je ne m'étais si bien porté.

— Et le *cafard* ? dit Georges.

— Le cafard ! Est-ce qu'on a le temps ? Ah ! mon garçon ! il y a de la besogne là-haut ; mais ça fait tout de même plaisir de revoir le pays.

— Rentrez-vous en ville avec nous ?

— Non, cher maître, j'ai quelques visites à faire aux environs. A ce soir...

« Je connais Robert, dit Mme Carlier à Lucette dès qu'on eut dîné. Il va mettre les bouchées doubles pour être vite là. Pressons-nous de desservir et de faire le café. »

Effectivement, quelques minutes après, la bonne figure du jeune zouave s'épanouissait à la porte de la salle à manger. De nouveau on se serra les mains, puis Robert, humant l'air de toutes ses forces, dit : « Ça sent le *jus*, le bon *jus*. »

— Est-ce qu'il est bon dans les tranchées, demanda Pierre ?

— Pas autant que celui-ci, répondit le soldat en dégustant sa tasse ; mais son arrivée est un des meilleurs moments de la journée.

— Où êtes-vous en ce moment ? s'enquit M. Carlier.

— Entre Nieuport et Ramscapelle. Devant nous, l'Yser qu'*ils* ne passeront pas ; derrière nous, Dunkerque, où *ils* pourront tuer des civils avec leur pièce à longue portée et leurs *tauben* mais qu'ils n'auront jamais ; sur la gauche, la mer où la flotte alliée donne du fil à retordre aux sous-marins d'Ostende ; sur la droite, les camarades et les Anglais qui tiennent bon. *Ils* peuvent y venir. D'ailleurs, depuis la grande « frottée » d'automne, *ils* ont rabattu de leur audace, et nous sommes à peu près immobiles à nous regarder en chiens de faïence.

— Tu en étais, de cette « frottée » ? demanda Pierre.

— J'en étais, et je vivrais mille ans que je n'en perdrais pas le souvenir.

— Tu as été de la « course à la mer » et des batailles des Flandres ?

— J'étais de l'armée Maunoury qui s'est heurtée, dès le 15 décembre, à la solide ligne de tranchées aménagées en temps de paix par l'ennemi, qui s'y était terré. J'espère qu'après la victoire on aura l'œil sur les achats de terrain et sur les carrières creusées et bétonnées chez nous par les Allemands. Enfin, passons.

« Joffre comprend tout de suite que l'ennemi projette de nous déborder sur la gauche pour retrouver par Arras la route de Paris. Il décide alors d'essayer de le tourner à son tour et, dans cet effort gigantesque, l'ennemi et nous allongeons notre front jusqu'à la mer du Nord. C'est nous qui avons gagné cette course à la mer.

— Et ensuite ? demanda Jean, qui était suspendu aux èvres du soldat.

— Ensuite c'est une bataille d'un mois en deux actes : premier acte, l'Yser ; deuxième acte, Ypres. Je ne sais si jamais l'histoire en verra de pareilles (1). Quand nous arrivâmes sur l'Yser, ce fut pour soulager les héroïques défenseurs de Dixmude, les « Demoiselles au pompon rouge ».

— Pas possible ! s'écria Lucie, il y avait des demoiselles?

— Oui, de terribles demoiselles, à qui on avait demandé de tenir quatre jours contre un ennemi cinq fois supérieur et qui ont tenu trois semaines. 6 000 contre 30 000 ! C'étaient les fusiliers marins, mon enfant ! Ils sont si élégants avec leur joli béret au pompon rouge que les Allemands les appellent « les Demoiselles ». Ils étaient frais, les pompons rouges, quand, après cette héroïque résistance, on céda Dixmude réduit en un tas de pierres ! Quand un major prussien, fait prisonnier, apprit que ces héros n'étaient que 6 000, il se mit à pleurer et s'écria : « Ah ! si nous avions su (2) ! »



Un fusilier marin sur le pont d'un navire.

« Mais nos renforts n'arrivant que lentement, et la ligne de l'Yser étant en danger, les Belges inondèrent le terrain occupé par les Allemands. Ce fut une surprise terrible pour l'ennemi, obligé d'évacuer ses positions en laissant de nombreuses pièces enlisées. Et l'inondation monta si vite que des centaines d'hommes furent noyés.

« Alors, pendant quinze jours, nous eûmes à subir les ruées formidables des Allemands essayant de passer quand même. On les voyait s'avancer sur les chaussées en masses serrées, compactes, huit hommes de front sur vingt files de profon-

(1) Nous avons eu depuis la bataille de Verdun, qui a surpassé en violence tout ce que l'on pouvait imaginer.

(2) La gloire de la défense de Dixmude revient à l'armée belge au même titre qu'à nos fusiliers marins. Six compagnies du 11e de ligne belge, commandées par l'héroïque lieutenant-colonel Leestmans, se sont immortalisées dans cette défense mémorable.

deur. Ils savaient que le Kaiser était là, tout près, pour assister à leur triomphe. L'ordre était terrible et décisif : « Passer, prendre Calais coûte que coûte ». Ah ! mes amis, quel carnage les canons belges, anglais et les nôtres ont fait de ces masses épaisses ! C'est indescriptible ! Leurs armées fondaient à vue d'œil, et il en venait toujours et toujours. Nos pièces, montées sur des radeaux, les prenaient de flanc, par derrière, les harcelaient sans cesse. Au 30 octobre, enfin, vaincus, ils renoncèrent à passer l'Yser. Dans leur rage, ils bombardèrent Furnes comme, après la Marne, ils avaient bombardé Reims, et ils portèrent leur effort plus au sud, entre Ypres et la Lys.

— Mais ici, dit Pierre, Foch les reçut très aimablement.

— Très aimablement, comme tu dis, et par cette manière aimable de leur tenir tête pendant quinze jours et de leur mettre 150 000 hommes hors de combat, le général Foch a acquis une réputation qui ne périra jamais. Le 15 novembre, la rive gauche de l'Yser était nettoyée d'Allemands, et le Kaiser, fou de rage, mesurant l'étendue de son désastre, quittait le front sans dire un « au revoir » à ses généraux.

« La route de Paris lui était interdite à jamais. »

Il y eut un silence assez long. Le jeune soldat pensait avec émotion et fierté à la glorieuse page d'histoire que notre armée avait écrite sur le front de l'Yser. Ses amis pensaient aussi aux horreurs de ces combats, à tant de jeunes vies fauchées en plein bonheur, en plein espoir d'avenir.

« Que voulez-vous ! c'est la guerre ! Il le faut ! dit le brave soldat résumant ainsi la pensée de tous. Et ce sera long et dur ! Vous savez à quels ennemis nous avons affaire ! N'ont-ils pas commis, hier encore, le plus abominable des crimes en torpillant le *Lusitania* (1) ? 1 500 voyageurs non combattants ont ainsi péri d'une mort affreuse, des centaines d'enfants et de femmes ! Voilà la nation qui voulait imposer sa culture au monde !... Mais je vous quitte, mes

(1) Bien qu'elle ait signé la convention internationale qui défend de couler les navires de commerce, l'Allemagne a fait la plus terrible guerre sous-marine. Elle a coulé indifféremment tous les bateaux que ses torpilles ont pu atteindre, même des navires-hôpitaux. Cette guerre, d'ailleurs, manqua son but qui était d'empêcher les alliés de s'approvisionner et de recevoir des troupes étrangères.

amis, je voudrais donner mes dernières heures à ma mère.

— Y a-t-il encore place dans votre sac pour une bouteille de clairette (1) ? demanda Mme Carlier.

— Pour la clairette, il y a toujours de la place. Merci mille fois et au revoir !

— Au revoir ! bonne chance et revenez bientôt !

— Après la victoire seulement. Et il la faut entière ! »

Sur ces mots, le brave garçon descendit l'escalier, sa bouteille sous le bras, en sifflant gaîment l'air immortel :

« La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière ! »

CHAPITRE XLVI

Une heureuse surprise : M. Delannoy arrive au Vigan.

Rien n'est meilleur à l'âme,
Que de faire une âme moins triste.

Verlaine (La chanson douce).

Quelques jours après la visite du brave zouzou, nos petits exilés eurent une douce surprise. C'était un jeudi matin. Attablés devant un bol de chocolat fumant, nos amis causaient.

« Que fais-tu, Jean, aujourd'hui ? demanda M. Carlier.

— Une revision de sciences et une étude d'histoire, répondit le jeune homme.

— Ne te fatigue pas, mon petit. Ton examen n'en sera que meilleur ; à moins d'un accident, tu dois être reçu. Tu es prêt ! »

Il était décidé, en effet, que Jean se présenterait avec cinq de ses camarades au brevet élémentaire. Comme chacun pliait sa serviette, le marteau de la porte d'entrée résonna bien fort, annonçant que le facteur venait de passer. D'un bond, Jean fut dehors et dégringola l'escalier. Ah ! il avait retrouvé ses bonnes jambes de jadis, le cher garçon !

(1) Vin blanc qui mousse comme du champagne. Celle de Limoux, celle de Die, celle des côtes de Bellegarde du Gard sont très renommées.

Trois mois de soins, d'hygiène, d'affection, avaient suffi à le remettre sur pied. Lucette, plus délicate et qui avait souffert plus longtemps, inquiétait encore ses parents adoptifs. Certes, elle n'était plus l'enfant hâve et décharnée que la dure Allemagne nous avait rendue. Mais elle restait maigrelette, et parfois une toux sèche déchirait sa frêle poitrine. Personne ne se désespérait cependant, car le docteur répondait de la guérison. « Le bonheur, disait-il, fera autant que mes remèdes. » Et c'était justement du bonheur qui arrivait aujourd'hui. D'ordinaire, Jean, très discret, remettait le courrier à M. Carlier sans dire un seul mot. Ce matin-là, il le lui donna en regardant avec émotion une certaine lettre qu'il tenait à part.

« Des nouvelles pour toi ? demanda-t-on.

— Non... fit-il en hésitant.... Et cependant cette écriture m'est familière. C'est singulier ! si cette lettre ne venait pas de Nîmes, je croirais qu'elle est de M. Delannoy.

— Donne vite ! » M. Carlier déchira rapidement l'enveloppe, en sortit la lettre, courut à la signature, s'écria : « C'est de lui ! » et lut d'un coup d'œil. Alors un bon sourire illumina son grave visage et, se tournant vers Lucette, il lui tendit les bras. L'enfant s'y précipita en criant sa joie, car elle avait compris comme tous que son vieil ami allait arriver.

Ce fut un moment de bonheur. M. Carlier tendit la lettre à Jean qui la lut en essuyant ses larmes. « Cher Monsieur, disait le bon vieillard, me voilà à peu près sur pied, et j'ai hâte de faire votre connaissance et de revoir nos petits à qui j'apporte de bonnes nouvelles. J'arriverai demain matin au train de dix heures.

« J'embrasse tendrement les enfants et vous serre affectueusement les mains. »

« Demain ! s'écria Mme Carlier ! Mais c'est donc aujourd'hui ! Vite, Lucette, nous allons préparer un bon déjeuner ! J'aurai besoin de toi. Puis nous irons tous à la gare. »

Lucie sourit à travers ses larmes. Elle savait bien que son aide n'allégeait pas beaucoup la tâche de sa chère maman. Mais elle comprenait que celle-ci voulait la distraire en l'occupant et abréger ainsi les trois longues heures d'attente avant l'arrivée du train.

« Il apporte de bonnes nouvelles, disait Jean. Oh ! ma Lucette ! s'il allait nous parler de nos parents chéris !

— Ce n'est pas impossible, dit Pierre. Peut-être a-t-il rencontré quelqu'un de Varolles.

— Que les heures vont être longues ! Tiens, je vais travailler, c'est le seul moyen de patienter sans fièvre. »

Mais, en dépit de sa volonté, le jeune homme ne put lire une seule ligne.

« Allons, lui dit Mme Carlier, laisse ces livres et va te promener avec Pierre. Nous vous rencontrerons à la gare à dix heures. Soyez exacts ! » ajouta-t-elle malicieusement.

Ah ! ils furent exacts ! Pierre eut grand'peine à empêcher Jean d'aller directement à la gare. Il réussit bien à l'entraîner un peu sur la route voisine, mais neuf heures et demie sonnaient à peine quand, vaincu par l'impatience de son ami, il passa avec lui sur le quai qu'ils se mirent à arpenter fiévreusement. Peu de temps après, Mme et M. Carlier arrivaient avec Lucette, toute rose d'émotion heureuse.



Avec un cri de joie, elle se jeta dans ses bras...

Et enfin, après d'interminables minutes d'attente, un long sifflement annonça le lourd convoi qui apparut et entra en gare presque aussitôt.

Au même instant, Lucie, dont les grands yeux fouillaient les portières, cria : « Je l'ai vu » et, lâchant la main de Mme Carlier, elle courut vers un vagon d'où, effectivement, descendait M. Delannoy portant une valise.

Avec un cri de joie elle se jeta dans ses bras, où l'excellent homme la serra en pleurant; puis, comme Jean accourait aussi, il enlaça le cou du jeune garçon et pressa sur son cœur les deux enfants réunis. Debout à quelques pas d'eux, les yeux mouillés, Pierre et ses parents savouraient en silence ce bonheur qu'ils avaient créé.

M. Delannoy les vit et son cœur les reconnut tout de suite. Alors, éloignant un peu de lui les enfants, il s'avança vers leurs parents adoptifs, qui s'approchèrent aussitôt, leur tendit les deux mains et leur dit :

« Comment vous remercier ! Vous avez adopté et soigné

nos petits, deux étrangers pour vous cependant ! Vous les avez aimés, et, grâce à vous, leurs parents, qui les pleurent, les reverront un jour, et les reverront en bonne santé, alors que ce bonheur sera refusé à beaucoup de mes malheureux compatriotes. Puissent mes chers amis vous remercier eux-mêmes bientôt. En attendant, je le fais de toute mon âme et désire ardemment que le bonheur que vous nous donnez retombe sur tous les vôtres.

— Merci à mon tour, dit M. Carlier. Mais, croyez-moi, ces enfants ont déjà payé leur dette, si dette il y a. Ils nous ont rendu en affection, en délicate reconnaissance, ce que nous avons fait pour eux. Et cependant nous n'avons rempli qu'un devoir.

— Oui, ajouta sa femme, qui avait déjà repris la main de la petite Lucie, un simple devoir, et bien doux, car il n'y a aucun mérite à aimer de tels enfants. Maintenant rentrons vite à la maison, où vous causerez à votre aise en déjeunant. M. Delannoy a besoin de se restaurer. »

CHAPITRE XLVII

Un bonne nouvelle. — A table.

Je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. C'est votre temps, ce sont vos soins, votre affection, c'est vous-même qu'il faut donner.

Rousseau.

On se mit en marche. Mais presque aussitôt les enfants s'écrièrent à la fois.

« Et la bonne nouvelle, monsieur Delannoy ! Quelle est-elle ?

— La bonne nouvelle ? Eh bien ! je vais vous la dire tout de suite si vous promettez de l'accueillir bien raisonnablement.

— C'est promis ; dites vite !

— Eh bien, mes chéris, votre cher grand-père, mon vieil ami, a été rendu à vos parents...

— Oh ! quel bonheur ! qui vous l'a dit ?

— Notre voisin, le brave Mouquet, évacué de chez nous

il y a cinq jours à peine et arrivé à Nîmes trois jours après. Vous savez bien que l'Allemagne se débarrasse des bouches inutiles qu'elle ne peut nourrir. Elle a donc expédié à travers la Suisse plusieurs convois de nos compatriotes, et j'ai eu la joie de revoir Mouquet à Nîmes.

— Il a vu maman et papa ? crièrent les enfants.

— Il les a vus au moment de son départ, ainsi que grand-père qu'on leur avait rendu très malade, mais qui est aujourd'hui entièrement sur pied. Vos parents vont bien, mes petits, et ne souffrent guère que de votre absence. »

Silencieusement, les deux enfants pleuraient, s'efforçant de cacher leurs larmes aux passants. Tant de souvenirs bien doux, tant d'autres bien amers montaient à leur cœur qu'ils ne pouvaient plus se contenir. « Oh ! parents adorés, pensaient-ils, quand vous reverrons-nous ! Quand serons-nous pressés dans vos bras ! Quand notre doux foyer nous groupera-t-il tous enfin autour de notre mère chérie ! Comme il y a longtemps que nous vous avons quittés ! »



Le retour de M. Muller parmi les siens.

Mme Carlier, qui sentait la petite main de l'enfant frémir dans la sienne, devina toutes ses pensées. Elle serra le frêle corps contre elle et dit d'un ton gai.

« Eh bien ! voilà de bonnes nouvelles, Lucette ! J'espère que nous allons être heureuse aujourd'hui, petite fille, et faire entendre à votre vieil ami le bon rire des anciens jours ! Allons ! nous voilà chez nous. Vite à table maintenant ! »

On s'assit aussitôt. M. Delannoy se plaça entre les deux enfants qui ne cessaient de le regarder, de se serrer contre lui, de lui poser mille questions.

Mais le vieillard ne savait pas grand'chose. Son voisin était un très brave homme, mais pauvre et ignorant, peu loquace, dont il n'avait pu tirer que ces mots : « On ne va « pas mal à l'école. M. Muller est revenu il y a un mois, et « vous pensez si M. et Mme Fontaine ont été heureux ! Ils « avaient bien besoin de ce bonheur, les pauvres, car ils

« sont toujours sans nouvelles de leurs quatre enfants.

— Et l'ennemi ? avait demandé M. Delannoy.

— Les Boches ! Eh bien ! on s'y fait. Le dernier commandant de place était un vieux qui n'était pas trop dur. En dépensant beaucoup d'argent, on mange à peu près. »

M. Delannoy se garda bien d'ajouter que les vivres étaient durement réquisitionnés à Varolles, que les habitants y souffraient beaucoup de la faim et des mauvais traitements.

« Voilà, termina-t-il, ce que m'a dit Mouquet. Puis il m'a remis une obligation au porteur de 3000 francs que votre père lui a donnée pour nous à tout hasard. Vous savez qu'il gère nos deux petites fortunes. Le brave homme était tout heureux de me rencontrer pour se décharger de son dépôt, car il avait eu bien peur de se le voir voler par les Allemands.

— Où l'avait-il caché, demanda M. Carlier ?

— Dans la doublure de sa casquette. Mon cher Fontaine lui a dit : « Vous allez en France. Il vous sera facile de faire « des recherches pour retrouver notre ami et nos enfants « s'ils ont été rapatriés d'Allemagne, comme le bruit en « court ici. Dans ce cas, je suis certain que M. Delannoy « aura cherché à rejoindre nos petits et qu'ils vivent « ensemble. Où ? je l'ignore, hélas ! Mais, grâce aux jour« naux, vous pourrez le savoir. Vous leur donnerez alors « cette valeur, qui les aidera à vivre. »

« Et, avait ajouté Mouquet, M. Fontaine a voulu me donner quelque chose à moi aussi : ce papier.

— Ce papier, dit M. Delannoy, était une valeur de deux cent cinquante francs que j'ai aidé le brave garçon à recouvrer.

— Qu'est-il devenu ? s'enquit Pierre.

— Il est entré hier matin dans une ferme près de Nîmes, où il va gagner cinq francs par jour. Avec sa petite avance et son allocation, il peut bien vivre. Mais tu ne dis rien, mon petit Jean ?

— Je pense, dit Jean tristement, je pense... je suis surpris que maman n'ait pas songé à nous envoyer un petit mot de sa main...

— Ah ! vraiment ! dit M. Delannoy en fixant sur le jeune homme un regard doux et malicieux. »

Lucie et Jean surprirent ce regard et crièrent comme des fous :

« Monsieur Delannoy ! vous avez une lettre de maman pour nous !

— Oui, mes petits, oui, j'ai une lettre. Mais je crains tellement que vous ne soyez pas sages !...

— Oh ! donnez-la, implorèrent les enfants. Nous serons bien raisonnables...

— Eh bien ! la voici. Il y avait même un petit billet pour moi. »

CHAPITRE XLVIII

La lettre des chers parents. — Installation de M. Delannoy.

Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul
[n'oublie !
Table toujours servie au paternel foyer,
Chacun en a sa part, et tous l'ont en entier.

V. Hugo.

Jean prit la lettre de ses parents et la porta pieusement à ses lèvres. Ses mains tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes brûlantes. Mais le brave petit fit un gros effort, essuya ses pleurs et ouvrit l'enveloppe.

« Lis tout bas, » lui dit M. Carlier plein de respect pour son émotion. Alors Jean se leva, prit sa petite sœur par la main, et, l'emmenant près de la fenêtre, il plaça le précieux papier sous ses yeux, de manière à ce que tous deux pussent le lire.

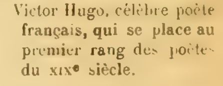
« Nos enfants chéris, disaient les malheureux parents, nous ignorons où vous trouvera cette lettre que nous confions à notre voisin. Mais, si elle vous parvient, elle vous portera nos plus ardentes tendresses et notre espoir d'être réunis bientôt. Ne soyez pas inquiets de nous, chers petits. Nous ne souffrons que de votre éloignement et de l'incertitude où nous sommes sur vous tous, nos quatre enfants bien-aimés. Car, hélas ! nous avons appris par des prisonniers français que l'ennemi occupe chez nous une immense partie du territoire et que même notre bonne ville

de Noyon est entre ses mains. Le bonheur de vous savoir en sûreté auprès de vos grands-parents ne nous a pas été donné. Mais nous connaissons les femmes de France ! Si vous êtes rentrés dans notre chère patrie, votre vie matérielle est certainement assurée, et peut-être même un cœur maternel a-t-il eu pitié de votre détresse.


Il plaça le précieux papier sous ses yeux de manière à ce que tous deux puissent lire.

« Quant à nos braves soldats, leur sort est évidemment plus incertain. Mais nous ne versons pas de larmes sur eux, puisque la patrie a besoin de leurs bras, et notre foi en la France immortelle nous donne le courage nécessaire pour attendre la victoire et votre retour au foyer.

« Nous n'avons aucune recommandation à vous faire : vous êtes d'honnêtes enfants et vous vous aimez, cela suffit pour vivre heureux partout. Or, notre cœur nous dit que vous êtes réunis, car nous connaissons assez notre Jean pour être sûrs qu'il a réussi à rejoindre sa petite sœur et qu'il veille étroitement sur elle.


Victor Hugo, célèbre poète français, qui se place au premier rang des poètes du XIXe siècle.

« Courage donc, chers enfants ! Courage, ma Lucette ! Courage, mon Jean, et vous deux, nos grands fils, nos braves soldats ! Que la pensée de la victoire et de la réunion prochaine nous soutienne tous et nous rende la séparation moins amère !

« A bientôt, enfants chéris, à bientôt. Prenez sur ce papier où nous posons nos lèvres les baisers les plus tendres de vos parents.

« MAMAN, PAPA, GRAND-PÈRE. »

Depuis longtemps, les enfants avaient lu et encore relu la douce lettre, qu'ils pressaient ardemment contre leurs

lèvres. Mais leurs yeux ne pouvaient s'en détacher, et des larmes, qu'ils ne songeaient pas à essuyer, coulaient sur leurs joues.

« Toutes ces émotions vont affaiblir ma petite, » murmura bientôt Mme Carlier.

Elle s'approcha des pauvres exilés et mit sa main affectueuse sur l'épaule de Jean. Puis, relevant un peu le jeune visage pâli de la fillette, elle l'embrassa et lui dit :

« Sais-tu, ma chérie, comment tu pourrais, de bien loin, rendre ta maman heureuse ?

— Oui, je le sais, répondit la vaillante enfant, et je vous comprends bien. Maman et papa seraient moins tristes de me savoir très courageuse ; je vais faire tous mes efforts pour être comme vous le désirez tous.

— Bravo ! Lucette, cria M. Delannoy. Ah ! qu'ils seront tous fiers de toi, là-bas, au retour, quand nous leur dirons que tu t'es comportée en vraie Française. Tu sais que nous amènerons papa et maman Carlier, et Pierre.... que nous les garderons longtemps, longtemps !...

— Toujours, si c'était possible, dit l'enfant du fond du cœur. Mais nous ne serons donc jamais complètement heureux ?

— Ma petite fille, dit gravement M. Carlier, quand cette guerre, si affreuse et si belle à la fois, sera terminée, le moindre bonheur nous paraîtra immense. Ah ! nous saurons apprécier désormais les minutes heureuses.

— En attendant, continua M. Delannoy, je viendrai te voir tous les jours.

— Comment ! s'exclamèrent Mme et M. Carlier. Comment vous viendrez la voir tous les jours ! Où pensez-vous donc vous installer ?

A ces mots le vieillard fut touché jusqu'au fond de l'âme.

— Mes bons amis, dit-il, je pressens la proposition généreuse que vous allez me faire, et, avant même que j'y réponde, laissez-moi vous dire merci. Le souvenir de vos bontés est à jamais gravé en moi. Mais je ne puis accepter de vous être à charge. Hier peut-être aurais-je été forcé de le faire, et je l'aurais fait alors tout simplement, aussi simplement que vous me l'offrez. Aujourd'hui, je ne le dois pas. J'ai un petit pécule qui suffira à payer ma pension dans un hôtel de la ville. Cette somme, qui était destinée aux enfants

comme à moi, je ne vous en offre même pas une partie comme rétribution de vos soins... »

Un geste de dénégation de M. Carlier l'interrompit.

« Oui, continua le vieillard, je le sais. Donc, j'ai 3000 francs.

— Plus votre allocation de 37 fr. 50 francs par mois.

— C'est vrai ! mais je suis donc riche ! Vous voyez bien que je puis me suffire.

— Oui, dit Mme Carlier, je reconnais que vous pouvez payer votre pension, et je dirai deux mots au patron de l'*Hôtel des Voyageurs*, une excellente maison où vous serez en famille. Mais vous n'êtes pas encore très fort et vous pouvez être souffrant dans la nuit. Qui accourrait près de vous ? Nous serions trop inquiets de vous savoir seul. Il y a ici, dans les logements des adjoints mobilisés, des pièces dont je puis disposer entièrement. Votre chambre est prête car je n'ai pas pensé une minute que vous logeriez ailleurs. Vous allez vous y installer tout de suite.

— J'y ai porté la valise, dit Pierre.

— Vous voyez !

— Je vois, oui, dit le vieillard, les larmes aux yeux, je vois ! Ah ! quelle douceur dans notre exil ! »

Et il tendit ses deux mains à ses nouveaux amis, qui les serrèrent affectueusement pendant que Lucette, tout heureuse, criait : « C'est moi qui ferai votre chambre, monsieur Delannoy ! Vous verrez si tout ira bien ! »

CHAPITRE XLIX

La guerre de tranchées. — Glorieuses offensives locales. — Debout ! les Morts !

C'est un humble fossé où sont venus culbuter vingt siècles de civilisation, de science et d'effort pacifique ;

C'est un mot qui fait rêver les soldats, frémir les hommes et pleurer les femmes, c'est la tranchée !

Claude C...

Désormais M. Delannoy fut de la famille. Son courage, sa gaîté dans le malheur et dans l'exil, son bon sens, la loyauté,

qui éclatait dans ses yeux encore vifs, le firent bientôt chérir de tous à l'égal d'un bon grand-père. Il ne quittait guère l'école qu'au moment des deux repas, et vite, il revenait au milieu de ses amis, près de Jean et de Lucette, heureux d'entendre le bruit et les voix des écoliers qui faisaient dans son cœur comme un écho des jours heureux. Car, depuis vingt-cinq ans que la fille de son vieil ami Muller s'était mariée, le vieillard avait presque vécu à l'école. Il aimait et comprenait la jeunesse, il était indulgent aux gamineries des écoliers et répétait ce mot d'un grand éducateur : « Il



Depuis son échec sur l'Yser, l'ennemi s'est terré dans des tranchées formidablement défendues.

faut que l'enfant soit pleinement enfant pour devenir un adulte parfait. » Comme il avait beaucoup vécu, beaucoup souffert, beaucoup observé, sa conversation était agréable et instructive.

M. Carlier avait grand plaisir à s'entretenir avec lui.

Tantôt sous les magnifiques platanes de la cour, tantôt dans la petite salle à manger où l'intimité se faisait plus douce encore, les deux hommes causaient. Et c'était la guerre qui était là, présente entre eux, et se glissait dans toutes les conversations.

« Elle sera longue, dit un jour M. Carlier, et il faut nous armer de patience. Depuis son échec sur l'Yser, l'ennemi s'est terré dans des tranchées formidablement défendues

par des canons et des mitrailleuses. Les Français en ont fait autant, et ils sont là face à face à se guetter, à se tuer, presque sans sortir de leurs trous. Jamais l'armée française n'avait pensé que la guerre se ferait ainsi !



Une tranchée avec des soldats aux créneaux.

— C'est vrai. Mais cette lutte de taupes aura servi à nous révéler les meilleures qualités de nos braves soldats. Faits pour les rencontres héroïques, les grands élans, les manœuvres rapides, prêts à la lutte en plein soleil avec les drapeaux claquant au vent... ils se sont habitués à cette dure et monotone vie souterraine. Pensez donc à la fermeté qu'il leur faut pour *tenir* dans l'eau jusqu'au genou, par un hiver sans fin, l'oreille au guet nuit et jour; pour ne pas perdre courage à faire des mois entiers la même chose : reprendre le lendemain quelques mètres de terrain perdus la veille. Que le soldat français endure patiemment ces souffrances et cette immobilité dans la terre, qu'il garde encore sa gaîté, cette bonne humeur qui est un réel héroïsme, c'est ce que nous n'admirerons jamais assez.



Un grenadier lançant une grenade.

— Je pense comme vous, mon ami, dit l'instituteur, c'est beau de souffrir et de mourir ainsi obscurément. Car voilà plus de six mois de tranchées, et l'on ne parle guère que d'escarmouches sans importance.

— Cependant, dit Pierre, tu n'appelles pas escarmouches sans importance nos glorieuses offensives locales de Vermelles, du fortin de Beauséjour, de Vauquois, de l'Hartmannswillerkopf.

— Non, bien sûr, mon garçon. Ce sont là de très beaux

faits d'armes qui ont assuré à nos troupes de meilleures positions de combat et nous ont fait regagner un peu de terrain.

— Ce sont des villes que nous avons reprises ainsi ? demanda Louisette.

— Non, ma fille, Vermelles est un petit village de six cents maisons ; mais, en le reconquérant après cinquante-deux jours de combat, nos soldats ont probablement empêché l'occupation de Béthune. La prise du fortin (1) de Beauséjour est un des épisodes les plus glorieux de la guerre de tranchées. Ce fortin gênait les mouvements de nos troupes, et les chefs en avaient décidé l'attaque. Mais la défense fut inouïe, et nos hommes, presque tous des coloniaux, s'élancèrent à l'assaut sous de terribles rafales d'obus. Ils supportèrent bravement l'avalanche et refoulèrent tant qu'il le fallut les plus énergiques contre-attaques de l'ennemi. Après trois jours et trois nuits de luttes sanglantes, le fortin était à nous.

— Et que d'actions héroïques ! continua Pierre. On cite, entre autres, celle du sous-lieutenant Cazeau. Debout sur le parapet pour mieux entraîner ses soldats, il charge avec eux mais est traversé de part en part et tombe. Alors il se fait mettre face à l'ennemi, et, pendant que la mitraille fait rage, il maintient ses hommes autour de lui, chantant à haute voix : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau. » Puis il se tait, on le croit mort. Alors le soldat Simon, un autre héros, traîne son corps par les pieds pendant 200 mètres sous la mitraille et ramène son officier dans nos lignes (2). On en citerait beaucoup comme ceux-là !

— Dites encore, Pierre, supplièrent Lucette et Louise à demi-voix.

— Comment choisir, mes petites ? A Vauquois (3), que nous avons mis quinze jours à reprendre, on devrait les citer tous. Ce fut une phalange de héros. De même au « Vieil

(1) On appelle fortin une position organisée comme un fort entre deux ravins et constituée par un ensemble de tranchées étagées sur les pentes et pleines de canons et de mitrailleuses pour la défense. Celui de Beauséjour était sur une croupe.

(2) Compte rendu officiel.

(3) *Vauquois*, en Argonne, était une importante position qui permettait à l'ennemi de surveiller tous nos mouvements.

Armand » (1), comme disent nos soldats. De même aux Éparges (2). Ah ! mais ici il faut que je vous raconte un épisode aussi émouvant qu'héroïque, qui s'est passé le 8 avril dernier au Bois Brûlé. Mais je préfère vous lire le compte rendu officiel. »

Et le jeune adjoint prit dans sa poche un calepin où il releva soigeusement les belles citations pour les lire à ses



Dessin de Simont. Reproduction autorisée par la Platinogravure.

Ne voyant que des morts et des blessés autour de lui, Péricard s'écria : « Levez-vous, mais levez-vous donc ! Debout ! les morts ! »

élèves. « Voici, dit-il : C'était pendant la période des attaques du mois d'avril au Bois-Brûlé. Une tranchée conquise la veille par les premier et deuxième bataillons venait d'être l'objet d'une violente contre-attaque. Les occupants recu-

(1) Le *Vieil Armand* (dont le nom véritable est *Hartmannswillerkopf*) est une hauteur vosgienne située au nord de Thann, en Alsace méridionale. Son sommet a été souvent pris, perdu et repris par nos troupes. L'assaut du 26 mars fut particulièrement glorieux.

(2) *Éparges*, petite hauteur qui domine la plaine de la Woëvre et tient toutes nos routes sous son feu. La position était formidable. Nos soldats la conquirent en dix jours d'efforts.

laient, et un boyau commun allait être envahi par l'ennemi. L'adjudant Péricard, qui avait pris une part glorieuse à l'action de la veille et qui était en réserve, groupa lui-même quelques volontaires de sa compagnie et se porta au-devant de l'ennemi. Le boyau fut repris après un combat prolongé et terrible, au cours duquel Péricard, sentant ses hommes faiblir et ne voyant que des morts et des blessés autour de lui, s'écria : « Levez-vous, mais levez-vous donc! Debout ! « les morts ! »

— Oh ! quel mot sublime ! s'écria Jean. Et qu'il est heureux celui qui l'a prononcé !

— Oui, acheva M. Delannoy, et ce mot inoubliable eut tout de suite la récompense qu'il méritait. Péricard et les blessés qui se soulevèrent à son suprême appel parvinrent à chasser l'ennemi et connurent ainsi le plus grand bonheur d'un soldat, le bonheur de la victoire. »

CHAPITRE L

L'Italie entre en lice. — Congé du 25 mai. — La fête du printemps et de l'alliance des sœurs latines.

Bien avant le traité conclu entre les ambassadeurs, le pacte avait été scellé entre l'Italie et la France par le sang des Garibaldi.

Henri Lavedan.

Ah ! le beau jour que ce jour du 25 mai, où les journaux du matin répandirent la grande nouvelle si impatiemment attendue : l'Italie est avec nous : « Enfin ! nous avons un allié de plus ! et quel allié! Une sœur, notre grande sœur latine, qui a déclaré la guerre à l'Autriche. »

Les grands élèves du cours complémentaire arpentaient fiévreusement la cour, la classe, les galeries. Sur le tableau noir on lisait en lettres énormes : « Vive l'Italie ! Vive Garibaldi, l'ami de la France ! »

« Je reçois avis que vous avez congé aujourd'hui, mes enfants, dit le directeur en entrant.

— Congé ? A cause de l'Italie ? Oh ! qu'allons-nous faire ? »

Ils paraissaient si penauds à la pensée de quitter leur chère école et leur maître par ce beau jour que M. Carlier se mit à rire.



Garibaldi, le patriote italien qui combattit pour l'unification de l'Italie et qui vint en 1870-71 mettre son épée au service de la France.

« Vous allez revenir tranquillement chez vous avec vos cartables.

— Tranquillement, m'sieur ! Ce sera difficile aujourd'hui.

— Qu'aimeriez-vous donc faire ? » demanda l'instituteur avec un peu de malice dans les yeux.

Toutes les têtes se tournèrent vers les fenêtres largement ouvertes par où le soleil pénétrait à flots dans la classe. Le ciel était d'un bleu d'azur ; l'air était chargé du parfum des tilleuls en fleur qui bordent l'avenue de l'école. La nature semblait avoir mis ses plus beaux atours pour s'harmoniser avec la joie des cœurs. Le directeur se tourna vers Lucette, qui se tenait près de lui.

« Tu iras demander à maman Juliette si elle n'a pas, dans le fond d'un placard, deux ou trois pots de confiture qui la gênent ? »

A ces mots, tous les élèves se mirent à crier de joie pendant que la petite fille se demandait quel rapport il pouvait bien y avoir entre l'Italie et la confiture.



Notre grande sœur latine, l'Italie, qui a déclaré la guerre à son ancienne alliée l'Autriche.

Mais Jean, bien qu'il ne fût pas encore très au courant des habitudes de l'école, avait compris tout de suite.

« Que veut-on faire de cette confiture ? dit-il à sa sœur.

— On veut la manger.

— Qui va manger ces deux ou trois pots ? »

L'enfant hésita un peu, puis questionna :

« Tous les camarades ?

— Parfaitement. Et où irons-nous manger cette bonne confiture ?

— Tu m'as fait deviner, cria la petite. Sur l'herbe, n'est-ce pas ? On va aller tous en promenade ! Ce sera une fête !

— Oui, Lucette, une fête, la fête du printemps et de l'alliance de l'Italie, crièrent en chœur les élèves. A quelle heure, monsieur ?

— Mais dès que vous aurez déjeuné, si vous le voulez bien.

— Si nous le voulons ! Quel bon pique-nique nous allons faire ! Au revoir, monsieur ; au revoir, Jean ; à tout à l'heure, Lucette ! »

Et la bande joyeuse quitta l'école en entonnant à tue-tête l'hymne de Mameli (1) : « Frères d'Italie ! L'Italie s'est réveillée ! »

Vous pensez si chacun se hâta pour être exact au rendez-vous. M. Carlier pliait à peine sa serviette, quand il entendit le murmure joyeux de ses élèves qui se groupaient devant l'école.

Il mit la tête à la fenêtre et vit sans surprise M. Delannoy au milieu des gamins qui lui faisaient fête. Il appela Lucie :

« Regarde !

— Oh ! monsieur Delannoy ! nous l'emmenons ?

— Bien sûr.

— Et Louisette ?

— Louisette aussi. Va vite la chercher.

— C'est cela, j'y cours. Toi, Jean, tu porteras les musettes que maman Juliette a préparées. »

Et, toute rose de plaisir, la fillette descendit vite, embrassa son vieil ami au passage et courut à la maison où était logée sa petite compagne, qu'elle ramena aussitôt avec l'autorisation de Mme Perrier, la bienfaitrice de Louisette.

La troupe des promeneurs était au complet maintenant. Chacun portait en bandoulière une musette rebondie qui promettait un goûter copieux. Quelques écoliers avaient enroulé des bandes molletières à leurs jambes pour marcher plus facilement. Ainsi guêtrés, le béret sur l'oreille, la musette en sautoir, ils ressemblaient à de crânes petits soldats

(1) C'est l'hymne national italien. Il fut composé en 1847 par l'illustre poète sarde Mameli, un volontaire de l'héroïque troupe de Garibaldi. Cet hymne équivaut à notre *Chant du départ*.

prêts à marcher à l'ennemi. Et certes, les chers enfants auraient marché de tout leur cœur « sus au Boche ! » comme disaient leurs aînés. Mais l'heure n'était pas venue pour eux.

« Voilà ton manteau, ma chérie, dit Mme Carlier. Tu es peu vêtue, Louisette ? Il pourrait faire frais au retour. Prends ce fichu, mon enfant, et soyez prudentes. Jean, veille sur ta sœur.

— Soyez tranquille, madame. »

Un dernier baiser, un « au revoir » des petites mains, et les fillettes partirent d'un pas leste rejoindre leurs camarades. Au sortir de la ville, on croisa les deux adjointes de l'école qui remplaçaient les maîtres mobilisés.

— Venez-vous avec nous, mesdames ? » dit M. Carlier.

Mais ces dames hochèrent la tête. Elles allaient fêter l'alliance de la sœur latine en faisant leur ménage à fond et en vérifiant leur corbeille à ouvrage trop délaissée d'ordinaire.

« Bonne promenade, crièrent-elles. A demain ! »

CHAPITRE LI

En promenade. — Pourquoi l'Italie est venue à nous.

L'Italie ne pouvait être absente d'une guerre où toute la barbarie se ruait à l'assaut de toute la civilisation.

Mithouard (président du C. M. de Paris.)

Quelques pas plus loin, la petite troupe fit encore la rencontre agréable du capitaine B..., l'héroïque blessé de la Marne. Pendant que les hommes se serraient les mains, les élèves, découverts, s'immobilisaient près d'eux dans une attitude respectueuse. Mais quand ils virent l'officier rebrousser chemin et se joindre aux promeneurs, ils laissèrent franchement éclater leur joie.

Le mutilé leur sourit avec affection.

« Eh bien ! mes enfants, leur dit-il, c'est une belle jour-

née, n'est-ce pas ? C'est vraiment une fête à célébrer par ce radieux printemps !

— Oh ! oui, monsieur ! Vous resterez avec nous jusqu'au retour ?

— Si vous me voulez. Seulement je ne porte pas ma part au pique-nique.

— Ne vous inquiétez pas, dit en riant M. Carlier, les gamins ont l'air d'en porter chacun pour dix. On n'achèvera pas tout cela. Mais où donc allons-nous? A cause de M. Delannoy et des fillettes, nous ne devons pas marquer un but trop éloigné.

— Pourquoi pas tout simplement dans les prairies au bord de l'Arre, proposa son fils. Il y fait délicieux, on peut se coucher sur l'herbe, se promener sur les rives. Les garçons cueilleront des plantes pour les herbiers, les fillettes des fleurs pour un bouquet, et nous partagerons notre pain avec les poissons. »

C'était là un magnifique programme qui enchanta tout le monde. Quels sont les écoliers qui n'aiment pas jouer le long d'une rivière ! Et quels sont les vieillards qui n'éprouvent pas un plaisir mélancolique à voir s'enfuir, comme se sont enfuies leurs jeunes années, des eaux claires aux reflets changeants, des eaux moirées qui vont, loin de leur source, se perdre dans d'autres eaux !

Aussi l'après-midi fut-il exquis pour tous. Sous les pommiers en fleurs, semblables à d'énormes bouquets blancs, sur le sable fin, sur les cailloux polis roulés par l'eau, les enfants se groupèrent d'après leurs sympathies. Mais les grands élèves ne tardèrent pas à se rapprocher de leur maître, dans l'espoir d'entendre parler de la guerre, ce qui les passionnait au plus haut point.

Les messieurs parlaient en effet de l'entrée en guerre de l'Italie.

« Le peuple ne comprend pas, disait le capitaine, que l'Italie ait mis tant de mois à se décider ; c'est qu'il ignore combien un traité lie les États. La Triple Alliance durait depuis trente ans, et il a fallu, pour la rompre, que l'un des contractants violât le traité.

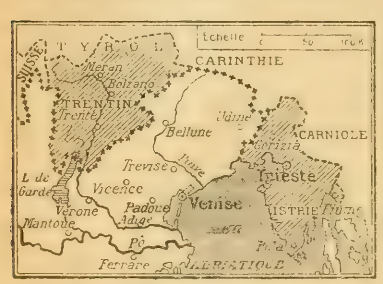
— Et c'est l'Autriche, demanda Georges, qui a commis cette faute ?

— Eh oui ! Les trois puissances ne s'étaient engagées à combattre ensemble que si elles étaient attaquées. Comme

ce n'était pas le cas, l'Italie est d'abord restée neutre.

— Mais, dit Jean, comment est-elle ensuite passée de la neutralité à l'action ?

— L'Italie, mes enfants, est l'antique berceau du droit et de l'idéal humain. Elle est la sœur éternelle de la France, puisqu'elles sont de la même race. Lorsque le roi Humbert Ier signa la Triple Alliance, il commit deux fautes : d'abord, il parut abandonner les droits de l'Italie sur les terres italiennes de Trente et de Trieste, qui gémissent sous le joug autrichien ; puis il rompit brusquement l'amitié de son pays avec la France, dont les soldats s'étaient battus pour lui, tandis que des volontaires italiens avaient donné leur sang pour défendre notre pays.



Carte du nord de l'Italie, avec, indiquées par des hachures, les *terres irredente* qui gémissaient sous le joug autrichien.

— Garibaldi en 1870! crièrent les élèves.

— Et en 1914, répliqua M. Carlier. Ce sont aujourd'hui les petits-fils du noble ami de la France qui combattent avec nous. Ils sont cinq sur le sol français, dont deux sont déjà tombés. Ceux-là n'ont pas attendu que leur gouvernement fût prêt. Dès le 2 août 1914, ils groupaient sous leurs ordres 5000 volontaires italiens et entraient dans nos rangs pour la cause du droit. Alors les États du Centre, craignant de voir l'Italie se placer à nos côtés, lui promirent quelques concessions territoriales, même la ville de Trente. Mais, désireux de venger la mort glorieuse des frères Garibaldi dans l'Argonne, soulevé au-dessus des intérêts matériels par la voix puissante et émouvante du poète d'Annunzio, qui l'appelait aux armes contre la barbarie, le peuple italien a su se débarrasser des chaînes de l'Allemagne, et il prend aujourd'hui, dans la lutte, la place qui lui revient.

— Il faut ajouter, dit M. Delannoy, que l'Italie n'était pas prête à faire la guerre. Ses arsenaux et ses dépôts étaient vides, alors qu'elle voyait de plus en plus les fronts devenir de véritables usines en mouvement. Depuis huit mois, elle travaille. Comme nous, comme toutes les nations en armes,

elle accumule des munitions, des canons, du matériel de tout genre. Et elle y met toutes ses ressources, car jamais on ne vit guerre si coûteuse. Aussi, mes enfants, devons-nous savoir nous priver de bien-être et de plaisir pour offrir notre argent à la patrie. C'est un devoir des plus impérieux. »

Les élèves qui, à ce moment, sortaient de leurs musettes et étalaient sur l'herbe toutes sortes de friandises, se regardèrent consternés. Mais le vieil Alsacien ajouta doucement : « Allons, ne vous inquiétez pas trop. Je sais vos privations de tous les jours et j'ai soupesé hier vos tirelires toujours pleines. D'ailleurs il fallait bien fêter notre nouvelle alliée ! »

Sur ces bonnes paroles, les visages se rassérénèrent, et, les provisions ayant été mises en commun, chacun choisit ce qui lui convenait, et l'on fit un goûter délicieux.

« J'ai bien faim, dit Lucie à son frère. Louisette aussi. » Jean les regarda, tout heureux. Les joues des fillettes étaient roses. Sous leur peau transparente, on voyait courir un sang vif. Leurs yeux brillaient. « Le grand air, le soleil, l'exercice, le bonheur sont les meilleurs médecins du monde, » pensait M. Delannoy, en contemplant les deux petites amies qui dévoraient à belles dents. Et lui-même se sentait mis en appétit par cette bonne promenade.

Enfin, comme une légère buée commençait à s'élever de la rivière, on plia bagage, et l'on s'achemina gaîment vers la ville.

CHAPITRE LII

Jean est reçu au brevet et à l'École normale.

Le plus précieux et le plus rare de tous les biens est l'amour de son état.

D'Aguesseau.

Maintenant, l'inquiétude au sujet de Pierre gagnait les enfants. Depuis la bonne réponse qu'il avait faite à ses jeunes parrains, et dans laquelle il ne faisait aucune allusion à la fameuse boussole, le prisonnier n'avait plus écrit. Et un grand souci rongeait son frère et sa sœur.

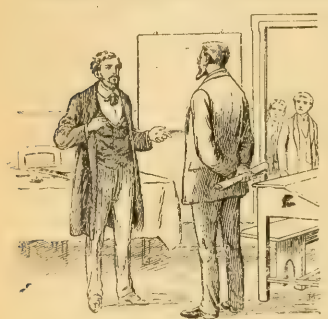
« A-t-il tenté de s'évader ? se demandaient-ils. A-t-il été repris ? »

Leurs parents adoptifs les réconfortaient de leur mieux.

D'ailleurs, les examens approchaient, et Jean dut chasser toute autre préoccupation, car il désirait vivement réussir.

Mais son maître n'avait pas trop auguré de lui ; le brave garçon fit de très bonnes compositions et fut brillamment reçu, ainsi que tous ses camarades.

Comme il sortait de la salle de l'examen, entouré de ses élèves qui caquetaient comme de jeunes pies, M. Carlier fut accosté par le directeur de l'école normale, qui faisait partie de la commission du brevet. Les élèves s'écartèrent.



M. Carlier conta l'histoire de Jean et de Lucie.

« Qui est-ce que ce jeune Fontaine que vous nous avez présenté ? »

M. Carlier conta l'histoire de Jean et de Lucie.

« Vous les avez recueillis, dit le directeur tout ému, c'est bien de vous, cela ! Mais, dites-moi ? C'est un excellent sujet, ce garçon. Il a fait des épreuves remarquables. Comment donc se fait-il que vous ne le présentiez pas à l'École normale ?

— Je craignais qu'il ne fût pas prêt, car je ne l'ai que depuis quatre mois, et il y avait, ces temps derniers, quelques lacunes dans ses connaissances. Mais il les a eu vite comblées, car il est aussi travailleur qu'intelligent.

« Et comme il m'a déclaré, dès les premiers jours, que son père le destinait à l'enseignement, je crois, en effet, qu'il serait bon de le faire concourir. S'il réussit, on peut être certain qu'il fera un excellent instituteur, digne de son père dont je devine la loyauté, la conscience et la très haute valeur. Car, voyez-vous, monsieur le Directeur, si l'on peut dire : tel père, tel fils, je crois que l'on peut affirmer avec plus de raison encore : tel fils, tel père.

— Mon cher ami, tout ce que vous me dites là me donne encore plus le désir de recevoir ce garçon comme élève-maître. Faites-le concourir.

— Pour ses parents et pour moi, dit M. Carlier, je vous remercie de tout mon cœur. »

Il alla rejoindre ses élèves qui l'attendaient, bien intrigués, car tous connaissaient M. le Directeur, et les candidats à l'École normale surtout s'inquiétaient fort de ses faits et gestes.

Leur maître les rassura de suite en leur rapportant les bonnes paroles échangées au sujet de Jean.

« M. le Directeur, dit-il, me conseille de te présenter au concours d'entrée.

— Est-ce vrai, monsieur? dit le jeune garçon. Comme j'en serais heureux !

— Et nous aussi, Jean, dirent en chœur ses camarades, nous aussi, car tu mérites bien d'être reçu. »

Cette manifestation de ses élèves fut bien douce à l'instituteur, car enfin les candidats n'ignoraient pas que Jean allait être pour eux un sérieux concurrent et que l'un des quatre pourrait payer de sa propre bourse (1) le succès de leur compagnon.

Mais c'étaient de braves enfants que les élèves de M. Carlier, incapables d'une mesquinerie jalouse : à leur sujet aussi on aurait pu renverser le proverbe : tel maître, tels élèves, et dire : c'est à l'élève qu'on juge le maître.

On devine la joie de toute la maisonnée quand nos voyageurs rentrèrent avec ces bonnes nouvelles. M. Delannoy confirma l'intention de M. Fontaine de faire de Jean un instituteur.

« Mais certainement, ajouta-t-il, mon malheureux ami doit penser que ces beaux projets sont à l'eau.

— Je suis sûre, dit Mme Carlier, que le bonheur de revoir ses enfants lui suffirait. Mais, puisque la chose est possible, il vaut mieux assurer l'avenir de Jean tout de suite. »

« L'avenir de Jean ! Jean instituteur ! » Le cœur du brave garçon battait bien fort en entendant ces mots. Ah! qu'il eût été heureux si le sort de Pierre ne l'eût tant inquiété ! Du moins, pour se réconforter un peu, eût-il voulu travailler très fort, mais M. Carlier ne le permettait pas. « Un grand

(1) Une bourse est une somme consacrée par l'État, les départements ou les communes, aux frais d'études et d'entretien de certains élèves. Les bourses de l'École normale sont accordées au concours.

repos de l'esprit, disait-il à ses élèves, doit précéder tout examen. Si vous n'êtes pas prêts aujourd'hui, les études des derniers jours ne vous mettront pas à point. » Grâce à ses sages conseils, les candidats apportèrent, en effet, au concours, un cerveau reposé, des nerfs calmes, un esprit lucide qui leur permit de comprendre clairement les textes de leur composition et de résoudre avec exactitude leurs questions d'arithmétique.

Admis aux épreuves écrites, Jean et trois de ses camarades répondirent brillamment aux questions orales et, à l'examen d'histoire, notre jeune ami fut félicité par le professeur.

Aussi, quand M. l'inspecteur d'Académie lut la liste des élèves-maîtres, M. Carlier ne fut pas surpris d'entendre d'abord le nom de Jean. Mais, s'il ne fut pas surpris, il fut bien heureux, et il embrassa son fils adoptif de tout son cœur. Les quatre « normaliens » se félicitèrent réciproquement et, le soir venu, la joyeuse troupe rentra au bercail après avoir reçu de M. le Directeur les instructions nécessaires à la confection du trousseau et pris note exacte du jour de la rentrée.

CHAPITRE LIII

En vacances ! — Les femmes de France pendant la guerre.

Non, non, pas de prisonniers boches dans nos champs !. Croyez-vous que la terre qui a bu la sueur des nôtres supporterait d'être remuée par ces gens ?

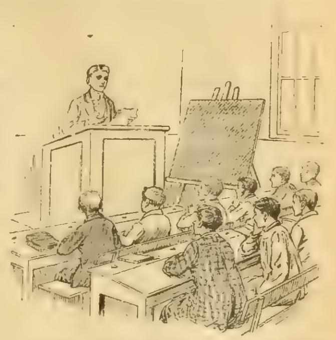
Une paysanne française.

« Je serai instituteur, se répétait Jean dix fois par jour, instituteur comme mon père, comme mon second père aussi. Mon avenir est assuré. Je gagnerai ma vie, j'aurai la carrière la plus honorable. » Ainsi pensait dans son bonheur le cher garçon. Et il relisait le télégramme de Paul : « Heureux avec toi, mon Jean. Pense à nos parents bien-aimés.

Ah ! oui, il pensait à eux. Comme il aurait voulu leur apprendre la grande nouvelle ! Son bonheur en eût été centuplé.

Sur cette joie planait toujours la même angoisse, l'absence de nouvelles de Pierre. Ses jeunes parrains continuaient à lui envoyer des colis de provisions, mais aucune lettre n'arrivait plus.

« Le changement d'air et les vacances vont heureusement distraire les enfants, » pensaient tous leurs amis. Car on était à la veille du départ; et Lucette travaillait fiévreusement aux préparatifs avec sa chère maman. « Comme il n'y a pas de récolte, dit M. Carlier aux petits et à M. Delannoy, vous allez faire une sérieuse cure de raisins. Le docteur a dit que ce sera excellent pour vous. » Jean comprit la malice et sourit. Mais Lucette s'écria : « Mais, monsieur Carlier, s'il n'y a pas de récolte, comment ferons-nous pour manger des raisins? »



« Je serai instituteur !... » se répétait Jean dix fois par jour...

On se mit à rire, et l'enfant fut bien intriguée. Enfin Jean lui dit avec une légère tape sur la joue : « Petite fille, va ! Il n'y a pas assez de récolte pour faire du vin ; alors on va manger les raisins sur place. » Le visage de Lucette devint sérieux :

« Vous n'allez pas pouvoir faire du vin ? C'est une grande perte, n'est-ce pas ?

— Une grosse perte pour les propriétaires qui ne vivent que de leurs vignes, oui, mon enfant. Pour moi, c'est moins grave, car je n'ai qu'une toute petite propriété.

— Nous ne mangerons pas un seul raisin, et vous ferez un peu de vin, déclara résolument l'enfant.

— Oui, da ! Et qui me paiera les vendangeurs? La récolte n'y suffirait pas. Donc, mademoiselle, vous êtes condamnée à manger des raisins du matin au soir. D'ailleurs, ajouta-t-il, s'il y avait eu de la récolte, tu aurais été condamnée à en manger davantage. Voilà, et pendant que nous bavardons,

maman Juliette travaille toujours. Serons-nous prêts pour demain ?

— Parfaitement. »

On partit, en effet, le lendemain pour Mus, le village natal de M. Carlier. C'était un tout petit village dans la plaine de Nîmes, au milieu d'immenses vignobles.

Hélas ! les vignobles, cette année, avaient subi, eux aussi, l'invasion de leurs pires ennemis, et la récolte était à peu près nulle.

« Est-ce le mildiou, demanda M. Delannoy, navré comme son hôte à la vue de ces vignes flétries ne portant que de maigres et rares grappes ?

— Oui, l'oïdium et le mildiou dans les bas-fonds. Mais nous avons eu aussi la pyrale et la cochylis, et, pour couronner le tout, quelques orages de grêle.

— Sans doute, la vigne n'a pas été suffisamment soignée cette année-ci.

— Ah ! certes, les hommes ont manqué. Mais les femmes ont été admirables. Les maris et les fils absents, privées d'ouvriers, de chevaux, de charrettes, elles ont, dès l'automne dernier, mis la terre en état, puis, pendant l'hiver, ébouillanté les ceps, taillé, labouré, biné ces surfaces immenses.

« Enfin, à la première apparition des maladies, elles ont procédé à plusieurs soufrages, soit à la main, soit au pulvérisateur. Certaines, aidées des vieux et des enfants, ont soufré huit et dix fois. On dit qu'elles en sont récompensées par une demi-récolte, ce qui est énorme pour l'année. Imaginez-vous, mes amis, ce que cette besogne signifie d'efforts et de fatigue. La vigne est, de toutes les cultures, celle qui demande le plus de soins, de persévérance, de courage aussi, car il suffit parfois d'une heure d'orage pour que les fruits d'une année de travail soient anéantis. Nos femmes ont paré à tout. Ah ! les vaillantes ! Comme les soldats, elles ont bien mérité de la patrie, car la terre, la bonne terre est la première source de richesse d'un pays.

— C'est pour cela, remarqua Lucie, que Sully disait : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la « France. »

— Oui, mon enfant. C'est la terre qui nourrit le monde. Lui faire donner tous ses fruits est un devoir sacré toujours, mais surtout aujourd'hui où la guerre absorbe des sommes considérables. Aussi le travail des paysannes, des fermières,

qu'elles dirigent une petite propriété ou une grande exploitation agricole, est-il le plus utile et le plus noble de tous. »

A ce moment, la voiture qui portait les voyageurs de la gare au village passa devant une boulangerie et, par la porte ouverte, nos amis virent une jeune fille de quinze à seize ans penchée au-dessus d'un pétrin. Les bras nus jusqu'au coude, un grand tablier blanc enveloppant sa taille robuste, elle pétrissait la pâte d'un vigoureux effort. Chaque fois qu'elle en soulevait et retournait une brassée, on entendait un « han » énergique sortir de sa poitrine.

Au bruit de la voiture qui s'arrêtait, elle tourna la tête reconnut les voyageurs et vint en souriant sur le pas de la porte.



Au bruit de la voiture qui s'arrêtait, elle vint en souriant sur le pas de la porte.

« Bonjour, messieurs! Bonjour, mesdames ! Vous voilà revenus au pays?

— Comment ! c'est toi, Jeannette, qui pétris maintenant ?

— Il le faut bien ! le père est *là-haut*, l'aîné aussi, l'ouvrier de même. Comment faire ! On ne pouvait pas cependant se passer de pain. Alors je m'y suis mise. Ah ! dame ! les premiers jours, c'était dur, et il n'y avait guère d'yeux dans mes miches. Mais à présent, ça va, la pratique est contente, et moi aussi.

— Tu es une vaillante fille, Jeannette, le père sera content de toi. Mais nous t'amenons des clients, sais-tu ?

— Tant mieux. Je ne demande qu'à travailler. Au revoir ; ma pâte a besoin d'un autre coup de main.

— Voilà la femme de France, dit M. Delannoy. Elle est admirable. A l'ambulance, où elle s'est faite la servante des soldats blessés et des malades ; à l'usine, où elle tourne des obus ; à la ferme, où elle travaille la terre ; à la boutique, où elle remplace l'homme absent, elle est à la hauteur de sa tâche, et rien ne la rebute, rien ne la décourage.

— Sans compter, ajouta Mme Carlier, qui pliait précisé-

ment son ouvrage, qu'elle trouve encore le temps de tricoter des montagnes de chaussettes et de cache-nez pour les soldats, de coudre quantité de linge pour les hôpitaux. Mais nous voici chez nous, mes amis. »

CHAPITRE LIV

En vacances ! — Pierre s'évade et arrive au Vigan.

C'est une bête furieusement vivante que e Français ! On ne pourra jamais plier de pareils corps au servage.

G. RIOU.

« Ah ! qu'il fait bon chez soi ! » dit M. Carlier avec un soupir de satisfaction !

Il parcourait tout ému les diverses pièces de la maison paternelle et en faisait les honneurs pendant que sa femme, déjà vêtue d'une robe d'intérieur, préparait le déjeuner de midi avec Lucette. C'était une assez grande maison mi-bourgeoise, mi-paysanne, comme on en rencontre beaucoup dans nos campagnes. Au rez-de-chaussée, un cellier, une cuisine, une salle à manger, et une petite pièce appelée bibliothèque, centre délicat de la maison, où l'on ne trouvait, en effet, que des livres et quelques instruments de musique attestant les goûts artistiques des habitants. Derrière le cellier, une grande cour où l'on élevait des volailles. A l'étage, des chambres. C'était tout et c'était assez. Devant la maison même, située un peu à l'écart du village, des vignes à perte de vue. Tout près, un charmant petit bois de pins où Pierre et Jean étaient déjà étendus à l'ombre, en gens dont on a refusé les services et qui n'ont rien à faire.

« C'est très bien, dit M. Delannoy. C'est bâti et situé à souhait pour le calme, le repos, l'intimité que l'on aime à trouver en vacances. Mon cher monsieur, je ne sais comment vous remercier de m'avoir amené ici.

— Vous voulez rire, répondit M. Carlier, vous êtes des nôtres maintenant. »

Bientôt les jeunes réfugiés et leur second grand-père n'eurent que des amis dans le village. Chacun connut leur

douloureuse histoire et s'ingénia à rendre leur exil moins amer. On leur déclara une fois pour toutes qu'ils seraient chez eux dans toutes les vignes du pays et qu'ils pourraient grapiller du raisin à leur aise.

« Quel dommage ! disait-on, qu'il y ait si peu de récolte ! »

Mais il y en avait toujours assez pour la cure recommandée par le docteur, et quinze jours ne s'étaient pas écoulés que déjà l'effet bienfaisant se faisait sentir sur les corps anémiés des enfants et du vieillard.

Vers la fin du mois, M. Carlier fut obligé d'aller au Vigan pour une réunion du « Comité de l'Or » (1), dont il faisait partie. Une demi-heure après son arrivée, il était dans son bureau entouré de ses amis les réfugiés, tout heureux de le revoir.



« Pierre ? est-ce vous ? Est-ce bien possible ? »

Comme il accompagnait à la porte un vieillard de Varolles récemment arrivé, tous deux se trouvèrent en face d'un soldat si pâle, si décharné qu'on aurait dit un squelette. Son visage et ses mains étaient zébrés de grandes égratignures ; mais ses yeux brillaient comme ceux d'un jeune loup, et ce fut d'une voix ferme qu'il demanda :

« M. Carlier, s'il vous plaît ? C'est bien ici ?

— Pierre Fontaine ! cria l'instituteur. Pierre ! Est-ce vous ? Est-ce bien possible ? Mon pauvre enfant ! Comme vous voilà fait ! Que vous avez dû souffrir ! »

Et, comme à un fils, il tendit ses bras au soldat évadé, au frère de ses enfants adoptifs.

« Vous m'avez reconnu ! bégaya Pierre, la gorge étranglée par les sanglots. Comment m'avez-vous reconnu ? »

Mais M. Carlier ne put répondre. A côté d'eux, le vieil-

(1) Groupe d'hommes chargés de recueillir l'or dont la France a eu besoin pendant la guerre pour assurer son crédit à l'étranger, c'est-à-dire pour que l'étranger fût sûr que la France paierait ses achats.

lard, une main posée sur le rebord de la fenêtre, l'autre tendue vers le jeune homme, disait, la voix chevrotante :

— Pierre ! mon petit Pierre ! Je t'ai vu naître. Je t'ai bercé et endormi sur mes genoux. Tu ne me reconnais pas ?

— Mon Dieu ! cria Pierre, papa Lucien ! » Et il tomba en sanglotant dans les bras du vieillard.

L'émotion des trois hommes était si grande qu'ils restèrent un long moment sans pouvoir parler. Ils étaient rentrés et s'étaient assis dans le bureau dont le directeur avait fermé la porte au verrou. Enfin Pierre leva sa tête pâle et dit : « Jean et Lucie ! où sont-ils ? A-t-on des nouvelles de Paul ? de mes parents ? Et vous, mon vieil ami, comment êtes-vous ici ?



(Dessin d'Abel Faivre.)

Le Coq gaulois triomphe de la brute allemande.

Affiche qui fut placardée à de nombreux exemplaires pour inciter les Français à verser leur or dans les caisses publiques.

— Les enfants vont bien, dit M. Carlier. Nous sommes tous à la campagne, d'où je suis arrivé tout à l'heure pour la journée seulement. Nous partirons ensemble demain matin. Paul se bat toujours vaillamment et n'a jamais été blessé... Quant à votre cher compatriote, il était encore à Varolles la semaine dernière.

— J'ai embrassé ta mère avant mon départ, mon enfant, dit le vieillard. Ah ! si elle avait su que je vous retrouverais tous ici !

— Maman ! maman ! répétait Pierre, de la voix douce d'un petit enfant. Maman, comment va-t-elle ? Elle était si délicate ! Et papa, et grand-père ?

— Tes parents ! mon petit !... Quand je pense qu'ils auraient pu venir eux aussi, s'évader de l'enfer de Varolles ! Ils n'ont pas voulu.

— Ils auraient pu venir ! Que dites-vous là ?

— Oui, la liste des évacués a été cette fois très longue et établie presque sans conditions. Il suffisait de s'inscrire à temps. Mais, quand j'en ai parlé à ton père, il a hoché la tête et m'a dit : « Non, ma place est ici. Je suis instituteur « à Varolles. — Mais Mme Fontaine ? ai-je dit. — Vous savez « bien que ma femme ne me quittera pas. — Mais vos « enfants ? » Alors il est devenu tout pâle, puis il a eu un geste de résignation et n'a pas répondu.

— Il a raison, dit Pierre gravement, et je ne suis pas surpris. Est-ce qu'ils souffrent beaucoup ?

— Non, pas trop, » répondit en hésitant le vieillard.

Mais les deux hommes devinèrent le mensonge inspiré par la pitié; d'ailleurs, la maigreur du pauvre vieux était une réponse.

« Mes amis, dit M. Carlier, allons déjeuner tout de suite. Pierre a besoin de se restaurer. Puis nous télégraphierons la bonne nouvelle aux enfants et à M. Delannoy, ainsi qu'à Paul.

— Vous dites à M. Delannoy ?

— C'est vrai, vous ne savez pas. Il est avec nous ! On vous contera tout cela, et vous nous ferez le récit de votre évasion. Y a-t-il longtemps que vous êtes parti ?

— Dix jours. Mais c'était la troisième fois.

— La troisième fois! Pauvre enfant! Allons, partons, mes amis! »

Mais on n'en avait pas encore fini avec les émotions. A la porte, on aperçut un groupe d'écoliers qui paraissaient attendre.

« Vos parrains, » dit M. Carlier. Et, à ses élèves : « Mes enfants, voici votre filleul, heureusement évadé d'Allemagne. »

Les écoliers, violemment impressionnés par l'aspect pitoyable du soldat, ne savaient que dire. Mais Pierre leur tendit les mains et voulut les embrasser tous.

« Mes chers petits, leur dit-il, c'est grâce à vous que je suis de ce monde. Merci de toute mon âme. Mais n'oubliez pas que des milliers de nos frères meurent de faim là-bas, et que seuls reviendront ceux que la France aura alimentés. »

CHAPITRE LV

En vacances *(suite)*. — Récit de l'évasion de Pierre.

Celui qui, pouvant servir, ne sert pas, trahit.

D'après Clemenceau.

« Nous n'avons plus qu'une station, » dit M. Carlier à Pierre Fontaine.

Le jeune homme ne répondit pas; mais il se pencha au dehors pour constater la vitesse du train. Il lui semblait vivre dans un rêve. Après un an de captivité, se trouver libre et revoir ses frères, être accueilli à bras ouverts par une famille inconnue la veille, que de bonheurs à la fois!

Maintenant les deux voyageurs regardaient ensemble par la portière.

« Nous arrivons, dit l'instituteur. Voyez, ils sont tous là. »

Pierre regarda et ne vit rien, les larmes voilaient ses yeux. Mais, une minute après, il était dans les bras de Jean, de Lucie et de M. Delannoy, qui le couvraient de baisers en pleurant.

Puis Jean, prenant son frère aîné par la main, l'emmena à Mme Carlier :

« Pierre, lui-dit-il, voici notre seconde mère. Aime-la comme nous l'aimons, car nous ne pourrons jamais nous acquitter envers elle.

— Madame, » dit Pierre...

Mais elle l'interrompit en souriant et l'embrassa. « Voilà, dit-elle, ça suffit. Tenez, ajouta-t-elle en montrant son fils, voici un autre frère. Comme vous portez le même nom, nous vous distinguerons de lui en vous appelant Pierrot. Ça va ? »

Le jeune soldat sourit, et les deux Pierre se serrèrent affectueusement la main.

Un peu revenu de son premier trouble, la petite Lucie regardait son frère avec effroi « Qu'il est maigre ! pensait-elle. Qu'il a dû souffrir ! »

Mme Carlier devait penser de même, car, s'adressant aux enfants, elle leur dit, comme on arrivait à la maison : « Je crois que Pierrot a besoin d'une bonne cure d'air et de raisins. Il arrive bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! je ne pourrai guère rester longtemps, objecta le jeune homme. Je vais me mettre tout de suite à la disposition de l'autorité militaire. »

Mais tous se récrièrent :

« Vous n'y pensez pas ! Il faut vous soigner d'abord.

— On me donnera sans doute un certain temps pour me reposer, mais je dois, avant tout, me présenter à mes chefs. Et, d'ailleurs, continua-t-il avec un certain dédain pour ce repos dont il parlait, j'ai supporté en captivité des souffrances et des fatigues plus grandes que celles des combats et des tranchées. Je puis donc reprendre du service tout de suite. Voyez-vous, je rougirais de moi si, pouvant être utile au pays d'une manière ou d'une autre, je restais ici à faire le paresseux. Cela me semblerait une trahison. »



Je rampai comme un serpent sous les fils électriques.

M. Carlier tendit une main sympathique au loyal soldat.

« Voilà de nobles sentiments, dit-il, et tous ici nous vous approuvons. Mais il y a une limite aux forces de l'homme, et si vous voulez pouvoir servir utilement votre patrie, il faut d'abord être solide. Nous verrons vos chefs. Mais certainement on vous imposera le repos qui vous est nécessaire. En attendant, contez-nous un peu votre évasion.

— Ce sera vite fait. Du jour où j'ai été pris, — c'était à Dixmude, le 14 novembre, — j'ai décidé de fuir et je m'y suis préparé. Interné d'abord à Rastadt, j'étudiai le camp où plus de mille soldats français et anglais étaient assemblés. Il était entouré de fils de fer barbelés et électrisés, surveillé nuit et jour par une armée de gardes-chiourmes revolver au poing et des chiens policiers énormes. Je ne me décourageai pas, et le 25 décembre, par une nuit d'encre,

la poche pleine de chocolat et de sucre fournis par quelques camarades, je rampai comme un serpent sous les fils électriques et réussis à gagner la campagne sans avoir été aperçu. Je marchai toute la nuit, essayant de tourner le dos à l'étoile polaire pour me diriger vers le Sud, car j'avais tout le Wurt mberg à traverser avant d'arriver en Suisse. A l'aube, comme je me glissais sous un taillis, décidé à y passer toute la journée, ma mauvaise étoile me fit tomber dans un trou, et je me foulai si fortement le pied que je dus enlever mes chaussures devenues trop étroites. Je crus qu'un bon massage aurait raison du mal et, effectivement, la souffrance diminua. Mais, quand je voulus remettre mes souliers, je vis que l'enflure devenait énorme, et je dus, en pleurant de rage, me résoudre à interrompre ma fuite. Je tâchais de gagner, avec d'énormes souffrances, un petit bois voisin, lorsque des aboiements furieux éclatèrent tout près et, deux minutes plus tard, un groupe de soldats allemands bondissaient sur moi. J'étais repris. Je fus condamné à un mois de cellule et subis ma peine en me répétant : « Je recommencerai. Je me « préparerai mieux une autre fois. » Sur ces entrefaites, j'eus le bonheur — bonheur amer — de voir passer à la gare mon frère et ma sœur, notre vieil ami. Moins d'un mois après, je recevais la boussole qui devait me sauver et, régulièrement, d'excellentes provisions. Mes préparatifs furent sérieux cette fois. Pendant trois mois, muni d'une carte d'état-major que j'avais dérobée à un officier, j'étudiai ma route. Puis j'amassai des conserves, du poivre anglais, pour me débarrasser des chiens, j'eus des tenailles pour couper les fils de fer. Tout était prêt, et ma fuite décidée pour la nuit suivante, lorsqu'un ordre subit nous envoya par mesure de représailles, nous dit-on, dans la Prusse Orientale. Il ne fallait plus songer à fuir. Quelle malchance ! Ce que nous avons souffert là-bas est inimaginable. Enfin, il y a trois semaines, sans autres explications, on nous ramenait à Rastadt, et je reprenais mon projet de fuite.

— Et cette fois, dit Jean, tu as enfin réussi !

— J'ai réussi, je crois, grâce à une vieille veste et à un vieux pantalon que m'a passés un camarade tombé malade la veille du jour où il devait fuir. Il se les était procurés à prix d'or. Alors, déguisé en civil, parlant l'allemand, j'ai joué d'audace et, une fois les environs du camp franchis, je ne me suis pas trop caché. Mais, ma boussole à la main, et mar-

chant invariablement vers le Sud, j'ai cependant évité les bourgs et les villes. Ma plus grande infortune a été la perte de mon chocolat et de ma petite bourse. Peut-être sont-ils tombés à l'eau, un soir que je traversais une rivière. Et j'ai eu faim! Ah ! si faim qu'à certains moments mes yeux se voilaient et que je devais interrompre ma course. Une nuit, j'ai trouvé un champ de pommes de terre et je me suis soutenu avec quelques tubercules crus. Enfin, il y a trois jours, alors que mes forces allaient me trahir, je me suis vu de l'autre côté du poteau frontière sans avoir rencontré de sentinelle. Une chance ! Alors, on m'a restauré, habillé, cajolé... et me voilà. Vive la France ! »

CHAPITRE LVI

Veille de départ. — Les écoliers envient Pierre qui va se battre.

Il y aura de la gloire pour tous.

Viviani.

« Voilà, dit Lucette, je crois que tout ira bien. Ici, les chaussettes et les mouchoirs; là, les chemises, les tricots, les blouses noires... Ah! le papier à lettres. Je veux qu'il m'écrive toutes les semaines. »

Et, d'un petit air important, la fillette allait et venait autour de la malle qui contenait le trousseau de son grand frère.

« C'est très bien, dit Mme Carlier. Tu as travaillé comme une petite femme.

— C'est vous qui avez tout fait, » répondit l'enfant en caressant la main de sa mère adoptive. Et elle ajouta à voix basse : « Je suis un peu triste, maman Juliette, il va me manquer, mon Jeannot.

— Courage, ma petite fille ! Nous le verrons souvent. Et puis il ne sera pas au danger, lui, comme ses deux grands frères.

— Hélas ! » soupira l'enfant.

On était, en effet, à la veille du départ de Jean et de Pierre. Revenus au Vigan depuis quelques jours, nos amis

avaient terminé leurs préparatifs en vue de l'entrée de Jean à l'École normale et de la nouvelle incorporation de Pierre, qui achevait son mois de permission. Le lendemain, les deux frères devaient partir ensemble et se quitter à Nîmes, d'où Pierre gagnerait son dépôt près de Paris. Le vaillant soldat avait repris des forces, et il était impatient de rejoindre les camarades. « Je fais un métier de paresseux, » disait-il, oubliant ses souffrances passées et tout à la joie de servir de nouveau.

Ce soir-là, on avait mis les rallonges à la table, car les convives étaient nombreux. Voilà Louisette, rose et joyeuse. Elle se tient serrée contre son cher papa, que ses bienfaiteurs ont fait venir pour sa permission. M. Delannoy est là également, radieux de voir un bon compatriote qui est un soldat courageux.


La fillette allait et venait autour de la malle.

Après le dîner, les jeunes parrains de Pierre, qui ne le quittaient guère depuis quelques jours, vinrent à l'école pour lui faire leurs adieux. Ayant demandé et obtenu la faveur de garnir les musettes de leur filleul, ils apportaient d'excellentes provisions de route préparées par leurs mères : viande froide, saucisson, conserves, vin, rien n'y manquait, et tout fut accepté avec reconnaissance.

Mais les écoliers étaient tristes. Ils regardaient avec envie le brave soldat dont les yeux brillaient en parlant de son désir d'être aviateur. « En ma qualité d'élève des Arts et Métiers, disait-il, j'espère obtenir, sans trop de peine, d'entrer dans un camp d'aviation comme mécanicien. Et une fois dans la place, je saurai bien conquérir le droit de voler.

— C'est bien dangereux, Pierrot, murmura Lucette, qui tenait bien serrée la main de son grand frère.

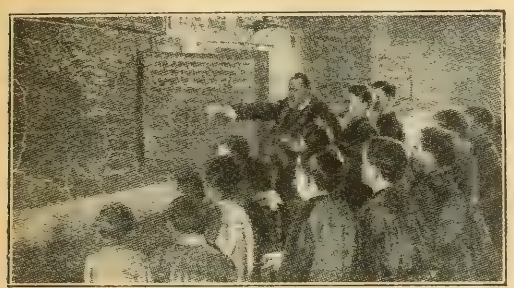
— Mais non ! Mais non ! Pas plus que la tranchée, je t'assure. Et c'est tellement beau de faciliter la victoire en bouleversant les préparatifs d'attaque ou de défense de l'ennemi, en repérant l'emplacement de ses batteries, de ses

dépôts de munitions, en allant parfois jeter à nos chères villes des pays envahis des mots de confiance et d'encouragement !

— Oui, c'est beau, dit Georges. Et nous, continua-t-il, en s'adressant amèrement à ses camarades, nous, pendant ce temps, nous écouterons des leçons d'histoire et de grammaire !

— Ou bien, dit Jean, dans le calme de la salle d'études, pendant que nos frères se feront tuer pour nous sauver, nous résoudrons des problèmes ou ferons des compositions françaises.

— Et puis, ajouta un troisième normalien, le jeudi nous



(Cliché *Annales*

« S'il est beau de donner son sang pour que la patrie ne meure pas, il y a autant de gloire à consacrer toutes ses forces à la régénérer et à l'élever à un rang digne d'elle. »

irons faire une bonne promenade à la campagne et rentrerons pleins d'appétit nous asseoir devant un bon dîner. Si vous croyez que ce sera digne, cela, et juste ! Hier, au tir, Jean a fait mouche trois fois, Georges une fois, moi deux fois ! Il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour rendre des services au front ! Robert nous contait dernièrement que les Boches s'avancent en masses serrées. Eh bien ! en tirant dans le tas, le plus maladroit abat son Boche, n'est-ce pas, camarades ?

— Bien sûr ! » répliquèrent-ils d'une seule voix.

M. Delannoy, Pierre, le papa de Louisette regardaient les écoliers avec sympathie. M. Carlier souriait : « On abat son Boche, dit-il, ou l'on est abattu par lui.

— Eh bien ! après ? D'autres sont morts !

— Et d'autres mourront, mes enfants ! Mais qui refera la France après la victoire ? Qui remplacera ces centaines de milliers de jeunes hommes robustes, instruits, intelligents, qui venaient prendre notre place à nous les vieux pour continuer la tâche éternelle que les générations se passent, la tâche de faire la France de plus en plus belle, de plus en plus glorieuse ? Les meilleurs d'entre les meilleurs sont tombés. Tant d'autres tomberont encore pour assurer désormais le règne de la paix ! Vous autres seuls, mes chers petits, les cadets de nos héros, resterez debout pour incarner l'âme de notre patrie immortelle. Songez que la France sera demain ce que vous la ferez par votre probité, votre sagesse, votre ardeur au travail aussi, car il faudra travailler dur, apprendre vite et beaucoup pour compenser les terribles pertes que nous aurons subies. Comprenez-vous, mes enfants ?

— Oh ! oui, monsieur, dit Georges, mais c'est tout de même moins glorieux que de servir la patrie sur le champ de bataille.

— Mon garçon, répondit M. Delannoy, s'il est beau de donner son sang pour que la patrie ne meure pas, il y a autant de gloire à consacrer toutes ses forces à la régénérer et à l'élever à un rang digne d'elle. Le véritable héroïsme est celui de chaque jour, celui du devoir, si humble soit-il, accompli avec tout son cœur. Apprendre avec ardeur vos leçons, voilà pour l'instant votre unique devoir. En le remplissant, vous servez la patrie autant que le soldat qui veille au créneau avec une patience tenace ou qui bondit hors de la tranchée quand sonne l'heure de l'assaut.

— Et puis, ajouta Mme Carlier, songez que vos mères n'ont plus que vous. A beaucoup, il manque à la fois leur mari et leur fils aîné. Qui les soutiendra aux heures d'angoisse ? Qui remplacera les absents ? Vous êtes leur seule lumière, leur seul espoir. Même dans le deuil le plus cruel, votre présence les réconforte et leur donne le courage de vivre. Ce devoir aussi est un devoir sacré. »

En disant ces mots, Mme Carlier qui, dans son cœur de maman, comprenait la triste pensée des jeunes réfugiés, les regarda affectueusement. Jean lui sourit et dit :

« Nous allons tous travailler comme des forcenés. C'est entendu. D'ailleurs, si la guerre se prolonge, nous avons encore le temps d'y aller. Tous, ici, nous sommes de la classe 1918. Dans quinze mois nous serons appelés !

Quinze mois ! Chacun se récria. Hélas ! On croyait, à ce moment-là, que la guerre serait bientôt finie.

« En attendant, dit Pierre pour conclure, nous allons tâcher de taper dur pour que l'on n'ait pas besoin de vous. »

CHAPITRE LVII

Congé de la Toussaint. — Paul vient en permission Les jeunes réfugiés peuvent écrire à leurs parents.

Oh ! n'exilez jamais ! Oh ! l'exil es [impie !

V. Hugo.

Comme il l'avait espéré, Pierre fut envoyé dans un camp d'aviation près de Paris. Il avait retrouvé son jeune compatriote Albert Lemire, qui, rapatrié d'Allemagne avec Jean, s'était engagé le jour même où il mettait le pied sur la terre de France. Les deux braves garçons travaillaient de toutes leurs forces, et leurs lettres respiraient le plus parfait bonheur.

Un mois s'était écoulé depuis la séparation, et Jean était attendu le soir même pour le petit congé de la Toussaint. Mais quelle ne fut pas la surprise de tous et le bonheur de Lucie quand on vit descendre du train non seulement le groupe des normaliens attendus, mais un chasseur alpin à l'uniforme sombre, décoré de la croix de guerre, un beau chasseur qui n'était autre que son grand frère, son Paul si aimé, qu'elle n'avait pas vu depuis près de deux ans ! A ses exclamations joyeuses, Paul comprit vite qu'il arrivait avant le télégramme par lequel il annonçait sa permission. La petite fille était suspendue à son cou et ne pouvait s'en détacher. Elle pleurait et riait à la fois, incapable de parler. Lui-même était si violemment ému que les mots s'étranglaient dans sa gorge.

« Ma Lucie, finit-il par dire, laisse-moi saluer et remercier tes bienfaiteurs ! » Mais M. et Mme Carlier lui tendirent la main et refusèrent tout merci. Jean les embrassa tous comme des parents bien-aimés et raconta sa surprise lorsque, en montant en vagon à Nîmes, il s'était trouvé en face de

son frère. Quel bon voyage ils avaient fait ensemble ! « Et tu n'as pas vu ceci, Lucette ? ajouta-t-il. Félicite notre cher sergent. »

Et il montra à sa sœur un étroit galon blanc qui ornait la manche de leur frère.

Ce fut l'occasion de nouvelles embrassades.

« Sergent et la croix de guerre ! dit M. Carlier. C'est beau cela ! Contez-nous un peu vos prouesses.

— Mes prouesses ? dit Paul en riant. Je n'ai fait que mon devoir, comme les camarades. Nous nous sommes maintenus dans la tranchée conquise, en dépit des obus quipleuvaient comme la grêle. Elle nous avait coûté bien trop cher pour que nous l'abandonnions.



Quelle ne fut pas la surprise de tous quand on vit descendre du train un chasseur alpin à l'uniforme sombre !

— Cher Paul, dit la fillette, comme nos parents seraient heureux s'ils nous savaient ensemble et apprenaient tout cela ! »

Le jeune chasseur fit une exclamation.

« Mais tu m'y fais penser, Lucette ! Nous pouvons écrire à Varolles ; le gouvernement allemand autorise les réfugiés à correspondre avec les pays envahis. »

Jean et Lucie se dressèrent d'un bond.

« Que dis-tu là, Paul? Depuis quand? Où l'as-tu appris?

— Ce matin même dans un journal acheté en route. Lisez, » dit-il, en tendant à M. Carlier un journal de Lyon.

Et l'instituteur lut, effectivement, que les personnes qui désiraient correspondre avec les parents demeurés dans les régions envahies étaient priées de se munir de cartes spéciales délivrées dans les mairies à cet effet. Elles devaient se conformer aux prescriptions suivantes : « Ne pas écrire plus de vingt mots et éviter toute information d'ordre général ou militaire. »

Depuis le jour terrible où l'ennemi les avait arrachés des bras de leur mère, les enfants n'avaient éprouvé si violente secousse. Ni la dureté de leurs farouches gardiens, ni les

coups, ni la misérable nourriture n'avaient pu vaincre leur âme courageuse; même les heures de bonheur vécues depuis, le revoir au camp, le retour de leurs frères, la lettre de leurs parents.... rien ne les avait touchés si fort que la pensée de pouvoir, enfin, rassurer ceux qui les pleuraient depuis une longue année, et qui, peut-être, les croyaient morts sur la terre ennemie.

La nuit leur parut interminable, et ils ne purent trouver de repos. Lucie eut des cauchemars. Elle se voyait écrivant la carte bénie et impuissante à dire en vingt mots tout ce que son cœur lui dictait. Il y avait toujours quelques mots de trop ; on oubliait un détail important ; chacun des trois voulait tenir la plume. La petite fille s'agitait tellement qu'elle faillit tomber de son lit et que Mme Carlier la cueillit juste à point en entrant pour la réveiller : Jean arrivait de la mairie avec une carte, et on l'attendait pour écrire.


Rien ne les avait touchés si fort que la pensée de pouvoir, enfin, rassurer ceux qui les pleuraient depuis une longue année.

Ah! comme elle se hâta et courut, haletante, retrouver ses frères et M. Delannoy, aussi ému que les enfants! Et tout ce qu'elle avait rêvé se réalisa. Vingt mots seulement quand le cœur de chacun débordait d'amour! Quand il fallait dire qu'ils étaient tous vivants, tous en bonne santé, que les deux petits avaient retrouvé une famille, que Jean était normalien, Pierre aviateur et Paul sergent..., qu'ils les aimaient, qu'ils pensaient sans cesse à eux, qu'ils espéraient les revoir bientôt... Vingt mots pour dire tout cela! « Jamais nous n'y arriverons!» se désolait la petite. « Et il faut encore parler de Louisette pour rassurer sa pauvre maman. » Il fallut faire un brouillon, puis un autre; chacun disait son mot puis additionnait : 25, 24... Que faut-il supprimer ?

« Évitez les mots : soldats, aviateur et sergent, dit M. Carlier. Qui sait si ce ne sont pas des termes interdits! Prenez le style des télégrammes. » Enfin, après bien des essais, Paul parvint à mettre sur pied les deux lignes suivantes

« Tous bonne santé, Louisette, M. Delannoy aussi. Vivons heureux chez instituteur Le Vigan. Jean, normalien, aînés, soldats. Pensons à vous. Baisers. »

« Ce n'est pas une lettre cela, gémit Lucette, et il n'y a pas même mon nom. Oh ! laissez-moi signer ! Que dirait maman de ne pas voir le nom et l'écriture de sa petite fille !

— C'est cela, dirent les deux grands frères. C'est Lucie qui mettra son nom et son adresse au bas de la carte. »

Comme elle fut émue et comme elle s'appliqua, la chère petite ! Avec quel amour elle posa ses lèvres sur le précieux papier, sachant bien que sa mère le devinerait et y prendrait son baiser. Dès lors, sa pensée fut constamment tendue vers la maison chérie. Elle essayait de se représenter la scène de bonheur à l'arrivée du maire. Car on lui avait dit que ce serait le maire qui recevrait et porterait toutes les lettres. Elle voyait bien le maire, la porte de la cour, celle de l'école... Mais quand elle en était à l'instant où sa maman prendrait la carte et lirait le nom de sa fille adorée, tout se brouillait dans son cœur et elle fondait en larmes.

CHAPITRE LVIII

Arrivée de deux jeunes Serbes. — Héroïsme de la Serbie.

Là où je me suis arrêté, tu poursuivras ;
Ce que je n'ai pas pu, tu le pourras ;
Où je n'ai pas su arriver, tu arriveras ;
Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras ;
Ce que nous devons, tu l'acquitteras.

De Iovanovitch, poète serbe (*Le devoir*).

Vers la fin de l'année, M. Carlier reçut une lettre de l'inspecteur d'Académie lui demandant s'il pouvait admettre à son cours complémentaire deux jeunes Serbes chassés de leur pays par la guerre. Le directeur répondit affirmativement et chercha deux familles qui consentiraient à prendre les pauvres petits en pension. Ce fut facile : l'héroïsme et la souffrance du peuple serbe étaient connus de tous, et chacun avait à cœur de témoigner son

admiration et sa sympathie aux exilés. Une chose cependant préoccupait l'instituteur : comment se ferait-on comprendre de ces enfants qui n'étaient en France que depuis un mois à peine et ne devaient parler que la langue slave ? Mais, dès les premiers mots, il fut rassuré : les jeunes Serbes parlaient presque correctement notre langue, qu'ils avaient apprise depuis un an, disaient-ils, avec des canonniers français qui combattaient là-bas.

Ils s'appelaient Douchan et Serge. Blonds, grands, maigres, très pâles, ils regardaient droit devant eux d'un air noble et loyal, qui leur conquit dès l'abord le cœur de tous ; leurs joues creuses, leurs mains décharnées disaient leur long martyre.

« Pauvres enfants ! leur dit M. Carlier, vous avez beaucoup souffert ! Soyez les bienvenus. J'espère que vous serez heureux chez nous. » Alors, d'une voix lente, un peu chantante, ils remercièrent l'instituteur et ajoutèrent : « La terre de France est la seule sur laquelle l'exil soit doux. La France est venue à notre secours et nous adopte avec tout son cœur. Grâce à elle, notre chère patrie se relèvera. Aussi n'oubliera-t-elle jamais qu'elle vous doit la vie, car, vaincue, elle n'avait plus qu'à mourir. »

La petite Lucie regardait de ses grands yeux affectueux les deux enfants étrangers. L'instituteur s'en aperçut et sourit : « Tu vois, Lucette, lui dit-il, voici encore des exilés.

— Oh ! répondit l'enfant à voix basse, je n'oserai jamais plus me plaindre. Ils sont cent fois plus malheureux que moi. Dites, monsieur Carlier, ajouta-t-elle, en baissant encore la voix, demandez-leur où sont leur parents. »

Mais ils avaient entendu, et un éclair farouche passa dans leur regard. L'aîné, Serge, répondit : « J'avais trois frères. Deux sont morts le soir de Roudnik, après avoir combattu aux côtés de notre roi vénéré. Ce sont les plus heureux, car ils ont cru la patrie sauvée par leur victoire. Le troisième est mort de froid et de faim pendant la dernière retraite, ainsi que mon père, qui a été achevé d'un coup de crosse par un officier bulgare. Mais de ma baïonnette j'ai cloué au sol l'assassin et mon père est vengé.

— Vous avez donc combattu? s'écria Mme Carlier. Si jeunes !

— La nation tout entière était debout, répondit Douchan ; les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés même

se sont battus jusqu'au dernier souffle. Moi, j'ai perdu aussi mon père et mon frère aîné à Roudnik. Ils sont morts heureux et je les envie. Mais ma sœur et ma mère ont été emmenées par les Autrichiens et, sous mes yeux, le bateau a sombré sur la Save. J'ignore si elles sont encore de ce monde.



(Cliché *Illustration*.)
Le vieux roi Pierre de Serbie sur la route de l'exil pendant la retraite serbe. De jeunes recrues de quinze à dix-sept ans, sans armes, évacuant des caisses de cartouches sur Prizrend, entourent le caisson attelé de bœufs qui porte le souverain.

— Pauvres ! pauvres enfants ! pauvre malheureuse Serbie ! disait Mme Carlier en pleurant.

— Mais c'est donc une belle victoire que celle de Roudnik ? demanda Lucie.

— Oui, dit M. Carlier, aussi belle que notre victoire de Valmy, et semblable à elle, parce que c'est vraiment la nation serbe qui s'est sauvée elle-même pendant ces jours héroïques. C'était le 2 décembre 1914. Depuis quatre mois, les Autrichiens bombardaient et attaquaient Belgrade sans pouvoir y entrer. Au mois d'août, ils s'étaient laissé mettre en déroute par une armée serbe moitié moins forte. Ils reviennent en force en octobre, et les Serbes, retranchés, les arrêtent jusqu'au moment où les pluies les forcent à reculer vers les pentes de Roudnik. Le désastre est proche : la Serbie n'a plus ni canons ni munitions. Mais, le 2 décembre, vingt vagons de munitions françaises arrivent : c'est le salut. On voit les soldats accourir, les vieux, les jeunes, les blessés ! Bien que très malade et très âgé, l'héroïque

roi Pierre se met à leur tête, et, du 3 au 14 décembre, cette poignée de braves culbute une armée de 300 000 Autrichiens, leur fait 60 000 prisonniers, leur prend un immense butin et les chasse de Belgrade. La Serbie était sauvée.

— Sauvée par la France, oui, fit Serge, les yeux brillants.

— Avec l'aide de la France, oui, mais sauvée surtout par son indomptable héroïsme, par l'ardent patriotisme de ses enfants.

— Bravo ! Bravo ! pour la Serbie, cria Lucette en battant des mains. Mais alors pourquoi donc êtes-vous exilés maintenant ?

— Ah ! petite fille, c'est parce que notre malheureux pays a été de nouveau attaqué et envahi par des forces telles qu'il n'y a pas eu moyen de nous sauver, cette fois.

— Sans doute, dit l'enfant, les soldats français étaient trop loin. Et vous n'aviez aucun allié tout près de vous !

— Un allié ! Mais si, nous avions un allié. Nous avions la Grèce ! Mais voyez-vous, fillette, cette Grèce qui avait juré alliance avec nous possède un misérable roi d'origine allemande, Constantin, et vous savez comment les Boches tiennent leur parole. Donc, Constantin a fait de notre traité un autre chiffon de papier, bien que les Bulgares, nos ennemis communs, se soient alliés aux Allemands, qui leur ont promis la Macédoine serbe. Et les Français sont bien venus, oui, comme toujours. Mais l'attaque brusquée, sans déclaration de guerre, de la Bulgarie, coupa les forces franco-serbes et, malgré les prodiges de valeur de nos troupes, la retraite s'imposa. Elle fut terrible ! »

Le jeune homme ferma les yeux comme pour cacher son émotion au souvenir des jours affreux qu'il avait vécus avec l'héroïque armée à travers les défilés couverts de neige, par des froids de 18 degrés, sans vivres. Les malheureux, à bout de forces, tombaient par centaines, et il fallait les abandonner. Quelle misère !

« Enfin, continua le pauvre garçon avec effort, ceux qui restaient ont fini par atteindre la côte de l'Albanie, d'où les débris de notre armée ont été emmenés à Corfou pour y être reconstitués. Nous, les plus jeunes, nous avons été recueillis par les Français et les Italiens, qui nous ont transportés à Marseille. Là, votre cher pays nous a tendu les bras et adoptés avec un cœur si chaud que notre vie

même ne pourrait acquitter notre dette de reconnaissance. » En disant ces mots, le jeune exilé prit la main de Mme Carlier et la baisa avec respect et gratitude.

CHAPITRE LIX

La « Grande Guerre » pendant l'année 1915.

L'armée française me paraît invincible au point de vue de la puissance, de l'intelligence, de l'humanité.

M. Williams (journaliste américain).

Les jeunes Serbes étaient maintenant connus dans toute la ville, et leur conduite faisait l'admiration générale. On eût dit que par leur tenue correcte, leurs manières gentilles et affables envers les enfants, ils essayaient de payer une partie de leur dette envers leur seconde patrie.

En classe, leur sérieux, leur ardeur au travail émerveillaient l'instituteur qui pouvait, sans craindre de jalousie, les donner en exemple à ses élèves, tant les jeunes exilés se faisaient aimer pour leur bonne camaraderie.

Nos braves normaliens, venus au Vigan pour le congé du 1er janvier, eurent un plaisir extrême à causer avec eux de leur pays, de l'armée serbe, des opérations militaires sur tous les fronts.

« En somme, remarquait Georges, l'année 1915 a été plutôt heureuse pour l'ennemi. Certes, il comptait avoir fini la guerre en six mois et nous écraser tous. Mais ces beaux projets déçus, il n'en est pas moins vrai que sur notre front nos offensives d'Artois et de Champagne n'ont pas donné ce que nos généraux espéraient, tandis que, sur le front oriental, l'ennemi a réussi dans ses entreprises et a fait échouer les nôtres.

— Nos soldats ont donc fait de grandes offensives, cette année? demanda Lucie.

— Ils ont fait des offensives avec un élan et une vaillance admirables; ils ont livré de splendides batailles, mais les résultats n'ont pas été ce qu'on en attendait : du terrain a

été gagné, de fortes positions occupées; mais, de l'Yser à Belfort, le front n'a guère bougé et n'a été rompu nulle part.

— Où s'est-on battu? demanda Serge. Montrez-moi donc cela sur la carte, voulez-vous ?

— Volontiers. Voici, d'abord, le petit front belge où nos vaillants amis défendent le dernier lambeau de leur patrie. Au printemps, les Allemands ont essayé de reprendre Ypres; mais, malgré leurs gaz asphyxiants, ils ont échoué (1).



Un de nos soldats, porteur d'un masque contre les gaz asphyxiants.

— Très bien ! Ensuite ?

— Ensuite, nous sautons à l'Alsace pour faire plaisir à Lucette qui y a son grand frère. En juin, nos « diables bleus » attaquent à Metzeral au chant de *la Marseillaise*. Metzeral tombe (2). En juillet, ce sont les glorieux combats de l'Hilsenfirst (3) et du massif du Linge. Dès le 13 octobre, la plaine d'Alsace s'étend sous les yeux de nos admirables chasseurs. Mais regardez donc briller les yeux de Lucette ! On dirait deux étoiles !

— Et même ceux de Jean, remarqua Serge. Ah ! ils ont raison d'être fiers ! Et après l'Alsace ?

— Après l'Alsace, ou plutôt en même temps, car tout cela se déroule à la fois, c'est l'Artois. Il s'agit d'abord d'empêcher les Allemands d'envoyer des troupes contre

(1) Bien qu'elle ait signé la convention internationale par laquelle l'emploi des gaz asphyxiants est interdit, l'Allemagne a usé de cette arme déloyale à partir de mars 1915. Surpris, Belges et Anglais reculent. Mais peu de jours après ils reviennent en force et dégagent Ypres. Furieux, les Allemands se vengent en bombardant Ypres, dont les magnifiques halles sont en ruines ainsi que toute la ville.

(2) Au Braunkopf, près Metzeral, un groupe de chasseurs cerné refuse de se rendre. Tous tombent, alignés comme à la parade.

(3) A l'Hilsenfirst, une compagnie de chasseurs cernée creuse des tranchées en carré, s'organise, enlève dans la nuit une mitrailleuse et des vivres à l'ennemi et réussit à tenir quatre jours. Ayant ensuite lancé un appel aux leurs en langue provençale, ils sont enfin délivrés.

la Russie, qui subit à la même époque une formidable offensive, puis d'essayer d'avancer vers Douai. Le premier but fut atteint : pendant deux mois de combats acharnés, l'ennemi dut amener devant nos lignes 300 000 hommes qui subirent des pertes épouvantables. Mais son recul fut peu sensible, malgré nos brillantes conquêtes du Labyrinthe (1), de Carency, d'Ablain et de la sucrerie de Souchez. C'était en mai et juin ; le 25 septembre, le jour même où nous attaquions en Champagne, nos troupes achevaient la prise de Souchez, tandis que les Anglais pénétraient à Loos, aux portes de Lens, et le gardaient malgré les contre-attaques furieuses de Ruprecht de Bavière.


(Service photogr. de l'Armée.)
Un de nos vaillants sénégalais s'extasiant à Mailly devant un obus de 520.

— Bravo ! et en Champagne ?

— En Champagne, ce fut une bataille terrible. Les défenses de l'ennemi étaient réputées imprenables : plusieurs lignes de tranchées séparées de réseaux de fil de fer, des abris bétonnés, des boyaux de communications furent littéralement écrasés par un bombardement de soixante-quinze heures. Puis ce fut l'assaut splendide, irrésistible : la ferme de Navarin, le bastion appelé « Main de Massiges », la butte de Tahure sont enlevés. 140 000 ennemis sont mis hors de combat, 23 000 prisonniers et 121 canons restent entre nos mains.

— Mais c'est magnifique !

— Certes, c'est beau. Mais notre haut commandement

(1) Au Labyrinthe, notre artillerie tira en vingt-quatre heures 300 000 obus, à peu près autant que l'artillerie allemande durant toute la guerre de 1870-1871.

a appris surtout dans ces durs combats que cette guerre était une guerre de munitions, et qu'il faut, si on veut la gagner, décupler d'activité dans les usines. C'est ce qu'on fait maintenant dans tous les pays alliés et amis.

— Mais vous avez dit, tout à l'heure, que l'ennemi avait mieux réussi sur le front oriental. D'autres que la Serbie ont donc été vaincus ?

— Eh oui ! d'abord la Russie. Elle non plus n'avait pas voulu la guerre, elle non plus n'avait pas suffisamment de munitions. Aussi, après avoir envahi la Prusse Orientale en 1914 et la Galicie (1) au début de 1915, a-t-elle dû reculer sous une terrible offensive. En Pologne (2), les Russes ont contre eux 1 500 000 Austro-Allemands conduits par Hindenburg, un général qui se soucie des vies humaines comme d'un fétu de paille. On l'a appelé « le Grand Boucher ».



Le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, que la flotte franco-anglaise essaya vainement de forcer.

— Quel monstre ! Ah ! ce n'est pas comme notre Joffre !

— Heureusement pour nous. Varsovie tombe, Vilna tombe. La Pologne est perdue. Et, au sud, Mackensen délivre la Galicie en un mois. Le Grand-Duc Nicolas, généralissime russe, frère du Tsar, a opéré là une admirable retraite. En septembre, grâce au matériel envoyé par le Japon, les Russes, enfin, cessent de reculer. Leurs armées sont entamées mais non rompues. Ils peuvent se reprendre.

(1) Province autrichienne sur la frontière russe, séparée de l'Autriche par les monts Karpathes.

(2) La Pologne russe n'est qu'une partie, un tiers environ, de l'ancien royaume de Pologne, qui fut, à la fin du XVIIIe siècle, démembré et partagé entre les trois nations voisines : Prusse, Russie et Autriche. Mais les Polonais ne s'avouèrent pas vaincus. Ils n'ont cessé, depuis, de protester contre leur démembrement et de réclamer l'indépendance.

— Espérons-le, fit Jean qui continua :

— Une opération manquée, c'est aussi celle des Dardanelles.

— Les Dardanelles, dit Lucie, je sais ce que c'est. C'est un long détroit qui relie la mer Égée à la mer de Marmara.

— Voyez-vous cette petite, si elle est savante ! Et savais-tu aussi que depuis un an la flotte anglo-française essaie en vain de forcer le détroit pour ouvrir aux vaisseaux russes un chemin vers la Méditerranée ?

— Non, dit Lucette, je ne le savais pas.

— Eh bien ! il est malheureusement vrai que nos deux flottes ont eu là plusieurs vaisseaux coulés (*le Majestic, le Triumph, le Bouvet*) et n'ont pu forcer le canal très fortifié sur les deux côtes (1). Et cependant les marins des deux puissances sont de rudes hommes passés maîtres en héroïsme.

— Et l'Italie, que fait-elle, demanda Douchan ?

— L'Italie combat sur des sommets glacés où il faut hisser les canons à dos d'homme. On n'ira pas vite de ce côté, malgré l'héroïsme des alpins. Mais, après s'être emparée de plusieurs fortes positions ennemies, elle retient maintenant contre son front une grosse armée autrichienne.

— Et l'Angleterre ?

— L'Angleterre lève et instruit des millions d'hommes. Bientôt elle pèsera bien fort à côté de nous. Et sur mer, il y a longtemps qu'elle travaille en bloquant chez elle la flotte ennemie, qui ne peut sortir pour ravitailler l'Allemagne. D'autre part, elle conquiert une à une toutes les colonies allemandes.

— Ça, c'est une bonne affaire. Espérons qu'elles sont aux Alliés pour toujours. »

(1) La Turquie fut également attaquée en Asie ; les Russes furent victorieux dans le Caucase et en Arménie, tandis que la flotte anglaise bloquait les côtes de l'Asie Mineure. Mais les Anglais ne purent atteindre Bagdad. Ce ne fut qu'au printemps 1917 que la Mésopotamie fut définitivement conquise.

CHAPITRE LX

Cadeaux de nouvel an. — Lucie et Louisette préparent le certificat d'études. — « Semeuse et Germania. »

Elle est la semeuse éternelle, ma France,
Du blé pur où mûrit le pain des libertés !

J. Richepin.

Le matin de la rentrée, après le congé du nouvel an, Louisette vint, comme tous les jours, chercher sa petite amie pour aller en classe. La fillette était chaudement enveloppée d'un grand manteau beige, tout neuf. Sous le capuchon doublé de veloutine rose, sa frimousse fraîche était plus rose encore que d'ordinaire, et ses yeux clairs disaient sa joie et son bien-être.

« Comme te voilà belle, Louisette ! lui dit Mme Carlier en l'embrassant. Je parie que c'est le bonhomme janvier qui t'a offert ce beau manteau !

— Le bonhomme janvier, peut-être, fit l'enfant, mais par les mains de ma bienfaitrice. Tout le monde m'a gâtée. M. Perrier même a pensé à moi ! Mes pauvres doigts couverts d'engelures lui ont fait pitié, et il m'a donné des gants bien chauds. Aussi comme je les aime tous pour leur bonté ! et moi je ne puis rien faire pour eux !

— As-tu donné à Mme Perrier les chaussons que tu as tricotés pour elle ?

— Bien sûr, mais c'était si peu de chose ! Cependant elle m'a remerciée comme d'un beau cadeau.

— Parce qu'elle a vu ton cœur à travers les mailles de ton ouvrage, mon enfant. Mais voilà la cloche qui sonne. Courez, mes petites. Encore un baiser ! Bon, à tout à l'heure.

— Regarde, Louise, ma belle serviette, dit Lucie en descendant l'escalier. C'est maman Juliette qui me l'a donnée. Pierre l'a remplie de beaux cahiers couverts de carton, et M. Carlier m'a offert une boîte de crayons de couleurs. Je t'en prêterai, Louisette, et nous ferons des cartes et de jolis dessins.

— Oui, oui, nous travaillerons ensemble, tu verras comme nous ferons des progrès ! As-tu pu achever le fichu de Mme Carlier ?

— Oui, grâce à mademoiselle, qui m'a laissé travailler chez elle en cachette. Ma chère maman m'a bien embrassée. Comme ils sont tous bons pour nous ! Que pourrions-nous faire pour leur montrer notre reconnaissance ?

— Je crois que le mieux est d'être sages et de travailler bien fort. Tu sais, Lucie, on dit que c'est difficile, le certificat ! Mais il faut que nous soyons reçues toutes les deux. Moi, d'abord, je veux être la première !

— Moi aussi, » répliqua Lucette.

Elles se mirent à rire ; mais Louisette ajouta : « Il peut parfaitement y avoir deux premières ! Ce sera nous. Vite, maintenant, courons dire bonjour à m demoiselle. »



L'universelle semence.



L'eternelle menace.

A partir de ce jour, il fut entendu que Louisette viendrait tous les soirs travailler avec Lucette. Souvent M. et Mme Perrier, de bons amis de l'école, accompagnaient l'enfant qu'ils avaient recueillie et qu'ils aimaient profondément. M. Delannoy avait toujours son fauteuil près du feu, et les soirées s'écoulaient dans le calme, le travail, les causeries.

Un soir, après avoir relu pour la dixième fois une bonne lettre de son frère Paul, bien que ce fût un samedi soir, Lucie s'installa devant sa serviette ouverte, en tira ses cahiers et s'absorba longtemps dans son travail. Elle devait corriger la dictée faite le matin en classe et répondre par écrit aux questions posées par la maîtresse. Louisette travaillait à côté d'elle.

« Tu mets beaucoup de temps, lui dit Pierre au bout d'un certain moment.

— C'est que ma dictée est si jolie que je voudrais l'apprendre par cœur.

— Puisqu'elle est si jolie, dit M. Carlier, il faut nous la lire. » Et Lucette lut : *la Semeuse et Germania.*

« Germania emplit le cadre du timbre rien qu'avec la moitié de son corps. La face dure est casquée d'une cou-

ronne massivement forgée. Une seule main a pu se loger à un angle ; et avec un gantelet de mailles, cette main serre une poignée de glaive. La poitrine est cuirassée.

« Ah ! qu'elle apparaissait innocente, en vis-à-vis, l'image de la France ! Cette Semeuse vêtue d'aimable lin était loin d'encombrer, à la façon de l'autre, par une carrure outrecuidante ! Elle semblait toute svelte dans l'espace, et, autour d'elle, on distinguait des horizons, de la place pour tous, on devinait de l'air respirable, de la lumière, de la liberté sous le soleil...

« Mais depuis l'événement formidable, ce que contient le sac de la bonne semeuse, c'est la sauvegarde du pays. Il est devenu le sac à feu, le sac à poudre des attaques et contre-attaques... La France sème les mitrailles de la légitime défense... la revanche du Droit, la revanche des opprimés multiples, la sainte Revanche » (Paul Hervieu).

— Qui est-ce Germania ? dit Pierre.

— Germania, c'est l'Allemagne. Ses artistes l'ont représentée telle qu'ils l'aiment, cuirassée, casquée, le glaive à la main, occupant toute la place, sans s'inquiéter si les autres nations en ont assez pour vivre, et même débordant sur elles, puisqu'elle ne tient pas tout entière dans le timbre, et toujours prête à les attaquer.

— Et la Semeuse ?

— Ah ! la Semeuse, c'est notre France. Elle prend sa place, mais laisse les autres respirer librement. Et elle sème. Ah ! bien sûr, elle ne sème plus aujourd'hui la même graine qu'auparavant. Sa graine, ce n'est plus son argent qu'elle prêtait à tous, sa science, ses découvertes. C'est de la mitraille ; mais de cette terrible semence, il sortira encore de la liberté pour tous, de la place au soleil, pour les petits comme pour les grands.

— Comprends-tu pourquoi, Louisette, on n'a pas eu l'idée de représenter la France en moissonneuse ?

— Oh ! oui, monsieur ! Moissonner, c'est recueillir. Celui qui moissonne travaille surtout pour lui. Semer, c'est donner, répandre les graines pour les faire produire. La première action est égoïste. Le geste du semeur est généreux. L'histoire de la France est pleine d'exemples magnifiques où notre patrie a joué le beau rôle de semeuse.

— Tu dis très bien cela, ma fillette.

— Oh ! c'est mademoiselle qui nous l'a expliqué, répon-

dit Louisette modestement. Elle nous fait de si belles leçons, mademoiselle ! Lucette et moi et d'autres aussi, nous les trouvons toujours trop courtes, surtout quand elle nous parle de la France, de la guerre, des soldats. C'est beau d'être institutrice ! Que je serais heureuse si je pouvais l'être aussi ! Croyez-vous, monsieur Carlier, que je pourrais y arriver en travaillant beaucoup, beaucoup ?

— Mais bien certainement, ma petite. »

Et sur cette parole qui remplit l'enfant de joie, les amis se séparèrent.

CHAPITRE LXI

La bataille de Verdun. — Nos magnifiques soldats émerveillent le monde. — « Ils ne passeront pas ! »

Verdun fut le grand tombeau de l'espérance allemande.

Un journaliste hollandais.

Depuis déjà plusieurs mois, une terrible bataille se livrait à Verdun, et la France entière et le monde entier étaient secoués d'admiration envers nos magnifiques soldats, qui tenaient tête au plus formidable assaut que l'histoire des batailles ait jamais conté.

Malgré ses succès sur le front oriental, l'Allemagne savait bien que l'Entente n'était pas battue et que le front principal était toujours le nôtre, le front qui s'étendait de l'Yser à Belfort, l'énorme barrage vivant derrière lequel une France ardente et pleine de foi travaillait à la victoire. Aussi Paris hantait toujours les rêves du Kaiser, et c'était maintenant par Verdun qu'il essayait de se frayer une route vers la capitale si convoitée, d'où, par deux fois, nos héros de la Marne et de l'Yser avaient repoussé les hordes barbares.

Pourquoi par Verdun ? C'est que l'héroïque cité tient une grande place dans l'histoire de la France. Elle est aux yeux de l'Allemagne plus que Lille ou Maubeuge, Longwy ou Belfort. La conquérir serait pour elle entrer au cœur même de la France, nous porter un coup terrible, abaisser

notre moral, nous jeter dans un profond découragement. Le haut commandement ennemi, dans des proclamations énergiques, annonce à ses troupes que cette offensive est la dernière, que, Verdun pris, la France est vaincue et réduite à subir la paix allemande.



Le camp retranché de Verdun, qui fut le pivot d'une bataille épique.

Après quoi, le 21 février, sous les yeux du Kaiser et du Kronprinz, l'attaque se déclenche, précédée d'un bombardement inouï qui anéantit en quelques heures nos premières lignes de défense : des bois entiers disparaissent, des hauteurs s'affaissent, la terre paraît secouée comme par un tremblement effroyable. Nos hommes tiennent là-dessous. Débordés par l'avalanche, ils ne cèdent le terrain que pied à pied, contre-attaquant sans cesse, si bien que, dès le 26, ils peuvent reprendre le fort de Douaumont. L'attaque par surprise est manquée, et 80 000 Allemands sont déjà couchés à terre.


Et, comme une chaîne sans fin, passent les camions automobiles, chargés de troupes...

Cependant l'ennemi dispose de quatorze lignes de chemins de fer pour ses ravitaillements, tandis que nous nous n'en avons plus qu'une, les autres étant coupées. Mais nous avons « la route », la voie sacrée organisée pour la défense de Verdun. Nous avons pour l'entretenir une armée de territoriaux dont l'âme est celle même des combattants. Nous avons une armée d'automobilistes, tous des héros. Et, comme une chaîne sans fin, passent les camions automobiles, chargés de troupes, de munitions, de canons, de vivres. La route voit nos hommes monter vers la ligne de feu, pâles, les lèvres serrées

le regard tendu vers ce point lointain où chacun essaie de découvrir sa place de combat; elle voit les blessés transportés dans les ambulances ; ils ne parlent pas de leur blessure, ils jettent seulement au passage ces mots : « Ils ne passeront pas ! » Elle voit les prisonniers refluer vers l'arrière; encore hébétés de notre résistance, ils hochent la tête et disent : « Verdun sera notre tombeau. » Joffre, pour la conception générale de la bataille; Castelnau à l'arrière pour l'organisation des réserves de tous genres ; à l'avant, pour l'action, Pétain, puis Nivelle... sous leurs ordres, des chefs et des hommes dont chacun a fait en lui-même le serment que l'ennemi ne passera pas : voilà les artisans de la défense de Verdun.


(Cliché Manuel.)
Le maréchal Pétain, qui, avant d'être commandant en chef des troupes françaises, organisa la défense de Verdun.

Au Vigan, chez nos amis, comme dans des milliers de familles françaises, les cœurs étaient partagés entre l'anxiété au sujet des chers combattants et l'admiration pour leu hauts faits d'armes. Paul se battait comme un lio·· Pierre, reçu pilote, sillonnait les airs sur son avion, s'offrant pour toutes les missions dangereuses. Parfois, l'un ou l'autre, entre deux bombardements, se hâtait d'écrire une ligne pour rassurer Jean et Lucie dont les cœurs étaient tendus vers eux de toute leur fraternelle affection.

Au début de juin, le jour même où les deux petites écolières étaient brillamment reçues au certificat d'études, M. Carlier reçut la lettre suivante de Paul Fontaine :

« Mes amis, comment vous dépeindre l'enfer où nous vivons! Imaginez un incessant déluge de feu, la terre qui

s'ouvre en cent cratères de volcans, des bruits fous semblables à des écroulements de villes entières, des gaz empoisonnés mélangés à l'air que nous respirons et à la fumée des pièces qui tirent sans relâche, des liquides enflammés qui glissent jusqu'à nous. Voyez des grappes humaines accrochées sur les pentes des collines, fauchées en masse par notre artillerie et aussitôt remplacées par d'autres masses grises qui s'effondrent à leur tour. Voyez le Boche occuper l'emplacement qu'il a nivelé de ses obus et reculer une heure plus tard, sous notre effort (1). Comme un bélier qui veut forcer un obstacle, il fonce tantôt sur un coin, tantôt sur un autre, perdant le soir ce qu'il a gagné le matin au prix de sacrifices immenses. Fin février déjà, Verdun est sauvé. Et cependant, depuis trois mois, le Kronprinz, pour la gloire de sa future couronne, envoie vagues sur vagues à l'assaut de nos positions. En mars, il borne son effort sur la rive gauche de la Meuse. Il pulvérise nos positions, prend, reperd et reprend pour reperdre encore le bois des Corbeaux, celui de Cumières et le Mort-Homme, échoue à la côte 304 ainsi qu'à Douaumont et au fort de Vaux.

Pendant tout le mois d'avril et jusqu'à ces jours derniers, c'est encore la même lutte acharnée, furieuse, pour le gain ou la reprise de quelques collines ou de la pente d'une colline. La bataille s'étend sur les deux rives de la Meuse. Le Mort-Homme voit des assauts formidables précédés du feu de quatre-vingts batteries. Cramponnés sur les pentes, nous tenons désespérément, faisant chèrement payer à l'ennemi le plus léger gain de terrain.

« Bref, du 21 au 26 février, le Boche a gagné par surprise 7 kilomètres de terrain en profondeur. Depuis, à peu près plus rien, et il a perdu 280 000 hommes. Va-t-il s'arrêter? Nous ne le croyons pas. Le Kaiser a trop annoncé son succès au monde entier, trop promis à ses troupes un prompt retour dans leurs foyers pour qu'il s'avoue encore vaincu. Mais le mot d'ordre est donné parmi nous : quatre mots seulement, quatre mots bien courts, mais qui en disent long : « Ils ne passeront pas ! »

(1) Au ravin des Dames, une colline fut prise, reperdue et reprise seize fois dans une journée.

CHAPITRE LXII

Le 14 Juillet au Vigan. — « La Marseillaise. »

Nous nous sommes battus un contre dix, mais la Marseillaise *combattait à nos côtés.*

Un général de 1792.

On se battait toujours à Verdun, mais la cité historique paraissait désormais sauvée. Aussi M. Carlier résolut-il, en l'honneur du splendide héroïsme de nos troupes, de célébrer le 14 Juillet avec plus d'éclat qu'à l'ordinaire. On devait faire de même à Paris, car nos alliés fêtaient cette année avec nous notre anniversaire national. Dès la veille, maîtres et élèves pavoisèrent l'immense bâtiment dont la façade se prêtait très bien à une belle décoration. Pendant que les fillettes portaient à brassées des fleurs, des branches de verdure et tressaient de longues guirlandes, les garçons plaçaient des drapeaux à toutes les fenêtres. Que de drapeaux ! et de toutes les couleurs alliées ! Et de toutes les dimensions ! depuis le grand et superbe drapeau frangé d'or que deux hommes hissèrent le long de la hampe fixe à l'aide d'une poulie, jusqu'aux drapeaux d'un sou apportés par les tout petits, tous eurent leur place. Ensuite, on tendit, du balcon central aux fenêtres, les belles guirlandes de verdure, et l'on dissimula derrière les fleurs un grand nombre de petits lampions, que l'on devait allumer le soir même pendant la retraite aux flambeaux.

Ah ! la joyeuse ardeur de tout ce petit monde ! A chaque instant, un garçon, une fillette quittaient leur travail pour aller d'un peu loin juger de l'effet. Les passants s'arrêtaient, félicitaient, donnaient un conseil. Les réfugiés du Nord, groupés autour de M. Delannoy, parlaient avec émotion de leur dernier 14 Juillet au pays, quinze jours avant que la catastrophe mondiale ne s'abattît sur nos têtes, et, avec plus d'émotion encore, du 14 Juillet qui suivrait la victoire.

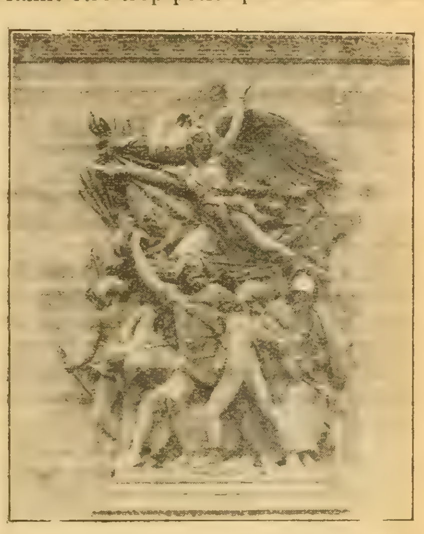
« Ah ! que nous le ferons beau, celui-là ! même si le pays est en ruines !

— Oui, mes amis, dit le vieillard, oui, nous y mettrons

toute notre âme. En attendant, groupons-nous aujourd'hui autour des braves patriotes qui veulent, en pleine guerre, fêter l'anniversaire du jour qui fit la France libre. »

Le soir, en effet, tous, drapeau en tête, défilèrent avec la population au son de *la Marseillaise*. Et, le lendemain, répondant à l'appel de leur bienfaiteur et ami, M. Carlier, ils se rendirent à l'école où la distribution des prix devait être présidée par un vieux général, vétéran de 1870.

L'immense cour faillit être trop petite pour contenir les auditeurs, et l'on ne put faire asseoir que les femmes, les vieillards et les soldats blessés des ambulances que l'on plaça au premier rang, près de la petite estrade fleurie où flottait le drapeau.



Le Départ, superbe bas-relief de Rude, dressé contre un des piliers de l'Arc de Triomphe.

Accompagné par le directeur et le capitaine B..., le général arriva et, d'un pas encore leste, gravit les degrés de l'estrade. Alors, curieuse et émue, la foule se tut et attendit. Tout à coup, un chant magnifique et terrible éclata et fit passer un frisson dans les âmes : dissimulés derrière un rideau de verdure, les écoliers entonnaient *la Marseillaise*.

Immédiatement, toutes les têtes se découvrirent; les vieux, les blessés se levèrent, et, appuyés sur leurs béquilles, écoutèrent tout tremblants le chant sublime.

Ce fut d'abord la clameur d'espérance et de triomphe :

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

Ah! ce jour de gloire, chacun sent bien que ce ne sera pas seulement le jour de la victoire ! C'est déjà, aujourd'hui, la gloire pour tous, la gloire de repousser l'envahisseur, la gloire de combattre pour la liberté. Jamais, jamais personne n'a mieux senti la beauté de ces vers, jamais non plus on n'a si bien compris que l'étendard sanglant de la tyrannie est levé contre nous, et que c'en est fait de notre indépendance si nous faiblissons. Jamais, comme aujourd'hui, on n'a entendu « mugir ces féroces soldats » qui viennent jusque sur le cœur des mères prendre et égorger les tout petits.

Dans un groupe de femmes, un sanglot se fait entendre : il y a là une malheureuse dont le fils a été jeté par les brutes dans la maison en feu. Des mains compatissantes se tendent vers elle.

Aux armes, citoyens !

Ah ! le terrible appel ! Oui. Aux armes ! et que le barbare soit chassé du sol sacré ! que son sang impur abreuve nos sillons !

Les glorieux blessés, pâles et frémissants, reprennent en chœur le refrain. Sur leur mâle visage flétri par les combats, dans leurs yeux pleins des horreurs de la guerre, passe un éclair de haine sainte et de mépris pour l'ennemi.

Maintenant, c'est l'invocation suprême à la Patrie et à la Liberté. Le chant se ralentit, les voix se font douces et profondes :

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !

Un long frisson secoue les âmes. Le sang bout dans les veines. O Patrie adorée ! O Liberté chérie ! Nous combattons pour vous venger et pour vous défendre. Aidez-nous à vaincre. Enflammez nos cœurs !

..... Et c'est, enfin, le couplet des enfants :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus...

Ah ! les chers petits ! De quel cœur ils offrent leurs bras à la France ! Ils clament ces vers comme leurs aînés sonnent la charge. Hélas ! beaucoup d'aînés, déjà, ont quitté la

carrière, et les mères ont vu partir les petits après les grands. Mais, bien que leur cœur soit à jamais meurtri, elles ont fait à la cause sainte le sublime sacrifice.

L'hymne sacré est fini. Après un dernier appel : *Aux armes !* les jeunes voix se sont tues. Dans la foule, un long et pieux silence s'établit pendant que les chanteurs viennent se placer des deux côtés de l'estrade au bord de laquelle s'avance le vieux général.

CHAPITRE LXIII

Le 14 juillet au Vigan *(suite)*. — La distribution des prix. — Les Lauréats du « Grand Concours de la Patrie ».

Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus [beau

Le Chant des Girondins.

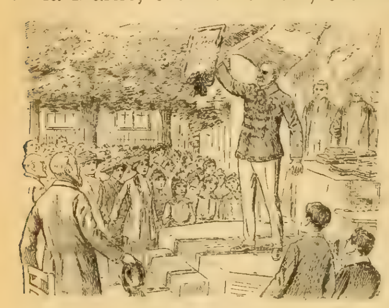
Pendant que le président de la fête se préparait à parler, M. Carlier écarta les plis du drapeau et découvrit ainsi une table chargée de beaux livres à tranches dorées noués de rubans. Tous les yeux se fixèrent sur les prix, et il y eut, parmi les élèves, un grand mouvement d'anxiété. Chacun cherchait à deviner l'ouvrage qui lui était destiné, sans trop se demander à part lui s'il avait mérité un prix par son travail.

Pierre Carlier monta alors sur l'estrade et, décrochant d'un rameau de verdure un tableau qui y était suspendu, il le tendit au général. Celui-ci le prit avec respect et, à la grande surprise de la foule, il le salua militairement. Puis il l'éleva au-dessus de sa tête afin que chacun pût le voir. C'était un beau carton blanc encadré d'un large ruban tricolore noué à l'un des angles d'un crêpe noir.

Alors les assistants comprirent : d'un seul mouvement tout le monde se leva, et les hommes se découvrirent.

« Mes chers concitoyens, mes amis, dit le général violemment ému, en ce jour où la France fête l'anniversaire de ce 14 Juillet qui lui donna la liberté, il nous paraît juste de

mettre aussi à l'honneur ceux de ses enfants qui sont morts pour sauvegarder cette liberté si durement acquise et si chère à tous. Honneur donc aux morts glorieux de la cause sacrée, et, spécialement, honneur aux nôtres ! Sur ce tableau drapé aux couleurs de la patrie pour laquelle ils sont tombés, voici leurs noms : c'est par eux que nous devons commencer. La liste, hélas! est longue! C'est que nos garçons, nos beaux montagnards, appartiennent presque tous à ces régiments d'attaque désignés pour les missions honorables, mais dures, d'où beaucoup ne reviennent pas. Glorifions-les tous, ceux de la Marne, ceux de l'Yser, ceux des Éparges, ceux de Verdun, ceux qui en ce moment combattent et tombent sur la Somme. Tous ont fait magnifiquement leur devoir. A nous de faire le nôtre et d'être dignes d'eux par notre travail et notre foi en la victoire. Et vous, jeunes écoliers dont les études et les succès vont tout à l'heure recevoir la récompense méritée, songez que vos aînés meurent pour vous et préparez-vous à la lourde tâche qui sera désormais la vôtre. »



« Honneur donc aux morts glorieux de la cause sainte ! »

Alors, dans un grand silence respectueux, le vieil officier lut d'une voix que l'émotion faisait trembler la liste des « Morts au champ d'honneur » de la ville.

Beaucoup de noms étaient accompagnés d'une citation à l'ordre du bataillon ou du régiment, ou même à l'ordre de l'armée.

Quand il eut fini, le général ajouta : « Nous nous inclinons bien bas devant le deuil des parents de ces vaillants soldats. Les mères françaises aussi ont bien mérité de la patrie, car elles ont porté courageusement leur douleur. » Et l'officier ayant baisé avec respect la soie tricolore tendit le tableau au jeune adjoint, qui le prit et l'épingla dans les plis du drapeau. Puis M. Carlier déroula de la verdure un second carton, drapé comme le premier, mais non voilé de

crêpe, et le donna au général. Celui-ci se tourna vers la foule toujours debout et attentive :

« Voici maintenant, mes amis, les noms de ceux de nos glorieux enfants que nous avons le bonheur de posséder encore et qui ont obtenu des citations, des décorations, des promotions. La liste est aussi très longue, et cette fois nous nous en réjouissons. »

Alors commença la lecture des « Lauréats du front ». et celle-ci fut fréquemment interrompue par les applaudissements de la foule. Quelques-uns de ces vaillants étaient là, en permission, et on les fêta.

La première partie de la cérémonie était terminée.

Le directeur de l'école s'avança au bord de l'estrade et réclama le silence.

« Maintenant, dit-il, c'est l'heure des petits réfugiés de nos provinces envahies. Les deux écoles leur offrent un goûter. Que les mamans veuillent bien les conduire au buffet où les fillettes vont les servir. »

Ah ! quelle bonne idée il avait eue là, M. le directeur ! Les mamans furent aussi ravies que les enfants et s'empressèrent autour des élèves, qui, en tablier blanc, procédèrent aussitôt à la distribution des friandises. Pendant que les petits se régalaient, les parents entouraient maîtres et maîtresses pour les remercier.

Mais bientôt une petite cloche tinta, et chacun regagna sa place en toute hâte.

Dès que le silence fut rétabli, la petite Lucie monta sur l'estrade et, de sa voix pure, entonna une triste et douce chanson qui fit battre le cœur des exilés :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !...
Oh ! mon pays, sois mes amours,
Toujours !

On applaudit beaucoup Lucette, qui se retira toute rougissante.

Puis Jean et Georges, dans leur uniforme noir de normaliens, vinrent chanter un beau duo appris à l'école normale: *les Paysans*. Les laboureurs content leur vie simple et laborieuse et déclarent qu'ils sont prêts à quitter la charrue à l'appel de la patrie :

...Quand viennent les jours d'alarmes,
Nous faisons trêve à nos travaux,
Nous reprenons nos vieilles armes
Et nous courons à nos drapeaux...

Bravo pour les paysans et pour les chanteurs !

Enfin, deux petites filles originaires l'une d'Alsace, l'autre de Lorraine, habillées des jolis costumes des provinces perdues, vinrent, en se tenant par la main, chanter la belle chanson sur l'Alsace (1) que savent tous les enfants de France. M. Delannoy donna le signal des applaudissements, surtout à ces beaux vers :

« Je veux garder ma place,
O mère, à tes genoux !... »

La partie artistique était achevée. Aussitôt un grand mouvement se fit parmi les élèves : Pierre Carlier venait de monter sur la scène, le palmarès à la main. Le silence s'établit comme par enchantement, et l'appel des lauréats commença.

Ah ! il y eut bien des joies ! il y eut aussi bien des déceptions, des regrets tardifs, de secrètes promesses de mieux faire l'an prochain. Mais, en somme, la majorité fut satisfaite.

Pour terminer, le directeur vint annoncer que les quatre premiers lauréats avaient spontanément renoncé à leurs prix et décidé d'en verser le montant à la Caisse des Pupilles de la Nation. Ce qui avait été fait aussitôt. Les assistants applaudirent encore et se levèrent pour se retirer. A ce moment même, les écoliers, groupés derrière la scène, entonnèrent « le Chant du départ » :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas.

Et c'est accompagnée de ces ardentes paroles que la foule se retira tout émue de cette belle fête patriotique.

(1) De M. Maurice Bouchor.

CHAPITRE LXIV

Les belles vacances. — L'œuvre humanitaire de la « Croix-Rouge » américaine.

Les États-Unis et la France se sentent unis l'un à l'autre par une fraternité indissoluble.

(Le Temps.)

Cette année-là, M. Carlier avait décidé qu'on irait passer le mois d'août à l'Espérou, petit village sis au pied de l'Aigoual, belle montagne cévénole couverte de forêts et tout à fait voisine du Vigan. La chaleur était accablante et anémiait les enfants déjà fatigués par leurs études. Jean avait travaillé «comme un bœuf», disaient ses camarades, et s'était constamment maintenu le premier de sa promotion. Les parents de Georges, M. et Mme Perrier avec Louisette et même les familles chez qui vivaient les deux jeunes Serbes, s'étaient donné rendez-vous « là-haut ». Les écoliers étaient ravis de passer ensemble de si belles vacances et combinaient mille bonnes parties : on pêcherait des écrevisses, même des truites... on irait au sommet du mont voir l'observatoire, on déjeunerait souvent en pleine forêt, on suspendrait une balançoire aux arbres, et, si possible, des agrès pour faire la gymnastique...

« En fait de gymnastique, leur dit M. Carlier, confident de ces beaux projets, il vous suffira d'escalader force rochers et de parcourir les routes forestières en tous sens. Les cuisinières n'auront qu'à se bien tenir au moment de votre retour.

— Et nous, dirent les deux petites filles, nous continuerons le trousseau d'Helvetia. Pauvre Helvetia ! Nous l'avons bien négligée cette année : elle n'aurait rien à se mettre l'hiver prochain !

— J'ai bien peur, leur objecta Mme Carlier, qu'il ne faille encore la rouler comme l'an dernier dans une couverture. Il y aura sans doute « là-haut » autre chose à coudre que des robes de poupée.

— Et quoi donc ? fit Lucette.

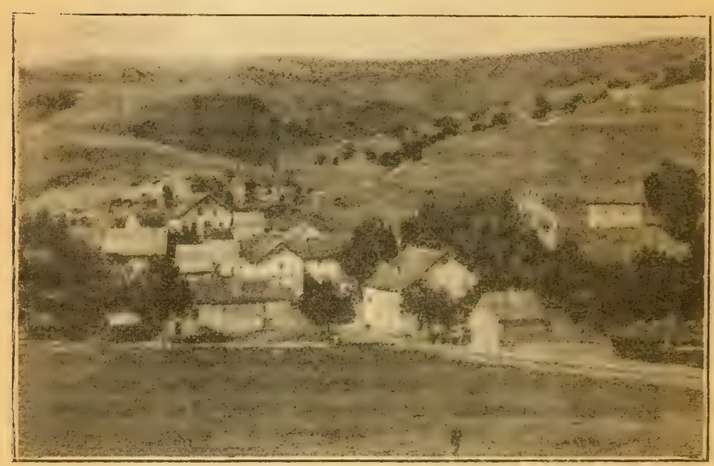
— Des vêtements pour les petits réfugiés belges recueillis par la Croix-Rouge américaine.

— Comment ! Il y a des petits Belges à l'Espérou ?

— Oui, ma fille. Mais je ne veux te rien dire. Tu jugeras et tu verras par toi-même ce que tu pourras faire. »

Comme les deux fillettes furent émues et heureuses à la pensée de travailler pour des petits enfants chassés comme elles-mêmes de leur pays par la guerre !

« Tu comprends, Helvetia, dit sérieusement Louisette



(Cliché Bernheim (Nîmes).)

L'Espérou.

à la poupée, il n'y a pas la guerre chez toi, et tu n'as pas souffert comme ces pauvres bébés ; alors, ma petite, tu vas rester tranquillement au frais en notre absence. Au revoir ! »

Deux jours après, la troupe presque complète des écoliers et des parents arrivait dans le charmant village entouré de forêts séculaires, et, tout de suite, les nouveaux venus étaient transportés d'enthousiasme devant la splendeur des monts. On se répartit dans les villas libres et dans les modestes hôtels du lieu ; mais, sauf la nuit, on devait vivre ensemble, les enfants établissant un lien continuel entre toutes les familles.

Dès qu'elles furent installées, Mme Carlier, ses amies et

les deux petites filles allèrent se mettre à la disposition de la directrice de la Croix-Rouge pour l'entretien du vestiaire des enfants. La directrice fut ravie et remercia cordialement. Elle avait, dit-elle, d'ordinaire, tout un personnel très suffisant pour confectionner et entretenir les vêtements des petits, mais, justement, trois de ces dames étaient malades, et leur absence la mettait dans l'embarras. Elle acceptait donc avec reconnaissance l'offre gracieuse qui lui était faite.

Puis elle les emmena voir « ses enfants ».

Ils se trouvaient dans un très bel hôtel qui recevait d'ordinaire une riche clientèle. Depuis deux ans, la Croix-Rouge l'avait loué et y avait déjà reçu des centaines et des centaines d'enfants, dont l'état de santé réclamait « la montagne ». L'œuvre avait des sections par toute la France, et les enfants qu'elle rendait ainsi à la santé se comptaient par milliers.

Ceux que nos amis virent ce jour-là étaient à la montagne depuis un mois, et déjà leur santé s'améliorait. Ils étaient une centaine qui devaient, dans quelques jours, céder la place à une autre « fournée » d'enfants débiles.

Lucie et Louisette ne se lassaient pas d'embrasser tous ces bébés. Elles qui, dans leur exil, avaient trouvé des cœurs maternels pour consoler leur cœur meurtri, auraient voulu faire aussi quelque chose, elles ne savaient pas quoi, pour ces pauvres petits que leurs parents devaient pleurer.

« Pauvres gens ! disait Lucette. Ils ne savent pas où sont leurs enfants et même s'ils vivent encore : les nôtres aussi doivent nous pleurer. J'avais été si heureuse de leur écrire cette carte l'an dernier ! Ils n'ont jamais répondu et nous ignorons même si l'Allemagne la leur a envoyée ! »

A ce moment, Mme Carlier appela les petites pour leur montrer la besogne qu'on allait leur confier. Il s'agissait de tailler des mouchoirs dans une grande pièce de toile et de préparer les ourlets pour la machine. Très fières de cette confiance, les enfants déclarèrent se charger entièrement du travail, et elles emportèrent le rouleau d'étoffe pour commencer tout de suite.

Le soir même, l'atelier des Viganaises ressemblait à une ruche d'abeilles. Les deux fillettes devaient travailler deux heures par jour, pas davantage, car elles avaient besoin d'air pur, de repos et de jeux.

Tout en travaillant on causait :

« C'est une belle œuvre humanitaire que font là les États-Unis, fit Mme Perrier. Ils n'ont cependant ni nos mœurs, ni nos idées, ni notre langue ; beaucoup ne connaissaient guère l'Europe. Et il a suffi qu'il y ait des misères à soulager pour que des milliers de femmes quittent leurs foyers, leurs intérêts, leurs affaires, leurs affections, passent l'Océan et viennent se faire chez nous infirmières, cuisinières, gardiennes d'enfants...

— En même temps, dit Mme Carlier, l'Amérique ravitaille les populations des régions envahies que devraient nourrir les Allemands. Les Belges et nos malheureux compatriotes du Nord et de l'Est mourraient de faim sans nos amis américains.

— J'ai lu aussi, dit une autre dame, que plusieurs villes d'Amérique avaient adopté comme filleules des villes de France dévastées par l'ennemi et s'engageaient à les faire reconstruire à leurs frais. Comme c'est beau cette solidarité entre des hommes qui ne se connaissent pas, qui, peut-être, ne se verront jamais !

— Des villes filleules ! dit Lucette. Alors, les villes d'Amérique seront des villes marraines. Quel joli nom !

— Et quelle jolie chose ! reprit une autre dame. Ah ! l'Amérique donne un bel exemple !

— En attendant, conclut Mme Carlier, qu'elle se jette aussi dans la mêlée. Les Allemands commettent tant de crimes contre l'humanité que les Américains, si épris de justice, ne pourront rester plus longtemps en dehors de la ligue du monde civilisé. »

CHAPITRE LXV

Les vacances à l'Aigoual *(suite)*. — Beauté de la France.

La France est un chef-d'œuvre, une merveille unique, une proie magnifique sans cesse convoitée.

Paul Deschanel.

Le mois d'août s'achevait et les vendanges allaient appeler nos amis du côté de la plaine. Parents et enfants ne

voyaient pas venir sans chagrin la séparation. Mais ce n'était guère que pour un mois.

« Mes amis, dit un matin M. Carlier qui portait le courrier et les journaux, mes amis, une bonne nouvelle : la Roumanie est enfin avec nous ! » Ce fut un cri de joie général : « Vive la Roumanie ! »

« Oui, depuis hier, l'armée roumaine a franchi les monts qui la séparent de la Transylvanie, son Alsace-Lorraine. Elle va, comme l'Italie, comme nous, délivrer ses frères opprimés tout en combattant pour le droit.

— Je suis d'avis, dit M. Delannoy, que nous fêtions ce beau jour par une visite à l'Observatoire. Qui veut être de la partie ? »

Mais comment donc ! tout le monde voulait être de la partie ! La proposition acceptée d'enthousiasme, les dames mirent en commun leurs ressources pour l'achat des provisions ; les fillettes aidèrent de leur mieux aux préparatifs et les garçons, pleins de bonne volonté, offrirent de se charger des paniers. Un moment plus tard, les vivres étaient rassemblés sur la grande table où plusieurs familles prenaient leurs repas en commun. Les enfants regardèrent avec plaisir les bonnes choses se disposer dans plusieurs petits sacs de toile. Quand tout fut prêt, chacun passa une courroie autour de son cou et la petite troupe prit aussitôt les devants.



(Cliché *Illustration*.)

Les Souverains de Roumanie et leur second fils, le prince Nicolas, assistant à une revue de troupes, à Bucarest. La Reine porte l'uniforme du 4e régimt de *Rostriori*.

Ah ! la merveilleuse route ! Lisse, unie, résistante et souple à la fois comme du caoutchouc ! « Je ferais là-dessus, dit le jeune Douchan, 30 kilomètres par jour sac au dos !

— Et même davantage, ajouta Serge, baïonnette au canon, et avec l'espoir de trouver des Bulgares au sommet de la côte.

— Les beaux arbres ! remarquait Jean. Et de toutes les essences ! des pins, des châtaigniers, des hêtres, des cyprès, des chênes !

— Attendez pour admirer, les enfants, leur dit M. Carlier. Vous verrez tout à l'heure ! Toi, Georges, tu connais tout cela et tu es un peu blasé. Mais nos réfugiés du Nord vont être surpris.

— Moi, répondit Georges, j'aime tellement la campagne que je la trouve toujours belle. Quand elle n'est couverte que d'ajoncs et de genêts, je me dis : « Quelles jolies fleurs d'or ! »; s'il n'y a que des bruyères : « Quel fin tapis rose ! » ; s'il y a de grands arbres : « Comme c'est majestueux ! ». Bref ! pourvu que ce ne soit pas des rues et des maisons, tout ce que je vois autour de moi m'enchante.

— Ah ! mon garçon, lui dit son maître, garde toujours au cœur ces sentiments !

— Cependant, dit Louisette, on dit que Nîmes est une jolie ville.

— Oh ! bien sûr ! et même Marseille que j'ai vue ! Je reconnais qu'il faut des villes pour grouper les diverses industries et accumuler les chefs-d'œuvre de l'art. Mais, chacun son goût, n'est-ce pas ? Moi je préfère les champs. Tenez, mes camarades, quelle ville vous offrira jamais un spectacle comme celui-là ? »

On avait atteint le sommet du mont d'où la vue embrassait une immense et magnifique étendue, car le ciel était merveilleusement pur. M. Carlier tendit le doigt vers un point lointain de l'horizon, où une longue ligne bleu sombre tranchait sur le bleu clair du ciel : « La mer, » dit-il.

La mer ! Ah ! ce fut une belle émotion ! La mer ! est-ce possible ! « Mais à quelle distance est-elle donc ? — A 70 kilomètres à vol d'oiseau. — Et on l'aperçoit de si loin ? — Vous le voyez. — Si ce n'était pas vous qui l'assuriez, monsieur Carlier, dit Lucette, je ne le croirais jamais. — La mer Méditerranée vue de l'Aigoual, dit M. Delannoy à son tour, quelle merveilleuse chose ! Mais qu'ont les garçons à gesticuler de cette sorte ? »

Les garçons, en effet, s'étaient avancés de l'autre côté du plateau et admiraient un horizon bien différent, mais

aussi beau, un horizon de montagnes couvertes de forêts dont les nombreuses essences offraient une variété de tons verts qui eussent désespéré un peintre. Les enfants cherchèrent en vain un qualificatif pour chaque ton. Quand ils eurent trouvé : vert foncé, vert pâle, vert d'eau, vert-pomme, vert-mousse, vert-de gris ou vert émeraude, ils s'arrêtèrent, à bout de science, et cependant vingt tonalités différentes restaient à qualifier. L'instituteur fit découvrir aux plus grands encore quelques nuances que l'on obtient dans les laboratoires... Mais l'avis de Georges était que la chimie n'est pas à la hauteur de la nature.

« Je crois, dit Lucette, qu'il y a encore plus de verts sur les prairies.

— On dirait du velours, remarqua Louise, un tapis de velours fait de plusieurs morceaux. »

Quand on eut bien admiré les forêts, on demanda à visiter l'Observatoire. On vit un poste de télégraphie sans fil ; on assista au lâcher d'un ballon d'hydrogène. Mais les touristes revenaient sans cesse au merveilleux paysage.

« Qu'y a-t-il derrière ces montagnes ? demanda Jean.

— De ce côté, il y a les Causses.

— Oh ! les Causses, dit Lucie, c'est comme un désert, je crois ?

— Oui, souvent, répondit M. Carlier. Mais ils ont leur charme aussi, et certaines beautés y sont si curieuses qu'on vient les visiter de partout.

— Lesquelles donc ? demandèrent Jean et Lucie.

— D'abord les cañons (1). C'est le nom des vallées de certaines rivières comme le Lot, le Tarn et leurs affluents. On dirait des couloirs taillés dans le calcaire. Les rivières coulent entre de gigantesques escarpements, qui ont parfois 500 mètres de profondeur.

— Et Montpellier-le-Vieux (2), dit Georges, que c'est beau ! Figurez-vous une immense quantité de rochers des formes les plus bizarres, ressemblant à s'y méprendre à des ruines de maisons. Ce sont les eaux de pluie qui, attaquant, ron-

(1) Le cañon du Tarn est le plus beau de France. Sa longueur dépasse 70 kilomètres. Le cañon du Colorado (Amérique) est le plus beau du monde. Il a jusqu'à 1 000 mètres de profondeur, et parfois les lèvres de l'abîme sont à 35 mètres l'une de l'autre.

(2) Montpellier-le-Vieux est situé dans le Causse Noir.

geant les parties les plus friables, ont évidé les rochers dont il ne reste que les noyaux les plus durs.

— Et Padirac ! dit M. Perrier, qui y avait sa maison natale. Padirac, c'est plus beau que tout !

— Que voit-on à Padirac ? demanda Jean. Et d'abord où est Padirac ?

— C'est dans la vallée du Lot, au Causse de Grammat. Les eaux ont pénétré dans un gouffre de 75 mètres de profondeur et y forment une rivière souterraine de 3 kilomètres de long, puis des lacs, de belles grottes. On y voyage en canot. C'est extrêmement curieux !

— Mais que deviennent ensuite ces rivières souterraines ? demanda Lucie.

— Elles ressortent souvent en fontaines jaillissantes, comme celle de Saint-Allyre, à Clermont-Ferrand, qui est si chargée de calcaire qu'elle en recouvre d'un fin enduit les objets que l'on y plonge. J'ai un adorable nid d'oiseau dont chaque brandille ressemble à un fil d'argent. Il n'y a séjourné que dix minutes.

— Oh ! que ce doit être joli ! dirent les deux petites filles.

— C'est très joli, je vous le montrerai. Mais qui donc nous arrive là ? »

Deux soldats apparaissaient, en effet, au haut de la montée. Lucie et Jean se retournèrent, poussèrent un cri, s'élancèrent et tombèrent tout joyeux dans les bras de leurs frères aînés.

CHAPITRE LXVI

Beauté de la France *(suite)*. — Les Français ignorent la France.

Quand on a couru le monde et qu'on revient en France, on s'étonne d'avoir été chercher si loin tant de beautés qui ne valent pas celles qu'on avait sous la main.

Ch. Bigot.

En un instant, nos braves poilus furent entourés, embrassés, accablés de questions. « Mais comment arrivez-vous ensemble ? Qui vous a dit que nous étions ici ? Êtes-vous

bien fatigués ? Pourquoi n'avez-vous pas télégraphié ?

— Nous avons télégraphié, répondit Paul en riant, et même, pour qu'il vous parvienne plus tôt, nous apportons le télégramme. »

Et, sortant le petit bleu de sa poche, il le déplia et le lut au milieu des éclats de rire. Après quoi il raconta qu'ayant trouvé le facteur du télégraphe en montant à l'Espérou, il s'était chargé de la dépêche pour épargner de la fatigue au brave homme. Il regarda la date : « Elle est partie, dit-il, depuis trente-six heures.

— Que voulez-vous ! dit M. Carlier, c'est la guerre. Mais savez-vous que vous avez de la chance que nous ayons si longtemps admiré le paysage ! Sans cela vous risquiez de trouver le torchon au fond de la marmite.


Et ceci aussi vous creuse, ajouta Pierre en désignant du doigt les bonnes choses qui sortaient des sacs.

— Et c'eût été malheureux, dit Pierre, car un poilu en permission est toujours prêt à manger un morceau. Ah ! voilà Louisette ! Viens ici que je t'embrasse, Louison. Là ! Devine maintenant qui t'envoie ce gros baiser, et encore beaucoup d'autres ?

— Ce serait trop beau si c'était mon papa.

— Eh bien ! justement, c'est ton papa.

— Quel bonheur ! fit l'enfant. Où l'avez-vous vu ? Comment va-t-il ?

— Nos trains se sont croisés en route. Il convoyait des munitions vers Belfort. Il se porte comme un charme et est tout plein de courage. Allons, ne pleure pas, fillette. Sois vaillante comme ton père.

— C'est la joie ! » dit Lucette en embrassant son amie.

A ce moment une bonne odeur fit retourner tout le monde du côté où les ménagères travaillaient. Sur un petit feu artistement disposé entre deux pierres plates, le beurre frais grésillait dans la poêle et, une minute plus tard, une omelette dorée, baveuse à point, parfumée, s'offrait aux regards gourmands de la compagnie.

« Je meurs de faim, s'écria M. Carlier.

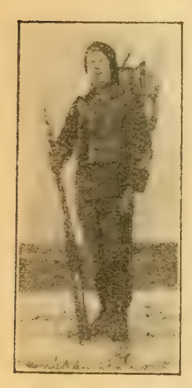
— Moi aussi, répondirent tous les convives à la fois.

— C'est l'air de la montagne qui creuse, dit Paul. Au front également la soupe est toujours la bienvenue.

— Et ceci aussi vous creuse, ajouta Pierre en désignant du doigt les bonnes choses qui sortaient des sacs. Ça creuse même mieux que la soupe.

— Fi ! monsieur l'aviateur, dit Lucette, je crois que vous êtes un peu gourmand !

— C'est un hommage à la cuisine française, petite sœur. Et puis c'est en souvenir du pain KK et de la soupe aux grains de millet. Vive Dieu ! Je ne puis penser à ces ignobles mixtures sans me sentir l'estomac dans les talons !



Un chasseur alpin. Particulièrement redoutés des Allemands, ils méritèrent le surnom de diables bleus.

« Cependant, continua-t-il tristement, j'ai le cœur serré en même temps à la pensée que nos pauvres parents et les malheureux Français du Nord n'ont d'autre nourriture que celle-là ! »

Pierre fut interrompu par une exclamation de surprise de son frère : un soldat passait, sa hache sur l'épaule, et ce soldat portait le même uniforme que Paul. Surpris lui-même, le chasseur se retourna et s'écria : « Le sergent Fontaine ! Monsieur Carlier ! — Berthézenne, mon brave, comment vous trouvez-vous ici ?

— Mais je suis chez moi, sergent ! C'est à vous qu'il faut demander cela !

— Moi, je suis en permission chez des amis.

— Chez des amis ? Chez mon ancien maître ? » Et le soldat serra les mains tendues de son instituteur et de ses vieilles connaissances du Vigan, car il avait fréquenté pendant deux ans le cours complémentaire.

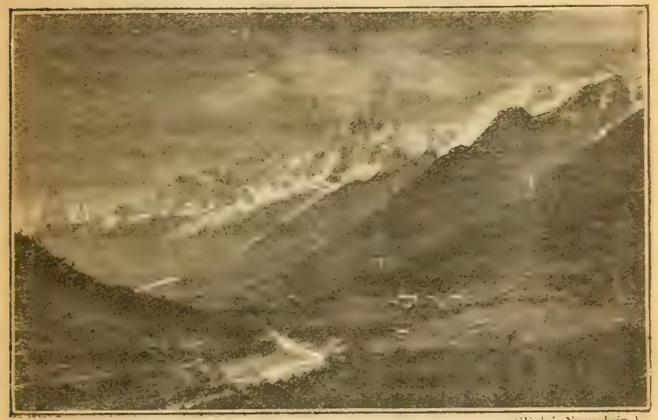
« Où donc vous êtes-vous connus ? demanda l'instituteur.

— Au bataillon, d'abord. Et puis, on a cimenté la connaissance dans les boues de l'Artois et des Flandres.

— Ah ! dit Georges ! pour sûr vous n'aviez pas alors un horizon comme celui-ci ! Est-ce beau, là-bas, la campagne ?

— Beau, hum ! dit le chasseur en jetant un regard d'admiration autour de lui... Mais ce doit être riche en temps de paix.

— Et beau aussi, monsieur, dit Jean, de sa voix douce et grave, beau, non pas de la même beauté que vos forêts, ou que la vallée du Rhône, si lumineuse, ou que les Alpes, si grandioses, mais d'un charme particulier fait des teintes douces du ciel et de l'eau, des courbes harmonieuses de nos minuscules collines, des blés d'or, des prés d'émeraude, des champs d'azur de nos lins en fleur, des grands peupliers au



(Cliché Neurdein.)

La vallée de Chamonix. Cette admirable vue des Alpes est prise des Houches.

bord des canaux et des rivières... Ah ! oui, notre province est belle, et la nature y prend les âmes comme vos montagnes sauvages doivent prendre les vôtres.

— Oui, dit M. Carlier, il y a dans la France la plus riche variété d'aspects du monde, et c'est ce qui en fait une merveille unique. Elle n'a rien de colossal, ni monts ni fleuves. Mais elle est mesurée, elle est harmonieuse, elle est douce à habiter, et ce n'est pas d'hier que « tout homme a deux patries, la sienne et la France ».

— C'est vrai, approuva Berthézenne. Je l'ai déjà vue sous bien des faces : j'ai «fait» l'Alsace, j'ai « fait » la Marne, j'ai « fait » l'Yser, j'ai « fait » Verdun,... partout j'ai trouvé

des coins où, si je n'avais eu mes montagnes et mes forêts, j'aurais voulu vivre.

— Malheureusement, reprit M. Carlier, les Français ignorent la France ; ils vont chercher bien loin des paysages qu'ils ont chez eux. Les gens fortunés se font une sotte gloire de voyager hors de nos frontières et, tout en méprisant notre beau pays, ils enrichissent l'étranger, qui se gausse d'eux et les exploite. Cependant nos beautés naturelles restent méconnues et improductives. Le « Touring-Club » a beaucoup fait pour qu'elles soient faciles à visiter. Mais il serait nécessaire que l'État prît en main cette œuvre indispensable : faire connaître la France aux Français. Car, plus on connaît la France, plus on l'admire et plus on l'aime. Or, notre beau pays devra, désormais, être plus chéri encore que par le passé de tous ses enfants. »

Tout en parlant, nos amis avaient achevé le déjeuner. Le brave poilu accepta une tasse de café, serra la main à tout le monde, et, sa hache sur l'épaule, s'en alla couper du bois à la forêt.

« Au revoir, dans huit jours, sur la Somme, lui cria Paul.

— On y sera, sergent.

— Rentrons aussi, dit Mme Carlier, il faut tout préparer pour notre départ. Demain soir, au Vigan. Dans trois jours, aux vendanges. Allons, du courage, sachons nous en aller.

— Que c'est dommage, soupirèrent les enfants ! » Mais ils obéirent et, bouclant les sacs vides sur leurs épaules, ils prirent à nouveau la tête de la petite troupe...

CHAPITRE LXVII

La campagne d'été à Verdun. — La victoire est faite de l'humble effort de chacun.

Soldats, soldats sauveurs qui luttez non pour le plaisir de tuer, mais pour l'honneur de protéger, la France vous respecte et vous aime de toute son âme.

Ed. Herriot.

Pour la dernière soirée de vacances communes, tous les amis se réunirent chez M. Perrier, le seul qui prolongeât

son séjour à l'Espérou. Le chasseur Berthézenne était là également. Pendant que la maîtresse de maison et les fillettes servaient le café et que les ménagères prenaient leurs tricots, les hommes interrogèrent les soldats sur les opérations militaires.

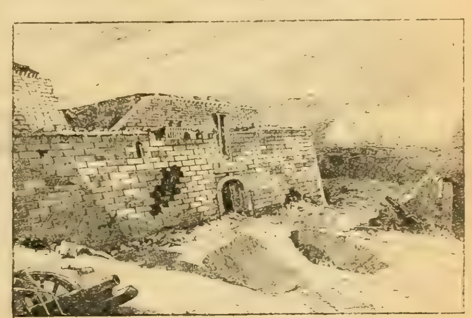
« Vous en savez plus que nous, répondit Paul Fontaine ; chacun de nous ne voit que son coin.

— Dites-nous alors ce qui se passe dans votre coin.

— Eh ! bien, pour le moment, notre coin, c'est un marécage au bord de la Somme.

— De la Somme ? Vous avez donc quitté Verdun ?

— Oui, il y a trois semaines environ. Et nous n'avons rien perdu au change. Si Verdun a été appelé « le tombeau de l'armée allemande », de la Somme on peut dire que c'est un charnier. Vous avez peut-être entendu dire : « Rien ne résiste au soldat français » ! Pour être tout à fait exact, il faut ajouter : rien ne lui résiste à *la longue*, du moins, je l'espère. Mais c'est dur, croyez-le. L'ennemi se bat bien, il se bat avec courage et ténacité. Quelle que soit la cause de cette ténacité, il faut la reconnaître, et jamais peut-être on n'en a eu de telles preuves qu'à Verdun et sur la Somme.



Le fort de Vaux, près de Verdun, dont la garnison se défendit d'une façon héroïque.

— Oui, c'est dur ! dit Berthézenne, rêveur, en hochant la tête.

— Et il est d'autant plus merveilleux, répliqua M. Carlier, que vous ayez pu passer à l'offensive à Verdun et que les Franco-Britanniques aient pu monter l'attaque de la Somme. La fatigue de l'ennemi se faisait donc sentir sur la Meuse ?

— Sur la rive gauche, oui, un peu ; malgré ses liquide enflammés, le Boche avait subi plusieurs échecs à la cote

304 et au Mort-Homme. Dès lors, il se bornait à des actions d'artillerie auxquelles les nôtres répondaient consciencieusement. Mais sur la rive droite, non ! Cependant, depuis la chute du fort de Vaux, où l'héroïque commandant Raynal et ses quatre cents braves se sont couverts de gloire, l'ennemi, malgré les plus sanglantes attaques, ne nous avait pris que quelques tranchées. Notre résistance se fit terrible, surtout quand les Allemands attaquèrent l'avant-dernière ligne de défense de la citadelle : Thiaumont, Fleury, Souville, Tavannes. Le 21 juin, Souville et Fleury reçoivent 200 000 obus asphyxiants. Après quoi l'attaque avec des troupes fraîches se déclenche, formidable. Sur Souville, échec complet. A gauche, nous perdons Thiaumont, ce qui est une menace pour Fleury. Mais nos 75 font un massacre de Boches et sauvent la voie ferrée. Pendant cinq jours nous résistons et même progressons mètre par mètre, si bien que, le 26 au soir, nous reprenons Thiaumont. »


Ce fut un bravo général et chacun vint serrer la main du vaillant soldat.

En achevant ces mots, le sergent sourit amicalement à Berthézenne et lui tendit une main que celui-ci serra avec affection. Puis il expliqua :

« C'est là que le chasseur que voici a mérité la croix de guerre, par son courage à l'assaut et sa gaîté sous le bombardement. »

Ce fut un bravo général, et chacun vint serrer la main au vaillant soldat.

Mais il se défendit modestement :

« La besogne est dure, dit-il, mais peu glorieuse : creuser un trou pour s'abriter, courber le dos sous la rafale, puis quand ça ne tombe plus avancer de quelques pas, voilà tout ce que fait chacun de nous.

— Peu glorieuse ! s'écria Paul Fontaine. Cela ne paraît rien, en effet ! Mais c'est de ces milliers de « riens » accumulés que la victoire est faite ! C'est parce que chacun a courbé le dos sous la pluie d'obus, comme tu dis, puis fait quelques

pas en avant que le Boche n'est pas passé à Verdun. Faire un pas en avant, tout est là. C'est la tactique de notre général actuel, le général Foch. « Le meilleur moyen de se dé« fendre, c'est d'attaquer, » dit-il.

— Donc, mon brave, dit M. Carlier, ta méthode est celle même d'un grand général.

— Je ne m'en doutais pas, répondit Berthézenne en riant, mais elle nous paraît la bonne pour empêcher l'ennemi d'avancer. Et alors, si dur que ce soit, on continue. D'ailleurs, on tiendrait encore rien que pour faire plaisir au sergent.

— Voilà qui est très bien, mon ami, dit M. Perrier, et c'est à ton éloge comme à celui du sergent.

— Oh ! dit celui-ci, quand on a « tenu » ensemble devant Verdun, du général au soldat de deuxième classe, on est tous frères.

— Tu disais, fit Jean, que vous aviez repris Thiaumont au début du mois d'août. Mais n'a-t-il pas été reperdu depuis?

— Perdu, repris, reperdu, repris encore et parfois dans la même journée. Il y avait là, entre autres, la 68e brigade du Languedoc, — mais oui, de chez vous ! — qui a fait des prodiges. En tout, plus de vingt fois Thiaumont et Fleury ont passé de main en main. Mais comme sur la Somme les divisions boches fondaient à vue d'œil, il a fallu y envoyer du renfort, ce qui a quelque peu soulagé Verdun. Aussitôt Nivelle a contre-attaqué, et j'ai lu hier encore que Fleury est de nouveau à nous et que nous progressons. De l'avis de tous, Verdun est sauvée et l'armée allemande a subi là une perte d'un demi-million d'hommes.

— Et elle subit, en ce moment, un échec semblable sur la Somme, remarqua M. Delannoy.

— On marche donc bien, sur la Somme ? fit Jean.

— On marche, oui, on ne court pas, mais on marche. La résistance a beau être des plus tenaces, elle est peu à peu vaincue. Mais nous ne verrons bien les résultats que dans quelque temps. Bref ! les réserves ennemies s'épuisent et on peut espérer avec le général Joffre que l'armée française rompra le front allemand.

— Espérons-le donc, dit M. Carlier, car le généralissime le sait mieux que nous. Maintenant, mon cher hôte, excusez-nous de vous quitter si tôt, mais nous partons demain à l'aurore et la nuit sera courte. »

Aussitôt tout le monde se retira en se disant : « Au revoir, au Vigan ! ». . . . .

Trois jours plus tard, nos amis étaient à Mus, et nos petits réfugiés donnaient, cette fois, un bon coup de main aux vendangeurs. Les poilus, on le pense, ne furent pas en reste... Puis, les raisins foulés, le vin dans la cuve, nos Viganais fermèrent la chère maison, lui dirent un secret adieu et regagnèrent leur école, car la rentrée approchait.

CHAPITRE LXVIII

Le « Noël » des petits réfugiés. — Les œuvres de solidarité de l'école. — Lucie oublie sa peine en travaillant pour ses compagnons d'exil.

L'on peut, même en pleurant et prenant beaucoup de peine, avoir plus de plaisir que lorsqu'on rit et qu'on se repose.

Descartes (Sur la sympathie).

Jean et ses camarades sont partis. La maison, moins bruyante, a repris son calme des jours de travail, et l'école, son activité joyeuse. L'hiver est venu. Mais, si on ne songeait aux souffrances des soldats, nul ne se plaindrait, car les classes sont chauffées, et l'étude y est agréable. Lucie et Louisette sont au cours supérieur et se disputent amicalement la première place. Il s'agit d'entrer, l'année prochaine au cours complémentaire mixte.

« Mais, peut-être, dit Louisette, la guerre sera-t-elle finie? » A quoi Mme Carlier répond : « Il est sage de travailler comme si elle ne devait pas l'être. »

Travaillons donc ! Car il y a un concours d'admission difficile ! Être dans la classe du maître qu'elle chérit comme un second père, quelle joie pour Lucie ! Et, pour Louisette, quel honneur ! Aussi comme elles étudient leurs leçons, comme elles s'appliquent à leurs devoirs, les deux amies ! Une seule distraction ! Et encore est-ce là une occupation utile : aider, chaque quinze jours, à faire les colis des prisonniers.

Car M. Carlier a été nommé président du Comité des

prisonniers nécessiteux de l'arrondissement, et c'est une très grosse besogne que l'achat des denrées, la correspondance avec les fournisseurs, les prisonniers, les familles, et, enfin, la confection des paquets. C'est à faire ces précieux paquets que les fillettes viennent aider les dames du Comité que dirige Mme Carlier. Le mot d'ordre de celle-ci est le suivant : apporter à faire chaque colis autant de soin que s'il était destiné à un frère ou à un fils.

Les fillettes y mettent tout leur cœur; elles lisent et retiennent le nom de celui qui recevra leur paquet. Si la chose était possible, elles voudraient bien ajouter encore cette conserve, ce petit sac de riz, dix biscuits de plus. Mais c'est défendu. Tous les colis doivent être semblables. Du moins tout sera si bien rangé que le pauvre prisonnier devinera qu'une main pieuse ,et non pas celle d'un indifférent, a disposé dans ce carton ces vivres sans lesquels il mourrait de faim. Puis, toutes les heures de travail manuel, tous les instants de récréation sont consacrés à tricoter pour les malheureux qui souffrent du froid là-bas, dans des casemates mal fermées et contractent tant de maladies de poitrine. Louise tricote des chaussettes ; Lucie, très adroite, un chandail en laine douce. Actives, émues, le cœur plein de tendresse pour ceux que réchaufferont ces bons lainages, les fillettes causent peu en travaillant. Elles ont une fois pour toutes décidé d'ajourner « à la fin de la guerre » la confection du trousseau de la poupée. Et elles rient à la pensée qu'elles seront peut-être de vraies « jeunes filles » et n'oseront pas jouer à la poupée.



C'est à faire ces précieux paquets que les fillettes viennent aider les dames du comité que dirige Mme Carlier.

« Mais si, dit Lucette ; car c'est très difficile de tailler et de faire sur mesure de si petites choses. »

D'ailleurs, Helvetia ne se plaint pas, car elle est d'un pays où l'on a le cœur large pour les prisonniers.

Cependant Lucie coud aujourd'hui un objet bien menu.

A qui donc est destinée cette minuscule chemise? Helvetia l'aurait à peine un peu grande! Eh bien! cette petite chemise est, en effet, pour une poupée, pour une belle poupée en chair et en os, une poupée vivante, qui gazouille depuis quelques jours dans une pauvre famille de réfugiés.

Car l'ouvroir de Mme Carlier connaît et soulage toutes les misères... Voyez maintenant, dans un coin de la « salle des colis», ce tas respectable de vêtements d'enfants, de petites pièces de lingerie, de bons bas de laine et même de jouets. Voyez l'air mystérieux avec lequel Lucette, Louise et quelques amies ficellent de petits paquets de «surprises», des noix, des figues, des dattes, des oranges. Elles travaillent vite, vite et, parfois, se sourient et battent des mains. Que veulent-elles donc faire?


Les fillettes sont ravies; elle entourent l'arbre, elles l'admirent.

Ah! voici sans doute l'explication. Un coup à la porte qui s'ouvre, et deux grands élèves entrent portant un gros vase vert où est planté un beau petit sapin.

Noël! C'est Noël! C'est le jour où les plus malheureux ont un peu de joie. Ce sapin de Noël, c'est celui des petits réfugiés; ces jouets, ces vêtements, ces friandises, c'est pour les pauvres petits qui ont besoin de joie autant que de pain.

Les fillettes sont ravies; elles entourent l'arbre, elles l'admirent. En un clin d'œil, les rameaux verts sont chargés de fruits merveilleux, et ces fruits, ce sont des poupées, des pantins, des oranges, des papillotes... Au pied du sapin, sur une draperie tricolore, sont artistement déposés les vêtements, les bas, les brassières, les polos de laine tricotés.

« Vite, Louisette, quelque chose à cette branche... un fruit encore par ici... une poupée au bout de ce rameau. »

... Comme elles achevaient, Mme Carlier entra. Son regard de satisfaction récompensa nos ouvrières.

« C'est très bien, mes enfants; cela a tout à fait bonne mine. Nos exilés seront contents. Nous allons maintenant fermer

la salle à clef, et nous n'y rentrerons que ce soir pour la mise en place des bougies... »

Quand elles se retrouvèrent seules, Mme Carlier et Lucette restèrent un moment silencieuses. D'où vient donc que la fillette ne babille pas comme à l'ordinaire ? Pourquoi Mme Carlier serre-t-elle plus tendrement que de coutume la main de la chère petite ? Pourquoi cette simple caresse fait-elle monter les larmes aux yeux de l'enfant? Ah ! c'est que la maisonnée est bien triste, car on est sans nouvelles de Paul.

Revenu de la Somme sur Verdun à la fin novembre, Paul Fontaine a participé à l'offensive française du 15 décembre, qui devait être une admirable victoire. Dès son arrivée à son nouveau dépôt, il avait écrit à sa sœur, à son frère, à ses bienfaiteurs, une de ces lettres comme en ont tant écrit nos héros quand ils pressentaient une attaque et qui restent dans les familles comme de glorieuses reliques

Puis, plus rien ; le silence le plus complet !

« Allons ! du courage ! dit M. Carlier. Peut-être la bataille dure-t-elle encore ! »

Mais il savait bien que non, et, au fond du cœur, il était très inquiet.

CHAPITRE LXIX

Lucie et ses frères sont inquiets sur le sort de Paul. — La victoire à Verdun pendant l'automne de 1916.

La victorieuse défense des lignes de Verdun a conquis aux armées de la République, à la France tout entière, une gloire qui retentit jusqu'au bout du monde.

Lloyd George.

C'est le soir du premier de l'an. Nos amis ont échangé de bons baisers, des cadeaux, des vœux ardents de santé et de bonheur. Mais il n'y a pas de joie dans la maison, et l'inquiétude grandit encore au sujet de Paul, car les nouvelles arrivent maintenant de Verdun. Les soldats qui ont échappé à la mort ont rassuré leurs familles ; les blessés ont fait

écrire par les infirmières des ambulances et des hôpitaux... quelques-uns, hélas! n'ont plus écrit depuis un mois, et Paul Fontaine est de ce nombre. Jean refoule ses larmes et s'efforce d'encourager sa petite sœur. C'est un beau jeune homme, maintenant, notre ami. Souple et robuste, il ne ressemble plus à l'adolescent pâle et frêle qui rentrait, voici bientôt deux ans, de la dure captivité de Darmstadt. Son cœur seul n'a pas changé : c'est toujours le cœur d'un enfant bon et loyal. A l'école, ses professeurs l'aiment et l'estiment, ses camarades l'adorent. Il ignore les jalousies et les taquineries entre écoliers. Il est toujours prêt à rendre un service, et il le fait avec tant de délicatesse qu'on dirait que l'obligé c'est lui. Et, plus encore que ses camarades, parce qu'il a souffert loin de sa patrie, il aime sa patrie d'un cœur ardent. Maintenant, dans ses yeux clairs, rayonne sa joie de la servir bientôt, la fierté d'être trois frères sous les armes. «Trois! Serons-nous trois encore?» se dit-il, plein d'angoisse au sujet de Paul. Cependant la douleur n'abat pas son courage. N'est-il pas déjà presque soldat ? Il y a quelques jours, le conseil de revision l'a reconnu « bon pour le service armé » et il espère obtenir la faveur d'être versé au bataillon de son frère, peut-être même de servir sous ses ordres. Mais où est Paul à cette heure? Alors il murmure en lui-même :

« Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus. »

Il lève la tête. et son regard croise celui de Pierre, son grand frère. Car Pierre est là aussi, arrivé de la veille en permission et navré de n'avoir pas trouvé les nouvelles attendues. Puis tous deux baissent leurs yeux pour cacher la douleur dont ils sont pleins.....

« Vous ne me dites rien, fit tristement Lucette. Il n'est pas mort, n'est-ce pas, notre Paul ? »

Elle était là, devant le feu, sa main dans celle de sa maman Juliette. Une triple protestation lui répondit : « Mais non ! Il doit être prisonnier ! »

A ce moment, des pas rapides se firent entendre dans l'escalier, et M. Carlier entra suivi de son fils et du chasseur Berthézenne.

« Mes enfants, dit-il, voici notre ami qui nous apporte des nouvelles rassurantes. Il croit que Paul est prisonnier.

— Est-ce possible? » crièrent les jeunes frères Et ils s'élancèrent vers le soldat qui saluait Mme Carlier.

« Que savez-vous? lui demandèrent-ils.

— Peu de chose. Un soir, quelques jours avant l'attaque, le sergent est sorti des tranchées avec quelques hommes pour faire une patrouille. Nous avons entendu des explosions de grenades, des coups de fusil, puis deux de nos camarades sont revenus en disant : « Les Boches nous ont « surpris ; ils étaient plus nombreux que nous, et nous « n'avons pu que nous retirer ; les autres sont prisonniers. « Le sergent doit l'être aussi, car il s'est jeté le premier sur « la patrouille ennemie. »

— Peut-être est-il en même temps blessé, dit Jean.

— Ah ! ce n'est pas impossible !



Un soir, quelques jours avant l'attaque, le sergent est sorti des tranchées avec quelques hommes pour faire une patrouille.

— Quel malheur pour lui ! dit Lucette. Il a dit tant de fois qu'il redoutait par dessus tout d'être pris.

— Bah ! répondit Pierre un peu rasséréné. Il fera comme moi ; on s'évade de chez les Boches, mais pas de chez la Mort, n'est-ce pas, mon vieux ?

— Pour sûr, répondit Berthézenne.

— Allons, dit Mme Carlier, vous bavarderez en mangeant. Vous allez dîner avec nous.

— Voilà, fit le chasseur en se tournant vers les enfants ! Ça, c'est la « marque » de la maison. Sitôt que l'on arrive : « Vous allez dîner avec nous ». Et il n'y a pas à faire de façon.

— Parfaitement, on n'a plus qu'à s'asseoir. » Et la maîtresse de maison plaça son invité à côté de son mari.

On attaqua la soupe et vivement.

« Vous avez sept jours de permission ? demanda M. Carlier.

— Je n'ai que sept jours, et je les aurais passés entièrement près de mes chers vieux, si je n'avais voulu vous parler du sergent. Ma mère elle-même n'a pas eu de cesse que je ne sois en route : « Dépêche-toi d'aller rassurer ces « pauvres petits » ! me disait-elle.

— Merci, murmurèrent les enfants. Ah ! si vous pouviez être dans le vrai !

— C'est mon opinion qu'il a été pris avec une dizaine d'hommes.

— L'attaque s'est-elle produite ce jour-là ?

— Non, mais quelques jours après, le 15.

— A-t-elle été vite terminée ?

— En un jour ! En quelques heures plutôt ! Ce qui fait qu'en trois coups nous avons pris aux Boches ce qu'ils avaient mis huit mois à gagner au prix d'un demi-million d'hommes. L24 octobre, première victoire : Thiaumont et Douaumont sont enlevés. La préparation d'artillerie avait été terrible.



Après un intense déluge de fer, nous avons repris toute la ligne Vacherauville, Louvemont, Bezonvaux.

— Oh ! dit l'aviateur Pierre, terrible, en effet. Nous y étions, impatients de nous envoler pour suivre les opérations. Seulement, la brume fut si épaisse qu'il fallut voler très bas et que le repérage des positions boches fut difficile. Mais ils étaient si ahuris par la pluie de feu que beaucoup se rendirent sans se défendre, tels ces deux cents prisonniers oubliés dans leur abri et que ramena le sergent Julien, tout seul, avec leurs six mitrailleuses.

— Et ensuite, demanda Jean, les autres attaques ?

— Deuxième victoire, le 2 novembre : reprise du fort de Vaux, du village et de la batterie de Damloup. Restaient à l'ennemi quelques positions d'où il pouvait observer Verdun. Nivelle résolut de les lui enlever. Ce fut le but de la bataille du 15 décembre. En quelques heures, après un intense déluge de fer qui avait tout rasé devant nous et réduit au silence l'artillerie ennemie, nous avons repris toute la ligne Vacherauville, Louvemont, Bezonvaux.

— Quelle superbe victoire !

— Oui. Il paraît que les généraux étaient contents, surtout Nivelle, qui, le soir même, succédait à Joffre. Le général Mangin a lancé une splendide proclamation : « Soldats, a-t-il

« dit, incapables de nous vaincre, nos sauvages agresseurs « osent nous tendre le piège grossier d'une paix prématurée... « Vous leur avez répondu par la gueule de vos canons et la « pointe de vos baïonnettes. Vous avez été les bons ambassa- « deurs de la République. Elle vous remercie. »

CHAPITRE LXX

La bataille de la Somme. — La supériorité des alliés s'affirme sur tous les fronts. — Une douce pensée au pays natal.

Nous avons perdu beaucoup d'hommes.
Il faudra les refaire, et meilleurs et plus [forts.
La vie pour soi seul n'est plus permise.

Testament de **Henri Regnault**, grand peintre tué en 1870.

Un peu réconfortés par les nouvelles que le chasseur leur donnait, nos amis s'attardèrent à table autour du dessert, où figurait, en l'honneur du premier jour de l'année, un superbe gâteau de riz. Puis Lucette servit le café et vint vite reprendre sa place à table entre ses deux frères.

« Ainsi, dit M. Delannoy, qui était pensif depuis un moment, voilà déjà deux ans d'exil. Qui sait si nous rentrerons chez nous cette année?

— Qui sait, soupira Lucette, si nous reverrons bientôt papa et maman?

— Oui, dit M. Carlier, voilà une nouvelle année de guerre qui commence. Puisse-t-elle être aussi favorable que celle-ci à nos armées !

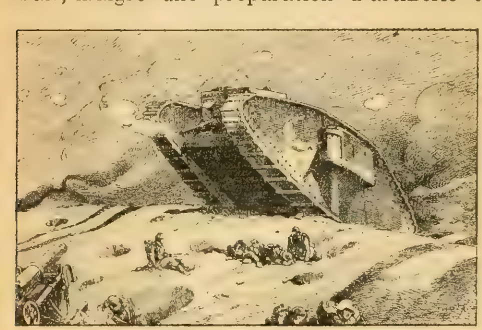
— Est-ce que les alliés ont été vainqueurs partout? demanda Lucie.

— Les alliés ont surtout affirmé leur supériorité sur les fronts principaux. Ainsi il est merveilleux que nous ayons pu faire l'offensive de la Somme en même temps que nous défendions Verdun.

— Et sur la Somme, demanda encore Lucette, les Allemands ont été vaincus? Dites, monsieur Berthézenne, vous y

étiez avec notre Paul ! Racontez-nous cette bataille, voulez-vous ? Pierre me montrera les noms sur la carte.

— Volontiers, ma petite fille. Vous savez qu'on a attaqué sur la Somme pour gagner, évidemment, du terrain et s'emparer de meilleures positions ; mais aussi pour dégager un peu Verdun et soulager les alliés italiens et russes. L'offensive anglaise se fit au nord de la Somme en direction de Bapaume. Le général Douglas Haig la commandait. L'armée française du général Fayolle attaquait avec lui. Mais, malgré une préparation d'artillerie terrifiante qui avait anéanti les formidables défenses ennemies sur 15 kilomètres de profondeur, les fantassins rencontrèrent une résistance acharnée, et c'est sous un déluge de fer qu'ils conquirent une dizaine de villages puissamment fortifiés.



Un tank en plein combat.

— Quelle terrible bataille ! fit M. Carlier.

— L'avance fut aussi dure au sud de la Somme, où les Français étaient commandés par Foch. Cependant un premier bond nous porta près de Péronne, à Biaches.

— Bravo ! voilà un joli bond !

— Un bond de neuf jours ! Cette lutte ressemble à celle de Verdun : attaques, contre-attaques... prise d'un bois, perte, reprise ... enlèvement d'un coin de village, lutte dans les rues, maison par maison. Dans la même journée, les Anglais prennent et reperdent six fois le bois des Trônes ; nous mettons huit jours à prendre Maurepas ; les Anglais luttent pour Thiepval depuis le 1er juillet. Les premiers jours de septembre, notre artillerie déclenche un bombardement effrayant : la terre, les pierres, le bois, le fer, volent en tourbillon... Tout est rasé devant nous. Puis, attaque. La résistance est inouïe, mais vaine. Les chasseurs enlèvent

Bouchavesnes ; quelques jours plus tard, les Anglais prennent Flers (1), sur la route de Bapaume. Enfin, les 25 et 26 septembre, Combles et Thiépval, deux forteresses que les Boches ont déclarées imprenables, tombent à leur tour. C'étaient les principaux centres de la défense ennemie. Désormais, Péronne et Bapaume sont menacées.

— C'est magnifique, dit M. Carlier. Mais j'ai lu que le commandant français espère tirer de cette victoire de plus grandes conséquences encore qu'un gain de terrain. Il a acquis des positions si importantes qu'il pense que l'ennemi ne pourra se maintenir sur les points qu'il occupe encore et devra se retirer plus en arrière.

— C'est cela qui serait beau ! » fit le chasseur. Et Pierre Fontaine ajouta : « Donc 105 000 prisonniers, 700 000 ennemis tués ou blessés, un butin de 200 canons et 1 500 mitrailleuses.... sans compter que nous avons retenu sur notre front de très fortes armées boches, ce qui a permis d'heureuses offensives russes et italiennes.

— Les Italiens et les Russes ont donc conquis de grandes villes ?

— Les Italiens, non, sauf Gorizia, enlevée au mois d'août. Mais, après avoir dû reculer au printemps devant une armée de choc d'un demi-million d'Autrichiens, ils ont pu, aidés par les offensives françaises et russes, refouler l'ennemi des plateaux d'où il menaçait la plaine de Venise.

— Qu'ont fait les Russes, pendant ce temps ?

— Les Russes, commandés par Broussiloff, ont mené tout l'été une merveilleuse campagne en Galicie et ont mis 900 000 Austro-Allemands hors de combat. Puis, subitement, ils ont arrêté leur avance, et l'on soupçonne qu'il y a près du Tzar un fort parti qui trahit les intérêts de la Russie et de l'Entente au profit de l'Allemagne.

— Et nous venons, ajouta M. Carlier, d'en avoir de nouvelles preuves en Roumanie. Après avoir promis aux Roumains l'aide d'une forte armée de 200 000 hommes, le président du conseil russe, Sturmer, leur en a envoyé seulement

(1) C'est à Flers que, pour la première fois, les Anglais se servirent, pour soutenir l'infanterie, d'autos blindées nouveau modèle, fortement armées, appelées « tanks ». Rampant sur le sol comme d'énormes chenilles, les tanks franchissent tranchées et ravins et vont semer la crainte et la mort chez l'ennemi.

le dixième. De sorte que Mackensen et Falkenhayn (1) ont envahi et presque étranglé la pauvre Roumanie. L'armée roumaine, heureusement, est en partie sauvée et, dans sa retraite, a brûlé ses stocks de graines et mis le feu aux puits de pétrole.

— Que de richesses perdues ! fit Mme Carlier.

— Et dire que c'était pour s'en emparer que les Allemands avaient fait leur offensive !

— Donc, conclut Lucie, du côté de la Roumanie, c'est mauvais.


(Phot. *Excelsior*.)
Venizelos, le grand patriote Grec.

— Oui, mais cela va mieux en Grèce, heureusement. Malgré les trahisons du roi et des ministres qui s'entendent en secret avec les Bulgares, une armée grecque de volontaires s'est formée à l'appel d'un grand patriote, Venizelos, qui est allé rejoindre l'armée franco-serbe à Salonique.

— Et les Serbes, je le sais, dit Lucette, ont repris Monastir (2). Je vous assure que toute l'école l'a appris. Douchan et Serge étaient fous de joie. Ils racontaient que leurs soldats, en mettant le pied sur la terre natale, s'étaient jetés à genoux pour baiser le sol. »

L'enfant s'arrêta, tout émue. Puis, posant sa petite main sur celle de son frère, elle lui dit : « Et nous aussi, n'est-ce pas, mon Jean, nous baiserons la terre chérie de Varolles, la terre qui aura tant souffert et que jamais nous n'avions tant aimée !

— Oui, petite sœur, répondirent ses deux frères. Puissions-nous la revoir bientôt, ainsi que la jolie ville de nos chers grands-parents et y retrouver tous ceux que nous aimons ! »

(1) Deux généraux allemands.
(2) Monastir est une ville du sud de la Serbie.

CHAPITRE LXXI

On reçoit enfin des nouvelles de Paul, qui est à Besançon. — Jean va voir son frère.

Vous n'avez pas pris garde au peuple que [nous sommes ;
Chez nous, dans les grands jours, les [enfants sont des hommes,
Les hommes des héros, les vieillards des [géants.

V. Hugo.

Les jeunes exilés, s'étant couchés un peu rassurés sur le sort de leur frère aîné, dormirent mieux qu'ils ne l'avaient fait depuis quinze jours. Mais le réveil leur apporta une angoisse nouvelle : plusieurs familles du Vigan, qui étaient, comme eux, dans l'anxiété depuis l'offensive de Verdun, reçurent de divers camps d'Allemagne des cartes de leurs fils prisonniers. La nouvelle s'en répandit comme une traînée de poudre dans la petite ville et parvint à l'école dès le matin.

Les enfants coururent après le facteur qui venait de passer.

« Dites, par pitié, monsieur le facteur, voulez-vous regarder s'il n'y a pas une carte pour nous aussi ? »

Complaisamment, le brave homme fouilla à nouveau dans son sac. bien qu'il fût certain de n'avoir rien oublié.

Vous le voyez, il n'y a rien... Peut-être demain...

— Oui, peut-être ; merci, monsieur. »

Navrés, les pauvres petits s'en retournèrent. Pierre Carlier les réconfortait. « Cela ne veut rien dire du tout ! Croyez-vous qu'ils aient pu écrire tous le même jour ? Je connais un prisonnier qui n'a pu le faire qu'au bout de trois mois. »

Trois mois ! Les deux frères jetèrent un coup d'œil sur Lucie toute pâle, les yeux cernés et pleins de larmes, et échangèrent un regard triste.

Mais, comme ils rentraient à la maison, un télégraphiste remit une dépêche au jeune adjoint. Celui-ci décacheta le

papier bleu, regarda la signature, lut, relut encore, leva les yeux sur ses jeunes amis qui attendaient, debout, près de lui, et, enfin, poussa une exclamation de surprise.

« Oh ! qu'y a-t-il, dirent les enfants d'une voix pleine de crainte, s'agit-il de notre Paul ?

— Mais oui ! Rassurez-vous. Il n'est que blessé et c'est sans doute une infirmière qui télégraphie... Voyez ! cela vient de Besançon. » D'une main tremblante, l'aviateur saisit la dépêche, tandis que Jean passait son bras autour du cou de Lucie pour la soutenir.

« Je n'y comprends rien, fit enfin Pierre Fontaine. Comment peut-il se faire qu'on ne nous avertisse qu'aujourd'hui, s'il a été blessé le jour de la patrouille ? Il devrait être prisonnier, puisque ses hommes ne l'ont pas ramené dans nos lignes !



Ce blessé maigre, à la face exsangue, aux yeux cernés de noir, la tête et le cou entourés de linge, était-ce bien son frère !

— Il doit être bien grièvement blessé, dit Lucette en pleurant, pour n'avoir pu signer lui-même ! Pauvre Paul, tout seul si loin ! S'il mourait là-bas, sans nous revoir ! Quel malheur !

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? » dit M. Carlier qui arrivait. Il prit le fatal papier qu'on lui tendait et resta un moment à réfléchir, une main posée sur l'épaule de la petite fille. Puis il dit : « Voici ce que je crois : votre frère a dû être transporté à l'hôpital en piteux état, puisqu'il n'a pu nous faire avertir tout de suite. Aujourd'hui il doit aller mieux et il a prié l'infirmière de télégraphier.

— Cela doit être ainsi, » dirent les deux garçons. « Que faire ? » ajouta Jean.

M. Carlier posa sur lui son regard vif et bon et répondit : « Serais-tu bien heureux d'aller le voir ?

— Heureux, dit le jeune homme, au delà de toute expression. Mais je pense, surtout, que cela lui ferait du bien.

— Ah ! dit son aîné, comme j'irais, moi aussi ! Hélas ! cela

m'est impossible! Ma permission me défend de m'arrêter au retour.

— Jean nous remplacera tous, dit M. Carlier. Je vais informer son directeur et obtenir pour lui une autorisation d'absence. »

..... Le soir même, le jeune normalien se mettait en route, bien embrassé par tous et muni des recommandations de Lucette: « Tu diras à Paul que je suis bien, bien courageuse, et tu m'écriras une petite lettre à moi toute seule. »

Jusque-là, et tant qu'il s'était senti entouré de l'affection de son frère, de sa sœur, de ses amis, Jean avait été fort devant le nouveau chagrin qui les frappait. Mais, dès qu'il fut seul et que la nuit fut venue, un grand abattement tomba sur lui, et il pleura longtemps. Cependant, à Lyon, de joyeux chasseurs qui se rendaient en Alsace montèrent dans son compartiment, et leur gaîté, l'ardeur guerrière de leurs propos le remirent d'aplomb. Aussi se sentait-il plein de courage quand, descendu à Besançon, il se trouva bientôt devant la grille monumentale de l'hôpital Saint-Jacques.

Mais lorsque, guidé par une infirmière, il s'approcha du lit de son cher Paul, malgré sa vaillance, il sentit ses jambes fléchir. Ce blessé maigre, à la face exsangue, aux yeux cernés de noir, la tête et le cou entourés de linge, était-ce bien son frère, son grand Paul si robuste !

De son pas souple et silencieux, l'infirmière s'éloigna. Jean se pencha sur le lit et, doucement, déposa un tendre baiser sur le front de son frère. Sous la douce caresse, les yeux clos s'entr'ouvrirent et, sur la face pâle, une violente émotion passa. Mais le malade ne dit rien. De nouveau Jean l'embrassa. « Ne parle pas, lui dit-il, ne te fatigue pas, oui, c'est moi, c'est ton Jeannot qui est venu te voir. Mon Paul chéri ! comme nous avons été inquiets !

— Jean, mon petit Jean! murmura le blessé.....

— Chut, ne parlons pas, dit l'infirmière qui passait. Voulez-vous que je dise moi-même à votre frère ce que j'ai appris ? Oui, eh bien, voici : le 5 décembre, au cours d'une patrouille de nuit, il est pris par quatre Boches auxquels il livre un combat acharné dont il sort vainqueur, et il réussit à s'échapper. Mais, tandis qu'il regagne nos lignes, il est blessé aux deux jambes. A grand'peine, il parvient jusqu'à un trou d'obus, où il peut se dissimuler. Incapable de mar-

cher, il appelle en vain à son secours. Pendant dix jours, il reste ainsi entre les lignes, se nourrissant des biscuits pris dans les sacs des morts et buvant l'eau des trous d'obus. Au cours de l'attaque du 15 décembre, il est enfin retrouvé. Les brancardiers le relèvent et constatent avec surprise que ses blessures ne sont pas trop envenimées. Il avait eu l'idée et le courage de panser ses jambes tous les jours avec les paquets de pansements trouvés sur les morts et de se servir comme attelles du cadre de son sac. Seul un vilain trou dans la tête nous a inquiétés, car notre chasseur a déliré pendant quinze jours. Mais aujourd'hui le major répond de lui et moi aussi, ajouta-t-elle en souriant, s'il est bien sage. »

CHAPITRE LXXII

Paul Fontaine est décoré de la médaille militaire et promu adjudant. — Jean rentre à l'école.

Nos soldats sont les premiers du monde. On ne peut les voir sans les admirer, les regarder sans leur sourire, les commander sans les aimer.

Maréchal Joffre (Discours de réception à l'Académie française).

Après avoir passé deux jours auprès de son frère à qui sa présence avait été bien douce, Jean se prépara à repartir, car il ne pouvait suspendre plus longtemps ses études. Il se rendit donc une dernière fois à l'hôpital afin de faire ses adieux au cher blessé. En entrant dans la salle, il fut bien surpris de voir autour du lit de Paul un gros attroupement d'officiers, de majors, de soldats, d'infirmières, et sur tous les visages un air d'émotion joyeuse. Les blessés qui n'avaient pu se lever tendaient le cou pour mieux voir, et tous souriaient au jeune homme qui s'avançait tout ému. Mais en arrivant près du lit de son frère, Jean comprit : sur le drap blanc du blessé, à la hauteur de la poitrine était épinglée la médaille militaire, la suprême distinction du soldat français. Au pied de la couchette était posée une magnifique gerbe de roses et d'œillets attachée d'un ruban tricolore.

Un flot de larmes heureuses monta aux yeux du jeune

garçon. Sans se soucier de ceux qui l'entouraient, il se pencha vers son frère et l'embrassa longuement sans rien dire.

Paul souriait, trop ému pour parler.

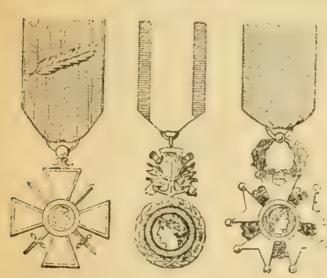
« Ah! voilà donc le jeune frère, dit le médecin-chef de l'hôpital, un major à cinq galons dont la poitrine était constellée de médailles et de croix. Et, certainement, celui-ci est, comme son aîné, de la graine des héros !



Autour du lit de Paul, un gros attroupement d'officiers, de majors, de soldats, d'infirmières...

— Je ferai mon possible, monsieur le Major, répondit le jeune homme.

— J'en suis sûr; je vois cela à vos yeux, et vous avez de qui tenir. Au revoir, mon garçon, ajouta-t-il en tendant la main au blessé. Guérissez-vous vite. Quant à vous, le petit frère, je vous charge de lui conter des contes de ma grand'mère pour l'endormir, car, après toutes ces émotions, il a besoin de repos. »



Les trois décorations du soldat français : la croix de guerre, la médaille militaire, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En effet, accablé de fatigue, le blessé fermait les yeux et presque aussitôt s'endormait d'un sommeil assez calme.

Jean s'assit près de son frère, le cœur gonflé de joie. Comme toutes les fois qu'un bonheur lui était venu au cours de ces deux longues années d'exil, sa pensée se reporta vers ses parents, qui eussent été si heureux et si fiers de la vaillance de leurs enfants. Ses yeux erraient vaguement sur l'immense salle où quatre-vingts blessés souffraient en silence, et il se sentait plein d'amour et d'admiration pour tous. « Puissé-je, un jour, souffrir aussi pour mon pays ! » pensait-il.

Tout à coup il aperçut deux papiers sur la table de nuit du malade. L'un était une lettre du commandant du bataillon annonçant au jeune sergent qu'il était promu adjudant. L'autre était une belle citation que Jean lut avec fierté :

MÉDAILLE MILITAIRE

« **Fontaine** Paul-Albert, sergent au ... me bataillon de chasseurs à pied, ... me compagnie.

« Sous-officier d'une bravoure légendaire au bataillon. Le 5 décembre 1916, à V....., grièvement blessé aux deux jambes, ne peut regagner nos lignes. Reste pendant dix jours sans secours près des positions ennemies. Relevé presque inanimé par nos brancardiers, ses premiers mots sont les suivants : « Dites au commandant que j'ai des renseigne- « ments à lui communiquer sur la défense boche. »

(Déjà cité. — Croix de guerre avec palme.)

Jean avait encore lu et relu ces belles lignes, et ses yeux ne s'en détachaient que pour se poser sur le visage pâle du chasseur héroïque. Il aurait voulu embrasser encore son frère, ne sachant comment lui témoigner son amour. Mais il n'osa pas le réveiller. Alors, en cachette, il baisa la précieuse feuille et la replaça sur la table.

A ce moment, Paul ouvrit les yeux et sourit à « son Jeannot » :

« Ne te fatigue pas, dit celui-ci, écoute-moi seulement. J'ai lu ta citation, Paul, je suis infiniment heureux. Tu vas mieux. L'infirmière affirme que ta guérison n'est plus qu'une affaire de jours. Alors je vais m'en retourner, et nous allons nous séparer bien courageusement. C'est entendu ?

— Oui, mon petit, répondit le frère aîné. Tu peux partir. Je me sens mieux, en effet. J'essaierai d'aller en convalescence bientôt, et nous nous reverrons. Rentres-tu directement à ton école ?

— Oui, c'est convenu avec M. Carlier. Je leur ai écrit un mot tous les soirs. Mais j'ai promis une lettre à Lucette ; je vais la faire tout de suite. »

Et les deux frères se séparèrent après de bons baisers.

CHAPITRE LXXIII

L'adjudant Paul Fontaine arrive en convalescence. — Les alliés refusent l'offre de paix allemande qui eût causé la ruine de la France.

Plutôt que d'être, nous la France libre, nous la France libératrice de tant de peuples, réduits au servage, je demande : Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux mille fois mourir ?

E. Lavisse.

Vers la fin du mois, Paul, le vaillant soldat de Verdun, arriva pour une convalescence de trente jours, et la joie fut grande de constater qu'il ne boitait que légèrement et d'apprendre qu'on pouvait espérer un rétablissement complet.

« Ça va bien, dit M. Delannoy ; tes jambes malades auront une allure plus modérée que celles de Jean et s'accorderont mieux avec les miennes, qui vieillissent maintenant de deux années par an.

— Allons donc ! vous êtes solide comme un chêne ! Et vous savez ce qui est convenu avec grand-père ! Il s'agit de replacer ensemble le drapeau de Vielbourg au balcon d'où on l'a enlevé voilà quarante-six ans.

— Oh ! dit le vieil Alsacien, en baissant la voix, par habitude, pourvu qu'ils l'aient sauvée, là-bas, la chère relique ! Quelle terrible chose de ne rien savoir d'eux !

— Terrible ! dit le jeune adjudant en baissant également la voix, de crainte que Lucie ne l'entendît. Sont-ils seulement vivants ! La fureur bestiale de l'ennemi a déjà fait, dit-on, tant de victimes parmi les civils du Nord ! Ils n'ont jamais répondu à la carte écrite il y a quinze mois ! Et les chers vieux de Noyon ! Mais chut ! Voici Lucette.

— Messieurs, dit la petite fille, vous dites des cachotteries ! C'est très vilain de se taire quand j'arrive. Mais je serai plus gentille que vous et vous apprendrai une grosse nouvelle qui court le pays : c'est que les alliés ont refusé la paix offerte par l'ennemi. » Les deux hommes sourirent, et

la fillette, les regardant bien en face, leur dit : « Ils ont bien fait, n'est-ce pas ? Mais c'est irritant de ne pas savoir leurs raisons. Depuis un mois, mes compagnes ne parlent que de cela aux récréations et même se disputent. Deux ou trois auraient voulu qu'on fît la paix et les autres les traitent de mauvaises Françaises. Mais elles ne m'apprennent rien de nouveau. et je crois bien qu'elles n'en savent pas plus que moi.

— Et toi, Lucette, que dis-tu ?

— Moi, j'aurais bien voulu connaître les idées de M. Carlier et de Pierre ; mais ils sont si occupés en dehors de la classe avec toutes ces œuvres de guerre que je n'ai pas osé les déranger. Même à table, on ne parle plus que de prisonniers, de réfugiés, d'emprunt, d'allocations, de conférences... Alors, vous comprenez, je tâche de me faire une opinion toute seule sur la paix que nous offrait l'Allemagne.

— Est-ce que tu y es arrivée ?

— Je ne sais pas. Ces jours-ci, comme je rentrais de classe avec les adjoints, j'ai entendu Pierre dire : « La paix allemande ! Les Français ne sont pas si fous ! »

— Et tu voudrais savoir pourquoi nous ne voulons pas de cette paix-là ? Eh bien ! écoute : les empires centraux. vaincus à Verdun, sur la Somme, en Galicie, en Italie, ont perdu cette année environ deux millions d'hommes. Leur victoire de Roumanie ne leur a donné ni les blés ni les pétroles qu'ils convoitaient. Or, grâce au blocus, ils commencent à manquer de tout ; et lorsqu'un peuple a faim, il peut devenir dangereux pour son gouvernement. Alors, comme l'Allemagne tient encore la Belgique, le nord de la France, la Serbie, la Roumanie, elle feint d'oublier qu'elle est enfermée dans un cercle de fer, que le monde entier travaille pour nous, que nos réserves augmentent, tandis que les siennes s'épuisent et qu'elle a perdu toutes ses colonies. Elle s'affirme victorieuse et elle offre la paix. A-t-on jamais vu un vainqueur offrir la paix à un vaincu !

— Je croyais, en effet, que c'était le contraire.

— Et tu avais raison. Mais ici, c'est le parti en apparence vaincu qui, loin de demander la paix, la refuse. C'est que, vois-tu, Lucette, les alliés savent ce que serait une paix sans victoire, une paix « blanche » comme l'on dit. Ce serait, en un mot, la ruine et le démembrement de notre pays.

— Comment est-on sûr de cela ?

— Parce que les Boches l'ont annoncé bien haut. « Nous « prendrons, disent-ils, et nous garderons ce qui est utile à « l'existence de l'Allemagne... Nous prendrons à l'Est et à « l'Ouest. » Or, leur appétit est formidable. « Il nous faut, ont « ils proclamé à la face du monde, la Belgique, le nord de la « France jusqu'à la Somme et à la Meuse, Verdun, Longwy, « Briey, Belfort,... car nous avons besoin d'un port sur la « Manche, nous avons besoin de houille, de fer, nous avons « besoin de tout. La France devra nous céder ses colonies,



La Paix allemande : Les régions du nord de la France que l'Allemagne projetait de s'annexer.

« nous payer une forte indemnité de guerre et travailler « pour nous pendant un siècle s'il le faut. »

— Est-ce possible? fit l'enfant, atterrée.

— Oui, ma petite. Et c'est là le minimum de leurs exigences chez nous.

— Mais alors, Paul, si les alliés avaient accepté cette paix, nous, ceux du Nord, nous devenions Allemands !

— Eh ! non, pas même ! Ils nous chassaient en laissant à la France le soin de nous indemniser des richesses dont ils s'emparaient. Notre province bien-aimée eût été peuplée de Boches.

— Quelle horreur !

— Tu comprends un peu, maintenant, pourquoi la

France, au nom des dix nations alliées (1), a répondu à l'Allemagne : « Non, nous ne voulons pas de *votre paix*, d'abord « parce que nous ne sommes pas vaincus, et puis parce que « nous voulons garantir à jamais la France contre une nou- « velle agression. Et, comme garantie, la parole d'un gouver- « nement qui a violé ses engagements ne nous suffit pas, « nous devons vous mettre dans l'impossibilité de nuire en « détruisant le militarisme prussien, qui est odieux à tous les « pays civilisés. En outre, vous devrez subir le châtiment de « vos crimes sans nombre et réparer les ravages que vous « avez commis sans nécessité militaire. » Et puis, ma Lucette, pense aussi que, si nous consentions à cette paix ruineuse, nos morts seraient morts en vain. Notre devoir suprême est de bien achever la tâche pour laquelle ils sont tombés. »

En prononçant ces mots, le jeune sous-officier vibrait d'enthousiasme et sa voix tremblait d'émotion. M. Delannoy lui tendit une main affectueuse, et Lucette l'embrassa tendrement.

CHAPITRE LXXIV

La paix allemande *(suite)*. — Elle aurait déshonoré la France. — Les alliés combattent pour le droit des peuples. — Nulle nation ne périra.

Celui qui consentirait à la paix, avant que triomphât l'idéal pour lequel les alliés ont accepté la guerre, commettrait la plus grande lâcheté qu'ait enregistrée l'histoire.

Lloyd George.

La soirée glaciale, réunit autour du feu quelques amis de la famille Carlier : les deux jeunes Serbes, Mme et M. Perrier avec Louisette, M. Delannoy et même Jean venu pour voir son frère aîné et passer la journée du dimanche. Les dames et les fillettes prirent leurs ouvrages, les jeunes gens se pen-

(1) Belgique, France, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Monténégro, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie.

chèrent sur des journaux et des revues illustrées, les hommes entourèrent la cheminée, et M. Delannoy, qui adorait les belles flambées, se chargea d'entretenir le feu.

C'était là une de ces soirées chères à Lucette, qui y retrouvait toujours un doux souvenir du foyer familial. Mais ce soir, Lucette était songeuse et triste. Elle repassait dans son esprit tout ce que lui avait dit Paul sur la *paix allemande*, et elle soupirait en pensant aux efforts que les alliés avaient à faire pour obtenir de l'ennemi les garanties et les réparations qu'ils exigeaient. « Que de temps avant de revoir Varolles ! se disait-elle. Mais, avant tout, il faut vaincre. »

Elle était si préoccupée qu'elle avait prononcé les derniers mots à haute voix. On se mit à rire : « Voyez-vous les pensées que roule cette jeune tête? dit son frère aîné. Je te proposerais pour être général, petite sœur ! Sans doute combinais-tu la prochaine attaque ? »

Lucette rougit : « Tu es un vilain moqueur, monsieur l'adjudant, non, je ne pensais pas à la bataille; je pensais au contraire à la paix, à tout ce que tu m'avais dit de la paix sans victoire, des ruines qu'elle accumulerait sur notre pays, des régions qui deviendraient allemandes. C'est bien triste que la guerre dure si longtemps, surtout pour les pauvres réfugiés. Mais je comprends bien que cette paix n'était pas possible.

— Et je ne t'ai pas tout dit, ma petite. Il y a d'autres raisons qui nous défendaient de faire ce genre de paix, d'autres raisons plus graves encore.

— Plus graves que la ruine matérielle de notre pays ?

— Oui, mille fois plus graves. Regarde ! Lucette, Douchan et Serge ont déjà compris. »

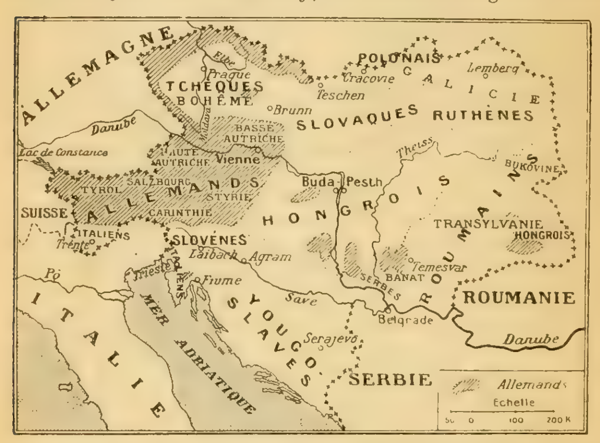
Les deux jeunes Serbes, en effet, avaient levé les yeux de la revue qu'ils lisaient et ils regardaient ardemment le sous-officier. Lucie et Louisette, le front plissé, l'esprit tendu cherchaient ces raisons mille fois plus graves que la ruine et le démembrement de la France. Tout à coup, elles s'écrièrent en même temps : « J'y suis ! les alliés ont promis de restaurer la Serbie et, en subissant la paix allemande, il faudrait renoncer à le faire.

— Bravo ! les fillettes, crièrent tous les amis. » Et M. Carlier continua : « Nous n'avons pas l'habitude, en France, de considérer comme des « chiffons » les papiers qui portent notre signature. Nous savons même nous passer de traités écrits

et tenir, au prix de la vie s'il le faut, la parole donnée. Pouvions-nous abandonner la Belgique à l'Allemagne qui la torture en attendant de la faire sienne ? Pouvions-nous abandonner l'infortunée Serbie à son bourreau autrichien ? C'eût été notre honte éternelle, notre ruine morale. Et de celle-là, mes enfants, vous le sentez bien, de cette ruine, un pays ne se relève pas. »

En écoutant ces ardentes paroles, tous les cœurs étaient frémissants.

« Oui, ajouta M. Delannoy, « noblesse oblige ». L'hon-



L'Autriche-Hongrie d'après les nationalités : Cette carte montre bien que l'Autriche-Hongrie était, comme on l'a dit, une véritable mosaïque de peuples réunis sous le joug des Habsbourg.

neur de la France est engagé dans cette guerre et nous ne déposerons les armes que le jour où nos engagements seront tenus. L'Allemagne rêve d'assujettir le monde entier et, pour y arriver, tous les moyens lui sont bons. Elle devra apprendre à respecter l'indépendance des autres nations ; petites et grandes, toutes ont le droit de vivre, et ce sera l'éternel honneur des alliés que d'avoir solennellement déclaré qu'il faut de la justice entre les peuples comme il en faut entre les individus (1).

(1) La France a toujours respecté l'indépendance des peuples. « En 1793, la Convention, glorieuse et calme au milieu de la victoire,

— Il est bon aussi, dit Pierre Carlier, que les fillettes sachent que plusieurs nations qui ont autrefois tenu une place importante dans l'histoire vont renaître après la guerre et reprendre une vie indépendante.

— Comment cela ? fit Lucie. Où sont-elles, ces nations ?

— Elles font partie de grands empires qui les ont conquises par la force. Vous connaissez, au moins, la Pologne. qui fut partagée au XVIIIe siècle entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Eh bien ! elle n'a jamais cessé de protester et tend à recouvrer son indépendance. Passe-moi ton atlas, Lucette, je vais vous montrer les autres nations qui vont revoir le jour ou s'agrandir. »

D'un mouvement rapide, les deux jeunes Serbes s'approchèrent de la table. Pierre leur sourit amicalement.

« Voici, d'abord, dit-il, la chère patrie de Douchan et de Serge. Son courage dans le malheur, son héroïsme, sa loyauté auront certainement leur récompense. La Serbie sera la Grande Serbie, ou la Yougo-Slavie. Les régions peuplées de Serbes, comme le Monténégro, lui seront rattachées. Elle ira du Danube à la mer Adriatique ; et, comme les Serbes sont aussi vaillants au travail qu'au combat, ils auront vite réparé les maux de la guerre et constitueront une grande nation dont la France restera l'amie fidèle.

— Je suis bien contente de cela, fit Lucette, pendant que les deux garçons s'embrassaient au milieu de l'émotion générale.

— Puis, continua Pierre, voici la Bohême peuplée de Tchèques. Ce fut au moyen âge un royaume indépendant et il aspire à la liberté. On lui adjoindra sans doute la Slovaquie, c'est-à-dire la région qui va des Carpathes au Danube moyen. Ce sera la Tchéco-Slovaquie.

— La Tchéquo-Slovaquie... essayèrent de répéter les fillettes. Quel nom difficile à prononcer !

— On s'y habituera. Tous ces pays opprimés depuis des siècles veulent être libres désormais. Voyez donc ce qui restera de l'immense Autriche quand la Hongrie se sera séparée à son tour ! A peine huit millions d'Allemands dans la province appelée Basse-Autriche. Chaque nationalité vivra dorénavant indépendante. La Roumanie et la Grèce se-

délibéra pendant un mois sur la question de savoir si elle accepterati la réunion volontaire de la Savoie à la France » (*Gambetta*)

ront agrandies également. La Transylvanie, peuplée en grande partie de Roumains, reviendra à sa mère patrie, et certains territoires bulgares et turcs peuplés de Grecs reviendront à la Grèce.

— Mais alors, s'écria Louisette, ma carte d'Europe ne vaudra plus rien !

— Non, ma petite ; mais quand nous aurons un magnifique traité de paix, je vous ferai cadeau à toutes deux d'un atlas comme vous n'en avez jamais eu ! »

CHAPITRE LXXV

Les grands événements du printemps de 1917. — Libération de Noyon. — Émotion des réfugiés.

Ceux qui sont exilés n'ont qu'un rêve : revenir mourir sous le ciel qui les a vus naître.

G. Hanotaux.

Cette année 1917 qui commençait devait être fertile en événements importants, les uns heureux, les autres défavorables à la cause des alliés.

Le premier, qui frappa les Empires centraux comme la foudre, fut la rupture des États-Unis avec l'Allemagne. La déclaration de guerre devait suivre bientôt et jeter, dans la balance de nos forces, un poids formidable.

Le second fut la révolution russe. La Russie, cet immense empire allié à la France, était gouvernée par un tzar, Nicolas II, marié à une princesse d'origine allemande qui s'entourait de traîtres et trahissait elle-même le pays dont elle était souveraine. Le tzar, faible dans sa vie privée, était un autocrate vis-à-vis de son peuple.

« Qu'est-ce qu'un autocrate ? demanda Lucette à M. Carlier qui lisait tout haut le journal.

— C'est un monarque absolu comme l'étaient nos rois avant 1789.

— Alors, les Russes, comme nos ancêtres, ont fait la révolution pour conquérir la liberté ?

— Parfaitement. Les journaux annoncent même que le peuple russe crie : « Vive la France ! ». C'est une preuve de plus

que notre guerre est populaire, c'est-à-dire que les peuples la font et veulent la poursuivre avec énergie parce qu'ils espèrent consolider l'indépendance des nations en renversant les pouvoirs despotiques. Mais comprends-tu pourquoi c'est la France qu'on acclame quand on aspire à la liberté ?

— Je pense, dit l'enfant, après un court instant de réflexion, que c'est parce que « franc » signifie « libre », et que c'est par notre Révolution que les idées de liberté ont été répandues dans le monde (1).

— C'est très bien, Lucette, dit M. Carlier. Si tu continues à travailler de la sorte, tu entreras certainement au cours complémentaire l'an prochain. »


La révolution russe. Un cortège de soldats portant le drapeau rouge dans les rues de Petrograd.

L'écolière rougit de plaisir, et elle allait reprendre son livre, quand on frappa à la porte. Elle se leva et introduisit les visiteurs, qui étaient un groupe de réfugiés. L'enfant leur tendit la main, et l'une de ses compatriotes lui dit en l'embrassant : « Je crois que nous allons revoir bientôt notre pays ! »

Alors seulement M. Carlier s'aperçut de l'émotion de ses amis. Les mains des vieux tremblaient et dans les yeux des femmes on voyait monter des pleurs.

Lucette avança des chaises, et, dès que chacun eut pris place, M. Carlier leur dit : « Je devine ce qui vous amène. C'est la retraite allemande, n'est-ce pas ?

— Oh ! monsieur, firent les pauvres exilés, est-ce vrai ce que l'on dit en ville, ce que disent les journaux ? Les Alle

(1) Du reste, à toutes les époques de son histoire, la France a maintenu fièrement le respect de ce noble sentiment d'indépendance. En 1552, le duc de Guise défendait Metz assiégé par Charles-Quint. Un soldat de l'armée impériale ayant gagné nos lignes, le général ennemi envoya un message au duc de Guise pour que l'esclave déserteur lui soit remis. Voici la fière réponse du duc : « Par privilège insigne, quiconque touche la terre de France est par là même affranchi de toute servitude. »

mands s'en vont ! Grévillers, le pays dela famille Falize, est libéré depuis huit jours, et, ce soir, Noyon est repris !

— Noyon ! cria Lucie en se précipitant vers celui qui parlait Noyon, avez-vous dit. Est-ce vrai, monsieur Carlier?

— Je n'en sais rien, ma petite.....

— Mais c'est sur le communiqué du soir ! » crièrent les réfugiés tous à la fois.

Lucie était hors d'elle. Noyon ! la petite ville de ses grands-parents chéris ! Quand Paul, quinze jours auparavant, était remonté au front, il avait bien dit son bonheur



Service photog. de l'Armée.

« Voici ce qui les attend : un chaos de ruines ! »

d'aller faire « la poussée » avec les camarades. Mais que l'ennemi dût évacuer si tôt tant de territoire, personne n'osait l'espérer. « Comme ils doivent être heureux de ne plus héberger de Boches ! pensait l'enfant. Qui sait si je pourrai les voir ! » Justement, ses compatriotes posaient la même question à M. Carlier. « Croyez-vous que nous pourrons bientôt regagner le pays ? »

Pauvres gens ! Leur pensée était toujours là-bas, au pays, dévasté sans doute, ruiné ! Qu'importe ! c'était « le pays ». Ils avaient la nostalgie de son ciel, de ses plaines, de ses pommiers, du foyer où ils avaient vu le jour, où leurs aïeux étaient morts. L'instituteur les regardait plein de pitié pour leur détresse, pour le vide qu'ils sentaient au fond d'eux-mêmes depuis que leurs yeux n'apercevaient plus les

choses familières, depuis qu'ils tremblaient nuit et jour pour les êtres chers demeurés là-bas.

« Dites, monsieur, pensez-vous que l'on nous autorisera à partir ?

— Mes pauvres amis, je ne le crois pas. Du moins, pas encore. Nous ne savons pas grand'chose de la retraite allemande. Se continuera-t-elle ? L'ennemi libérera-t-il une étendue assez grande de territoire pour que la vie puisse reprendre sans danger ? Et dans quel état laissera-il le pays ? »

Comme il achevait, Pierre et Mme Carlier entrèrent. Lucette se jeta dans les bras de sa mère adoptive : « Maman Juliette, cria-t-elle, Noyon est libre !

— C'est exact, dit Pierre, pendant que sa mère embrassait la fillette, voici le communiqué.

« Je parie, continua-t-il en s'adressant aux réfugiés, que déjà vous pensez à partir.

— Oui, monsieur, ce serait notre plus vif désir. Ne croyez pas cependant que nous soyons des ingrats. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous... mais... »

M. Carlier et Pierre les interrompirent en souriant : « Nous savons tout cela, dirent-ils, et nous vous comprenons très bien. Mais il faut prendre patience. Parce que, depuis un mois, le Boche recule lentement et abandonne des positions qu'il avait défendues l'an dernier en y laissant 700 000 hommes, cela ne veut pas dire qu'il va aller beaucoup plus loin. Depuis l'offensive de l'été, on prévoyait qu'il ne pourrait pas résister. Mais il doit s'être fortement retranché en arrière. Où ? Nous le verrons. Et, s'il recule suffisamment comme nous le souhaitons tous, peut-être le gouvernement vous autorisera-t-il à retourner là-bas. »

Et les réfugiés, un peu réconfortés, s'en allèrent sur ce mot d'espoir.

CHAPITRE LXXVI

Une lettre de Pierre. — Il a retrouvé ses grands-parents de Noyon. — La retraite déshonorée.

L'Allemagne a fait la guerre comme une nation de bandits et de pirates.

Baldwin (savant professeur américain).

Tout à la pensée de ses grands-parents dont elle devinait le bonheur, mais dont elle aurait bien voulu avoir des nouvelles, Lucette était fort distraite en classe, et sa maîtresse la taquinait un peu : « Eh bien ! Lucette ! où êtes-vous ce matin ? »

Lucette était à Noyon. Elle revoyait la petite villa nichée dans la verdure d'un grand verger où sa bonne maman avait son fauteuil sous un pommier. Le grand-père, alerte et vigoureux, allait et venait autour d'elle, une serpette ou un sécateur à la main. Elle, Lucie, assise sur un petit tabouret aux pieds de la douce aïeule, feuilletait un livre d'images et mangeait sa tartine. Jean, assis à califourchon sur les branches d'un pommier bas, lisait *Robinson Crusoé.*

On était heureux ! Ah ! comme on était heureux sans s'en douter ! Aujourd'hui, seulement, on comprenait ce bonheur passé qui, peut-être, ne reviendrait plus.

Le cœur de l'enfant se serra. Ni ses parents adoptifs, ni ses frères ne lui avaient en rien manifesté leurs craintes sur le sort des vieux de Noyon ! Mais était-il nécessaire de rien lui dire ! N'avait-elle pas vu à l'œuvre les Boches à Varolles ! « Qu'ils occupent Varolles ou Noyon, ils sont toujours les mêmes, » pensait-elle. Et elle tremblait dans l'attente d'une mauvaise nouvelle.

Mais ce fut l'annonce d'un bonheur qui arriva.

Un jour, pendant la récréation, elle se promenait dans la cour avec « Mademoiselle » ; de sa fenêtre, Mme Carlier lui fit signe de venir. « Allez vite ! » lui dit sa maîtresse.

L'enfant grimpa l'escalier, les jambes molles, le cœur serré, faisant appel à tout son courage pour apprendre ce qu'elle redoutait. Mais, penchée sur la rampe, ma-

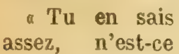
man Juliette lui cria joyeusement : « Monte vite ! » La petite fille retrouva ses jambes comme par miracle et fut là-haut en un clin d'œil.

« C'est une lettre de Pierre, dit Mme Carlier. Devine ce qu'il a fait ! Devine d'où il écrit ! Devine qui a joint quelques mots à sa lettre ! Devine qui t'envoie les baisers les plus tendres !

— Je le devine, dit l'enfant en comprimant son cœur de ses deux mains... Est-ce bien possible ? Il est à Noyon, il est chez nos grands-parents ! Oh ! que je suis heureuse ! » Mais comme elle disait cela, les sanglots montaient à sa gorge. Ce bonheur qu'elle n'espérait plus lui causait plus d'émotion que ne l'eût fait le malheur redouté.



Elle revoyait la petite villa nichée dans la verdure d'un grand verger où sa bonne maman avait son fauteuil sous un pommier.



« Tu en sais assez, n'est-ce pas ? » fit malicieusement Mme Carlier en faisant mine de remettre la lettre dans l'enveloppe.

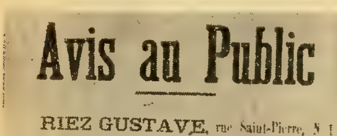
La fillette sourit un peu, prit la bonne missive et lut :

« Mes chers bienfaiteurs, petite sœur chérie,

« Tournez vite la page pour lire les dernières lignes de cette lettre et les signatures qui sont au bas. Oh! ma Lucette, comme tu vas être jalouse du bonheur de ton Pierrot ! Un bonheur mouillé, voyez-vous, mouillé comme celui de ma Lucie pendant qu'elle lit ces lignes. Oui, moi, un poilu évadé de chez les Boches qui, j'en réponds, n'ont jamais vu les larmes d'un Français, un aviateur tombé ce matin du ciel à cent mètres de la maison que tu connais, j'ai pleuré comme un gosse en retrouvant bien vivants nos parents aimés. Et eux ! Ah ! je suis impuissant à vous décrire leur émotion !

Grand-père, l'homme dont tu sais l'énergie, le calme, la fermeté devant le danger... Grand-père a fait comme bonn maman, comme moi, il a pleuré. Ce devait être un jol tableau ! On s'embrassait, on se posait des questions, puis on repleurait, puis on s'embrassait de nouveau.

« Enfin, nous avons pu causer assez tranquillement. Mais, au moment où je dépeignais la bonté, la délicate tendresse de la chère famille envers qui nous ne pourrons jamais nous acquitter, bonne maman a replongé sa tête dans son mouchoir. Puis elle a dit : « Depuis trois ans je n'avais « qu'un désir : voir l'ennemi loin de Noyon. Maintenant, je « désire par-dessus tout « ne pas mourir sans « avoir vu et remercié « celle qui a été une « mère pour mes petits- « enfants... »


Avis au Public

RIEZ GUSTAVE, rue Saint-Pierre, N° 1
Et **BERTRAND GUSTAVE**, Rue d'Applaincourt, N° 8 : Ont été punis de TROIS JOURS de prison, parce qu'ils n'ont pas salué les Officiers Allemands en se découvrant.

LE COMMANDANT DE LA PLACE.

Les Allemands imposèrent les pires vexations aux habitants des régions qu'ils avaient envahies. Cette affiche en montre un exemple.

« Ce vœu se réalisera-t-il bientôt ? Noyon est peut-être, à dix lieues à la ronde, la seule ville restée presque debout (1). Le reste ! Ah ! mes amis ! C'est une désolation sans nom ! C'est un désert ! C'est le royaume de la mort ! Pas une maison, pas une église, pas un arbre ! Nos pommiers, orgueil et fortune du pays, rasés, sciés au pied ! Les puits et les sources empoisonnés, les tombes violées, des milliers de personnes emmenées en esclavage !... Tout est ruiné, tout s'effondre ; des cartouches, des bombes de dynamite éclatent de toutes parts. Ah ! les misérables ! Ils ne se jugeaient sans doute pas assez déshonorés !

« Que vont-ils faire maintenant ? Nos chefs nous disent qu'ils ont établi, en arrière, des lignes de défense, dites lignes Hindenburg, qu'ils déclarent imprenables. Nous verrons bien !

« J'ai obtenu vingt-quatre heures de permission de mon

(1) C'est pendant la seconde occupation allemande, de mars à août 1918, que la ville de Noyon a surtout souffert de vols, de pillages et de meurtres.

capitaine. Lui aussi pleurait hier, mais c'était de désespoir : de son village, près d'ici, il n'a pas même retrouvé une pierre ... ni hélas ! sa femme et sa fille emmenées qui sait où ?

« Ah ! les Boches ne se doutent pas du serment muet que chaque soldat fait en lui-même à la vue de l'affreuse désolation du pays qu'ils nous rendent !

« Adieu, mes amis ! adieu, ma sœurette ! Pensez à moi et aimez-moi comme je vous aime.

« Votre PIERRE. »

A la fin de cette lettre, Mme Fontaine, la bonne maman de Lucie, avait écrit ces mots : « Madame, Monsieur, je suis bien vieille. Mais je serais bien désolée de mourir sans avoir le bonheur de vous connaître et de vous remercier de votre bonté. En attendant, je charge notre Lucie de vous dire les mots dont nos cœurs sont pleins. Elle saura le faire, puisqu'elle est restée, grâce à vous, l'adorable enfant que le cœur de sa mère avait formée. Croyez à notre inaltérable gratitude.

« La BONNE-MAMAN et le BON-PAPA de Lucie. »

Lucette avait fini et puis recommencé deux fois.

« Eh bien ! mademoiselle ? » dit maman Juliette.

La petite fille l'embrassa. « Je suis bien heureuse, dit-elle ! Cependant, je crains que bonne-maman ne soit bien malade.

— Peut-être ; mais tu sais que le bonheur est un fameux médecin. »

CHAPITRE LXXVII

L'Amérique en guerre. — Jean, reçu au brevet supérieur, part à la caserne.

Nous ne convoitons ni avantages ni conquêtes.

Président Wilson.

Le 26 avril 1777, une frégate quittait le port de Bordeaux et cinglait vers l'Amérique. Le jeune marquis de La Fayette et quelques-uns de ses amis étaient à bord.

Enthousiasmés par le mot de *liberté* que l'illustre Franklin avait apporté de l'autre bord de l'Océan, ils avaient tout quitté pour voler au secours des Insurgents (1). « Mon cœur fut enrôlé, » dit La Fayette dans ses *Mémoires*.


La frégate de La Fayette voguant vers l'Amérique.

Ce geste fraternel auquel les États-Unis durent le triomphe et la liberté fut comme une graine précieuse enfouie dans le sol de la jeune terre libre. Et voilà que, cent quarante ans après, le fruit de la merveilleuse semence s'épanouit : le cœur de l'Amérique *s'enrôle* à son tour.

« Alors, dit Lucette à Pierre qui causait avec Jean de l'entrée en guerre des États-Unis, alors, c'est par reconnaissance que les Américains viennent à nous ?

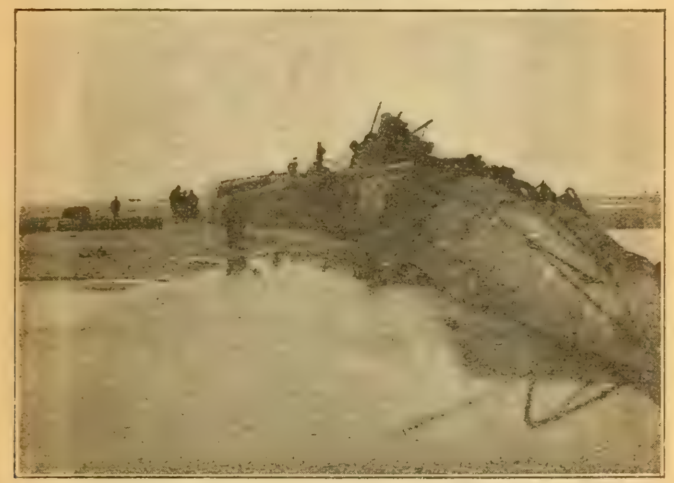
— Oui, ma petite (2). Mais ce n'est pas la principale raison. Écoute ce que je lisais hier dans une revue. C'est un Américain qui


Le président Wilson. — Il fut amené, à la suite des agissements de l'Allemagne, à faire entrer l'Amérique dans la guerre du droit, à côté des alliés, en un beau geste de courage et de justice.

(1) Nom que prirent les colons anglais de l'Amérique du Nord quand ils se révoltèrent contre la métropole et constituèrent une république fédérative.

(2) Lorsque les états-majors américains débarquèrent en France, leur première visite fut au tombeau de La Fayette. Après avoir déposé une palme sur la pierre, le général Pershing se pencha et prononça ces paroles: « La Fayette, nous voilà! »

parle à un Français : « Oui, j'ai remarqué. Dans vos « écoles, vos petits-enfants ne savent plus que vos grands- « pères sont venus à nous, et pour l'honneur. Et c'est tout à « fait joli de votre part de ne plus vouloir y penser. Mais nous, « nous voulons sûrement et nous ne pouvons pas oublier. « Pour l'honneur ils sont venus et pour la liberté aussi. Et « pour ça, nous aussi, nous venons. Pour notre liberté et pour « la vôtre... Car, à nous aussi, dans les écoles on nous a conté



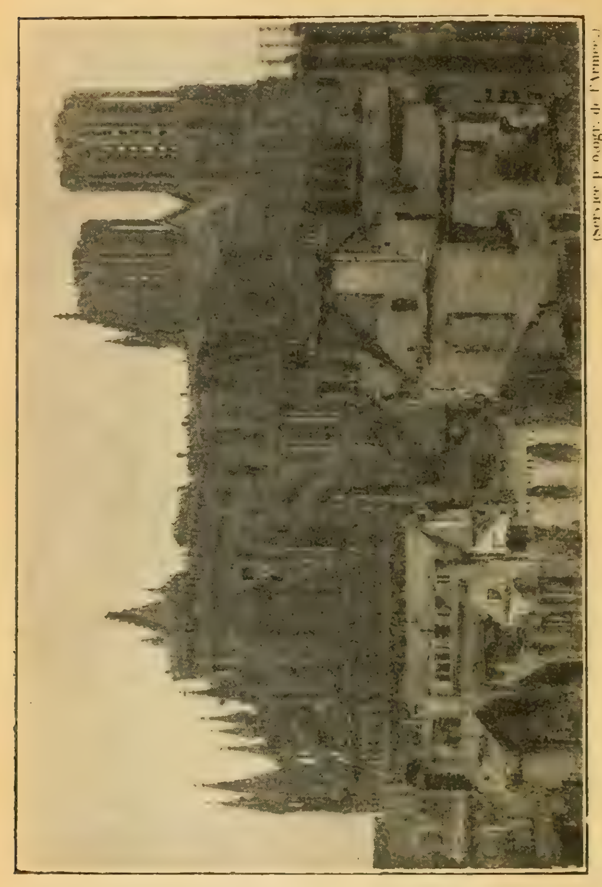
(Service photogr. de l'Armée.)

Les Allemands voulurent terroriser le monde par leur guerre sous-marine à outrance. Voici un de leurs sous-marins, détruit par les marins français.

« *l'Ogre et le Petit Poucet.* Et l'Allemagne, nous avons vu que « c'était l'Ogre et qu'elle allait dévorer la liberté et la démo- « cratie. Et ça nous a paru si terrible que nous avons mieux « aimé tout, perdre notre or, perdre nos vies, oui, certaine- « ment tout plutôt que de trouver plus tard l'Ogre devant « nous et de devenir ses esclaves. »

— Oh ! que c'est joli ! dit Lucette. Cette comparaison me fait très bien comprendre pourquoi l'Amérique s'est mise à nos côtés. Mais M. Delannoy disait l'autre jour : « Les Boches en ont tant fait qu'ils ont réussi à avoir un formidable ennemi de plus ! » Ils ont donc commis d'autres crimes ces derniers temps ?

— Eh oui ! Ils ont cru terroriser le monde entier en décrétant la « guerre sous-marine à outrance » (1). Mais cette



(Service photogr. de l'Armée.)

La cathédrale de Reims, sauvagement bombardée pendant quatre ans consécutifs par les Allemands, tient encore debout, mais est extrêmement endommagée.

menace a été comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase : le président Wilson a perdu patience.

(1) Ce fut la menace de couler désormais sans avertissements autour des côtes des pays alliés tous les navires, même les neutres.

— En ont-ils accumulé, cependant, des crimes depuis trente-trois mois ! Songez aux pillages, aux massacres, aux déportations de civils belges et français, aux bombardements des villes ouvertes, des cathédrales (1) avec leurs zeppelins ou leurs avions, au torpillage du *Lusitania*, du *Portugal* (2), de tant d'autres navires chargés de vivres à destination des pays envahis...

— Pensez aussi à Miss Cavell, dit Mme Carlier qui écoutait.

— C'était une Anglaise ? demanda Lucette.

— Oui, une infirmière anglaise dont l'admirable dévoûment se manifestait aussi bien en faveur des blessés ennemis que des nôtres. Quel a été son crime ? Elle a favorisé l'évasion de soldats français et belges.

— Ils l'ont tuée ! cria l'enfant.

— Oui, ma petite, et ce crime aurait suffi à couvrir d'infamie le nom de l'Allemagne. Ils l'ont fusillée ; un officier ivre l'a achevée froidement d'un coup de revolver, et les Boches l'ont enterrée dans le cimetière d'une prison.

PROCLAMATION

Voici la proclamation par laquelle le général allemand Von Bissing annonça l'assassinat de de Miss Cavell.

— C'est affreux ! affreux ! murmura la petite fille.

— Tu penses que l'honnête nation américaine ne pouvait rester insensible à tant d'outrages envers le droit et la justice.

(1) Les cathédrales de Reims, de Senlis, d'Arras, de Louvain sont à jamais endommagées.

(2) Navire-hôpital franco-russe coulé en Méditerranée : cent vingt-cinq infirmières, sœurs de charité et hommes d'équipage furent engloutis.

Elle a vu que la civilisation était menacée et elle est entrée dans le conflit pour nous aider à abattre la nation de proie qui rêve d'asservir le monde entier.

— Oui, pour cela seulement, acheva Pierre, et c'est ce qui fait la beauté de son geste. Elle n'attend de la guerre aucune conquête, aucun territoire. Il lui suffira d'avoir contribué à sauver le droit des individus et le droit des peuples.

— Donc, vive l'Amérique! » cria Lucie. Et elle ajouta : « Maman Juliette, nous avons un drapeau de plus à joindre à notre trophée. Voulez-vous que je taille les petites étoiles ?



(Phot. *Daily Mirror*.)
Miss Cavell, condamnée à mort pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers.

— Certainement. Combien en faut-il ? Les as-tu comptées ?

— Je crois bien! quarante-huit! Ce n'est pas un petit travail! Mais j'y mettrai tant de cœur! D'ailleurs, Louisette m'aidera. Puis-je commencer tout de suite ?

— Non, pas ce soir, mon enfant. J'ai besoin que tu surveilles le dîner pendant que je préparerai la valise de Jeannot. Tu sais qu'il s'en va demain ?

— Hélas! fit la fillette soudain triste.

— Qu'est-ce que c'est, mademoiselle ? dit Jean en riant. Voulez-vous bien sourire à votre frère tout de suite et vous associer à son bonheur ? Comment! Vous n'êtes pas contente que je sois reçu au brevet supérieur, que je serve dans le bataillon de Paul ?

— Que tu sois reçu au brevet supérieur et que tu serves sous les ordres de Paul, oui. Et tu le sais bien! Mais, mon Jeannot, penses-tu que je vais avoir trois frères à l'armée et que j'aurai trois fois à trembler sur leur sort!

— Et trois fois à être fière aussi, ma Lucette. C'est un honneur pour une famille d'avoir trois fils sous les drapeaux. Je suis sûr que nos chers parents sont ces jours-ci encore plus que d'ordinaire près de mon cœur et qu'à travers l'es-

pace ils me bénissent et m'encouragent. Tu feras comme eux, n'est-ce pas ?

— Je tâcherai de vous ressembler, mon Jean ! » dit la petite fille.

CHAPITRE LXXVIII

Le jour des lettres. — Paul écrit de Noyon que sa grand'mère est malade. — Pierre a survolé Varolles.

Le sang-froid, la patience, le dédain absolu de la vie sont les qualités communes à nos héros de l'air.

D'après **Hollebecque,** écrivain français contemporain.

Après avoir eu quelques jours d'inquiétude au sujet de Paul qui se battait également sur l'Oise, on reçut un mot de lui, écrit de Noyon. Entre deux combats, il avait, comme Pierre, obtenu vingt-quatre heures pour venir embrasser les vieux parents. Sa lettre était triste, malgré qu'il eût fait effort pour paraître gai, et Lucette pensa qu'il devait avoir trouvé sa grand'mère bien malade.

« Bonne-maman voudrait te voir, disait-il, mais elle comprend que ce ne serait pas sage de te faire venir tout de suite, même si on en avait l'autorisation. On manque de tout ici, et l'ennemi n'est pas encore très loin. Je n'ai pas pu obtenir que nos chers parents aillent s'installer ailleurs, moins près du front. Grand-père, bien qu'il se sache utile dans la commune, s'y serait résigné, quelque peine qu'il en ait, afin que notre malade soit mieux soignée et mieux nourrie. Mais bonne-maman ne veut absolument pas quitter Noyon. Hier, comme nous la pressions un peu, elle nous a répondu : « Je « veux mourir dans la maison où je suis née. » Tu penses que nous lui avons dit qu'elle a encore de longs jours à vivre. Ma présence lui a fait du bien. Il lui semblait que son fils lui était revenu. Tu sais comme je ressemble à papa ! Nous n'avons parlé que de toi, de Jean, de Pierre, de Varolles, du Vigan. Mais de leurs souffrances pendant trente mois d'occupation allemande, pas un mot. Seulement, je devine tout...

— Chère bonne maman ! dit la petite fille, j'ai bien peur

de ne plus la voir ! Laissez-moi pleurer un peu, maman Juliette, j'ai le cœur bien gros.

— Pleure, ma chérie, mais aie encore espoir. Peut-être que la victoire et le bonheur la guériront. Peut-être aussi pourras-tu aller la voir dans quelque temps. M. Carlier fera toutes les démarches nécessaires.

— Hélas ! dit l'enfant, s'il réussit, j'aurai un chagrin égal



(Phot. communiquée par R. N

Les avions partaient en reconnaissance au-dessus des lignes : ils allaient photographier les positions ennemies et repérer les batteries.

à ma joie. Vous le savez, n'est-ce pas ? continua-t-elle en prenant les deux mains de sa mère adoptive, vous le savez que je vous aime de toute mon âme et que ce jour que nous appelons de tous nos vœux, ce jour de la séparation, mon cœur saignera comme si je quittais maman une seconde fois ?

— Oui, Lucette, oui, je le sais. Et moi, je perdrai une seconde fois ma fille et mon cœur sera tout triste. Mais la France est-elle donc si grande que nous devions parler de séparation complète ? N'avez-vous pas dit que, dès le retour de l'Alsace à la mère patrie, tes parents veulent rentrer à

Vielbourg avec ton grand-père ? Si ! Eh bien ! j'ai justement une grande envie de connaître l'Alsace, et, si tu veux nous inviter, nous irons pendre la crémaillère ensemble.

— Comme vous êtes bonne et comme vous savez me consoler ! Je ne vais plus songer qu'au bonheur de vous voir chez nous, assise à côté de ma chère maman. »

Machinalement, elles avaient repris leur travail, et elles restèrent un long moment silencieuses, absorbées par tant de pensées diverses : la grand'mère malade, la victoire que l'on croyait proche, le bonheur de la réunion avec les chers parents, la tristesse de la séparation... « On ne peut jamais être complètement heureux ! » soupirait Lucie.



(Cliché Branger.)

Guynemer, l'aviateur le plus redouté des Boches. A abattu à lui seul 55 appareils ennemis avant de tomber lui même mortellement frappé. Les aviateurs français les plus célèbres sont : Guynemer, Nungesser, Navarre, Dorme, Fonck, Pégoud, Heurteaux, Deullin, etc., etc.

A son âge, d'ordinaire, à treize ans, les fillettes n'ont d'autres préoccupations que celles de leur vie d'écolière : aller en classe, étudier, rire, jouer, rentrer à la maison, où elles sont embrassées et cajolées, voilà toute leur vie. Elle, Lucette, depuis bientôt trois ans, ne savait plus, comme ses compagnes, « rire de tout son cœur ». Peut-on rire, quand, peut-être, les parents chéris meurent de faim et de souffrance ! « Et cependant, se disait-elle, le cœur gonflé de reconnaissance, cependant nous avons été si privilégiés ! »

A ce moment de sa rêverie, M. Carlier et Pierre rentrèrent.

« Quel silence ! dirent-ils. Vous n'êtes pas malades ?

— Pas du tout. Nous pensions à la lettre de Paul.

— Eh bien ! c'est le jour des lettres. En voici une de Pierre dix lignes seulement. Mais quelles lignes, mes amis !

Vous ne devineriez jamais ce qu'il a fait. Ces aviateurs ont vraiment une audace merveilleuse ! Lucie ! Pierre a vu Varolles ! Il a survolé Varolles !

— Il a survolé Varolles ! Est-ce possible ? Comment a-t-il pu aller si loin ?

— C'est qu'il est maintenant dans les Flandres. Mais ce n'est pas tout. Écoutez ceci : « En toute hâte, avant la soupe. Je rentre d'observation au-dessus des lignes allemandes. Notre mission remplie, nous avons travaillé pour notre compte. Avec mon brave Albert Lemire, il avait été convenu qu'à la première occasion nous survolerions notre patelin (1) et y jetterions quelques mots prudents. C'est fait ! Nous avons plané juste le temps de repérer un bon endroit. Joie infinie ! On nous a vus et on doit chercher nos papiers. Le mien contient treize mots : « Tous les quatre « vivants et heureux. Lucie, le Vigan. Courage et confiance. « Pierre. » Une minute plus tard, nous servions de cible à tous les canons antiaériens du pays. Mais la chance nous a favorisés. En atterrissant, quelle embrassade avec le camarade ! Les autres n'y ont rien compris. » Et en post-scriptum, le courageux aviateur ajoutait : « Il me semble qu'il y a encore pas mal de maisons debout. »

Ces derniers mots refroidirent un peu l'enthousiasme général. « Pas mal de maisons debout ! » Cela signifiait : pas mal de maisons à terre ! Pauvre pays où l'on devait se tenir serrés les uns contre les autres, le cœur tendu vers la patrie si proche et si lointaine à la fois ! « Quelle joie pour tous, là-bas, si l'on trouve un des papiers ! dit Lucette.

— Une grande joie ! certes, dit M. Carlier, et surtout de la devoir à leur fils. Sois bien fière de tes frères, mon enfant ! Ce sont tous de vaillants soldats. »

(1) Nom familier que les soldats donnent à leur pays d'origine.

CHAPITRE LXXIX

Les malheureux réfugiés sont accueillis comme des frères. — Victoire franco-britannique du printemps 1917.

Dans la cité paisible, ils sont les bienvenus...
Et ces frères lointains, hier encore inconnus
Trouvent pour les aimer les familles de
[France.

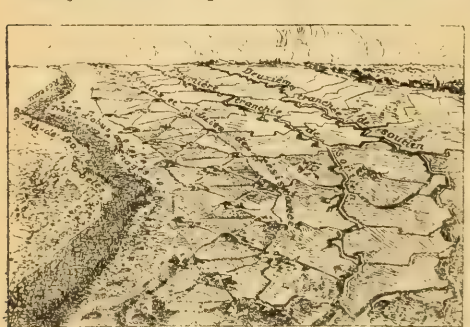
Édouard Forcade (poète de la guerre).

A aucun moment de la guerre, les pauvres réfugiés du Vigan ne s'étaient tant occupés des opérations militaires que pendant cet été où les troupes franco-britanniques libéraient une large bande de territoire. Beaucoup étaient originaires de cette région comprise entre Saint-Quentin et Soissons, que l'ennemi avait évacuée du 17 au 21 mars, mais dont il avait fait un désert. Ceux-là, qui songeaient au départ dès le début de la retraite allemande, eurent la douloureuse surprise de voir arriver un certain nombre de leurs compatriotes de Roye, de Lassigny et même de Bapaume et de Péronne. Le gouvernement les avait évacués en raison du manque d'abris et de la ruine totale de la région. Les malheureux avaient tout perdu. Le fruit d'une vie entière de travail et d'efforts était anéanti, et leur fortune tenait en un mouchoir contenant quelques hardes. Plusieurs même ne possédaient plus que les loques dont ils étaient vêtus.

Mais, à peine avaient-ils mis le pied sur le quai de la gare qu'ils étaient entourés, cajolés, emmenés dans des locaux confortables et propres. Les vieillards et les malades entraient à l'hôpital, les bébés à la crèche ; tous étaient restaurés, habillés, et leur émotion de cet accueil était si grande que beaucoup pleuraient en remerciant. Alors on les quittait en leur donnant rendez-vous à l'école, où, quelques heures plus tard, ils retrouvaient leurs bienfaiteurs, les visages amis qui avaient déjà adouci leur exil. Là, on les interrogeait sur leurs moyens d'existence, sur leurs désirs. Peu de jours après, les pauvres déracinés avaient un logement, une occupation, la certitude que leur vie serait assurée et qu'on veil-

lait sur eux. Aussi leur gratitude était-elle infinie. Ils considéraient Mme et M. Carlier comme leurs protecteurs, et l'école comme un refuge où, les jours de nostalgie, ils trouvaient toujours aide et réconfort. Pendant ces longues années où des centaines et des centaines de réfugiés vécurent au Vigan ou dans les environs, le bureau du directeur entendit bien des confidences et bien des consolations. Ceux qui partaient venaient faire d'émouvants adieux et écrivaient des lettres touchantes.

La petite Lucie pleurait et riait à la fois en lisant ces lignes où, souvent, dans le vif désir de lui témoigner leur affection reconnaissante, de pauvres vieux dont M. Carlier aurait pu être le fils lui disaient : « Vous avez été un père pour nous. »



Le fameux système défensif d'Hindenburg, qui s'étendait d'Ypres à l'est de Reims. Cette puissante barrière, qui comprenait des tranchées et des abris bétonnés, des nids de mitrailleuses, des réseaux de fils de fer, ne résista pas à la violence de nos attaques.

Ceux qui arrivèrent pendant l'été de 1917 furent parmi les plus misérables que la ville ait recueillis. Mais la détresse morale de quelques-uns dépassait encore leur misère : c'étaient ceux dont les parents ou les enfants avaient été emmenés en esclavage. Avec ceux-là, Mme Carlier, ses amies, Lucette pleurèrent de tout leur cœur, ne trouvant aucune parole pour les consoler.

Donc les Allemands se retiraient, dans l'espoir avoué d'empêcher notre offensive, de raccourcir leur front et de constituer ainsi une masse de manœuvre capable de nous porter un coup décisif sur un point choisi par eux.

Mais les troupes franco-britanniques les suivaient pas à pas, et quand ils se trouvèrent sur les fortes lignes de défense préparées par Hindenburg, les nôtres les obligèrent à accep-

ter la bataille qu'ils voulaient éviter. Cette puissante barrière que l'ennemi nous opposait s'étendait d'Ypres à l'est de Reims. C'étaient, sur plusieurs kilomètres de profondeur, des abris bétonnés, des nids de mitrailleuses, des réseaux épais de fils de fer barbelés et mille autres inventions diaboliques destinées à arrêter sur place les armées alliées. Mais cette « inexpugnable » ligne défensive ne devait pas résister à la valeur et à la ténacité des troupes alliées.

Au mois d'avril, après une préparation d'artillerie qui déversa pendant sept jours un ouragan de fer (1) sur les défenses et les arrières ennemis, les Canadiens (2) s'élancèrent à l'assaut de la crête de Vimy, hauteur de 60 mètres qui défendait Lens et Douai, et s'en emparèrent. Peu de jours après, les Anglais entraient à Liévin, faubourg de Lens. La puissante charnière nord de la barrière Hindenburg avait sauté.



Une vue du Chemin des Dames où se déroulèrent des combats épiques.

A la même époque, les Français, après une lutte terriblement acharnée, faisaient également sauter la charnière orientale à l'est de Reims en s'emparant des hauteurs de Moronvilliers, du Chemin des Dames et de Craonne. La plaine de Laon s'ouvrait devant nos troupes, et le Boche perdait des positions de premier ordre sur lesquelles il se cramponnait

(1) Les Allemands avaient 3000 canons sur un front de 20 kilomètres. Les Anglais leur opposèrent 4 000 pièces, qui, en sept jours, lancèrent 10 000 000 d'obus. Les aviateurs avaient pris 1 700 photos des lignes allemandes et fait 17 expéditions de bombardement.

(2) Toutes les colonies anglaises ont fait loyalement leur devoir envers la métropole. L'Australie, l'Inde, la Nouvelle-Zélande, le Canada, l'Afrique du Sud, ont envoyé sur tous les fronts des centaines de milliers d'hommes.

désespérément depuis la bataille de la Marne. Ce n'était plus une retraite, c'était une défaite désastreuse.

Enfin, sur la partie du front belge tenue par les Anglais, nos valeureux alliés remportèrent encore, au mois de juin, une brillante victoire locale à Messines, véritable forteresse savamment organisée qui dominait toute la plaine flamande. Le génie (1) creusa de longues galeries sous le front allemand et réussit à établir dix-neuf « fourneaux de mines » que l'on chargea d'explosifs. L'heure venue, les dix-neuf mines explosèrent à la fois : les collines s'entr'ouvrirent, et, comme dans un tremblement de terre, les arbres, les canons, les munitions, les hommes, tout fut englouti. L'explosion fut entendue de Londres. Après quoi l'armée s'ébranla et, en quelques heures, la crête de Messines et les villages voisins étaient conquis. Par ces trois victoires, la situation était complètement changée sur le front occidental : l'ennemi refoulé dans la plaine, c'étaient les troupes alliées qui occupaient les meilleures positions, ce qui rendait très difficiles les contre-attaques allemandes. Et, en effet, ces contre-attaques furent vaines pendant les mois qui suivirent. L'ennemi avait d'ailleurs perdu 300 000 hommes, près de 45 000 prisonniers, plus de 500 canons :

« Cette fois, c'est la fin ! clamaient joyeusement les réfugiés ; cette fois, c'est le retour au pays ! — Mais vous n'y trouverez plus vos maisons, répondaient les Viganais.

— Qu'importe ! On s'arrangera. Il y a les caves. Et puis la terre attend ! En se pressant un peu, on pourrait encore semer dans les jardins.

« La terre attend... il y a la terre ! » Ces mots qu'ils disaient simplement étaient, en vérité, sublimes. La terre leur tenait encore plus au cœur que leurs maisons, que leurs meubles perdus, que leur argent volé. Et beaucoup, sans attendre l'ordre de transport gratuit que M. Carlier avait demandé pour eux, s'en allèrent à leurs frais, dépensant ainsi pour ce retour tant désiré les petites économies amassées depuis deux ans.

(1) Le rôle du génie a été considérable au cours de cette guerre qui, pendant près de quatre ans, s'est faite dans les tranchées. Le génie creuse les tranchées, fore les galeries, pose les mines, détruit et reconstruit les ponts, pose les fils télégraphiques et téléphoniques. Les sapeurs du génie ont rempli les communiqués de leurs exploits.

CHAPITRE LXXX

Jean part au front comme volontaire. — Courage et fierté de la petite Lucie.

Dans un fier adieu, dites-lui, comme à Sparte : « Avec ou sur ton bouclier ».

V. de Laprade (grand poète du XIXe siècle).

Le jour même où Lucie et Louise étaient brillamment reçues à l'examen d'entrée au cours complémentaire, M. Carlier reçut un télégramme de Jean. Le jeune chasseur disait simplement : « Arriverai demain pour 48 heures. »

« Quel bonheur ! s'écria Lucette. C'est pour fêter mon succès. » Mais elle arrêta vite ses exclamations. Sur le front de Pierre et de ses parents, il lui avait paru voir passer une ombre rapide.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle timidement. Ce n'est donc pas heureux que Jean vienne en permission ? Cela signifie-t-il quelque chose de grave ? Oh ! dites-moi tout, je vous prie ! Je ne suis plus une petite fille maintenant. Et vous savez bien que je suis courageuse.

— Certes ! répondit Mme Carlier en attirant l'enfant contre ses genoux ; tu as bien prouvé que tu étais digne de tes parents et de tes frères, et ce n'est pas en grandissant que tu vas perdre cette belle vaillance.

— J'essaierai, reprit la fillette qui ajouta, en hésitant un peu : Est-ce bien grave ?

— Mais pas du tout, lui répondit-on d'une seule voix. Il y a, tout simplement, que Jean doit partir au front.

— Déjà ! s'exclama Lucie. Comment ! la classe 1918 monte déjà au front ! N'avait-on pas dit que son instruction durerait environ une année ?

— Si, ma petite, dit M. Carlier. Mais ne sais-tu pas que ton frère est un vaillant soldat, impatient de servir ?

— Eh bien ? questionna-t-elle, ne comprenant pas encore.

— Eh bien ! Il doit avoir demandé à partir sur le front comme volontaire, on l'a autorisé et il a obtenu les quarante

huit heures de permission qui précèdent tout départ de ce genre. »

D'un geste enfantin qui lui était familier, Lucie cacha sa tête dans ses mains comme pour enfouir son chagrin en elle-même. Puis elle murmura : « Tous les trois alors ! Oh ! mes frères chéris !

— Tes frères, mon enfant, sont de ceux qui estiment que le devoir du soldat n'a pas de limite, et que rester en arrière quand ses forces lui permettent de combattre est un crime de lèse-patrie. Je ne suis pas surpris de ce que fait Jean et suis certain que tes parents l'approuveraient.



Les trois frères de Lucie.

— Oh ! moi aussi, dit la petite.

— D'ailleurs, ajouta Pierre, il ne va pas se battre tout de suite. Il sera d'abord envoyé à la compagnie de départ, qui est dans la zone des armées. Puis il sera versé dans un autre dépôt où le bataillon vient prendre ses renforts. Tu vois que ce n'est pas encore demain qu'il est au danger.

— Merci de me rassurer ainsi, soupira la fillette. Je m'habituerai peu à peu à cette idée, je le sais bien. Et au fond du cœur, savez-vous, je suis bien fière ! »

Et la gentille enfant reprit courageusement son livre. Mais les lignes dansaient devant ses yeux, malgré ses efforts. Mme Carlier s'en aperçut et lui dit : « Veux-tu m'aider à préparer le dîner ? Je me sens un peu lasse. »

C'était, elle le savait bien, le meilleur moyen d'arracher l'enfant à ses pensées. Lucie plia vite son ouvrage. « Asseyez-vous, maman Juliette, dit-elle, vous avez trop travaillé aujourd'hui Je vais faire le dîner toute seule. » Elle l'installa dans un fauteuil, mit un tabouret sous ses pieds, l'embrassa bien fort et répéta : « Restez là bien sagement pour me faire plaisir. » Et elle passa dans la cuisine, où, sans bruit, avec cette méthode de travail rapide et silencieuse que lui avait donnée sa mère adoptive, elle prépara le repas et le servit à l'heure habituelle....

« Je crois, dit M. Carlier en reprenant une assiettée de

soupe, je crois que maman Juliette ne la fait pas si bonne. »

Lucie se mit à rire. « Je pense, dit-elle, que c'est maman Juliette qui l'a mise en train et que c'est Lucie qui l'a simplement surveillée. Je n'ai préparé que les œufs à la coque et les nouilles au fromage.

— Eh ! mais, dit Mme Carlier, ne sais-tu pas que c'est à la préparation des œufs à la coque que l'on juge de la valeur d'une ménagère ? Un proverbe dit que, si une jeune fille réussit trois fois de suite cette cuisson, elle peut se marier.

— Bon, fit l'enfant. Je n'ai plus que deux épreuves à subir. »

Et tout le monde de rire. L'excellente Mme Carlier avait atteint son but, qui était d'occuper la chère petite afin d'éloigner d'elle la tristesse.

Le lendemain, Jean arriva. Ah ! le fier chasseur qu'il faisait ! Comme cet uniforme bleu noir bien ajusté faisait valoir sa taille souple, ses épaules robustes ! Comme ce béret joliment brodé d'un cor jaune-jonquille dégageait bien son front ! Comme ce ceinturon et cette baïonnette lui donnaient l'air martial !

Lucie le regardait avec admiration. Mais vite son cœur se serra : s'il allait être tué, son beau chasseur ! Jean, qui tenait sa petite sœur par la main en allant de la gare à l'école, comprit ce qu'elle pensait en voyant ses yeux se voiler : « Du courage, Lucette, dit-il. Je reviendrai, va ; je n'ai pas du tout envie de quitter ma sœurette, je l'aime trop pour cela !

— C'est donc vrai, ce qu'on a deviné à la maison, Jeannot ! C'est donc vrai que tu as demandé à partir !

— Oui, ma mignonne, je vais rejoindre Paul, j'espère. Comme nous serons heureux de combattre ensemble !

— Partez-vous nombreux ? demanda Pierre qui était venu aussi à la rencontre du jeune volontaire.

— Cinquante. »

On arrivait à l'école. En quatre sauts, Jean fut au second étage, où les baisers maternels et les félicitations ne lui furent pas marchandés.

CHAPITRE LXXXI

Les opinions de la fruitière sur le patriotisme. — La vie tenace près du front.

Sous ton ciel, ô ma patrie,
Mon village est le plus beau,
Plein de lui, l'âme attendrie,
Je le vois dans ton drapeau.

F. Bataille (poète contemporain).

Le lendemain, Lucie sortit de bonne heure pour faire le marché. Comme elle attendait son tour devant l'étalage de légumes, elle fut accostée par une réfugiée du Nord qui lui dit : « Savez-vous si M. le directeur a enfin reçu les permis (1) qu'il a demandés pour nous ?

— Je ne le crois pas, répondit la fillette.

— Comme c'est long ! Ah ! on voit bien que *ces messieurs* sont chez eux ! S'ils étaient loin de leur pays comme nous, ils voudraient bien y retourner aussi. »

Et la pauvre femme s'en alla toute chagrine et en maugréant quelque peu.

Lucette se retourna vers l'étalage pour faire ses emplettes.

« C'est une réfugiée qui vous parlait ? lui demanda la marchande.

— Oui, madame, dit Lucie, sans montrer qu'elle jugeait la question indiscrète.

— Elle s'ennuie donc ici ! Sans doute elle ne trouve pas le pays à son goût ! Elle est difficile !

— Elle trouve certainement le pays très beau, reprit Lucette; mais ce n'est pas *son* pays, et il est bien naturel qu'elle veuille retourner chez elle !

— Ta, ta, ta, dit la marchande en rangeant ses corbeilles, on est bien partout où l'on mange. Et certainement qu'elle mangera moins chez elle qu'ici. Moi je suis meilleure patriote que vous autres : il m'est indifférent de vivre ici ou là.. La France, c'est partout la France ! »

(1) Ordres de transport gratuits que les compagnies de chemins de fer ont accordés aux réfugiés pour retourner chez eux.

Lucette ne voulut pas répondre, car cette femme paraissait très entêtée, et il eût déplu à la petite fille de discuter avec elle et d'élever la voix pour se faire entendre. D'ailleurs, si elle sentait très bien que la marchande avait tort, elle n'aurait pas su expliquer pourquoi. Elle prit ses légumes, paya et rentra à la maison. Mais, habituée à ne pas *rapporter*, elle ne dit rien à personne.

Elle trouva, d'ailleurs, la maisonnée assemblée autour de M. Carlier, qui s'apprêtait à lire une lettre de Paul.

« Hâte-toi, lui dit-on, viens écouter. Ah ! monsieur Delannoy ! Vous arrivez bien, cher ami ; nous avons une longue lettre du jeune adjudant. »

Et M. Carlier lut tout haut :

« Mes chers amis, ma chère sœurette,

« Nous sommes un peu à l'arrière pour quelques jours. Un bon savonnage dans l'Oise et un sommeil de vingt-quatre heures nous ont remis à peu près d'aplomb, et nous voilà, terriens et non terriens, vivant de la vie saine des champs. Nous sommes dans les ruines d'un village qui devait être un séjour délicieux, à en juger par les nombreux troncs d'arbres coupés, les abords de la rivière et ce qui reste des deux cents feux qui ont connu, nous disent les civils, tant de bonheur. Car ils reviennent, les possesseurs de cette terre ! Ils sont douze vieux et quelques enfants, vivant avec nous, mangeant à la gamelle, partageant nos couvertures. Heureusement, le temps est splendide et la question du coucher est vite résolue. Pauvres gens ! A mesure que nous avons libéré un mètre de terrain, ils arrivent, s'en emparent avec la joie d'un avare qui recouvre son trésor... et la vie recommence, la vie se manifeste partout. De leurs mains tremblantes, ils relèvent les pierres de leurs maisons, ils rebâtissent grossièrement leurs foyers. Dans ce qui fut leur jardin et qui n'est plus aujourd'hui qu'un champ de mort, ils sèment ; nous semons avec eux d'humbles graines qui germent vite dans cette terre humide. On voit, parmi la poussière des pierres, de courageuses herbes verdir, des fleurettes offrir leurs jolies corolles, repousser la pierraille de leur front tenace. Elles sont de cette bonne terre de France qui puise, en son sein, une force toujours renouvelée, de cette têtue et énergique race française que rien n'abat et dont les armes de Paris sont un si fier symbole : « Le vaisseau flotte et n'est pas englouti. »

« Donc, derrière nous, les maisons se relèvent. Les gens s'abritent et vivent comme ils peuvent, sont exposés aux bombes et aux obus ennemis... Mais rien ne ternit leur bonheur de revivre au village natal. Cet amour de l'homme pour le coin qui l'a vu naître est un gage certain de la force d'une nation. Celui qui aime sa petite patrie aime la vraie Patrie, et il est prêt à les défendre toutes deux... »

A ce passage de la lettre, Lucie s'exclama : « Voilà ce que j'aurais dû répondre à la marchande !

— A quelle marchande ? lui dit-on en riant.

— A la fruitière d'Avèze qui me disait tout à l'heure



De leurs mains tremblantes, ils relèvent les pierres de leurs maisons...

qu'on est bien partout où l'on mange bien, et qu'elle est meilleure patriote que nous qui désirons rentrer au pays natal. Je n'ai su que dire, et cependant je sentais bien qu'elle avait tort.

— Et que lui répondrais-tu maintenant ?

— Je lui dirais que son patriotisme ne vaut pas le mien, puisqu'il consiste à rechercher seulement le bien-être. Car ce bien-être, elle peut le trouver même hors des frontières de la France, ce qui fait que rien de sérieux ne la rattache à sa patrie, tandis que nous y sommes attachés, nous, par les souvenirs, les affections, les souffrances, les espérances. Et il me semble que plus on est lié à son village par ces joies et ces douleurs qui furent celles de nos aïeux, plus on comprend

la vraie patrie qui est faite, elle aussi, de la communauté de ces sentiments. »

Jean et Mme Carlier se penchèrent à la fois pour embrasser l'enfant et la féliciter. Puis M. Carlier continua sa lettre : « Ce travail des faibles mains des vieillards, des femmes, des enfants, est chose infiniment respectable. Quand je vois des vieux de soixante-dix ans, des garçons de douze ans bêcher, semer les arpents de terre libérés hier par nos troupes, une fierté m'envahit d'appartenir à la même vaillante race

« En outre, cette volonté de vivre nous donne, à nous, soldats un courage invincible. Quand nous sentons la vie reprendre derrière nous, quand nous voyons les durs efforts de ces malheureux qui auraient tant de motifs de découragement, nous sommes fiers de cette preuve de confiance et nous pensons : « Travaillez paisiblement, braves paysans, bâtissez, semez, récoltez, votre terre est à vous pour toujours. »

« La belle lettre et le brave garçon ! dit Mme Carlier. Quel beau combattant il doit faire !

— Oui, dit M. Delannoy, il est bien de la famille, le vivant portrait de son père. »

Jean et Lucie écoutaient, les yeux humides, cet éloge de leur frère aîné.

CHAPITRE LXXXII

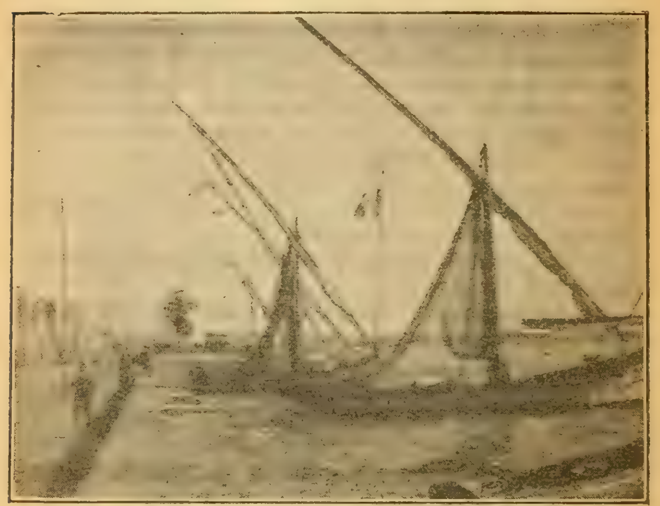
M. Fontaine demande que sa petite-fille vienne à Noyon. — Départ de Lucie.

Il faut aller à la vie comme on va au feu. sans se demander comment on reviendra.

Bersot (célèbre philosophe du XIXe siècle).

Jean est parti, le cœur bien gros de quitter sa chère petite sœur et la famille qui l'a accueilli et aimé comme un fils. Mais la pensée du devoir à accomplir l'a soutenu et a rendu la séparation moins pénible. Lucie n'a pas pleuré pour ne point attrister son frère, et même après son départ elle n'a pas eu la moindre crise de larmes. Toute pâle, silencieuse, elle va et vient dans la maison, aidant Mme Carlier aux soins du ménage, s'intéressant aux faits de la guerre.

La situation militaire était bonne et s'améliorait chaque jour. A la suite des États-Unis, la plupart des républiques américaines venaient de rompre avec les Empires Centraux. La Chine fit bientôt de même, ce qui fut un rude coup pour l'Allemagne, car elle possédait, dans cet immense et riche pays, cent soixante établissements de commerce. La Grèce même se plaçait enfin à nos côtés. Constantin, le roi traître, était obligé d'abdiquer, et le grand patriote Venizelos, qui



(Service photogr. de l'armée.)
alonique. La tour blanche et le port des pêcheurs.

avait entraîné à sa suite une véritable armée de volontaires, rentrait de Salonique, était nommé premier ministre et proclamait aussitôt la rupture de la Grèce avec l'Allemagne et ses alliés. Ce fut un autre coup très rude porté aux rêves de domination orientale du Kaiser.

Ainsi, pendant que nos forces augmentaient, celles de nos ennemis s'épuisaient, sans qu'ils pussent les renouveler (1).

Dans les Flandres, les Anglais faisaient, à la même époque, une heureuse offensive qui aboutissait à l'encerclement de la ville de Lens.

(1) Le nombre des États qui ont rompu les relations avec l'Allemagne pendant la guerre est de vingt-neuf.

Nos Viganais étaient tout heureux de ces bonnes nouvelles. On s'abordait en se félicitant joyeusement de la



(Cliché Julien.)
Une maison d'Arras éventrée par l'éclatement d'un gros obus.

bonne tournure que prenait la guerre. Les réfugiés du Nord suivaient avec un grand intérêt l'offensive anglaise qui se faisait en direction de leur pays.

La petite Lucie prenait sa part de la satisfaction générale,

Elle avait, cependant, un gros chagrin : sa grand'mère était bien malade ; ses trois frères combattaient, exposés à mille dangers ; ses chers parents étaient, depuis bientôt trois ans, sans aucune nouvelle de leurs quatre enfants ; elle allait, enfin, quitter pour toujours sa mère adoptive, M. Carlier, Pierre qu'elle aimait si tendrement. Que de sujets de pleurs pour une pauvre fillette !

Cependant, elle ne se plaignait jamais, et sa bonne humeur ne se démentait pas un seul instant. Pourquoi faire retomber sur ceux qui nous entourent des ennuis dont ils ne sont pas responsables ? On peut garder son humeur égale en face des pires chagrins.

Ses parents adoptifs considéraient Lucie avec admiration. Il y avait dans ce corps d'enfant une énergie extraordinaire unie au cœur le plus aimant, le plus chaud. Elle s'était fait aimer de tous. Aussi était-ce avec une grande peine que la famille envisageait le moment où il faudrait se séparer de cette douce fillette, qui était dans la maison comme un rayon de soleil. Mais l'heure était proche où l'on devait se résigner.

M. Carlier avait, en effet, reçu quelques jours auparavant une lettre de Noyon. Le grand-père de Lucie lui annonçait l'état alarmant de sa femme et le priait de lui envoyer sa petite-fille en la confiant, si c'était possible, à une réfugiée rentrant au pays.

On ne pouvait que déférer aux désirs de M. Fontaine. Mais il fallait préparer Lucette au nouveau malheur qui allait la frapper et à l'idée, bien attristante aussi, du départ du Vigan. C'était là une tâche délicate et pénible, et M. Carlier l'avait confiée à maman Juliette, dont la tendresse saurait trouver les mots qui consolent.....

C'était fait, et Mme Carlier ne s'était pas attardée aux consolations qui n'ont, à l'ordinaire, d'autre résultat que de provoquer les larmes. Il avait suffi, en effet, de faire comprendre à l'enfant qu'un grand devoir l'attendait auprès de son bon-papa pour que son cœur fût prêt à tous les sacrifices.

Maintenant, elle avait hâte de partir. Chaque heure qui s'écoulait lui paraissait volée à la lourde tâche qu'elle avait à remplir : adoucir les derniers moments de son aïeule, être le soutien de son grand-père à cette heure douloureuse.

Est-il besoin de dire que nulle pensée d'un moindre bien-être, de dangers même, ne lui était venue ? Elle s'étonnait

que ses compagnes pussent s'occuper des vivres qui manquaient, de la proximité du front, du danger des bombardements par avions. Là où vivaient ses grands-parents, ne pourrait-elle pas vivre aussi ?...

Le jour du départ arriva. Une jeune femme de Lassigny avait reçu un permis de transport pour Noyon même. Elle amenait son vieux père et deux tout petits enfants nés pendant la guerre. Mme Carlier fut heureuse de cette circonstance, car ces bébés demanderaient des soins, ce qui serait une occupation pour Lucette.

... Les voici tous sur le quai de la gare. Personne ne dit une parole, car on sait bien qu'au moindre mot les sanglots éclateraient. Or on s'est promis, de part et d'autre, de ne pas pleurer. Louisette seule ne peut tenir parole et pleure à chaudes larmes. La jeune réfugiée remercie de toutes leurs bontés Mme et M. Carlier. Elle leur donne l'assurance de remettre Lucie saine et sauve à ses parents. Mais on ne l'écoute guère. Lucette emplit ses yeux de la vue de ceux qu'elle va quitter. M. Carlier et Pierre font mine de s'intéresser au mouvement des voyageurs. Aucune promesse de s'écrire, de ne pas s'oublier. C'est inutile : chacun est sûr de son cœur. Un dernier baiser, une longue étreinte où passe toute la tendresse dont ils sont pleins... et c'est fini. Le train part. Quand se reverra-t-on ?

CHAPITRE LXXXIII

Arrivée de Lucie chez ses grands-parents. La petite maîtresse de maison.

Les armes de la jeune fille sont la patience, la vertu et l'amour.

Le voyage fut long et pénible. Aux approches de Paris, surtout, les arrêts se firent nombreux. Parfois on stationnait plusieurs heures pour laisser passer des convois sanitaires ou des trains bondés de troupes. Le cœur plein de pitié et d'amour, Lucie regardait les valides et les blessés. Tous ces jeunes hommes au front serein, aux yeux fiers et ardents,

lui rappelaient ses frères, ses vaillants frères qui servaient la patrie de toutes leurs forces.

Cette pensée lui redonnait du courage. « J'ai promis de leur ressembler, » se disait-elle. Alors, pour échapper à sa tristesse et tromper son impatience, elle s'occupait des enfants, du plus grand surtout, car le bébé dormait sur le sein de sa mère. Mais l'aîné, un gros garçon de trois ans, déjà turbulent, avait à chaque instant un besoin nouveau ; il avait sommeil, il avait soif, il avait faim, il voulait regarder par la portière... Lucie savait le satisfaire, le consoler. Pour l'amuser et le tenir tranquille, elle découpait dans des journaux toutes sortes de menus objets. Sous ses mains adroites naissaient des pantins, de petits fourneaux, des chiens, des soldats avec leur fusil... L'enfant riait et sa mère était heureuse.


Il la regarda un court instant tout surpris ..

Le soir du troisième jour seulement, nos voyageurs, exténués de fatigue, virent apparaître, doré par le soleil couchant, le clocher de la cathédrale de Noyon. Il était temps ! Depuis plusieurs heures, les enfants ne s'arrêtaient plus de pleurer. Voici enfin la gare, et, près de la porte de sortie, un monsieur grand, sec, les cheveux et la barbe d'un blanc de neige. De son regard aigu, il fouille la masse des gens qui descendent du train. Lucie le voit, le reconnaît, et, entraînant avec elle ses compagnons de voyage, elle se précipite vers son grand-père. M. Fontaine n'avait pas vu sa petite-fille depuis plus de trois ans. Pierre et Paul lui avaient bien dit : « Lucette a grandi, vous ne la reconnaîtriez pas. » Mais l'image qu'il gardait d'elle n'avait pas changé : pour lui, la petite avait toujours dix ans.

Aussi, en voyant courir de son côté cette grande fillette, presque une jeune fille, enveloppée d'un gentil manteau de voyage en toile grise, il la regarda un court instant, tout surpris. Mais déjà elle se jetait dans ses bras, et, sans parler, la gorge étranglée par l'émotion, elle le couvrait de caresses.

« Oh ! ma Lucie ! Est-ce toi ? dit le vieillard en l'enveloppant de tout son amour. Est-ce bien toi, ma fille chérie ? Comme ta grand'mère va être heureuse de te voir !

— Comment va-t-elle ? demanda anxieusement Lucette.

— Plutôt mieux, ces jours-ci, mais bien impatiente de t'embrasser. Allons vite ! » Puis, se retournant vers ceux qui avaient veillé sur sa petite-fille, il les remercia chaleureusement et leur offrit de venir se restaurer chez lui. Mais, accaparés déjà par des parents venus à leur rencontre, les réfugiés n'acceptèrent pas et disparurent après que Lucie eut embrassé les enfants et la jeune femme.

Quelques instants plus tard, notre petite amie était dans les bras de sa grand'mère, et toutes deux pleuraient de bonheur.... Mais bientôt Lucie revint au sentiment de son devoir. Toutes ces émotions ne fatigueraient-elles pas la chère malade ? Alors, refoulant au fond de son cœur les larmes que lui arrachait l'état de maigreur et de délabrement de son aïeule, l'enfant s'assit au chevet du lit et prit la main de sa bonne-maman dans la sienne : « Voilà, dit-elle, en s'efforçant de sourire, maintenant, je suis maîtresse de maison. Vous allez voir comme je vais vous soigner, bonne-maman ! Les bons petits plats que je vous composerai ! Vous aurez faim rien qu'à les voir.

— Ma pauvre chérie ! je ne puis même supporter le lait ! »

Le cœur de l'enfant se serra, mais elle reprit : « Cela ira mieux dans quelques jours, vous verrez. Ah ! dit-elle en voyant entrer la vieille servante qui avait bercé son père sur ses genoux, voici Nanette. Bonjour, Nanette ! » Et, passant ses bras autour du cou de la fidèle domestique, elle l'embrassa affectueusement.

— Ma poulette, fit la bonne vieille, je ne vous aurais pas reconnue, tant vous êtes grande et belle. Mais votre cœur n'a pas changé.

— Emmenez-la, dit Mme Fontaine. Elle a besoin de se restaurer. Va, mon enfant, sois raisonnable. J'exige que tu dormes toute la nuit. » Lucie obéit. Mais le soleil n'était pas levé qu'elle rentrait silencieusement dans la chambre, réveillait son grand-père assoupi dans un fauteuil et l'envoyait se coucher.

Alors, prenant sur la table les ordonnances du docteur, elle se mit à les étudier attentivement pour connaître les soins à donner à la malade. Elle vérifia les fioles, les boîtes

de cachets, alla demander un renseignement à Nanette. Puis, regardant l'heure au vieux coucou, elle se pencha sur son aïeule et la réveilla doucement d'un baiser : « Bonne maman, dit-elle, c'est l'heure de votre potion. »

D'être soignée par son enfant adorée, la malade parut, pendant quelques jours, revenir à la vie. De ses yeux que les approches de la mort voilaient lentement, elle suivait tous les pas de sa petite-fille, admirait son maintien modeste, la grâce de ses mouvements, l'adresse de ses mains fines, cette science du ménage si étonnante chez une enfant de moins de quatorze ans. Comme elle, M. Fontaine était surpris et heureux des changements que la fillette, sans bruit, avait apportés à la chambre de la malade. Il y avait autour d'elle plus de calme, une propreté exquise, un air plus pur. Le soleil entrait à flots aux heures où ses rayons étaient le moins ardents, mais se retirait discrètement derrière les stores dès que grand'mère fermait les yeux. La clochette posée sur la table de nuit avait disparu. Attentive à tout, la petite garde-malade n'avait besoin d'aucun appel.



D'être soignée par son enfant adorée, la malade parut, pendant quelques jours, revenir à la vie.

« Ah ! voilà ce qu'il vous fallait, dit le docteur un matin. Cette petite a apporté avec elle plus de force que toutes mes drogues. »

Et, pleins de reconnaissance, les grands-parents rendaient hommage à la femme de cœur qui avait fait de l'enfant de dix ans une jeune fille parfaite, à la douce Mme Carlier.

CHAPITRE LXXXIV

Mort de la grand'mère de Lucie. — Hommage de la ville de Noyon à " la bonne Française ".

La femme française a été, pendant la guerre, une semeuse de courage.

Mme Jules Siegfried (présidente du Conseil national des femmes).

L'amélioration de la santé de Mme Fontaine n'était que le dernier éclat d'une lampe qui va s'éteindre. Désespérés de leur impuissance à la retenir près d'eux, Lucie et son grand-père assistaient au rapide déclin de la malade. Un soir, elle exprima le désir de voir le soleil couchant, et on plaça son lit de manière à la satisfaire. Alors, le visage illuminé par la paix de la conscience, elle contempla pour la dernière fois l'astre de feu qui descendait lentement derrière un rideau de peupliers. Puis, tournant son regard vers son mari et sa petite-fille, dont les yeux étaient pleins de larmes, elle leur dit : « Ne pleurez pas, mes chéris, je pars sans regret, puisque ma bien-aimée patrie marche vers la victoire. Lucie, mon enfant, je te confie ton grand-père, qui va avoir une grosse peine. Songe que nous avons vécu côte à côte plus d'un demi-siècle... Et tu consoleras aussi ton père.... Oh ! mon fils ! mon fils ! »

A ce moment la mourante eut une faiblesse, et Lucie lui fit respirer de l'éther. Mais, quand elle reprit ses sens, elle ne put presque plus parler. Ses lèvres s'agitaient sans laisser passer aucun son. M. Fontaine et Lucie se penchèrent sur elle, et un dernier souffle arriva à leurs oreilles : « France ! France !... » Et la grand'mère de Lucie entra doucement dans la mort !...

. . . .

L'estime et la sympathie de toute une population ne peuvent consoler de la perte d'une épouse, d'une aïeule adorée. Mais elles sont un vrai réconfort. La ville de Noyon voulut faire de solennelles funérailles à celle dont l'ardent

patriotisme avait été pendant trois ans de guerre un si puissant exemple.

On se racontait que, dès le premier jour de l'occupation allemande, elle avait été l'âme de la résistance aux exigences de l'ennemi. Cette résistance cachée, tenace, avait fait échouer plus d'une tentative boche : les sacs à terre commandés aux femmes n'étaient jamais prêts le jour voulu ; les objets de cuivre destinés à la réquisition disparaissaient comme par miracle et restaient introuvables ; les animaux de basse-cour étaient tués en cachette plutôt que d'être portés à la « Kommandantur ». Mais, comme les Boches savaient le nombre exact de bêtes que chacun possédait, les amendes pleuvaient. Alors on refusait de payer et on faisait de la prison.



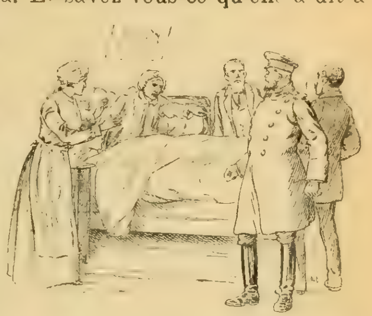
Les Allemands ne respectent rien pendant leur occupation, pas même la propriété privée : voici des coffres-forts d'une banque ouverts à l'aide d'un chalumeau.

Mme Fontaine donnait l'exemple. Plutôt que d'enrichir l'ennemi, cette vaillante femme, vieille et souffrante, se laissait enfermer. On la soupçonnait, d'ailleurs, de *mal conseiller* la population, et deux fois son mari, qui la soutenait dans son œuvre patriotique, fut déporté comme otage. Rien n'abattait le courage des deux vieillards.

Seulement, à cette lutte et aux dures privations subies, la santé de Mme Fontaine s'était cruellement altérée. Un mal terrible se déclara qu'on aurait pu enrayer par une très délicate opération chirurgicale. Mais l'ennemi avait volé tout le matériel de la Croix-Rouge française !

Cependant un voisin de la famille, M. Félix, adjoint au maire, qui logeait un célèbre chirurgien allemand, obtint de lui qu'il essaierait d'opérer la malade. Il n'avait rien dit à ses amis, espérant réussir par surprise.

Mais, quand Mme Fontaine vit entrer l'Allemand dans sa chambre et qu'elle apprit du digne adjoint ce qu'il venait faire, elle se dressa sur son séant et, d'un geste plein de mépris, lui montra la porte. « Oui, monsieur, dit le Noyonnais qui racontait la chose à un officier venu aux obsèques, oui, monsieur, elle a fait cela. Et savez-vous ce qu'elle a dit à son mari, à M. Félix ? Elle leur a dit : « Je « préférerais mourir « dans les plus horribles « tourments plutôt que « de devoir la vie à un en- « nemi de la France ! » Le lendemain, M. Fontaine était conduit en prison et obligé de payer une amende énorme. Ah ! on peut dire qu'ils ont *tenu*, ceux-là, et qu'ils nous ont aidés à tenir. Aussi leur petite fortune y a passé tout entière. »



« Je préférerais mourir dans les plus horribles tourments plutôt que de devoir la vie à un ennemi de la France. »

Dans tout le cortège, c'est le même concert de louanges et de bénédictions. Bien que la ville se relève à peine de ses ruines, elle a tenu à payer les funérailles de la *bonne Française.* Et ces mots « A la bonne Française » se lisent sur la couronne offerte en hommage par la population.

Paul, Pierre, Jean, écoutent avec fierté l'éloge de leur grand'mère. Car ils sont là, nos braves garçons ; grâce à la bonté de leurs chefs, ils ont pu arriver à temps pour soutenir leur grand-père désolé.

La foule se montre les trois beaux soldats qui conduisent le deuil ; elle regarde avec attendrissement la petite Lucie dont on sait le bon cœur et le courage.

Elle, Lucette, ne voit rien. Sa main dans celle de Jean, elle marche comme dans un rêve derrière le cercueil. Tant d'émotions l'ont frappée en peu de temps qu'elle en reste comme étourdie, sans force même pour pleurer. Mais Jean

la soutient et la réconforte : « Courage, Lucette, dit-il. Tu sais que nous comptons sur toi pour consoler le pauvre grand-père. Dès demain vous serez seuls. Tu devras oublier ton chagrin pour adoucir sa douleur, qui est terrible, et pour veiller sur sa santé. Je suis persuadé que tu trouveras mille moyens de le faire et que tu seras vaillante comme tu l'as toujours été, comme l'a été jusqu'à son dernier jour notre chère bonne-maman ! »

CHAPITRE LXXXV

Lucie console son grand-père. — Paul Fontaine arrête un espion allemand. — Le « défaitisme » (1).

L'Allemand entre par un trou à rat et s'installe. Sa patience tient du miracle. Il est là, c'est l'essentiel, au cœur même des renseignements. Il apprend la langue et écrit chez lui.

Yvonne Sarcey (femme de lettres).

Dans les tristes jours qui suivirent la mort de Mme Fontaine, Lucie fut, comme l'espéraient ses frères, la consolatrice de son grand-père. Elle sut refouler ses larmes pour sourire au vieillard qui errait dans la maison comme un corps sans âme. Pour lui rendre un peu d'appétit, elle s'ingéniait à lui préparer des mets délicats, qu'elle servait avec goût, s'efforçant toutefois de ménager les minces ressources du budget. Habituée par Mme Carlier à la cuisine simple et substantielle, aux bonnes soupes et aux succulents ragoûts longuement mijotés sur un feu couvert, elle parvenait, à force d'application, à faire bien avec peu d'argent. La bonne Nanette en était tout ébahie, et son grand-père la récompensait en s'asseyant à table avec plaisir.

L'automne était là maintenant, et les soirées étaient bien longues pour M. Fontaine, qui n'avait aucune occupation.

(1) Ensemble de manœuvres allemandes destinées à provoquer la défection des troupes et la brouille des États de l'Entente (argent, brochures, fausses nouvelles répandus par des espions).

« Grand-père, lui dit un jour Lucette qui s'inquiétait de ses tristes rêveries, j'ai un raccommodage à faire. Si vous me faisiez un peu la lecture, la soirée passerait plus vite.

— Volontiers, ma chérie, répondit le bon vieillard. Veux-tu que nous lisions les nouvelles du jour ? Je ne sais plus ce que font nos soldats.

— C'est cela, dit l'enfant qui avait, à dessein, mis un



(Service photogr. de l'Armée.)
Un des dirigeables géants de l'Allemagne, appelé Zeppelin du nom de son inventeur, abattu à Bourbonne-les-Bains par nos canons antiaériens.

journal sur la table ; lisez-moi de bons « communiqués ».

Mais seuls les communiqués franco-anglais étaient bons. Ils annonçaient, en effet, que la bataille des Flandres était terminée à notre avantage. Ypres, la ville martyre, était, désormais, bien dégagée. Le grand-père lut aussi avec plaisir que, les Allemands ayant attaqué Londres avec treize zeppelins, une violente tempête avait surpris l'escadre aérienne, et quatre dirigeables avaient été détruits. Enfin, ces jours derniers, une brillante attaque, à laquelle participa le 4e mixte, composé de zouaves et et de tirailleurs, nous avait rendu le fort de la Malmaison. Les chasseurs s'étaient également signalés dans cette dure offensive, dont la réussite nous assurait la vue de la ville de Laon.

« Oui, dit Lucette, notre Jean y était, et Paul écrit qu'il a courageusement reçu le baptême du feu. Et comme la bataille est finie, ils vont venir tous les deux en permission. Sont-ce là toutes les nouvelles ?

— Hélas ! non, ma petite. Les Italiens ont subi un véritable désastre à Caporetto (1). Ils ont perdu 250 000 hommes faits prisonniers et 2 500 canons.

— Oh ! quel malheur ! dit la fillette consternée. Comment cela a-t-il pu se faire ?

— Peut-être est-ce un effet de la trahison. Nous le saurons bientôt. On dit que des renforts anglais et français arrivent déjà pour soutenir nos alliés.

— Alors, fit la petite fille avec cette belle confiance qu'elle avait envers les soldats français, alors les Austro-Allemands seront vite arrêtés ! »

Le lendemain de ce jour, Lucie sortit pour faire des emplettes. Sur un boulevard désert, aux portes de la ville, elle vit une épicerie ambulante qui, depuis une semaine, ravitaillait le pays à des prix très modérés. Elle était encore derrière la tente et n'avait pas été vue quand elle entendit le marchand dire à un soldat : « Il paraît que les Italiens en ont assez de la guerre. Ils tournent le dos en masse. Ils font bien, savez-vous ! Si nous en faisions autant, la guerre serait vite finie. Tenez, j'ai là un papier qui vous dira cela mieux que moi. Prenez, prenez. Ça ne coûte rien. C'est pour votre bien que je parle. Et croyez-moi, méfions-nous plus des Anglais que des Allemands ! »

Le soldat, qui paraissait gourd et ignorant, tourna et retourna le papier dans ses mains, et, finalement, le mit dans sa poche. Sans plus penser à ses achats, Lucette rentra à la maison tout indignée. Elle y trouva ses frères arrivés à l'instant même, et, le cœur frémissant, elle leur raconta l'infâme propos qu'elle venait d'entendre.

Paul et Jean échangèrent un regard avec leur grand-père.

« Où est-il, ce marchand ? demanda Paul.

— Près du canal. Tu le reconnaîtrais sans peine, car il a un drôle d'accent.

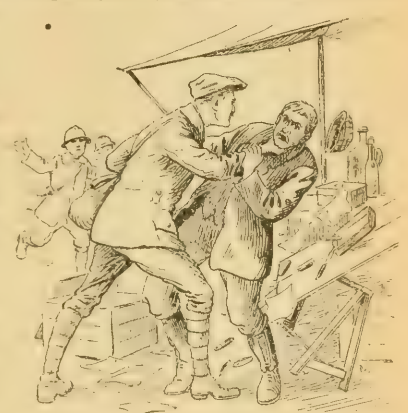
— Oui ? Eh bien ! je suis curieux de l'entendre. Passe-

(1) Caporetto, ville italienne dans les Alpes Juliennes, sur l'Isonzo. Ce fleuve a été le témoin de nombreuses batailles pendant la guerre.

moi ta vareuse, Jean ; mes galons pourraient l'intimider. »

Et le jeune sous-officier, transformé en simple chasseur, une musette passée en sautoir, sortit rapidement et se dirigea vers le lieu indiqué par Lucie. Dès qu'il aperçut la boutique ambulante, il marcha de ce côté en prenant l'air badaud des soldats en permission dans une ville étrangère.

Le lieu était bien choisi pour une fuite rapide ou même un mauvais coup. La route faisait là un coude brusque, et le bruit de la rivière devait rendre tout appel inutile. Mais à deux pas, assis sur le parapet, quelques poilus groupés lisaient une sorte de brochure.



En un clin d'œil, l'espion fut mis dans l'impossibilité de nuire.

« Hé ! le chasseur, cria le marchand, venez donc voir mes beaux couteaux. » Paul s'approcha et se mit d'un air niais à examiner l'étalage.

« Ah ! mon gas ! continua l'autre, vous êtes encore entier ; vous avez bien fait de sauver votre peau. Voyez-vous, si tous faisaient comme vous et moi, il y aurait moins de morts !... » Mais il n'acheva pas. D'un geste rapide, l'adjudant avait empoigné le gros cou rouge de l'espion et serrait de toutes ses forces. « Misérable ! s'écria-t-il, tu as fini ton infâme besogne. A moi, les amis ! c'est un Boche ! »

A ces mots, les soldats accoururent, et, en un clin d'œil, l'espion fut mis dans l'impossibilité de nuire. « Tenez-le bien, dit le sous-officier. Je vais vous envoyer la police ».

. . . .

« Eh bien ! qu'as-tu fait du triste sire ? demanda M. Fontaine en voyant rentrer son petit-fils, l'air satisfait.

— Il est sous les verrous avec son ignoble marchandise. »

De toute la soirée, Lucie ne put parler d'autre chose

« Qu'y avait-il sur ces papiers que distribuait l'espion ? demanda-t-elle.

— Il y avait que les Anglais sont nos vrais ennemis, tandis que les Allemands ne demandent qu'à fraterniser avec nous ; que les Américains ne pourront jamais venir en masse, parce que les sous-marins couleront leurs transports ; que nous ferions bien mieux de faire la paix tout de suite, car, la Russie étant prête à la signer, toutes les troupes du front oriental vont se jeter sur nous, etc., etc... Le tout dans l'intention de démoraliser nos soldats. Comme ils n'ont pu nous vaincre sur le champ de bataille, ils essaient de troubler les esprits pour nous amener à déposer les armes et pour brouiller les alliés entre eux. En Russie, c'est fait. De la révolution, notre malheureuse alliée est tombée à l'anarchie, et elle est comme un jouet dans les mains allemandes. En Italie, il est probable que le dernier désastre est dû également au « défaitisme ». Mais chez nous, vois-tu, petite sœur, ces choses-là ne réussissent pas. Les Français sont un peuple de bon sens, et, en fait d'armes, ils ne connaissent que les armes loyales avec lesquelles on combat face à face. »

CHAPITRE LXXXVI

La défection de la Russie. — La formidable offensive allemande du printemps 1918. — Fuite des habitants. — Lucie et son grand-père se réfugient au Vigan.

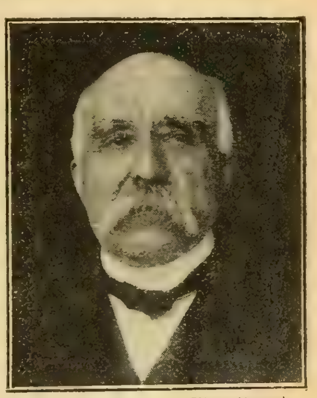
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Lamartine.

L'hiver passa dans une angoisse de plus en plus lourde, car la France sentait peser sur elle une menace terrible ; la défection de la Russie allait permettre à l'Allemagne de retirer d'immenses quantités de troupes du front oriental et de les jeter en masse sur nous. Triste et malheureuse Russie ! Elle ne se battait plus aux frontières, mais la guerre civile était partout. Les soldats, rentrés chez eux avec leurs

armes, réclamaient la fin de la guerre et la distribution des terres à la classe paysanne (1). Comme le gouvernement provisoire, qui voulait rester fidèle aux Alliés, tardait à signer la paix et à répartir les terres, des agents payés par l'Allemagne vinrent dire au peuple : « Il n'y a plus de chefs, plus de police, plus de propriétaires. La terre est à vous, prenez-la par la force. »

Et pendant que les malheureux obéissaient, les Allemands s'avançaient en Russie et s'emparaient d'immenses territoires. Quand il eut occupé les plus riches provinces, le Kaiser imposa aux Russes une paix honteuse à Brest-Litowsk, et, comme il n'y avait plus d'armée pour résister, il fallut céder. La Roumanie elle-même, trahie par la Russie, encerclée par les armées allemandes, dut signer la paix. Du moins, avait-elle sauvé son honneur (2).



(Cliché Manuel.)

Clemenceau, l'énergique président du Conseil, que l'on surnomma le « Père la Victoire ».

La France suivait d'un œil anxieux l'effondrement de la puissance russe. Depuis ce terrible mois d'août 1914 où l'ennemi était aux portes de la Capitale, jamais le péril n'avait été aussi grand. Demain, peut-être, deux millions et demi d'hommes pouvaient s'abattre sur la France.

Dans ces jours où le danger croissait d'heure en heure, un homme d'une rare énergie prit le pouvoir : Clemenceau. Son nom seul était un réconfort. Le pays lui fit confiance et attendit avec calme l'heure de l'offensive ennemie. Pauvres malheureuses populations du Nord ! C'était encore sur elles qu'allait déferler le flot barbare ! Dès

(1) Les seigneurs seuls possédaient la terre. Le paysan la travaillait comme ouvrier après l'avoir travaillée comme serf ; le servage n'a été aboli en Russie que depuis cinquante ans.

(2) « Nous avons, dit le Kaiser, fait avec la Russie la paix du blé ; avec la Roumanie, la paix du pétrole. »

le mois de janvier, les troupes allemandes revenues de Russie commencèrent à prendre leur place en face de nos lignes. Nos aviateurs les voyaient affluer surtout vers Cambrai et Saint-Quentin.

A la fin de mois de février, Pierre vint en permission.

« Eh bien ! mon gars, lui dit son grand-père, nous allons donc voir de nouveau les Boches ?

— J'en ai peur, répondit Pierre. Il en arrive comme des nuées de sauterelles. Mais ils couvrent le Nord. Où attaqueront-ils ?

— Ce sera chez nous, n'en doutez pas, dit l'instituteur, un vieil ami de la maison qui était venu, avec M. Félix, passer la soirée pour voir le jeune aviateur.

— Je suis de votre avis, répondit l'adjoint. Le but de l'ennemi étant toujours Paris, notre vallée de l'Oise est le chemin tout indiqué. Notez, en outre, que l'armée anglaise se soude à la nôtre exactement sur la rivière et que ce serait pour Ludendorf (1) une excellente affaire que de les séparer en deux tronçons. Et comme c'est un habile général, il faut nous attendre à ce qu'il tente cette rupture. Dans ce cas, Noyon est en danger dès le premier jour. » Le magistrat s'exprimait avec un grand calme. On eût dit qu'il parlait d'une autre ville que de la sienne.

« Grand-père, dit Pierre en saisissant avec énergie les mains de son aïeul, grand-père, vous partirez, n'est-ce pas ?

— Moi, fuir devant les Boches ! Tu n'y penses pas, mon fils ! Ils ne m'ont jamais fait baisser la tête, et nous, les Noyonnais qui sommes ici présents ne devons probablement la vie qu'à notre énergie. Avec ces gens-là, si on tremble, on est perdu.

— Et Lucette ? » dit Pierre.

L'enfant écoutait, les mains croisées sur ses genoux où était tombé son ouvrage. « Lucette, dit-elle simplement, Lucette restera si grand-père reste. Mais je comprends enfin ce que voulait dire maman Juliette dans sa lettre d'hier : « Te reverrons-nous bientôt ? »

M. Fontaine avait caché sa tête dans ses mains. Un terrible combat se livrait en lui. Faudrait-il abandonner la maison de ses aïeux ? la sépulture de sa chère morte ? S'arracher à Noyon, c'était y laisser son cœur, c'était pire que mourir.

(1) Généralissime allemand.

Cependant, son devoir était de soustraire Lucie au danger, car, il le savait bien, Lucie ne le quitterait pas.

« Nous verrons... dit-il, la voix brisée, nous verrons... rien ne presse... »

Tous les murs de la ville devaient entendre semblables paroles. Sans force pour quitter sa maison, chacun repoussait l'idée du danger. On voyait bien les colonnes anglaises monter vers le front, les convois d'artillerie passer avec un bruit infernal, les gens prudents s'enfuir. Mais on répétait : « Nous avons le temps. »

Bientôt les lettres du Vigan, celles de Jean, de Paul, de Pierre se firent pressantes : « Fuyez, fuyez ! »

Et, tout à coup, le matin du 21 mars, la foudre éclata. A 4 heures, un bombardement inouï commença et dura seulement une heure et dix-huit minutes.



La grande offensive de mars-avril 1918. La gigantesque offensive, commencée le 21 mars au matin, creusa dans notre front la vaste poche que le grisé de cette carte montre nettement.

Mais, en ces soixante-dix-huit minutes, 650 000 obus (1) étaient lancés. Le soir même, le front anglais était rompu entre La Fère et Saint-Quentin. Le 22, les Français arrivent en toute hâte pour soutenir nos alliés qui luttent un contre trois et éviter la rupture. Mais, trop peu nombreux, ils ne peuvent arrêter l'avalanche. Malgré de terribles pertes dues à la vaillance des nôtres, Ludendorf précipite ses

(1) Pendant toute la guerre de 1870, les Allemands ne lancèrent pas plus d'obus que durant ces soixante-dix-huit minutes.

troupes par la brèche. Le soir, l'ennemi est à Tergnier, 15 kilomètres de Noyon.

Il faut fuir, fuir encore une fois, reprendre sa course vers les régions fortunées, abandonner ces maisons, ces meubles, ces objets où le cœur est si attaché qu'il semble qu'on l'y laisse en s'enfuyant. Sur des voitures, sur des chariots, sur des brouettes, les malheureux entassent quelques hardes, quelques meubles, des animaux même, humbles compagnons des jours heureux. Et, traînant et poussant les pauvres débris, ils s'en vont, tournant souvent vers l'arrière un regard effrayé. Les enfants crient, les vieux pleurent silencieusement, tous sont épuisés de fatigue et de chagrin.



Une nuit dans une cave pendant le bombardement de Paris.

C'est le 23 au soir (1) ; le tonnerre de l'artillerie se rapproche. Dans quelques heures, Noyon peut être pris. M. Fontaine, qui n'a pu décider la vieille Nanette à quitter la maison, tente un dernier effort vers sa petite-fille : « Va-t'en seule, ma chérie. De bons amis qui partent ce soir veilleront sur toi. Dans trois jours tu peux être en sécurité au Vigan.

— Moi, en sécurité, et vous au danger, grand-père ! Pouvez-vous me parler ainsi ? Oh ! bon-papa adoré, je vous en supplie, partons tous les deux, partons tout de suite ! Voyez ! j'ai préparé ce qu'il faut. Qu'importe que tout soit perdu, pourvu que nous soyons ensemble ! Songez à papa, à son désespoir s'il nous arrivait un malheur !

— Eh bien ! soit. Fuyons, mon enfant. Hâtons-nous ! Peut-être avons-nous trop tardé ! Mais une voiture est prête chez nos amis. »

..... Trois jours plus tard, M. Fontaine et sa petite-fille

(1) Ce même jour, les Allemands commencèrent à bombarder Paris à l'aide de canons monstres, appelés « Berthas », qui portaient à 120 kilomètres. Les Parisiens supportèrent héroïquement cette épreuve.

arrivaient au Vigan, et, à la descente même du vagon, Lucie tombait dans les bras de « maman Juliette ».

« Comment saviez-vous que j'arrivais aujourd'hui ? lui dit l'enfant, après les premières effusions.

— Il y a huit jours que je viens à tous les trains, » répondit Mme Carlier.

CHAPITRE LXXXVII

La ruée vers Paris. — La France est courageuse et confiante. — M. Muller arrive au Vigan.

L'adversité est la pierre de touche des grandes âmes.

Vauvenargues (moraliste français du XVIIIe siècle).

M. Fontaine ne voulut pas accepter la généreuse hospitalité que lui offrait M. Carlier. « Non, lui dit-il, votre bonté me touche infiniment, mais il serait indigne de moi d'en abuser. Puisque, grâce à Mme Carlier, notre mignonne est une vraie petite ménagère, nous allons nous installer chez nous. Vous nous aiderez à trouver deux ou trois pièces ensoleillées ; nous prendrons M. Delannoy avec nous, et Lucie tiendra notre modeste intérieur. N'est-ce pas, Lucette ?

— Bien sûr, grand-père, et je trouverai encore le moyen d'être exacte à l'heure de la classe. Tout ira bien, vous verrez. »

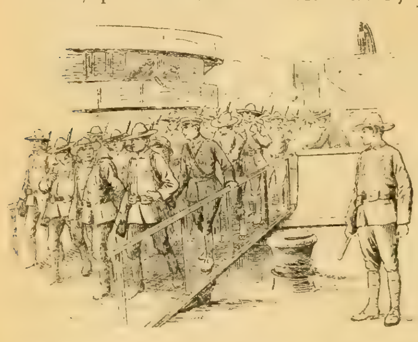
Et l'on fit ainsi. Le lendemain même nos réfugiés s'installaient à deux pas de l'école, dans un petit appartement gracieusement offert par une personne généreuse et garni des meubles et ustensiles indispensables. Mme Carlier et Lucette eurent tôt fait de mettre le ménage en train. On acheta quelques provisions et un peu de linge et, sous la direction de « maman Juliette », la jeune ménagère établit l'emploi de son temps. Deux jours plus tard, à 8 heures et demie, la petite fille ayant mis sa soupe sur le fourneau prenait ses livres et partait à l'école avec Louisette, ravie du retour de son amie.

On était en avril, et déjà le printemps secouait des pétales roses sur les amandiers, faisait craquer les bourgeons verts,

emplissait les nids de doux gazouillements, mettait dans l'air de tièdes senteurs.

Mais cette joie des choses, loin d'épanouir les cœurs, faisait paraître plus dure la tristesse de l'heure. Débordées par le nombre, nos armées, malgré leur résistance héroïque, reculent depuis un mois, et l'ennemi s'empare de puissantes positions. Du 21 au 27 mars, il a bondi de Saint-Quentin à Montdidier : 60 kilomètres en sept jours. L'heure est grave, mais Foch, l'un des héros de la Marne, nommé au commandement unique des armées alliées, ressoude comme en un mur l'armée franco-britannique, barre à Ludendorf la route de Paris et arrête l'avance sur Amiens (1). La bataille de Picardie est terminée.

Alors, pendant tout le mois d'avril, c'est la lutte sur la Lys, pour Calais et Dunkerque. Portugais et Anglais, Français venus à leur aide opposent une défense acharnée. En vain. Sous l'action intense des gaz asphyxiants, il faut céder les monts des Flandres. C'est une épine au flanc d'Ypres. Les pertes sont sérieuses, mais non irréparables, et, bien qu'il ait jeté 120 000 hommes dans la bataille, l'ennemi n'a pas atteint la mer.

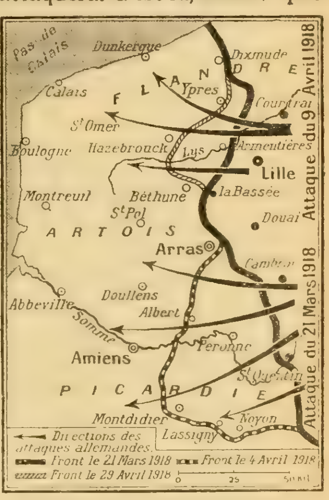


Les troupes américaines débarquent en France.

Cependant il est loin d'être épuisé. Ses réserves sont encore immenses, et l'état-major a promis au peuple allemand une paix prochaine. D'ailleurs, il lui importe de réussir avant que les Américains, qui arrivent au nombre de 10 000 par jour, soient plus redoutables.

(1) Au lendemain de la chute de Montdidier, Foch vit venir à lui le général Pershing, qui lui dit : « Le peuple américain serait fier d'être engagé dans la plus belle bataille de l'histoire. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est à vous. » La France n'oubliera jamais ce don sublime qui a cimenté entre les deux peuples une amitié éternelle.

Ludendorf a choisi le point de sa nouvelle offensive. Il sait que le commandement français a dû envoyer beaucoup d'hommes vers le Nord pour sauver les ports de la Manche; il sait aussi que nos généraux croient le Chemin des Dames imprenable et qu'ils n'y ont laissé qu'un simple rideau de troupes. C'est donc là qu'il attaquera. C'est là, hélas ! qu'il réussira. Le 27 mai, après une silencieuse préparation d'un mois, une énorme masse d'un demi-million d'hommes fond sur les armées alliées entre Noyon et Reims. La résistance des nôtres est merveilleuse, mais, vaincus par les gaz et vaincus par le nombre, ils reculent sur l'Ourcq, puis sur la Marne que l'ennemi, malgré des pertes épouvantables, atteint à Château-Thierry après cinq jours de combat.



Pendant tout le mois d'avril 1918, c'est la lutte sur la Lys, pour Calais et pour Dunkerque. Cette carte montre le terrain cédé par les alliés sous la violence de l'attaque allemande.

La situation s'aggrave encore au début de juin. L'ennemi, qui a attaqué au sud de Noyon, s'est rapproché de Compiègne, dont la possession lui est nécessaire pour s'élancer vers Paris. Mais, grâce à l'habile manœuvre du généra Mangin et à l'héroïsme de ses coloniaux, Compiègne n'est pas pris.

En somme, le but principal de Ludendorf : détruire les armées alliées, est manqué. Il nous a fait beaucoup de mal, a creusé dans notre front des poches profondes, nous a pris un gros butin... Mais la France n'est pas vaincue. Elle est toujours fière et forte, confiante et courageuse. Elle sait la valeur de ses défenseurs, et elle attend dans le calme et le travail le moment où la victoire changera de camp.

Le 15 juin, les armées autrichiennes, qui avaient fait une violente offensive pour franchir la Piave et descendre

dans la riche plaine de la Vénétie, subirent une cuisante défaite. La France s'en réjouit et voulut y voir un signe d'espérance.

Au Vigan, nos amis travaillaient. Rien ne vaut le travail pour calmer les nerfs et maintenir la confiance et la bonne humeur. Les braves soldats écrivaient d'admirables lettres qui respiraient la vaillance et l'espoir. Aucun n'avait été touché pendant ces terribles offensives. Jean avait eu le bonheur de sauver son lieutenant en le portant à l'ambulance sous une pluie d'obus. Récompense : la croix de guerre et les galons de caporal. Pierre, nommé sergent et décoré sur le champ de bataille pour mission périlleuse remplie volontairement, disait sa fierté à sa petite sœur, n'osant, par modestie, en parler à d'autres. Quant à Paul, sous la fatigue, sa blessure s'était rouverte, et il avait dû prendre un mois de repos. Mais déjà il était revenu à son poste.



Jean avait eu le bonheur de sauver son lieutenant en le portant à l'ambulance sous une pluie d'obus.

« Vos petits-fils vous font honneur, cher monsieur, dit le directeur à M. Fontaine.

— Ah ! répondit celui-ci, que leurs parents seraient fiers ! Quelle torture morale doit être pour eux l'absence de toute nouvelle !

— Peut-être, dit M. Delannoy, la manœuvre hardie de Pierre a-t-elle réussi. »

C'était un beau soir de juin. Les trois hommes se promenaient sur la route ombragée qui mène à la gare. Un train venait d'arriver et, machinalement, ils regardaient descendre les voyageurs, quand un vieillard grand, décharné comme un squelette, s'avança vers eux et, soulevant son chapeau, les pria de vouloir bien lui indiquer l'école des garçons. Mais il n'acheva pas sa phrase. Trois cris retentirent à la fois : « Mon brave Muller ! mon cher Fontaine ! mon vieil ami ! » Et les trois hommes, tombant dans les bras les uns des autres, s'embrassèrent en pleurant.

CHAPITRE LXXXVIII

Bonheur de la petite Lucie. — Courage et dignité des instituteurs restés en pays envahis.

Celui-là aussi sert son pays qui sait rester là et attendre.

Proverbe anglais.

M. Carlier était bien ému de voir ces trois vieillards pleurer comme des enfants. Mais, comme la foule regardait avec curiosité, il les entraîna dans un petit café voisin et fit servir un cordial sous la tonnelle de glycines. M. Fontaine se ressaisit le premier. Cependant il tremblait de tous ses membres et n'osait poser la question qui lui brûlait les lèvres. Enfin, s'adressant à M. Muller dont les dents claquaient sur le verre, il lui dit : « Et nos enfants ? — Nos enfants vivaient quand j'ai quitté Varolles, il y a un mois. J'arrive d'Allemagne. Et nos chers petits ?

— Tous en bonne santé, les garçons au front, Lucette ici, avec nous. »

M. Muller pâlit et se renversa sur sa chaise, étouffant d'émotion. On s'empressa de le soutenir, et il revint bientôt à lui. Alors, remarquant le brassard de crêpe posé sur la manche de M. Fontaine, il lui dit : « Mon ami ! quel malheur vous a frappé ?

— Ma vaillante compagne nous a quittés depuis l'automne. Mon fils, hélas ! ne verra plus sa mère dont la dernière pensée a été pour lui et pour la France, qu'elle a crue victorieuse.

— Messieurs, dit M. Carlier, je vous précède à l'école pour avertir Lucette afin de lui éviter une trop forte secousse. Vous pourrez venir dans quelques minutes... »

Un seul regard jeté sur son mari qui entrait et Mme Carlier comprit qu'il apportait une bonne nouvelle. « Est-ce une victoire ? demanda-t-elle. — Non. C'est une heureuse surprise : M. Muller vient d'arriver d'Allemagne. Où est Lucette ?

— Chez elle, sans doute. Allons vite... »

Comme maman Juliette, Lucie pressentit un heureux événement en voyant entrer ses bienfaiteurs, l'air radieux.

« Mademoiselle, dit Mme Carlier, laissez là vos assiettes et venez avec nous à l'école où une visite vous attend.

— Une visite ? dit l'enfant dont le cœur se mit à battre.

— Oui, un voyageur qui arrive des bords de la Sambre.

— Des bords de la Sambre ? » répéta la petite comme un écho... Elle porta ses mains à sa tête en regardant fixement Mme Carlier. Celle-ci l'embrassa. « Tu vas donner à tous ces chers vieux l'exemple du courage. Bon-papa Muller arrrive de Varolles. C'est un grand bonheur ! Mais il faut le ménager, car il n'est pas très solide. Viens vite l'embrasser.

— Maman et papa ! cria l'enfant, révélant ainsi toute son angoisse.

— Ils vont bien, » lui répondit-on...

Deux minutes plus tard, Lucette était suspendue au cou de son grand-père, qui ne se lassait pas de la couvrir de caresses, de remercier tout le monde. Mais Lucie, se souvenant des recommandations de maman Juliette, s'assit sur une chaise et, une main du vieillard dans la sienne :

— Parlez-moi de maman et de papa, dit-elle. Et d'abord comment avez-vous su que nous étions ici ? Avez-vous jamais reçu notre carte de 1915 ?

— Non. Nous avons appris votre séjour au Vigan par une merveilleuse aventure, par une lettre tombée du ciel et signée Pierre. »

L'enfant battit des mains : « Vous avez donc trouvé un des papiers lancés par Pierre ! Oh ! contez-moi comment ! Mon plus grand chagrin était de penser que vous ne saviez rien de nous et que peut-être vous nous pleuriez.

— Ah ! certes ! nous avons versé bien des larmes, et ta mère, ma Lucette, ta mère était bien malade quand le mot béni de son fils lui a rendu la vie ! Donc, un soir du mois de mai 1917, ton père revenait de l'école, qui se tenait alors à la scierie, quand un bruit de moteurs lui fit lever la tête. Tant d'avions boches sillonnent le pays qu'on n'y prête plus attention. Mais quelle ne fut pas l'émotion de ton père en voyant un avion français se rapprocher de plus en plus du sol, lancer des papiers qui volèrent en tous sens, et, piquant droit dans le ciel, s'enfuir à tire-d'aile, échappant miraculeusement aux canons antiaériens. En un clin d'œil, les Boches bondissaient de partout, poussaient les

gens dans les maisons et les fouillaient des pieds à la tête. Ton père se laissa fouiller comme les autres sans un mot de protestation. Mais, dès que nous fûmes seuls, sortant de sa bouche une boule de papier, il la déplia, la parcourut des yeux, nous regarda tout hébété, puis lut à haute voix, lentement, comme dans un songe : « Tous les quatre vivants et « heureux. Lucie, Le Vigan, courage et confiance. Pierre. »

« Ah ! ma Lucette ! Ah ! mes amis ! ne me demandez pas de vous dépeindre les moments qui suivirent ! Vivrais-je cent ans que je verrais ma pauvre fille à genoux, les bras tendus vers son mari, vers le papier sauveur qui lui apportait plus que la vie en lui disant que ses enfants vivaient. Pensez donc ! avoir quatre enfants adorés et adorables et ignorer depuis trois ans s'ils sont encore de ce monde ! Bref, ma chérie, dès ce jour, ta mère, que nous croyions perdue, a repris courage. Elle veut vivre pour revoir ses enfants. Et moi qui me sentais aussi descendre dans la tombe, je veux vivre pour assister à son bonheur quand elle verra sa Lucie, sa douce lumière, devenue ce qu'elle est, et ses garçons porter les signes de leur vaillance. Je les ai donc laissés pleins de courage il y a un mois. »



« Dès que nous fûmes seuls, sortant de sa bouche une boule de papier, il la déplia, puis lut à haute voix. »

Lucette, serrée contre Mme Carlier, pleurait de tout son cœur. Mais il y avait de la joie dans ses larmes.

« Et le drapeau? demanda M. Delannoy.

— Le drapeau est à sa place et sera sauvé, j'espère, malgré la chasse acharnée que les Boches font à nos trois couleurs.

— Mais pourquoi vous a-t-on évacué ? s'enquit M. Fontaine.

— Nous n'avons pas été évacués, mais bien envoyés comme otages en Allemagne, parce que Varolles avait protesté contre une suprême réquisition qui nous a dépouillés absolument de tout. On a choisi les douze plus vieux, et j'en étais

— C'est infâme ! s'exclama M. Carlier. De quoi donc vit-on à Varolles ?

— Surtout du ravitaillement américain ; un peu aussi des produits de la terre et des basses-cours, que le Boche achète à vil prix et revend à prix d'or. Un exemple : vous avez trois poules, elles *doivent* pondre quinze œufs par semaine. Si, le samedi soir, vous n'en portez que quatorze, vous devez acheter un œuf à 1 fr. 50, tandis que le Boche vous le paie 4 sous.

— Ce sont des misérables ! Est-ce que mon collègue fait sa classe ?

— Il n'a pas cessé un seul jour, car l'ennemi guette l'occasion d'imposer un maître allemand. Mais il a été traqué et obligé plus de vingt fois de changer de local. Car, depuis longtemps, le groupe scolaire est occupé, et l'ennemi ne nous a laissé que deux pièces presque nues de notre logement personnel. Si votre collègue n'a été ni révoqué ni emmené en captivité, c'est qu'il parle l'allemand, ce qui vaut toujours une certaine considération, et qu'il a su en imposer à tous par sa fière attitude. Il a fait plus de cinquante jours de prison pour refus de livrer ses cartes, ses tableaux, ses livres, qui sont encore aujourd'hui cachés entre le plafond et le plancher, sous les pieds des occupants de ma chambre. Il a payé des amendes énormes parce que ses élèves, malgré l'ordre formel, n'ont fait aucun progrès en langue allemande. Quand on lui en fait le reproche, il répond que, mal nourris, les enfants ne peuvent travailler. Bref ! il fait ce qu'il appelle « son devoir ». A plusieurs reprises, ils auraient pu partir, quitter cet enfer. Tous leurs efforts, au contraire, tendent à rester, car « nulle part, dit mon cher beau-fils, je ne pourrais aussi bien servir mon pays ».

— C'est d'un magnifique courage, dit M. Carlier.

— Et vous en auriez bien fait autant, » répliqua M. Delannoy.

CHAPITRE LXXXIX

Le terrible riposte de Foch et la seconde victoire de la Marne. — Capitulation des alliés de l'Allemagne. — La délivrance du sol français.

La victoire va à ceux qui la méritent par la grande force de volonté et d'intelligence.

Maréchal Foch.

Le matin du 19 juillet, Pierre Carlier sortit dès son lever pour aller voir les nouvelles et acheter les journaux. Son père, qui guettait son retour, fut surpris de le voir rentrer tout de suite et monter l'escalier d'un pas rapide. « Eh bien ! demanda-t-il, la gorge serrée par la crainte, est-ce que *nous tenons* ? — Si nous tenons ! répliqua Pierre, tout essoufflé, non seulement nous « tenons », mais nous attaquons ! »

Depuis trois jours la France attendait, pleine d'anxiété, le résultat de la nouvelle offensive allemande, la cinquième depuis le 21 mars. Cette fois, c'est autour de Reims que Ludendorf attaque : il se propose de prendre la ville et de marcher sur Paris. Mais il a compté sans nos soldats ! Grâce à la merveilleuse manœuvre du général Gouraud, qui tenait le front de Reims à Verdun, grâce à l'héroïsme de ses troupes, cette offensive, qui devait porter l'ennemi sur la Seine en quarante-huit heures, échoue piteusement.

C'était le 16 juillet. Mais voilà que le 18 au matin Foch attaque à son tour. Comme Joffre, le 6 septembre 1914, avait lancé Maunoury sur le flanc de l'armée de von Klück, il lance l'armée de Mangin sur l'Ourcq au flanc de la fameuse poche qui va de Soissons à Reims et s'enfonce au sud jusqu'à la Marne. La terrible riposte réussit à merveille : l'ennemi, surpris, recule en appelant des renforts. Mais aussitôt il est saisi à la gorge dans tous les autres secteurs, obligé de repasser la Marne, de vider peu à peu l'immense poche où il avait accumulé 400 000 hommes en vue de la marche sur Paris.

Et c'est l'aube de la délivrance ! c'est l'aube de la victoire !

Cependant on n'ose y croire, de crainte d'être déçu. Quand, le 19 au matin, Pierre Carlier répondit à son père « nous attaquons », personne ne se doutait que cette riposte de Foch serait la riposte décisive, et, pendant quelques jours, nos réfugiés, palpitants de crainte et d'espoir, s'interrogeaient : « Va-t-on s'arrêter ? »

Mais non ! La victoire de la Marne a ébranlé la longue et épaisse muraille vivante qui va de Pont-à-Mousson à Nieuport. Foch lance ses armées l'une après l'autre, attaque par surprise là où l'ennemi se croit tranquille, fait manœuvrer admirablement toutes ses troupes : Français, Anglais, Américains, Italiens, Belges, rivalisent de vaillance et de ténacité. Bien que l'ennemi se défende avec fureur, les Alliés ne s'arrêtent plus. Est-ce donc la victoire suprême ? Sommes-nous à la veille du jour glorieux tant attendu, tant mérité par la France !



La deuxième victoire de la Marne. Le 18 juillet 1918 au matin, Foch attaque à son tour. Il lance l'armée de Mangin sur l'Ourcq au flanc de la fameuse poche qui va de Soissons à Reims. Les Allemands sont culbutés, battent en retraite et repassent la Marne.

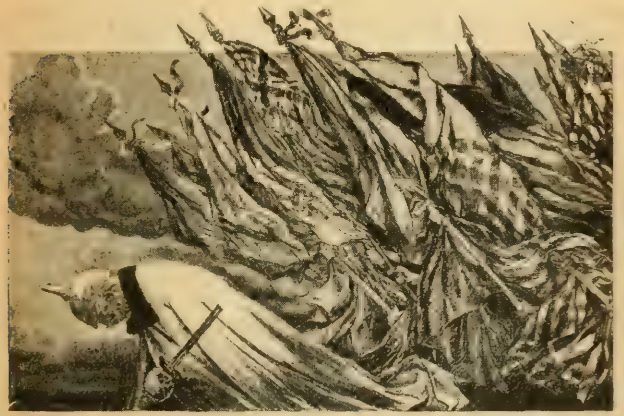
Que l'on songe à l'émotion des malheureux chassés depuis quatre ans de leur pays et qui y ont laissé tant d'êtres chers! Pour eux, la victoire était plus encore que la récompense due au long héroïsme de nos soldats, à la foi de la nation tout entière ! C'était le retour à la maison paternelle, ou, tout au moins, au pays natal ; c'était le revoir de ceux qu'ils pleuraient ; c'était, pour les enfants, le doux baiser des mères ; pour les mères, les caresses si désirées de leurs chers petits.

Aussi comme tous vibraient d'impatience ! Les réfugiés du Vigan questionnaient dix fois par jour les instituteurs. Pour Lucette, la délivrance des siens est encore lointaine : Varolles est si près de la frontière ! Mais pour tant d'autres, le bonheur est là, à portée de la main. Successivement nous reviennent Château-Thierry, Soissons, Montdidier, Noyon, Péronne, Armentières... Puis, les Américains enlevent Saint-

Mihiel et Montfaucon, menaçant ainsi de couper la retraite aux Allemands.

Et voilà que les évacués arrivent, encore et encore. Délivrés, mais ruinés, ils sont envoyés à l'arrière en attendant que l'on ait reconstitué les régions dévastées.

Un matin de septembre, M. Fontaine et Lucette croisèrent un groupe de Noyonnais arrivés à l'instant même.



(Affiche d'Abel Faivre.)
Le Kaiser, qui voulait assurer à l'Allemagne la domination du monde, est battu par les nations unies pour la victoire du droit et de la justice. Le Kaiser abdique et s'enfuit...

La rencontre fut émouvante : « Vous voilà donc délivrés, mes amis ! Avez-vous bien souffert ? Comment est la ville ? Et ma maison ?

— Pillée, dévastée, votre villa brûlée, les objets de valeur sont partis en Allemagne. Pas un bâtiment qui ne soit touché ! » M. Fontaine passa la main sur son front, et Lucie l'embrassa en pleurant. Mais il se ressaisit bientôt : « Ce n'est rien, dit-il, on travaillera. Venez, mes amis, on va vous installer du mieux possible. »

Non, les ruines matérielles ne sont rien auprès de la délivrance du pays. On réparera. Vaincre d'abord.

Elle est là, la victoire, elle se rapproche tous les jours. En

deux semaines, les armées de Salonique ont coupé en trois tronçons les armées germano-bulgares. Les Serbes ont reconquis leur pays et sont aux portes de Sofia. La Bulgarie capitule. Voilà un premier ennemi à terre.

Au second maintenant ! En un mois, l'armée alliée de Palestine détruit trois armées turques, délivre la Syrie, accule la Turquie à la capitulation. Le rêve oriental du Kaiser est évanoui à jamais. Puis c'est le tour de l'Autriche. Violemment attaquée par l'Italie, elle recule sur la Piave. Mais la retraite est coupée : elle perd 300 000 prisonniers et 5 000 canons. C'est la débâcle en huit jours. Vaincue, elle demande un armistice le 3 novembre, cependant qu'à l'intérieur elle se disloque, tel un mur dont le ciment s'effrite. Les États agglomérés par la force se séparent et s'organisent : il n'y a plus d'Autriche-Hongrie.


Les tables sont couvertes de cartes du front, et nos amis passent des heures à étudier l'avance des troupes, d'après les communiqués affichés à la sous-préfecture.

Et, chez nous, le Boche recule, recule et se hâte même, tant il redoute de ne pouvoir atteindre le Rhin : les Américains, en effet, descendent la Meuse. Voici Cambrai et Saint-Quentin libérés, puis Lens, Dixmude, Lille, Roubaix, les villes de la côte belge.

Nous sommes aux premiers jours de novembre. La victoire est en marche vers la frontière. Varolles doit frémir au bruit du canon. Lucette et les bons vieux ne quittent plus l'école. Comme ils se sont serrés contre leurs bienfaiteurs pendant les jours de deuil, ils se rapprochent encore d'eux au moment où le bonheur va luire enfin. Quand elles sont partagées, les douleurs diminuent et les joies grandissent. « Patience, dit M. Carlier, c'est l'affaire de quelques jours. L'Allemagne a demandé un armistice. Elle est vaincue. Le Kaiser abdique et s'enfuit ; la révolution éclate partout ; l'orgueilleux empire, né de sa victoire de 1871, s'effondre dans sa défaite. Quel splendide triomphe nous donnent nos héroïques soldats ! » « Patience ! » répète l'instituteur. Mais la patience est chose difficile. Les tables sont couvertes de cartes du front, et nos amis passent des heures à étudier

l'avance des troupes d'après les communiqués affichés à la sous-préfecture. C'est Pierre qui va les lire et les copier. Du haut des galeries, Lucie le guette et surveille ses mouvements : « Est-ce pour ce soir ? Comme la nuit tombe vite ! je ne vois plus rien ! Mais si. Le voilà ! Il se hâte. Il agite son mouchoir, il monte l'escalier en courant. » L'enfant se précipite : « Pierre !

— C'est fait. Les troupes anglo-françaises sont entrées ce matin à Varolles. » Nos amis s'étreignent, ivres de joie. Dans les bras de sa mère adoptive, Lucie sanglote et bégaie : « Maman ! maman ! »

Puis M. Muller, pensant à ses petits-fils, s'écrie : « Comme nos soldats vont être heureux ! Qui sait où ils sont aujourd'hui ! »

CHAPITRE XC

L'ennemi hors des frontières de France. — Varolles délivré. — Mme et M. Fontaine revoient leurs trois fils.

Les Allemands se sont arrêtés sur le seuil de l'inconquérable.

(Paroles prononcées par un Bruxellois, mais que l'on peut appliquer aux Français : l'âme française, pas plus que l'âme belge, n'a jamais été conquise.)

Où donc sont-ils, les trois frères de Lucie ? Dans quel secteur du vaste front les vaillants soldats font-ils la poussée de l'ennemi hors de la terre de France ?

Eh bien ! ils combattent sur le sol même qui les a vus naître. Précédons-les de quelques heures dans leur ville natale pour jouir de leur bonheur et de celui de leurs parents.

A Varolles, comme dans les autres régions envahies, nos malheureux compatriotes assistaient depuis deux mois à la retraite allemande et subissaient la rage du vaincu, qui s'exerçait par les vexations habituelles : otages emmenés en Allemagne, derniers meubles expédiés chez l'ennemi, dernières maisons incendiées, derniers pillages, derniers vols, dernières atrocités. Mais ils supportaient tout avec rési-

gnation, et une seule pensée emplissait leur âme : la délivrance est proche, et la France, la France bien-aimée, est victorieuse !

Cependant, il était temps que leur martyre cessât : les pauvres gens n'étaient plus que des ombres.

Le matin du 9 novembre, Varolles présentait l'aspect d'une ville secouée par un tremblement de terre ; depuis quarante-huit heures, l'artillerie française tonnait sans arrêt, et les obus, passant par-dessus la ville, allaient mitrailler les colonnes allemandes en retraite, tandis que des escadrilles d'avions, volant très bas, les bombardaient sans répit et semaient sur elles la panique et la mort. M. Fontaine ne quittait plus la lucarne du grenier de l'école, d'où, les yeux rivés sur le point de l'horizon où le canon grondait, il percevait déjà les mille bruits d'une armée en marche. Son cœur battait à se briser, tandis qu'il murmurait : « La France victorieuse ! le pays délivré de la souillure allemande ! le retour de nos enfants !... » Mais ici, l'âme épouvantée, M. Fontaine s'arrêtait. Un an plus tôt, leurs quatre enfants vivaient, mais trois d'entre eux faisaient la guerre. Combien en restait-il !



A peine les derniers Allemands ont-ils disparu que, de l'autre extrémité de la rue, débouche en trombe une compagnie de chasseurs.

A ce moment, une ombre se glissa près de lui, une main s'appuya sur son épaule, une face pâle vint se placer devant la lucarne... et Mme Fontaine vit nettement des colonnes de soldats courir vers la ville. « Est-ce vrai ? dit-elle, est-ce un rêve ? — Non, mon amie, non, c'est la réalité, c'est la victoire qui arrive. Descendons accueillir la Patrie qui vient nous délivrer. »

. . . .

Les voilà tous maintenant sur la petite place d'où les til-

leuls, depuis longtemps, sont absents. Ils sont environ deux cents civils sur les six mille que la ville comptait avant la guerre. Ils se regardent, se prennent les mains, pleurent rient, pleurent encore. Avec des cris de rage, les derniers Allemands fuient, et, à peine ont-ils disparu que, de l'autre extrémité de la rue, une compagnie de chasseurs débouche en trombe et, en un éclair, fond sur la place. Quelques soldats continuent la poursuite. D'autres s'arrêtent et, de leurs yeux étincelants, fouillent la masse des civils éperdus. Un cri, puis un autre, puis un troisième ! Mme et M. Fontaine tombent dans les bras de Jean et de Paul.

...Un long moment, on craignit pour la vie de la pauvre mère. Cette courageuse femme, qui avait résisté à mille tortures physiques et morales, était faible devant le bonheur. Enfin elle reprit connaissance sous les baisers de ses enfants, qui lui souriaient à travers leurs larmes. « Courage ! mère chérie, disaient-ils, courage ! C'est fini, nous sommes là, sauvés !

— Pierre ! dit-elle faiblement, ma Lucie !...

— Lucie, vous verrez, plus adorable que jamais, nous vous dirons tout. Quant à Pierre, il ne doit pas être loin. » Et le jeune adjudant leva les yeux vers l'horizon.

A l'instant même, le ronflement bien connu d'un moteur d'avion fit tourner toutes les têtes. Voilà l'immense oiseau. Sous le soleil radieux, ses ailes brillent comme une toile d'or. Il descend en vol plané et se pose doucement sur le sol. Aussitôt, deux hommes bondissent hors de l'appareil et courent vers la foule stupéfaite.

Soutenue par ses fils, Mme Fontaine essaie de faire quelques pas. Elle ne peut y parvenir. Mais son mari, plusieurs hommes, des femmes se précipitent à la rencontre des jeunes aviateurs. Alors deux cris se font entendre : « Pierre ! est-ce toi, mon enfant chéri !... Albert ! Mon Albert ! mon petit que nous avons tant pleuré !... » Et M. Fontaine et son ami, M. Lemire, pressent avec ivresse leurs enfants sur leur cœur. De la foule partent des cris, des appels. On s'embrasse, on pleure, on crie : « Vive la France ! Vivent nos soldats, nos sauveurs ! Vivent nos Alliés ! » Des bras de leurs pères, Pierre et Albert passent dans ceux de leurs mères, de leurs amis, qui s'empressent autour d'eux. C'est à qui les touchera, leur parlera, leur demandera des renseignements sur ceux de

leurs parents qu'ils croient perdus. Ils répondent complaisamment, s'efforçant de rassurer tout le monde, heureux quand ils peuvent donner du bonheur.

« Et ma Louisette ? dit craintivement une femme en deuil, qui n'ose s'avancer tant elle redoute d'apprendre un malheur. Et mon mari ? Les avez-vous jamais rencontrés ?

— Oh ! madame Langlais, pardon, fit Jean. Je ne vous avais pas vue. Mais oui, rassurez-vous. Louisette est avec Lucie, dans le midi, au Vigan. C'est une belle jeune fille, aimée de tous. Vous ne la reconnaîtrez pas. Quant à votre mari, vous le verrez bientôt ; son régiment n'est pas loin d'ici....

— C'est trop de bonheur, trop de bonheur ! murmurent les heureuses mères en s'embrassant.

— Et maintenant, s'écria Paul, il faut fêter la victoire ! Allons, les camarades, des vivres, de la viande, du vin ! On a besoin de se restaurer par ici. »

Alors, de toutes les musettes, de tous les sacs, de toutes les cantines, qui arrivaient justement dans la ville, sortirent comme par enchantement des boîtes de conserve, des bidons de vin, du bon pain blanc, du café. Que de richesses ! Depuis quatre ans on n'avait rien vu de si bon à Varolles.

« Ces misérables qui nous assuraient que la France mourait de faim ! dit M. Lemire en buvant à petits coups un verre de vin blanc.

— Ah ! ils en ont dit bien d'autres, sans qu'on les croie, répondit M. Fontaine. Ils ne nous ont jamais conquis ! »

A ce moment, un coup de clairon groupa les chasseurs présents autour du capitaine, et on entendit ces mots qui furent accueillis par des cris de joie : « Il y a quarante-huit heures de permission pour ceux qui sont originaires du pays. »

Et ainsi s'acheva à Varolles, dans la douceur de la patrie retrouvée, la belle journée du 9 novembre.

CHAPITRE XCI

En famille. — Retour sur les années de séparation. — Le départ de Varolles et l'arrivée au Vigan. — Lucie revoit son père et sa mère.

La famille naît de l'amour et devient forte par le devoir.

D'après Paul Janet.

C'est le soir. Sous la faible lueur d'une bougie trouvée au fond d'une musette de Paul, — depuis longtemps la ville n'avait plus aucun moyen d'éclairage, — la famille Fontaine veille et cause. Que de choses à se dire ! Les unes sont douloureuses, les autres mettent un baume sur les plaies. La mort de la bonne aïeule de Noyon, le rapatriement du cher bon papa Muller ; son bonheur de trouver au Vigan, heureuse, belle, aimée, sa petite-fille Lucie, puis le grand-père Fontaine et son vieil ami M. Delannoy : l'accueil que Jean, Lucette, et plus tard Pierre et Paul ont trouvé dans cette famille d'instituteurs envers qui leur dette sera éternelle ; l'éducation parfaite que Lucie a reçue de Mme Carlier, dont les trois garçons ne peuvent rien dire que ceci : « elle ressemble à leur mère » ; l'entrée de Jean à l'École normale, son succès au brevet supérieur... puis surtout leurs angoisses à tous au sujet des chers parents restés sous le joug de l'ennemi : toutes ces choses et bien d'autres encore furent dites et entendues avec une émotion intense.

Puis M. Fontaine posant ses mains sur les galons, sur les croix, sur les médailles de ses fils, dit doucement : « Et de ceci on n'en parle pas ? » Si, on peut en parler. A un père, à une mère, on peut dire modestement sa joie et sa fierté d'avoir servi la patrie du mieux possible et mérité l'estime de ses chefs. Ce n'est pas en vue d'une récompense que l'on fait son devoir. Mais quand la récompense vient, il est permis de s'en réjouir.

Trop émue pour parler, Mme Fontaine contemplait ses enfants. Elle écoutait comme en un songe son mari conter leur longue souffrance, leur supplice de tout ignorer, les vexa-

tions et humiliations imposées par l'ennemi, leur ruine, qui était totale... Elle, la mère, souriait à son bonheur, à ses enfants sauvés, à sa patrie victorieuse, à l'avenir de travail, d'union familiale qui les attendait sur cette terre chérie d'Alsace où, Varolles étant ruiné, ils se proposaient d'aller recommencer leur vie. Qu'importaient dès lors les misères passées, la misère présente ! Ils allaient être tous réunis, et ils s'aimaient ! Tant d'autres, hélas ! avaient tout perdu et ne devaient plus vivre que d'amers souvenirs !...

Le lendemain, dès l'aube, les trois garçons aidèrent leurs parents à tout préparer, en vue de leur prochain départ. L'ordre avait été donné, en effet, d'évacuer le pays sur lequel la vie était désormais impossible, car tout moyen de ravitaillement manquait. Plus de routes, plus de voies ferrées, les écluses des canaux démolies, les chalands emmenés en Belgique ou détériorés. D'ailleurs, la moitié des maisons étaient incendiées, les autres inhabitables. Et l'hiver était là ! Il fallait donc partir, Comme il ne leur restait plus de meubles et que leur fortune tenait dans une petite malle d'osier à demi pleine de linge, les préparatifs furent vite faits. Paul descendit dans le puits et en remonta la cassette contenant le vieux drapeau de Vielbourg. La relique était intacte, et on la revit avec émotion, surtout en pensant au bonheur des deux Alsaciens. Puis les trois soldats, guidés par leur père, se mirent en mesure de délivrer de leur maison de planches les livres, les cartes, les tableaux, les précieux objets du musée scolaire patiemment constitué par M. Fontaine et ses élèves au cours de trente années d'exercice. Toutes ces richesses furent mises en sûreté dans la pièce qui servait de mairie et confiées au premier magistrat municipal.



Paul descendit dans le puits et en remonta la cassette contenant le vieux drapeau de Vielbourg.

Dans chaque maison, avec le même serrement de cœur, les mêmes regrets, on se préparait ainsi au départ, qui eut lieu

le lendemain, 11 novembre, au moment même où l'Allemagne, se reconnaissant vaincue, signait sa capitulation. On eut donc la joie de célébrer la victoire sur le lieu même où l'on avait tant souffert, et ce fut un réconfort qui rendit l'éloignement moins pénible. Après un dernier regard aux ruines aimées de ce qui fut un nid de bonheur, après une longue étreinte aux soldats qui allaient rejoindre leur bataillon, les Varollais montèrent sur de puissants camions américains qui se dirigèrent sur Paris. Là, les pauvres errants se séparèrent, chacun cherchant à retrouver des parents ou des amis. La mère de Louisette était descendue à Amiens, où son enfant devait aller la rejoindre. Mme et M. Fontaine se dirigèrent donc vers le Vigan, après avoir télégraphié à M. Carlier afin d'éviter à leur fille et aux deux grands-pères une trop forte émotion.



C'est avec des sanglots que le père et la mère enlacent leur fille et la couvrent de baisers.

L'heure tant attendue était arrivée : Lucie allait revoir ses parents !

Petites filles qui lisez cette histoire, essayez de vous mettre par la pensée et par le cœur à la place de cette fillette violemment arrachée à l'âge de dix ans et demi des bras d'une mère adorée et qui la revoit après quatre ans de séparation. Essayez, ce qui sera plus difficile, de comprendre le martyre de cette mère pendant ces interminables années. Un ennemi dont elle sait la cruauté lui a enlevé une enfant jeune et délicate et l'a emmenée en captivité. Qu'a-t-on fait du pauvre être sans défense ! Pendant quatre années, longues comme un siècle, la malheureuse maman reste dans le doute le plus affreux.

Et puis, brusquement, elle retrouve son enfant perdue, et cette enfant, presque une jeune fille aujourd'hui, est bonne, douce, belle, adorée de tous...

L'excès de bonheur, comme tous les excès, est douloureux. Aussi est-ce avec des sanglots que le père et la mère enlacent leur fille et la couvrent de baisers. Un long moment, ils restent

ainsi, ne voyant rien de ce qui les entoure, tandis que parents et amis les contemplent avec émotion. Enfin, un peu calmés, ils lèvent la tête, regardent autour d'eux, embrassent les bons grands-pères et le vieil ami. Puis, sans pouvoir dire un mot, ils tendent leurs deux mains à ceux à qui ils doivent tout. Mais Mme Carlier ouvre ses bras à la mère de l'enfant qu'elle aime comme sa fille. Mme Fontaine s'y précipite en pleurant, et les deux femmes s'étreignent comme deux sœurs.

La petite Lucie a maintenant deux familles.

CHAPITRE XCII

La France se relèvera par le travail et l'économie. — Chacun devra travailler plus et mieux que par le passé.

De grands devoirs s'imposent pour relever la patrie de ses ruines et de ses deuils. Ils réclament la collaboration sacré de tous les Français.

D'après Clemenceau.

« Maintenant, disait Lucette, j'ai deux papas, deux mamans, trois bons-papas, quatre grands frères. Que je suis riche ! riche et heureuse ! » Et, rayonnante de joie, elle distribuait des baisers autour d'elle. Puis elle prenait par la main ses « deux mamans » et les conduisait à deux fauteuils qu'elle rapprochait. « Là, soyez bien sages. Je vais faire le déjeuner. Ne dites pas trop de mal de moi. »

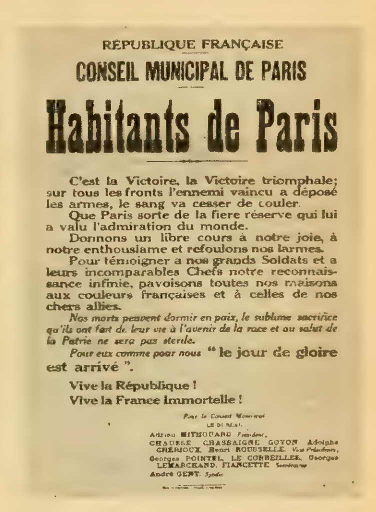
Alors, les deux femmes causaient doucement de mille choses, en suivant des yeux la fillette qui allait et venait autour d'elles. Rien que de la voir relever ses manches, ceindre un tablier, se livrer adroitement aux divers travaux du ménage, Mme Fontaine devinait avec quels soins et quel amour l'enfant avait été formée. « Comment payerons-nous cela ? disait-elle à Mme Carlier. — C'est payé, répondait celle-ci. La petite nous aime comme nous l'aimons, c'est la meil-

leure des récompenses. Mais comme notre maison sera vide ! »

Car on parlait déjà de séparation. La victoire nous ayant rendu l'Alsace et la Lorraine, l'Administration envoyait aussitôt des maîtres français dans les écoles des chères provinces.

Tout de suite, M. Fontaine avait demandé un poste dans la Haute-Alsace et même, si c'était possible, le poste de Vielbourg, d'où la famille de sa femme était originaire. Il attendait anxieusement la réponse. Il avait écrit aussi au Président du Conseil des ministres, M. Clemenceau, pour lui narrer l'histoire du drapeau de Vielbourg et lui exprimer le vœu suprême de M. Muller : replacer de ses propres mains le drapeau au balcon de l'hôtel de ville d'où son père l'avait enlevé en 1871.

En attendant la décision de ses chefs, M. Fontaine reprenait quelques forces et jouissait de la vue de sa fille et de son père, des douces conversations avec ses nouveaux amis. Mais cette inaction lui pesait.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Habitants de Paris

C'est la Victoire, la Victoire triomphale; sur tous les fronts l'ennemi vaincu a déposé les armes, le sang va cesser de couler.

Que Paris sorte de la fière réserve qui lui a valu l'admiration du monde.

Donnons un libre cours à notre joie, à notre enthousiame et refoulons nos larmes.

Pour témoigner à nos grands Soldats et à leurs incomparables Chefs notre reconnaissance infinie, pavoisons toutes nos maisons aux couleurs françaises et à celles de nos chers alliés.

Nos morts peuvent dormir en paix, le sublime sacrifice qu'ils ont fait de leur vie à l'avenir de la race et au salut de la Patrie ne sera pas stérile.

Pour eux comme pour nous **“ le jour de gloire est arrivé ”.**

Vive la République !
Vive la France immortelle !

Pour le Conseil Municipal
LE BUREAU
Adrien MITHOUARD *Président*,
CHAUSSE CHASSAIGNE GOYON Adolphe CHÉRIOUX Henri ROUSSELLE *Vice-Présidents*,
Georges POINTEL LE CORBEILLER Georges LEMARCHAND FIANCETTE *Secrétaires*
André GENT *Syndic*

La proclamation par laquelle les habitants de Paris ont appris la victoire triomphale.

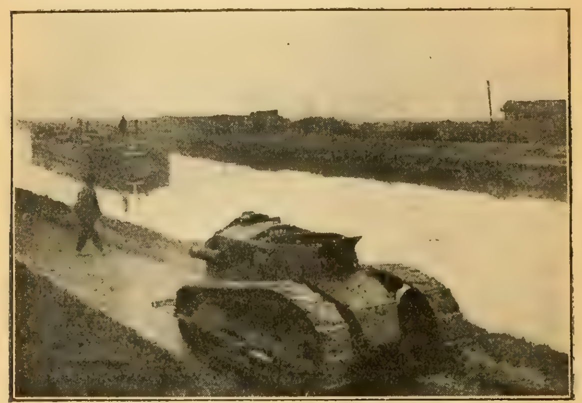
« Que vous êtes impatient de partir ! lui dit un jour M. Delannoy, reposez-vous donc un peu !

— Nous n'avons pas le droit de nous reposer, mon ami, répondit l'instituteur. Non seulement notre modeste avoir si péniblement acquis a disparu, mais surtout la France, bien que victorieuse, a perdu d'immenses richesses qu'un demi-siècle de travail acharné lui rendra à peine. »

Chacun approuva en hochant la tête. Quelques amis étaient groupés autour du poêle, dans le bureau de M. Carlier,

où plusieurs élèves aidaient Lucie à trier des plantes médicinales cueillies par les écoliers (1).

« Oui, reprit M. Fontaine, le but précis de l'ennemi a été en partie atteint : nous ruiner. Quiconque a visité le champ de bataille n'en doute plus. De l'Yser à Belfort, tout ce qui avait une valeur a été volé ou détruit. Or, pendant que nous rebâtirons, que nous essayerons de regagner le temps perdu, l'Allemagne, dont les usines sont intactes, prendra les devants et, bientôt, elle nous offrira ses produits. »



(Service photogr. de l'Armée.)

Les tanks qui avaient servi à enfoncer les lignes allemandes sont utilisés maintenant pour des buts pacifiques. En voici un traînant une péniche le long d'un canal. D'autres sont utilisés comme machines agricoles.

Il y eut une exclamation générale et plusieurs voix s'écrièrent: « Mais les États alliés sont assez puissants et assez riches pour pouvoir se passer des produits allemands ! Le Français qui, désormais, achètera une denrée à l'Allemagne commettra un crime envers nos morts qui sont tombés pour que la France vive. Prenons tous l'engagement de ne plus utiliser une marque boche.

(1) La France abonde en plantes médicinales. Cependant, avant la guerre, c'était l'Allemagne qui fournissait le monde entier de ces plantes. Acheter à l'étranger ce que l'on possède, c'est comme si on jetait son argent et qu'on allât mendier. Désormais tous les écoliers de France devront connaître les plantes médicinales et se feront un devoir d'en cueillir pendant leurs promenades.

— C'est fait à l'école depuis longtemps, dirent les élèves

— Mais, dit M. Carlier, il y a un autre engagement à prendre et à tenir : c'est celui de travailler de tout notre cœur pour relever nos ruines et refaire nos forces. Il y faudra toute la volonté et toute l'énergie de chacun. Car nous n'éviterons les produits allemands et, par suite, nous n'éviterons de faire la fortune de l'Allemagne au détriment de la nôtre qu'en produisant beaucoup, afin d'acheter le moins possible à l'étranger. Il faudra aussi que les familles soient plus nombreuses et que les jeunes gens sachent s'expatrier pour aller exploiter nos colonies, dont le sol est riche et peut rapporter davantage.



(Service photogr. de l'Armée.

Les mutilés de la grande guerre se sont remis au travail : en voici un qui, menuisier, se sert d'une main et d'un bras artificiels pour tenir un clou.

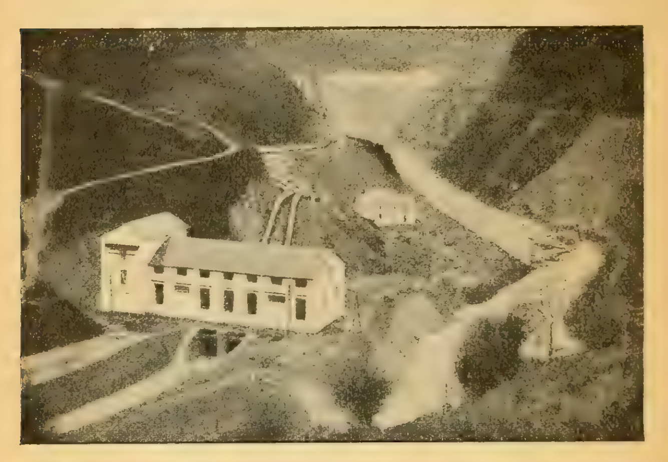
— C'est exact, approuva M. Perrier, qui dirigeait une assez grosse ferme ; mais le Français ne veut plus être cultivateur, il veut avoir un petit emploi à la ville. S'étioler dans un bureau sans air ni lumière lui paraît plus convenable que de tenir les mancherons de la charrue. Si cette tendance n'est pas enrayée, c'est la mort du pays.

— Elle le sera, reprit M. Carlier. Les Français sont gens de bon sens ; on leur fera comprendre que la principale source de la richesse, c'est la terre. Seulement, pour faire rendre au sol le maximum de biens, il faudra abandonner les vieilles méthodes de culture et renoncer à la manie de placer nos économies au lieu de les employer à augmenter le rendement de la terre et de l'usine.

— Moi, dit un grand garçon, je préférerais acheter un

champ de plus que de placer mon argent à la caisse d'épargne.

— Ton intention est louable, lui dit son maître, mais réfléchis. Toi, Jacques, tu achètes une belle prairie à François qui a besoin d'argent pour mettre son fils au lycée. Tu obtiens, comme François l'an passé, une grosse récolte de foin qui constitue pour toi un placement avantageux. Mais du côté de la production totale il n'y a rien de changé. Le champ passe de main en main, et la société n'y gagne pas une botte de foin de plus. Au point de vue patriotique,



La houille blanche dans l'industrie : une chute d'eau force motrice.

qui devra désormais être notre premier souci, la véritable affaire, c'est de produire davantage. Si, au lieu d'acheter un pré, tu avais défriché le terrain contigu à ta vigne et qui ne demande qu'un sérieux drainage pour être d'un bon rapport, si tu avais acheté une charrue mécanique pour labourer tes terres plus profond, des engrais chimiques pour quintupler tes récoltes, si tu avais multiplié le bétail sur ta ferme pour obtenir une fumure naturelle, alors, oui, ton placement aurait rapporté à la nation et à toi également, tu le vois bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur, très bien, je le dirai à mon père.

— Et il faudra, dit M. Muller, la même intelligence, la

même activité, le même désintéressement patriotique dans l'industrie, dans le commerce, dans la science, bref, dans toutes les entreprises qui sont la source de la richesse publique.

— Mais, nous, les petits, dit un jeune garçon, de longtemps nous ne pourrons travailler pour la patrie !

— Quelle erreur, mon enfant! Ne vois-tu pas que ta besogne d'écolier, tes modestes études quotidiennes visent à faire de toi, plus tard, un Français intelligent, instruit, connaissant ses devoirs de citoyen, un homme actif, généreux, loyal, di-cipliné ? Savoir régulièrement ses leçons, faire consciencieusement le travail indiqué, c'est se préparer à être pour la patrie un serviteur éclairé et fidèle.



Une séance d'exercices physiques à l'école du Vigan.

— Remarquez, en outre, mon garçon, continua M. Fontaine, que vous ne pourrez remplir tous vos devoirs de bon Français que si vos forces physiques vous le permettent. Votre première obligation est donc de vous faire un corps robuste et sain. Savez-vous comment ?

— Oui, monsieur, notre maître nous a appris la nécessité de l'hygiène, de la tempérance, de la sobriété, des exercices physiques.

— C'est bien cela. De l'air, du soleil, une propreté rigoureuse, des jeux et des sports, une nourriture saine, jamais d'alcool : voilà les conditions essentielles de la santé et de la force.

CHAPITRE XCIII

M. Fontaine est nommé à Vielbourg. — L'Alsace et la Lorraine rentrent au foyer maternel. — Les adieux au Vigan. — La séparation.

« L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises ! » Qu'ils sont doux à répéter ces mots de rêve qui sont maintenant des mots de réalité !

R. Poincaré.

Les deux réponses si impatiemment attendues sont arrivées. D'abord, celle de M. Clemenceau. L'éminent chef du gouvernement, l'organisateur de la victoire, félicite M. Muller de sa foi patriotique et l'autorise à replacer lui-même la relique sacrée au fronton de l'édifice qu'il n'a pas vu depuis un demi-siècle. Le vieil Alsacien pleure de joie et de fierté. Puis, c'est la réponse du ministre de l'Instruction publique : M. Fontaine est nommé directeur du cours complémentaire de Vielbourg. Ses excellents services à Varolles, son héroïque courage sous le joug ennemi sont récompensés.

Voilà des jours heureux en perspective! Et cependant, c'est le cœur serré qu'on lit ces bonnes nouvelles. Tant de regrets se cachent derrière ces sourires ! Il faut abandonner Varolles ! Pour les trente ans de douce vie qu'ils y ont passés, pour les quatre années de martyre qu'ils y ont subi, ils l'aiment, la malheureuse ville, et leur cœur en emportera un puissant souvenir.

Il faut quitter Noyon ! Pour le vieux père, quel déchirement! Mais, puisque les barbares ont brûlé la douce maison familiale, il a cédé aux instances de ses enfants, et c'est près d'eux qu'il ira achever ses jours dès que les cendres de sa compagne, de la « bonne Française », auront été transférées en Alsace.

Il faut quitter le Vigan ! Pour Lucette, c'est s'éloigner de ceux qui lui ont ouvert leurs bras aux jours de désespoir quand ils étaient, Jean et elle, de pauvres réfugiés sans famille,

sans maison, sans aucune de ces tendresses et de ces joies qui sont aussi nécessaires aux enfants que le pain. Et, tandis que beaucoup d'autres réfugiés n'avaient, dans leur exil, que la vie matérielle assurée, eux étaient aimés et choyés.

Et il faut abandonner toutes ces choses si douces ! Ah ! c'est bien, pour Lucette, le moment de répéter sa phrase familière : « Jamais on n'est tout à fait heureux ! »

« Mais si, lui dit sa maman. Seulement, il faut savoir chercher le vrai bonheur. La vie, vois-tu, ma mignonne, n'est ni un jour de deuil ni un jour de fête. C'est un jour de devoir. Aimer son devoir et le remplir gaîment : voilà la condition du bonheur, du seul bonheur qui soit durable. Puis, quand tu seras contente de toi, de ta journée de travail et de sagesse, tu augmenteras encore ta satisfaction en écrivant à maman Juliette ; tu penseras aux vacances, au bonheur de revoir ceux que tu aimes et de vivre avec tes deux familles... tout cela en accomplissant ta tâche quotidienne auprès de ta maman. Que penses-tu de ce programme ?

— Il est très beau, mère chérie, et je serais bien coupable de me plaindre. »

Comme on faisait les préparatifs de départ, on eut l'agréable surprise de voir arriver les trois poilus en permission. « Nous avons voulu vous embrasser une dernière fois, dirent-ils à M. Carlier. Quand nous reverrons-nous ?

— Aux grandes vacances. C'est absolument promis à Lucette. Dites-nous maintenant d'où vous arrivez ?

— Attendez, dit Paul. Grand-père, monsieur Delannoy, écoutez un peu par ici. Nous allons faire une devinette. La ville d'où je viens est assise au bord d'une jolie rivière appelée l'Ill, dont les eaux vont se perdre dans le Rhin. Ses vieilles maisons enguirlandées de vigne ont de gaies façades roses et des toits pointus, de vieux balcons de bois qui s'avancent comme des curieux, pour voir ce qui se passe dans la rue. Sur une grande place ombragée de marronniers se dresse un bel hôtel de ville datant du XVe siècle, et dont le balcon de bois sculpté serait bien plus beau s'il portait un drapeau tricolore.

— Ah ! mon enfant ! dirent ensemble les deux vieux amis, tu viens de notre Vielbourg aimé ! Dépeins-nous le bonheur de notre Alsace !

— Un bonheur immense, inénarrable, le bonheur d'une fille qui retrouve les bras d'une mère chérie, pleurée depuis

cinquante ans. A Metz, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, partout on nous acclame, on nous couvre de fleurs, on se dispute pour nous recevoir, on nous embrasse... Les jeunes filles sont charmantes et aiment ardemment la France. Aussi ai-je décidé de n'épouser qu'une Alsacienne.

— Bravo ! fit M. Muller pendant que tout le monde riait. Et je voudrais bien, avant de mourir, voir un tas d'arrière-petits-enfants grimper à mes jambes et tirer ma barbe.

— Voilà de merveilleux projets, dit M. Fontaine. Mais,



(Service photogr. de l'Armée.)

Les troupes françaises font leur entrée triomphale à Strasbourg, acclamées par la population en délire.

pour nourrir sa famille, il faut avoir une situation. Y as-tu songé ?

— J'ai fait mieux que cela, mon père, je l'ai trouvée. Mon lieutenant, fils d'un grand propriétaire alsacien qui vient d'acheter de nouvelles terres à mettre en valeur, m'a proposé à son père comme directeur de l'exploitation. Mon titre d'élève des « Industries agricoles » de Douai m'a fait accepter tout de suite avec un joli traitement et une part dans les bénéfices. Attendez, je n'ai pas tout dit : les propriétés dont je parle sont aux portes de Mulhouse. »

A ces mots, ce fut un hourrah général. A Mulhouse ! à deux pas de Vielbourg ! Les parents du jeune homme étaient bien contents.

« Moi, dit Pierre, j'espère aussi me caser convenablement. On aura besoin de chefs d'ateliers après la guerre !

— Certes, dit M. Carlier. Et notre Lucette, que fera-t-elle? Je ne parle pas de Jean, il a réalisé son rêve.

— Lucette, dit sa maman, continuera à s'exercer à son métier de ménagère, le meilleur métier de la femme. Elle apprendra les travaux si variés et si difficiles de la maîtresse de maison ; elle connaîtra la valeur de l'ordre et de l'économie, ces dons charmants de la femme française. Et elle comprendra que c'est au sein de la famille que s'édifie la fortune d'une nation.

— Oui, approuva Mme Carlier. Et non seulement sa fortune, mais sa valeur morale, car un pays vaut ce que valent les femmes et surtout les mères, ces éducatrices naturelles des enfants. Tu vois, Lucette, que tu as du travail sur la planche. »


Maintenant, l'heure est venue de la séparation.

Maintenant, l'heure est venue de la séparation. Lucette et Jean ont fait leurs adieux aux nombreux amis qui ont adouci leur exil, à l'école qu'ils ont aimée. La fillette est allée porter sa belle poupée, son Helvetia, aux tout petits de l'école maternelle et les a tous embrassés. Bien qu'ils s'en aillent avec leur famille, les enfants sont un peu tristes, et leur mère est fière de leur cœur affectueux et reconnaissant.

Ce n'est d'ailleurs pas un adieu qu'on échange. C'est un « au revoir », « à bientôt ». Encore un adieu, encore un doux baiser, encore un long regard plein de tendresse... et Lucie, la petite réfugiée de jadis, maintenant entourée de tous ses parents, s'en va, douce lumière du nouveau nid familial, vers l'avenir, vers le devoir.

ÉPILOGUE

La paix. La nouvelle Europe et la nouvelle France. Notre Patrie sort grandie matériellement et moralement de la tourmente. Le devoir des générations futures envers la France Immortelle.

Chers Écoliers de France,

Ce n'est pas sans regret qu'avec vous je me sépare des héros de ce livre. Je les ai connus, je les ai aimés et j'espère



L'Arc de Triomphe.

Le maréchal Foch et le maréchal Joffre, suivis des troupes victorieuses des puissances alliées, viennent de passer sous l'Arc de Triomphe, salués par la France entière (14 juillet 1919).

avoir réussi à vous faire partager mon amour et mon admiration pour eux. Je suis persuadé que vous relirez souvent le récit de leurs malheurs et de leurs souffrances, de leurs luttes courageuses contre l'adversité. A cette lecture, vous trouverez d'ailleurs tout profit : vous apprendrez ainsi à leur ressembler, à pratiquer, à l'occasion, les vertus dont ils vous donnent de si beaux exemples. C'est dans ce but que j'ai eu à la fois tant de joie et tant de douleur à vous conter leur histoire.

Et maintenant, m'adressant directement à vous je vais

résumer, dans ce dernier entretien, les enseignements qui découlent de cette grande guerre qui a ébranlé le monde, bouleversé l'Europe, et dont la France sort grandie matériellement et moralement.



La France revenue à ses frontières naturelles.

. . . .

La paix avec l'Allemagne a été signée le 28 juin 1919 au château de Versailles, dans cette même galerie des Glaces qui avait vu, en 1871, l'humiliation de la France et l'orgueilleux triomphe de l'Allemagne.

Mais la paix que la France et ses Alliés ont imposée aux



L'Europe nouvelle.

vaincus n'est pas une paix de vengeance : c'est une paix de réparation, de sécurité et de justice, par conséquent une paix durable. Elle s'efforce de réparer les torts causés aux

peuples par les dynasties des Hoenzollern et des Habsbourg qui rêvaient d'établir l'hégémonie de leurs princes et de leurs peuples sur le monde entier. Elle rend leur indépendance aux nationalités assujetties et, en mettant les Empires Centraux dans l'impossibilité de nuire désormais, elle assure à l'Europe et aux petits peuples une ère de tranquillité et de prospérité.

L'ancienne et glorieuse Pologne est reconstituée : la Posnanie, la Silésie et la Galicie, qui lui avaient été ravies



L'Allemagne nouvelle telle que l'a faite la paix de Versailles.

au XVIIIe siècle, lui sont restituées ; elle aura accès à la mer Baltique.

Le Sleswig fera retour au Danemark après consultation des habitants ; à l'est de Liége, des populations de langue française sont incorporées à la Belgique ; celle-ci devient puissance indépendante par l'abrogation du traité de 1839, qui en avait fait une puissance neutre.

L'Allemagne cède en outre toutes ses colonies, s'engage à réparer les pertes qu'elle a causées pendant la guerre, s'interdit l'entretien d'une armée de plus de 100 000 hommes et consent à livrer au jugement des nations alliées l'ex-empereur et tous les chefs responsables du déchaînement de

la guerre et des crimes inouïs qui ont été commis contre le droit des gens.

Des traités signés avec les complices de l'Allemagne, il résulte que l'Autriche-Hongrie est démembrée : la Bohême et la Moravie sont érigées en république tchéco-slovaque ; les Yougo-Slaves se sont réunis aux Serbes ; la Transylvanie est jointe à la Roumanie ; le Trentin, Trieste et une partie de la côte dalmate sont unis à l'Italie ; la Turquie sera peut-être refoulée hors d'Europe ; la Bulgarie, naguère si ambitieuse, devient la plus petite principauté des Balkans, entre la Serbie, la Grèce et la Roumanie, doublées de superficie et de population.

En recouvrant l'Alsace et la Lorraine, réparation du crime commis par les Allemands en 1871, et en s'emparant des mines du bassin de la Sarre, en compensation des dévastations subies par nos mines du Nord, la France reçoit un agrandissement légitime.

Mais c'est surtout au point de vue moral que notre France sort grandie de cette guerre.

Comprenez-moi bien, mes enfants : la France est un pays qui cache ses vertus comme d'autres cachent leurs vices. Pour la connaître vraiment, il ne faut pas se contenter de regarder la foule dans ses fêtes bruyantes, ni d'aller au théâtre, ni de lire les journaux qui croient mieux défendre leurs opinions en attaquant celles d'autrui. Non. Il faut pénétrer au sein de la famille où la femme est active, douce, économe, fidèle, où le mari apporte régulièrement son salaire, où la vieillesse est vénérée, où l'enfant est choyé ; il faut entrer dans nos modestes écoles où des maîtres consciencieux et dévoués travaillent avec amour à l'éducation du peuple ; il faut comprendre l'œuvre de nos savants, de nos artistes, de nos poètes, de nos historiens, de nos orateurs, de toute cette pléiade d'hommes illustres qui, dans le silence de leur cabinet de travail, créent des choses nouvelles, des choses belles et des choses utiles qui font avancer la civilisation.

Cette France-là, qui se cachait modestement, tout le monde l'ignorait, même les nations amies. Et l'Allemagne en profitait pour crier : « La France est pourrie, dégénérée. C'est à nous, c'est à la puissante Allemagne, à l'Allemagne au-dessus de tout, à prendre la première place. »

Et elle a essayé. Mais, tout de suite, elle a été stupéfaite,

et le monde entier a été stupéfait également. Cette France *usée*, *pourrie*, dont l'armée devait céder au premier choc, dont le peuple devait s'entre-déchirer dans la guerre civile et précipiter la défaite, cette France, voilà qu'elle se dresse comme un rempart devant l'ennemi et devient le bloc formidable contre lequel va se briser l'arme allemande forgée pendant un demi-siècle.

Avez-vous compris, mes enfants, en lisant ce petit livre, la vraie raison de cette union sacrée qui a sauvé la France et le monde ? Oui. C'est l'amour des Français pour la liberté, leur passion du droit, du droit des nations comme des droits de l'individu. Dès le premier jour, la France comprit que l'indépendance des peuples était menacée par l'ambition allemande. Et elle se retrouva elle-même. Elle se reconnut pour la vieille nation guerrière qui tant de fois repoussa l'envahisseur loin de ses frontières et pour la nation généreuse qui donna tant de sang à la cause de la liberté. En la mémoire de chacun revint le mot célèbre de Jules César : « La Gaule, unie en un seul peuple et animée d'un même esprit, peut défier l'univers. »

Alors la France, le vieux rempart de la civilisation, se leva fièrement, soutint le premier choc, arrêta le flot barbare et le contint durant quatre ans. Pendant que les autres nations civilisées se préparaient au combat et venaient, une à une, prendre place à ses côtés, elle, sanglante, perdant par milliers les meilleurs et les plus beaux de ses enfants, était toujours debout. Et le monde, qui se sentait sauvé par ce sublime sacrifice, s'inclinait à ses pieds.

Oui. Tandis que, dans cette terrible tempête de quatre années, l'Allemagne a vu sombrer son honneur et s'est mise hors l'humanité, notre patrie s'est couronnée d'une gloire éternelle.

Ah ! mes chers enfants, qu'il est doux d'appartenir à une si noble nation, qu'il est bon d'être Français !

Mais vous sentez bien que nous serions des ingrats si nous jouissions sans le mériter des bienfaits de toutes sortes que nous vaut notre titre de fils de France. Cet honneur, cette joie d'être Français nous imposent des devoirs.

Le plus sacré est un devoir d'éternelle reconnaissance envers nos morts. N'oubliez jamais, petits enfants, qu'ils sont tombés pour vous. L'espoir que leur sacrifice vous éviterait les horreurs d'une autre guerre les a soutenus dans

la dure vie des tranchées et à l'heure des assauts mortels. Pensez à eux avec amour; saluez avec respect nos glorieux mutilés et tous les combattants de la grande guerre.

Mais notre gratitude serait stérile si nous ne tirions de cette terrible leçon les enseignements qu'elle comporte, si nous oubliions que l'ennemi a été inhumain, déloyal, qu'il a conduit la guerre d'une façon horrible, que, non seulement les soldats, mais les civils allemands, même les femmes, ont applaudi aux atrocités ordonnées par les chefs et dont la pensée seule soulève notre cœur de dégoût ; que, par exemple, lors du torpillage du *Lusitania*, où quinze cents



Fac-similé de la médaille frappée en Allemagne lors du torpillage du *Lusitania*.

innocents périrent, on se réjouit en Allemagne, on illumina, on pavoisa jusque dans les villages les plus reculés, on frappa même une médaille en mémoire de ce « haut fait d'armes ! ». N'oubliez pas cela, petits Français. L'oublier serait une insulte à nos morts, a-t-on dit. Ce serait aussi une menace pour l'avenir. Il est dangereux de s'endormir avec un serpent à ses côtés, et l'Allemagne a trop menti pour que nous puissions plus jamais avoir foi en sa parole.

Apprenez l'histoire de la guerre, apprenez-la bien, chers petits. Connaissez-en les heures glorieuses et les heures douloureuses, et pénétrez-vous de la leçon de prudence qu'elle nous impose.

Le second devoir des enfants de la France, c'est d'être dignes d'elle. Voulez-vous que nous fassions une comparaison ? Parfois, pleins d'amour et de reconnaissance pour votre mère, vous lui dites en la serrant dans vos bras : « O Mère chérie ! que pourrais-je bien faire pour reconnaître tes bontés ! » Que vous répond alors votre chère maman ? Ah ! je le sais bien ! Elle vous dit dans un baiser : « Mon enfant,

sois digne du nom que ton père t'a donné. C'est celui d'un honnête homme. Sois bon, sois loyal, travaille, aime tes frères, aime tes camarades, et je serai payée de toutes mes peines, car notre nom sera plus aimé et plus estimé. » Eh bien ! la France, notre mère, nous dit les mêmes paroles. Elle est d'autant plus belle, plus forte, plus glorieuse, plus fière, plus vénérée de tous que ses fils sont plus vertueux. Chacune de nos bonnes actions ajoute une perle à sa couronne. Chacune de nos fautes en ternit l'éclat.

Aie constamment cette pensée dans l'esprit, petit Français. Sois bon fils, bon frère, bon élève, bon camarade. Et, par-dessus tout, évite de souiller tes lèvres d'aucun mensonge. Que ta parole soit limpide comme l'eau du ruisseau dont on voit scintiller les blancs cailloux. Si tu dis *non*, que ce soit *non* ; si tu dis *oui*, que ce soit *oui*. La sincérité et la loyauté sont les qualités essentielles des fils de France. Des prisonniers rentrés d'Allemagne ont rapporté que les Allemands, qui ne voient dans leurs compatriotes qu'espions et traîtres, ont une entière confiance dans la parole des Français. Quel hommage envers notre chère patrie !

Ces pures traditions, révérées de tout l'univers, sont l'héritage sacré que nous ont légué nos pères et que nous transmettrons à nos descendants.

Tu dois, mon cher enfant, être digne de ce patrimoine d'honneur.

Tu dois continuer à pratiquer les vertus de tes ancêtres et devenir meilleur chaque jour.

Ainsi tu contribueras, toi, petit écolier de cette modeste école, à la grandeur et à la gloire de la *France immortelle.*



Déclaration des Députés alsaciens et lorrains à la séance de la Chambre des Députés le 8 décembre 1919.

Aujourd'hui, au lendemain de notre libération, nous ressoudons la chaîne de nos traditions historiques.

Héritiers légitimes des protestataires de Bordeaux, nous tenons, au moment où nous prenons possession de leurs sièges demeurés vacants pendant près d'un demi-siècle, à signifier à l'Allemagne et au monde entier que l'Alsace et la Lorraine n'ont jamais cessé d'appartenir de cœur à la famille française et qu'elles éprouvent une joie profonde d'y rentrer de fait...

Messieurs, les temps annoncés par Émile Keller sont accomplis, le détestable traité de Francfort a été déchiré. La population de l'Alsace et de la Lorraine a réservé un accueil enthousiaste à ses libérateurs. Un vote populaire a sanctionné aujourd'hui la première manifestation publique de nos sentiments trop longtemps comprimés.

Nous tenons, en effet, à établir solennellement qu'aucune protestation ne s'est élevée dans nos deux provinces contre le traité de Versailles, qui nous restitue notre nationalité française....

Il nous reste encore un devoir à remplir, un devoir de reconnaissance. Nous n'oublierons jamais les lourds sacrifices que la République française et ses alliés ont dû consentir pour notre délivrance. Aux généraux et aux soldats qui ont donné tant de preuves de leur bravoure et de leur endurance, aux morts glorieux qui ont versé leur sang pour la cause du droit, aux parlementaires qui n'ont jamais désespéré des immortelles destinées de la patrie, à la population civile qui a supporté si courageusement les pires angoisses et les plus dures privations, à tous ceux dont l'abnégation a été nécessaire pour faire aboutir l'œuvre de justice, l'Alsace et la Lorraine libérées expriment leur admiration émue et leur profonde gratitude.

Grâce à tous ces généreux concours, l'Alsace et la Lorraine sont rentrées dans l'unité nationale française. Le droit a triomphé de la force brutale.

Reconnaissantes de ce qu'elles doivent et de ce qu'elles devront à la grande Patrie française, elles seront fières de pouvoir contribuer avec leurs provinces sœurs à l'enrichissement de sa vie, au libre essor et à l'équilibre vivant de toutes ses énergies.

Nous n'avions jamais désespéré de cette justice immanente qu'invoquait déjà Gambetta au lendemain de nos communs désastres. Notre confiance a été récompensée.

A la France, champion de toutes les nobles causes, nous apportons, avec l'affection que nous lui avions toujours gardée, notre inébranlable fidélité et notre entier dévoûment.

L'Alsace et la Lorraine reprennent la garde le long de la frontière du Rhin. Elles ne failliront pas à leur mission de sentinelles avancées de la pensée française.

Principaux Événements de la Guerre Mondiale
par ordre chronologique

1914. — GUERRE DE MOUVEMENT

Assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand, à Serajevo (*28 Juin*).
Déclenchement de la guerre : série des ultimatums et des déclarations de guerre : Allemagne, Autriche-Hongrie, Russie, France, Angleterre, Belgique, Serbie, Monténégro, Japon (*22 Juillet-4 Août*).
Avance russe en Allemagne (*16-23 Août*).
Chute de Liége (*17 Août*).
Charleroi (*21-24 Août*).
Grand-Couronné (*22 Août-9 Septembre*).
Défaite russe de Tannenberg (*27-29 Août*).
Pacte de Londres (pas de paix séparée) (*4 Septembre*).
La Marne (*6-13 Septembre*).
La «Course à la Mer» (*13 Septembre-23 Octobre*).
Chute d'Anvers (*9 Octobre*).
Ypres et l'Yser (la Maison du Passeur, Dixmude) (*25 Octobre-13 Novembre*).
La Turquie entre dans la guerre (*2-7 Novembre*).
Prise de Kiao-Tchéou par les Japonais (*7 Novembre*).
Combat naval des îles Falkland (*9 Décembre*).

1915. — GUERRE DE TRANCHÉES

Combat de Crouy (Soissons) (*8 Janvier*).
Bataille navale de Dogger-Bank (*24 Janvier*).
Combats de l'Hartmanswillerkopf (*Janvier-Mai*).
Bataille de Perthes (Champagne) (*15 Février-18 Mars*).
Les Éparges (*Février-Avril*).
Vauquois (*Février-Mars*).
Tentative de forcement des Dardanelles (*18 Mars*).
Prise de. Przemysl par les Russes (*22 mars*).
Attaque par les gaz (Ypres) (*22 Avril*).
Dardanelles (*23 Avril 1915-9 Janvier 1916*).
Torpillage du *Lusitania* (*7 Mai*).
Bataille d'Artois (Carency, Labyrinthe) (*9 Mai-18 Juin*).
Déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche (*25 Mai*).
Prise de Varsovie par les Allemands (*6 Août*).
Navarin, Massiges, Tahure (*25 Septembre-30 Octobre*).
Salonique (Débarquement des Alliés) (*2-3 Octobre*).
La Bulgarie entre en guerre (*5 Octobre*).
La Serbie envahie (Retraite sur Corfou) (*Octobre-Janvier 1916*).

1916. — GUERRE DE TRANCHÉES

Verdun (*21 Février-15 Décembre*).
Prise d'Erzeroum et Trébizonde par les Russes (*Février-Avril*).
Offensive autrichienne, Plateau des 7 Communes (*Avril*).
Capitulation de Kut-el-Amara (*28 Avril*).
Bataille navale du Jutland (*31 Mai*).
Prise de Czernowitz par les Russes (*Juin*).
Bataille de la Somme (*1er Juillet-18 Octobre*).
Prise de Gorizia par les Italiens (*9 Août*).
La Roumanie entre dans la guerre (*Septembre 1916*).
Reprise de Douaumont-Vaux (*24 Octobre-2 Novembre*).
Mort de François-Joseph, avènement de Charles Ier (*21 Novembre*).
Prise de Bucarest par les Centraux (*5 Décembre*).
Le Général Nivelle est nommé généralissime (*12 Décembre*).
Note du président Wilson sur les buts de guerre (*12 Décembre*).

1917. — DÉFAILLANCE DE LA RUSSIE ENTRÉE EN GUERRE DE L'AMÉRIQUE

Guerre sous-marine à outrance (*2 Février*).
Prise de Bagdad (*11 Mars*) par les Anglais.
Abdication de Nicolas II (*15 Mars*).
Repli d'Hindenburg sur la Somme (*19-24 Mars*).
Les États-Unis entrent dans la guerre (*6 Avril*).
Bataille du Chemin des Dames (*16 Avril-Juillet*).
Bataille des Monts de Champagne (*17 Avril-Juin*).
Le Général Pétain est nommé généralissime (*15 Mai*).
Abdication de Constantin de Grèce (*12 Juin*).
Derniers succès russes en Galicie (*1-16 Juillet*).
La Prise du Mort-Homme et de la cote 304 (*18 Juillet-20 Août*).
Kerensky au pouvoir (*21 Juillet*). — Recul russe (*24 Juillet*).
Victoire anglaise des Flandres (Poelcapelle-Paschendaele) (*20 Septembre-12 Octobre*).
Retraite italienne (Caporetto) (*25 Octobre-Novembre*).
Lénine et Trotsky au pouvoir (*7 Novembre*), Russie.
Ministère Clemenceau (*16 Novembre*).
Attaque anglaise sur Cambrai (tanks) (*20 Novembre*).
Armistice russe (*3 Décembre*).
Prise de Jérusalem (*10 Décembre*).

1918. — GUERRE DE MOUVEMENT

Prise du Mont-Tomba (*7 Janvier*) (Italie).
Les 14 articles de la Paix Wilson (*8 Janvier*).
Paix de Brest-Litowsk (*3 Mars*) (Russie).
Bataille entre Oise et Somme (attaque allemande sur Amiens) (*21 Mars*).
Premier bombardement de Paris par canon (*23 Mars*).
Le général Foch, généralissime des armées alliées (*30 Mars*).
Bataille de la Lys et des Flandres (*9 Avril*).
Bataille pour Amiens (*24 Avril*).
Paix de Bucarest (*7 Mai*).
Bataille de l'Aisne-Marne (reprise du Chemin des Dames par les Allemands) (*27 Mai*).
Bataille pour Compiègne (*9 Juin*).
Bataille du Piave (échec autrichien) (*15-20 Juin*).
Offensive allemande de Champagne (*15 Juillet*).
Contre-offensive française (*18 Juillet*).
Offensive franco-britannique (*8 Août*).
Offensive britannique (*1er Septembre*).
Offensive américaine de St-Mihiel (*12 Septembre*).
Défaite turque en Palestine (*10 Septembre*).
Attaque française en Champagne (*26 Septembre*).
Attaque anglaise à Cambrai (*27 Septembre*).
Attaque française à l'Ouest de Reims (*30 Septembre*).
Défaite Bulgare (*15-27 Septembre*).
Armistice avec la Bulgarie (*30 Septembre*).
Avance ininterrompue des armées alliées (*Octobre*).
La Turquie signe l'armistice (*31 Octobre*).
L'Autriche capitule (*3 Novembre*).
Ludendorff envoie des plénipotentiaires (*6 Novembre*).
Fuite du Kaiser en Hollande (*10 Novembre*).
Armistice signé le *11 Novembre.*
Abdication de Charles Ier (*12 Novembre*) (Autriche).

1919. — PAIX

Signature du Traité de Versailles (*28 Juin*).
Fête de la Victoire (*14 Juillet*).



TABLE DES MATIÈRES

ÉPILOGUE



6798-19. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

448.6
D441J
Dès
Jean & Lucie, historie de deux
jeunes réfugiés

